



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

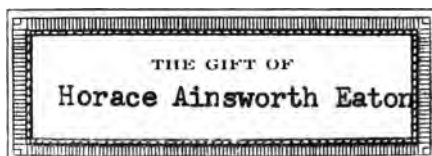
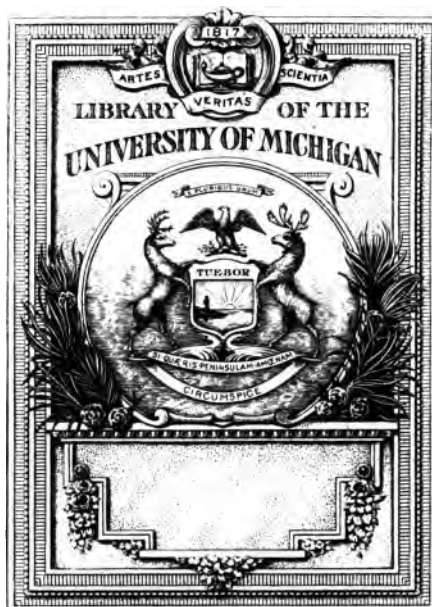
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 466865

MONTEMAYOR



LA DIANA





LA DIANA

DE

JORGE DE MONTMAYOR

SEGUIDA DE

LA DIANA ENAMORADA

POR

GASPAR GIL POLO



BARCELONA

BIBLIOTECA CLÁSICA ESPAÑOLA

DANIEL CORTEZO y C.^a - Calle de Pallars (Salón de S. Juan)

1886

868

M7723d

1886





LA DIANA ENAMORADA

«Cuando á mediados del siglo xvi lectores y escritores—observa un crítico (1)—empezaban á cansarse de las ruidosas proezas de los paladines, comenzaron estos últimos á trasladar sus invenciones de los campos de batalla y de los palacios á los oteros y apriscos. El mismo Cervantes, que no dejó extrañeza de su siglo que no señalase con burlona sonrisa, hizo concebir á su héroe, después que se cansó de ser caballero andante, la idea de irse con su escudero á gozar las dulzuras de la vida pastoral.» Y aun antes de componer el Quijote, debemos añadir, escribió su *Galatea*, novela de pastores.

No se crea, sin embargo, que ese nuevo ramo de la literatura brotó espontáneo en España ni aun en otras naciones corriendo aquel siglo. El género bucólico, en la poesía y en la novela, tiene una historia tan larga y universal, como la epopeya y el teatro, con la singularidad de que se extingue y renace en diversas épocas y distintas naciones, á impulsos de una necesidad transitoria pero intermitente de la imagi-

(1) E. FERNÁNDEZ DE NAVARRETE: *Bosquejo histórico sobre la novela española*.

nación. Esta apetece en todos tiempos espaciarse por encima de la realidad, y en sus esfuerzos, halla, entre tantos mundos fingidos como eligió una y otra vez, el de una vida primitiva y en inmediato contacto con la naturaleza, entre tipos humanos, sencillos, ingenuos, candorosos y adornados de las prístinas facultades que empobreció ó corrompió la civilización. Esas ficciones son, por tanto, fruto natural de un deseo eterno del hombre, ni más ni menos que las que engendran las maravillas sobrenaturales, dan realidad corpórea á las fuerzas físicas, ó figuraron en todas las religiones paraísos é infiernos para después de la muerte.

Pero lo más singular del género bucólico es que reaparece casi siempre en la literatura, por ley del contraste, cuando más alejada se halla la sociedad de su primitivo estado. La historia de la literatura pastoral apenas cabría aquí, ni aun en compendio, por demasiado extensa, pero bastan breves citas para dejar sentada, no sólo su universalidad, sino esa absoluta oposición con el estado social en el momento de sus reapariciones sucesivas. Crea Longo su *Dafnis y Cloe*, modelo exquisito del género, en la media edad de Grecia; Virgilio escribe sus *Geórgicas* y sus *Églogas* al llegar la sociedad romana á su mayor grado de refinada cultura; en Italia se restaura el gusto de las pastorales entre las fastuosas prodigalidades del Renacimiento; de allí pasa á España cuando el genio de la nación y la vida civil alcanzan su período de madurez, y aun en nuestros tiempos vemos aparecer en Francia las sensiblerías de un ficticio estado natural, todo ventura y amor, cabalmente cuando las pasiones políticas de una sociedad hartó culta la sacian de crímenes y carnicería. Robespierre adorna su férula de hierro con las cintas y flores del cayado patriarcal mientras la guillotina chorrea sangre día y noche. ¡Poder del contraste realmente singular! Aquella tierna planta de risueños colores y espontáneamente nacida en apariencia, es flor artificial, nutrida con los jugos de una tierra removida y fatigada, y criada penosamente en tibio invernadero.

* * *

La *Diana* de Jorge Montemayor inaugura en España á mediados del siglo xvi un nuevo ciclo de novelas pastorales

cuya invención próxima fué traída de Italia con la *Arcadia* de Sannazaro, poeta de Nápoles. Apenas vió la luz en 1545 la primera edición de la obra española, que dejó su autor inconclusa, fué tanto su éxito, que bien pronto dos distintos escritores tomaron sobre sí el empeño de continuarla, siendo el uno Alonso Pérez quien lo hizo con escasisima fortuna, y el otro, Gaspar Gil Polo de Valencia, con más acierto: su continuación, *La Diana enamorada*, acompaña desde entonces á los primeros capítulos de la de Montemayor. Y tan leídas fueron las tres *Dianas* que, según nos dice el crítico citado más arriba, «un tal fray Bartolomé Ponce trató de escribir un libro con el título de *La Clara Diana* en alabanza de la virgen María.»

Á partir de aquí, la bibliografía de novelas pastorales españolas se ofrece como ímprobo trabajo de erudito que requiere muchísimas páginas, pues creciendo tanto la afición á tan singulares lecturas, así en España como en Italia y Francia, las imitaciones de la *Diana* crecieron año tras año, ni más ni menos que tras la aparición de *La Celestina*, figuran en todas partes las terceras y los ruñanes, y con el *Amadís de Gaula* se lanzó tras él á la carrera un escuadrón de caballeros andantes, hasta venir al suelo en montón al tropezar con el rucio de Sancho. Poco cuesta imaginar un movimiento literario de ese género; además de ser vulgar experiencia que el hombre es esencialmente imitador, vemos en nuestros tiempos cundir con igual facilidad y rapidez la moda de determinados asuntos y análogos procedimientos en la misma novela. Con la *Diana* de Montemayor, y Polo, vinieron entre las más celebradas: *El Pastor de Fílida* de Montalvo, la *Galatea* de Cervantes, *El siglo de oro en las selvas de Erifile* de Balbuena, *La Arcadia* de Lope de Vega, *La constante Amarilis* de Suárez de Figueroa, *La Primavera* de Rodríguez Lobo, *La Cintia* de Gabriel del Corral, y otras y otras muchas, con más un nuevo filón ó vena literaria que debía ser beneficiada más ó menos industriosamente por prosistas y poetas hasta las primeras décadas de nuestro siglo, en que ya sólo quedaba la escoria en manos de los muy rezagados. Reducir, pues, á esa breve lista toda la historia del género, es como encerrar una sección de la botánica en cuatro líneas de un manual.

*
* *

El mérito de la *Diana* y de sus congéneres no puede juzgarse hoy desde el asiento de la crítica moderna, sino con criterio muy relativo y atento á las condiciones de la época que vió tales libros. Hay en literatura dos grandes campos de producción perfectamente deslindados: los grandes ingenios crean obras que, afianzadas en los caracteres permanentes de la naturaleza, son como cuánto á ella atañe, de interés general y permanente; los medianos, de temple menos enérgico para sustraerse á las corrientes de su tiempo, dan forma concreta á las pasiones y gustos dominantes, pasajeros como la moda: sus creaciones vienen á ser como aquellos objetos, que sumergidos en ciertos manantiales, absorben y cristalizan las sales que éstos contienen. Citar algunas obras de la primera clase, sería dar la lista de las producciones literarias de fama universal desde Homero á Shakespeare. Á la segunda clase pertenece de lleno la *Diana*. Y ni sobre ella, ni sobre todas las que adulan y satisfacen una afición de moda de los coetáneos, cabe formular un juicio congruente, y revelar el secreto de la boga que alcanzaron sin trasladarse con la imaginación al tiempo para que se escribieron.

La *Diana*, artificiosa en su origen, lo es en su argumento, en sus narraciones, en su estilo, en la disposición de sus partes y episodios; escrita para recrear á los cortesanos, y suavizar con la ficción las asperezas de la realidad, parece muelle y enervante, y obliga á sonreír hoy con su prestado candor; pero, en cambio, ¡qué valor real no tiene como primer molde de un nuevo artefacto, y ejemplar tipo de toda una colección homogénea, cuyas copiosas ediciones se derramaron por Europa, y deleitaron á las clases más inteligentes y privilegiadas de aquel gran siglo xvi, que vió tantos prodigios y trajo consigo la Reforma! Una sola condición, oculta y enterrada en tales libros, descubre parte de las causas de su extraordinaria boga, y es que los autores solían narrar en ellos la historia de sus amores y sus cuitas, disfrazada con los colorines pastoriles, y pretendían immortalizar á su dama, dirigiéndola mil alusiones que sólo ella y los amigos descifraban. Aunque el público no se percatara de la

existencia del enigma, bastábale que el modo que tenían los autores de entender el amor, asunto principal de aquellas obras, coincidiera con el suyo, para hallar delicioso el alambicamiento en los conceptos, los refinadas delicadezas del estilo y las mil argucias con que contendían los amantes; de manera que en aquellas novelas se hallan infinitos rasgos de la forma que revistió en Europa la pasión que mayor influjo ejerce en la suerte de los pueblos. El vehemente deseo de los escritores de inmortalizar con sus obras á la mujer que amaban, es ya un rasgo de la época; que realmente en algunos casos la persona real, cuyo retrato se hacía famoso en un libro, se viese alumbrada con los reflejos de aquella gloria, nos muestra todavía más el común sentir de aquella sociedad y particularmente de la corte. Lope de Vega escribió: «¿Qué mayor riqueza para una mujer que verse eternizada? Porque la hermosura se acaba, y nadie que la mire sin ella cree que la tuvo; y los versos de la alabanza son eternos testigos que viven en su nombre. La Diana de Montemayor fué una dama de Valencia de Don Juan, junto á León; y Ezla, su río y ella serán eternos por su pluma. Así la Fílida de Montalvo y la Galatea de Cervantes, la Camila de Garcilaso, la Violante de Camoens, la Silvia de Bernáldez, la Filis de Figueroa, la Leonor de Corte real no eran damas imaginarias.» Faria de Sousa cuenta en sus *Lusiadas* el siguiente suceso: «Vinieron de León, el año 1603, los santos reyes Felipe III y Margarita, y haciendo noche en la villa de Valderas, les dijo el marqués de las Navas, su mayordomo, como por nueva alegre y no esperada, que le había cabido en suerte ser hospedado con Diana de Jorge de Montemayor. Y preguntando ellos de qué manera, dijo que en aquel lugar vivía la llamada Diana y que le habían aposentado en su casa. Gustaron los reyes de la nueva, por lo mucho que se habían celebrado los escritos de aquel nombre; y haciendo traer á palacio aquella decantada belleza, cuyo nombre propio era Ana, siendo ya entonces, al parecer, de algunos sesenta años, en que todavía se miraban rastros de lo que había sido, la estuvieron inquiriendo de la causa de aquellos amores; y después de ella haber satisfecho á todo con buena gracia y términos políticos, la envió la Reina cargada de dádivas reales. Por ventura si el ingenio de Montemayor no hubiera celebrado aquella Ana

con el nombre de Diana y aquellos amorosos pensamientos ¿hiciera el marqués de las Navas caso de haber ido á parar á su casa, para decirlo á los reyes, ni ellos della para oirla y honrarla? Claro está que no. Veis ahí la perpetuidad, la fama y la gloria que pueden dar tales autores como aquellos y como éste con sus escritos.»

Otros rasgos y particularidades podrían descubrirse referentes á otras costumbres literarias, como la de intercalar versos en la prosa, para darles salida y facilitar su impresión que, según el crítico citado, permitían con repugnancia los superiores cuando se publicaban sueltos en volúmenes. Por otra parte, aunque fuera el asunto tan falso como hemos dicho, el ingenio se ejercitaba y pulía en él, y la expresión de conceptos sutiles y de halagüeñas imágenes, no podía menos de enriquecer la lengua, haciéndola al propio tiempo más flexible y maleable, y encaminándola á su mayor perfección.

*
* *

El continuador de la *Diana* fué Gaspar Gil Polo, jurisconsulto y poeta valenciano, amante de las obras de la antigüedad, que había estudiado con gran cariño. Particularmente en las poesías, intercaladas en la continuación siguiendo la moda de que hablé, aventajó á Montemayor, porque versificaba con mayor soltura, y era más poeta que él, tanto que algunas de aquellas composiciones han quedado como singulares modelos. En el resto de la invención poco se diferencia una obra de otra, pero la de Gil Polo tiene actualmente, mayor interés para la historia de la literatura, por una particularidad que contiene. Figura en ella con el título de *Canto del Turia* un elogio de los más famosos escritores valencianos anteriores al autor, interesantísimo para el estudio de la literatura valenciana, y que no hemos podido prescindir de ilustrar con algunas notas que procuramos reducir al menor espacio posible.

J. Y.



LA DIANA

DE

JORGE DE MONTEMAYOR



ARGUMENTO

En los campos de la principal y antigua ciudad de León, riberras del río Ezla, hubo una pastora llamada Diana, cuya hermosura fué extremadísima sobre todas las de su tiempo. Esta quiso y fué querida en extremo de un pastor llamado Sireno, en cuyos amores hubo toda la limpieza y honestidad posible. Y en el mismo tiempo la quiso más que á sí otro pastor llamado Silvano, el cual fué de la pastora tan aborrecido, que no había cosa en la vida á quien peor quisiese. Sucedió pues que como Sireno fuese forzadamente fuera del Reino á cosas que su partida no podía excusarse, y la pastora quedase muy triste por su ausencia, los tiempos y el corazón de Diana se mudaron, y ella se casó con otro pastor llamado Delio, poniendo en olvido el que tanto había querido. El cual viniendo después de un año de ausencia, con gran deseo de ver á su pastora, supo antes que llegase cómo era ya casada, y de aquí comienza el primer libro, y en los demás hallarán muy diversas historias de cosas que verdaderamente han sucedido, aunque van disfrazadas bajo el estilo pastoril.





LIBRO PRIMERO

Bajaba de las montañas de León el olvidado Sireno, á quien amor, la fortuna y el tiempo trataban de manera, que el menor mal que en tan triste vida padecía, no se esperaba menos que perderla. Ya no lloraba el desventurado pastor el mal que la ausencia le prometía, ni los temores del olvido le importunaban, porque veía cumplidas las profecías de su recelo tan en perjuicio suyo, que ya no tenía más infortunios con que amenazarle. Pues llegando el pastor á los verdes y deleitosos prados, que el caudaloso río Ezla con sus aguas va regando, le vino á la memoria el gran contentamiento de que en algún tiempo allí gozado había, siendo tan señor de su libertad, como entonces sujeto á quien sin causa le tenía sepultado en las tinieblas de su olvido. Consideraba aquel dichoso tiempo, que por aquellos prados y hermosa ribera apacentaba su ganado, poniendo los ojos en sólo el interés que de traerle bien apacentado se le seguía; y las horas que le sobraban gastaba el pastor en sólo gozar del suave olor de las doradas flores, al tiempo que la primavera con las alegres nuevas del verano se esparce por el universo, tomando á veces su rabel, que muy polido en un zurrón siempre traía: otras veces una zampona, al són de la cual componía los dulces versos, con que de las pastoras de toda aquella comarca

era loada. No se metía el pastor en la consideración de los malos ó buenos sucesos de la fortuna, ni en la mudanza y variación de los tiempos; no le pasaba por el pensamiento la diligencia y codicias del ambicioso cortesano, ni la confianza y presunción de la dama celebrada por sólo el voto y parecer de sus apasionados. Tampoco le daba pena la hinchazón y descuido del orgulloso privado. En el campo se crió, en el campo apacentaba su ganado, y así no salían del campo sus pensamientos, hasta que el crudo amor tomó aquella posesión de su libertad, que él suele tomar de los que más libres se imaginan. Venía pues el triste Sireno los ojos hechos fuentes, el rostro mudado, y el corazón tan hecho á desventuras, que si la fortuna le quisiera dar algún contento, fuera menester otro corazón nuevo para recibirle. El vestido era de sayal tan áspero como su ventura, un cayado en la mano, un zurrrón del brazo izquierdo colgando: arrimóse al pié de una haya, comenzó á tender sus ojos por la hermosa ribera, hasta que llegó con ellos al lugar donde primero había visto la hermosura, gracia y honestidad de la pastora Diana, aquella en quien naturaleza sumó todas las perfecciones, que por muchas partes había repartido. Lo que su corazón sintió, imagínelo aquel que en algún tiempo se halló metido entre memorias tristes. No pudo el desventurado pastor poner silencio á las lágrimas, ni excusar los suspiros que del alma le salían. Y volviendo los ojos al cielo, comenzó á decir de esta manera: ¡Ay memoria mía, enemiga de mi descanso! ¿no os ocupárais mejor en hacerme olvidar disgustos presentes, que en ponerme delante los ojos contentos pasados? ¿Qué decís, memoria, que en este prado vi á mi señora Diana? que en él comencé á sentir lo que no acabaré de llorar? que junto aquella clara fuente, cercada de verdes y altos alisos, con muchas lágrimas algunas veces me juraba, que no había cosa en la vida, voluntad de padres, ni persuasión de hermanos, ni oportunidad de parientes que de su pensamiento la apartase? Y que cuando esto decía, salían por aquellos hermosos ojos unas lágrimas, como orientales perlas, que parecían testigos de lo que en el corazón le quedaba, mandándome, so pena de ser tenido por hombre de bajo entendimiento, que creyese lo que tantas veces me decía? Pues esperá un poco, memoria, ya que me habéis puesto delante los fundamentos de mi des-

ventura, que tales fueran él ora, pues el bien que entonces pasa, fué principio del mal que ahora pides. No se os olvide para templarme este descontento, de ponerme delante los ojos uno a uno los trabajos, los desasosiegos, los temores, los recelos, las sospechas, los celos, las desconfianzas, que aun en el mejor estado no defian al que verdaderamente ama. ¡Ay memoria, memoria, destructora de mi descanso! ¿cuán cierto está responderme, que el mayor trabajo que en estas consideraciones se pasaba era muy pequeño, en comparación del contentamiento que á trueque de él recibía. Vos, memoria, tenéis mucha razón; y lo peor de ello es tenerla tan grande. Y estando en esto sacó del seno un papel donde tenía envueltos unos cordones de seda verde, y cabellos, y que cabellos! y poniéndolos sobre la verde yerba, con muchas lágrimas, sacó su rabel, no tan lozano como lo traza el tiempo que de Diana era favorecido, y comenzó a cantar lo siguiente

Cabellos, cuánta mudanza
he visto después que os vi,
y cuán mal parece ahí
esa color de esperanza.
Bien pensaba yo, cabellos,
aunque con algún temor,
que no fuera otro pastor
digno de verse cabe ellos.
¡Ay, cabellos! cuántos días
la mi Diana miraba,
si os traía, ó si os dejaba,
y otras mil niñerías.
Y cuántas veces llorando,
¡ay, lágrimas engañosas!
me pedía celos de cosas
de que yo estaba burlando.
Los ojos que me mataban,
decid, dorados cabellos,
¿qué culpa tuve en creellos,
pues ellos me aseguraban?
No vistes vos que algún día
mil lágrimas derramaba,
hasta que yo le juraba,

que sus palabras creía?
 ¿Quién vido tanta hermosura
 en tan mudable sujeto?
 y en amador tan perfecto,
 quién vió tanta desventura?
 ¡ Oh, cabellos, no os corréis
 por venir de á do venistes,
 viéndome como me vistes,
 en verme como me veis!
 Sobre el arena sentada,
 de aquel río, la ví yo,
 do con el dedo escribió,
 antes muerta, que mudada.
 Mira el amor lo que ordena,
 que os viene á hacer creer
 cosas dichas por mujer,
 y escritas en el arena.

No acabara tan presto Sireno el triste canto, si las lágrimas no le fueran á la mano: tal estaba como aquel á quien fortuna tiene atajados todos los caminos de su remedio. Dejó caer su rabel, toma los dorados cabellos, vuélvelos á su lugar, diciendo: ¡Ay, prendas de la más hermosa y desleal pastora que humanos ojos pudieron ver, cuán á vuestro salvo me habéis engañado! ¡Ay, que no puedo dejar de veros, estando todo mi mal en haberos visto! Y cuando del zurrón sacó la mano, acaso topó con una carta, que en tiempo de su prosperidad Diana le había enviado, y como la vió, con un ardiente suspiro, que del alma le salía, dijo: ¡Ay, cartal abrasada te vea por mano de quien mejor lo pueda hacer que yo, pues jamás en cosa mía pude hacer lo que quisiese: mal haya quien ahora te leyeré! Mas ¿quién podrá hacerlo? y descogiéndola, vió que decía:

CARTA DE DIANA Á SIRENO

Sireno mío: ¿cuán mal sufriría tus palabras quien no pensase que amor te las hacía decir? Dicesme que no te quiero cuanto debo: no sé en qué lo ves, ni entiendo cómo te pueda



1
2

[REDACTED]

en

Amador soy, mas nunca fui amado :
quise bien y querré, no soy querido :
fatigas paso, y nunca las he dado :
suspiros dí, mas nunca fui oído :
quejarme quise, y nunca fui escuchado .
huir quise de amor, quedé corrido :
de solo olvido no podré quejarme,
porque aun no se acordaron de olvidarme.

Yo hago á todo mal solo un semblante :
jamás estuve hoy triste, ayer contento :
no miro atrás, ni temo ir delante :
un rostro hago al mal ó bien que siento :
tan fuera voy de mí como el danzante,
que hace á cualquier són un movimiento :
y así me gritan todos, como á loco ;
pero según estoy, aún esto es poco.

La noche á un amador es enojosa,
cuando del día atiende bien alguno :
y el otro de la noche espera cosa,
que el día hace largo, é importuno :
con lo que á un hombre cansa, otro reposa :
tras su deseo camina cada uno ;
mas yo siempre llorando el día espero,
y en viendo el día, por la noche muero.

Quejarme yo de amor es excusado :
pinta en el agua, ó dad voces al viento,
busca remedio en quien jamás le ha dado,
que al fin venga á dejalle sin descuento :
llegaos á él á ser aconsejado,
diraos un disparate, y otros ciento :
¿pues quién es este amor? es una ciencia,
que no la alcanza estudio, ni experiencia.

Amaba mi señora á su Sireno,
dejaba á mí, quizá que lo acertaba :
yo triste (á mi pesar) tenía por bueno
lo que en la vida y alma me tocaba :
á estar mi cielo algún día sereno,
quejara yo de amor si le añublara,
mas ningún bien diré que me ha quitado,
ved cómo quitará lo que no ha dado.

No es cos. amor, que aque que no le tien,
 naliar: teni. y de nued. compralo.
 n. cos. que llamandoli se viene.
 n. que n. naliarés: vende. y buscala.
 que s. de vos no nace: no conviene
 pensar que n. de nacer de procuralo.
 y pues que tania pueda amor forzarse
 no tiene e. desamado que quejarse.

No estaba ocioso Sireno, a tiempo que Silvano estos versos cantaba, que con suspiros respondia, a los ultimos aceros de sus palabras, y con lagrimas solemnizaba lo que de ella entendia. El desamado pastor despues que hubo acabado de cantar, se comenzo a tomar cuenta de la poca que consigo tenia, y como por su señora Diana habia olvidado todo e hato y rehen: y asi era el que menos. Consideraba que sus servicios eran sin esperanza de galardón, cosa que a quien tuviera menos humildad pudiera facilmente atajar e camino de sus labores. Mas era tanta su constancia, que puesto en medio de todas las causas que tenia de olvidar a quien no se acordaba de él, se salia tan a su salvo de ellas, y tan sin perjuicio del amor que a su pastora tenia, que sin mieda alguna cometa cualquier imaginacion que era capaz de si a si sobreviniese. Pues como vio a Sireno venir a él cuenta, quedó espantado de verle tan triste: no porque ignorase la causa de su tristeza, mas porque le parecia que si él hubiera recibido el mas pequeño favor que Sireno recibia de Diana, aque, contentamente bastara para toda su vida tenerlo. Llegose a él, y abrazándose los dos con muchas lagrimas, se volvieron a sentar encima de la menuda yerba, y Silvano comenzo a hablar de esta manera: ¡Ay, Sireno, causa de mi desventura o del poco remedio de ella: nunca Dios quiera que yo de la tuya reciba venganza: que quando muy a mi salvo pudiese hacerlo, no permitiria el amor que a mi señora Diana tengo, que yo fuese contra aque en quien ella con tanta voluntad lo puso. Si tus trabajos no me duelen, nunca en los míos haré fin. Si luego que Diana se quisiera desposar, no se me acordó que su desposorio y tu mieta habian de ser a un tiempo, nunca en otro mejor me va que este en que ahora estoy. ¡Pensar debes, Sireno, que te quería yo así, porque Diana

te quería bien, y que los favores que ella te hacía eran parte para que yo á ti te desamase? Pues no era de tan bajos quilates mi fe, que no siguiese á mi señora, no solamente en quererla, sino en querer también todo lo que ella quisiese. Pensarme de tu fatiga, no tienes por que agradecérmelo; porque estoy tan hecho á pesares, que aun de bienes míos me pesaría, cuanto más de males ajenos. No causó poca admiración á Sireno las palabras del pastor Silvano; y así estuvo un poco suspenso y espantado de tan gran sufrimiento y de la calidad del amor que á su pastora tenía: y volviendo en sí, le respondió: ¿Por ventura, Silvano, has nacido tú para ejemplo de los que no sabemos sufrir las adversidades que la fortuna delante nos pone? ¿Ó acaso te ha dado naturaleza tanto ánimo en ellas, que no sólo bastes para sufrir las tuyas, mas que aun ayudes á sufrir las ajenas? Veo que estás tan conforme con tu suerte, que no te prometiendo esperanza de remedio, no sabes pedirle más de lo que te da. Yo te digo, Silvano, que en ti muestra bien el tiempo que cada día va descubriendo novedades muy ajenas de la imaginación de los hombres. ¡Oh cuánta más envidia te debe tener sin ventura pastor, en verte sufrir tus males, que tú podrías tenerle á él, al tiempo que le vías gozar sus bienes! ¿Viste los favores que me hacía? ¿viste la blandura de palabras con que me manifestaba sus amores? ¿viste cómo llevar el ganado al río, sacar los corderos al soto, traer las ovejas por la siesta á la sombra de estos alisos jamás sin mi compañía supo hacerlo? Pues nunca yo vea el remedio de mi mal si de Diana esperé ni deseé cosa que contra su honra fuese: y si por la imaginación me pasaba, era tanta su hermosura, su valor, su honestidad y la limpieza del amor que me tenía, que me quitaba del pensamiento cualquiera cosa que en daño de su bondad imaginase. Eso creo yo por cierto, dijo Silvano suspirando, porque lo mismo podré afirmar de mí. Y creo que no hubiera nadie que en Diana pusiera los ojos que osara desear otra cosa, sino verla y conversarla. Aunque no sé si hermosura tan grande en algún pensamiento, no tan sujeto como el nuestro, hiciera algún exceso; y más si como yo un día la ví acertara de verla, que estaba sentada contigo, junto á aquel arroyo, peinando sus cabellos de oro, y tú estabas teniéndole el espejo en que de cuando en cuando se miraba. Mas no sabíades los dos os es-

imposible, si hay cosa en la vida con que yo más fácilmente la pasase, que con tu conversación: y si ahora en extremo no me pesa que Diana te haya sido tan cruel, que siquiera no mostrase agradecimiento á tan leales servicios, y tan verdadero amor como en ellos has mostrado. Silvano le respondió suspirando: Con poco me contentara yo si mi fortuna quisiera: y bien pudiera Diana, sin ofender á lo que tu honra y á tu fe debía, darme algún contentamiento; mas no tan sólo huyó siempre de dármele, mas aun de hacer cosa por donde imaginase que yo algún tiempo podría tenerle. Decía yo muchas veces entre mí: ¿Ahora esta fiera endurecida no se enojaría algún día con Sireno, de manera que por vengarse de él fingiese favorecerme á mí? que un hombre tan desconsolado y falto de favores, aun fingidos ternía por buenos. Pues cuando de esta tierra te partiste, pensé verdaderamente que el remedio de mi mal me estaba llamando á la puerta, y que el olvido era la cosa más cierta que después del ausencia se esperaba, y más en corazón de mujer. Pero cuando después ví las lágrimas de Diana, el no reposar en el aldea, el amar la soledad, los continuos suspiros, Dios sabe lo que sentí. Que puesto caso que sabía ser el tiempo un médico muy aprobado para el mal que la ausencia suele causar, una sola hora de tristeza no quisiera yo que por mi señora pasara, aunque de ella se me siguieran cien mil de alegría. Algunos días después de tu ida la ví junto á la dehesa de pechos sobre su cayado, y de esta manera estuvo gran pieza antes que me viese. Después alzó los ojos, y las lágrimas le estorbaron verme. Debía ella entonces imaginar en su triste soledad, y en el mal que tu ausencia le hacía sentir. Pero de ahí un poco, no sin lágrimas, acompañadas de tristes suspiros, sacó una zampoña que en el zurrón traía, y la comenzó á tocar tan dulcemente, que el valle, el monte, el río, las aves enamoradas, y aun las fieras de aquel espeso bosque quedaron suspensas. Y dejando la zampoña, al són que la había tañido, comenzó esta

CANCIÓN

Ojos, que ya no veis quien os miraba,
cuando érades espejo en que se vía,

que es el primer ver del día y el primer
brido florido y verde de aquel día
por el mi dulce amigo se esperaba
horas conmigo a gravi con sus suspiros
Aqui me declare al pensamiento
que me custada,
mas con serpiente arada
luchando mi veces atrevia
y al fusta allí tendido
parece que es ahora y que a ver
y aun así es mi deseo
Ay, si ahora le viese en el tiempo pasado
Ribera umbrosa, ¿ques de mi Sirena
Aquella es la ribera, esta es el prado,
de allí parece el sol y valle umbroso,
que yo con mi pena me tenastaba
Ves el arroyo dulce y sonoro
de nácar y sístia me ganado,
cuando mi dulce amigo aquí moraba,
porque aquella hora veras estaba,
y ves allí el orero,
a de la v. primero,
ya se me vio. Dichosa fue aquel día,
si se desdicha me
en tiempo tan dichoso no acabara,
¡Oh havi, ¡Oh fuente clara,
Todo está aquí, mas no por quien va pena
Ribera umbrosa, ¿ques de mi Sirena?
Aqui tengo un retrato que me engaña,
pues veo a mi pastor cuando le veo,
aunque en mi alma está mayor sacado,
cuando de verle llega el gran deseo,
de quien el tiempo luego desengaña.
A aquella fuente voy que está en el prado,
arrimomele al sábal, y a su lado
me asiento. ¡Ay amor ciego,
Al agua miro luego,
y veo a él y a mí como le vio
cuando él aquí vivía
Esta invencion un reto me sustenta

después caigo en la cuenta,
y dice el corazón de ansias lleno :
Ribera umbrosa, ¿ques de mi Sireno ?
Otras veces le hablo, y no responde,
y pienso que de mí se está vengando,
porque algún tiempo no le respondía;
mas dígole yo triste así llorando :
Hablad, Sireno, pues estáis adonde
jamás imaginó mi fantasía.
¿No veis, decí, que estáis en la alma mía ?
Y él todavía callado,
y estarse allí á mi lado,
en mi seso le ruego que me hable.
¡ Qué engaño tan notable,
pedir á una pintura lengua ó seso !
¡ Ay tiempo ! que en un peso
estaba mi alma, y en poder ageno :
Ribera umbrosa, ¿ ques de mi Sireno ?
No puedo jamás ir con mi ganado,
cuando se pone el sol en nuestra aldea,
ni desde allí venir á la majada,
sino por donde, aunque no quiera, veo
la choza de mi bien tan deseado
ya toda por el suelo derribada.
Allí me asiento un poco, descuidada
de ovejas y corderos,
hasta que los vaqueros
me dan voces, diciendo : Ah pastora,
¿ en quién piensas ahora,
y el ganado paciendo por los trigos ?
Mis ojos son testigos,
por quien la yerba crece al valle ameno :
Ribera umbrosa, ¿ ques de mi Sireno ?
Razón fuera, Sireno, que hicieras
á tu opinión más fuerza en la partida,
pues que sin ella te entregué la mía.
¿ Mas yo de quién me quejo, ya perdida ?
¿ Pudiera alguno hacer que no partiera,
si el hado ó la fortuna lo quería ?
No fué la culpa tuya, ni podría

creer que te ofendiese.
cos. con que ofendieras
¿este amor tan loco? tan sencillo
ni quiero presumirlo.
aunque hay, muchas muestras y señales
los nados desiguales:
me han afluviado un dia muy sereno
fúbrez umbrosa, qué! de mi Sireno
Cancion, mira que vayas donde digo
mas quedate conmigo
que pueda ser te lleva la fortuna,
a parte de te llamen infortun.

Acabóse Silvano la amorosa canción de Diana, dijo: Sireno, que como fuere de si estando oyendo estos versos, que despues de su partida la pastor, nada cantado. Quando esa canción cantaba a hermosa Diana, en sus lágrimas pudieran ver si se sentia las que ella por ti caus, derramaba, pues no queriendo yo darte a entender que si nadie entendido disimulando te mejor que nada que no me pudo poderte hacer. Llegóme adonde estaba Sireno entonces a tanta distancia. Tan punto, Silvano, que un corazón que tales cosas sentia, pudo mudarse. En constancia, en firmeza, y cuantas veces harás asiente sobre corazón de hembras, que cuanto mas solera esta a quereros, tanto mas pronta esta para olvidaros. Y bien crea yo que en todas las mujeres nada esta falta, mas en mi señora Diana nunca pense que naturaleza habia delado cosa buena por nacer. Prosiguiendo, pues, Silvano por su historia adelante, le dijo: Como ve me llegase más adonde Diana estaba, y que ponia los ojos en la clara frente, adonde prosiguiendo al acostumbrado oficio, comenzo a decir: Ay Dios, y cuanto mas presto se te acabaran las lágrimas que la ocasion te derramabas. Ay mi Sireno, pregunta a Dios que antes que a desahogado mierto desnudo e verde prado de frescas y olorosas flores, y e valia ament de la menuda hierba, y los arboles, sombríos de si verde hoja vean estos ojos la presencia tan desahogada de mi Diana como de la riza debi ser aborrecida. A este punto tizo el divino rostro y me vido: trabé por disimular el triste llanto, mas no le pudo hacer de manera que las lágrimas no atajasen e pasó é

su disimulación. Levantóse á mí, diciendo: Siéntate aquí, Silvano, que asaz vengado estás á costa mía. Bien paga esta desdichada lo que dices que á su causa sientes, si es verdad que es ella la causa. ¿Es posible, Diana, le respondí, que eso me quedaba por oír? En fin, no me engaño en decir que nací para cada día descubrir nuevos géneros de tormentos, y tú para hacerme más sinrazones de las que en tu pensamiento pueden caber. ¿Ahora dudas tú ser la causa de mi mal? Si tú no, ¿quién sospechas que mereciese tan gran amor? ¿ó qué corazón habría en el mundo, si no fuese el tuyo, á quien mis lágrimas no hubiesen ablandado? Y á esto añadí otras muchas cosas de que no tengo memoria. Mas la cruel enemiga de mi descanso atajó mis razones, diciendo: Mira, Silvano, si otra vez tu lengua se atreve á tratar de cosa tuya y dejar de hablarme en mi Sireno, á tu placer te dejaré gozar de esa clara fuente. ¿Y tú no sabes que toda cosa que de mi pastor no tratare me es aborrecible y enojosa? ¿y que á la persona que quiere bien, todo el tiempo que gasta en oír cosa fuera de sus amores, le parece mal empleado? Yo entonces de miedo que mis palabras no fuesen causa de perder el descanso que su vista me ofrecía, puse silencio en ellas y estuve allí un gran rato gozando de ver aquella hermosura sobrehumana, hasta que la noche se dejó venir con mayor presteza de lo que yo quisiera, y de allí nos fuímos los dos con nuestros ganados á la aldea. Sireno suspirando le dijo: Grandes cosas me has contado, Silvano, y todas en daño mío. Desdichado de mí, ¡cuán presto vine á experimentar la poca constancia que en las mujeres hay! por lo que les debo me pesa. No quisiera yo, pastor, que en algún tiempo se oyera decir, que en un vaso donde tan gran hermosura y discreción juntó naturaleza, hubiera tan mala mixtura, como es la inconstancia que conmigo ha usado. Y lo que más me llega al alma es, que el tiempo le ha de dar á entender lo mal que conmigo lo ha hecho; lo cual no puede ser sino á costa de su descanso. ¿Cómo le va de contentamiento después de casada? Silvano le respondió: Dícenme algunos que la va mal, y no me espanto, porque como sabes, Delio su esposo, aunque es rico de los bienes de fortuna, no lo es de los de naturaleza: que en esto de la disposición ya ves cuán mal le va; pues de otras cosas de que los pastores nos preciamos, como son tañer, cantar y

luchar, jugar al cayado, bailar con las mozas el domingo, parece que Delio no ha nacido para mas que mirallo. Ahora, pastor, dile Sireno, toma tu rabe, y yo tomare mi zampona, que no hay mal que con la musica no se pase, ni tristeza que con ella no se acreciente. Y templando los dos pastores sus instrumentos, con mucha gracia y suavidad comenzaron á cantar lo siguiente

SILVANO

Sireno, ¿en qué pensabas, que mirandote
estaba desde el soto, condoliendome
de ver con el dolor que estas queiandote ?
Yo dejo mi ganado allí atendiendome,
que en cuanto el claro sol no va encumbrandose,
bien puedo estar contigo entreteniendome.
Tu mal me di, pastor, que el mal diciendose,
se pasa á menos costa que callandose,
y la tristeza en fin va despidiendose.
Mi mal contare yo ; pero contando
se me acrecienta mas, en acordandoseme
de cuán en vano, ¡ ay triste ! estoy llorandoio.
La vida á mi pesar veo alargarseme,
mi triste corazón no hay consolarme,
y un desusado mal veo acercarseme.
De quien medio esperé, vino á quitarmeie ;
mas nunca le esperé, porque esperandoie,
pudiera con razón dejar de darmeie.
Andaba mi pasión solicitandoie
con medios no importunos, sino licitos,
y andaba el crudo amor allá estorbandoie.
Mis tristes pensamientos muy solícitos,
de una á otra parte revolviendose,
huyendo en toda cosa el ser ilícitos,
pedían á Diana, que pudiéndose
dar medio á tanto mal, y sin causarle,
se diese, y fuese un triste entreteniendose.
¿ Pues qué hicieras, di, si en vez de dártele,
te le quitara ? ¡ Ay triste, que pensándolo.

callar querría mi mal, y no contártele !
Pero después, Sireno, imaginándolo,
una pastora invoco hermosísima,
y así va á costa mía en fin pasándolo.

SIRENO

Silvano mío, una afición rarísima,
una beldad que ciega luego en viéndola,
un seso y discreción excelentísima,
con una dulce habla, que en oyéndola,
las duras penas mueve enterneciéndolas,
¿ qué sentirá un amador perdiéndola ?
Mis ovejuelas miro, y pienso en viéndolas,
cuántas veces la vide repastándolas,
y con las suyas propias recogiendo,las,
y cuántas la topé llevándolas
al río por la siesta, á do sentándose,
con gran cuidado estaba allí contándolas.
Después, si estaba sola, destocándose,
vieras el claro sol, envidiosísimo
de sus cabellos, y ella allí peinándose.
Pues, oh Silvano, amigo mío carísimo,
¿ cuántas veces de súbito encontrándome,
se le encendía aquel rostro hermosísimo ?
¿ Y con qué gracia estaba preguntándome,
que cómo había tardado, y aun riñéndome ?
Y si esto me enfadaba, halagándome.
Pues ¿ cuántos días la hallé atendiéndome
en esta clara fuente, y yo buscándola
por aquel soto espeso, y deshaciéndome ?
Como cualquier trabajo en encontrándola,
de ovejas y corderos lo olvidábamos,
hablando ella conmigo, y yo mirándola.
Otras vecés, Silvano, concertábamos
la zampoña y rabel con que tañíamos,
y mis versos entonces allí cantábamos.
Después la flecha y arco apercibíamos :
otras veces la red, y ella siguiéndome,

jamás sin caza a nuestra aldea volvíamos.
Así fortuna anduvo entreteniéndome,
que para mayor mal iba guardándome,
el cual no tendrá fin, sino muriéndome.

SILVANO

Sireno, el crudo amor que lastimándome
jamás cansó, no impide el acordarseme
de tanto mal, y muero en acordándome.
Miré á Diana, y vi luego abreviárseme
el placer y contento en sólo viéndola,
y á mi pesar la vida vi alargárseme.
¡Oh cuántas veces la hallé perdiéndola,
y cuántas veces la perdi hallándola,
y yo callar, sufrir, morir sirviéndola !
La vida perdí yo, cuando mirándola,
miraba aquellos ojos que airadisimos
volvía contra mi luego en hablándola.
Mas cuando los cabellos hermosisimos
descogía y peinaba, no sintiéndome,
se me volvían los males sabrosísimos.
Y la cruel Diana en conociéndome,
volvía como fiera, que encrespándose,
arremete al león, y deshaciéndome
un tiempo la esperanza así burlándome,
mantuvo el corazón, entreteniéndole :
mas él mismo después desengañándose,
burló del esperar, y fué perdiéndole.

No mucho después que los pastores dieron fin al triste canto, vieron salir de entre el arboleda, que junto al río estaba, una pastora tañendo con una zampoña, y cantando con tanta gracia y suavidad como tristeza ; la cual encubría gran parte de su hermosura, que no era poca ; y preguntando Sireno, como quien había mucho que no repastaba por aquel valle, quién fuese, Silvano le respondió : Esta es una hermosa pastora, que de pocos días acá apacienta por estos prados muy quejosa de amor, y según dicen, con mucha razón, aunque

otros quieren decir que há mucho tiempo que se burla con el desengaño. Por ventura, dijo Sireno. ¿esta en su mano el desengañarse? Sí, respondió Silvano, porque no puedo yo creer que hay mujer en la vida que tanto quiera, que la fuerza del amor le estorbe entender si es querida ó no. De contraria opinión soy. ¿De contraria, dijo Silvano? pues no te irás alabando, que bien caro te cuesta haberte fiado en las palabras de Diana. Pero no te doy culpa, que así como no hay á quien no venza su hermosura, así no habrá quien sus palabras no engañen. ¿Cómo puedes tú saber eso, pues ella jamás te engañó con palabras, ni con obras? Verdad es, dijo Silvano, que siempre fuí della desengañado; mas yo osaría jurar, por lo que después acá ha sucedido, que jamás me desengañó á mí sino por engañarte á ti. Pero dejemos eso, y oyamos esta pastora, que es grande amiga de Diana; y según lo que de su gracia y discreción me dicen, bien merece ser oída. Á este tiempo llegaba la hermosa pastora junto á la fuente cantando este

SONETO

Ya yo he visto en mis ojos más contento,
y he visto más alegre el alma mía,
triste de la que enfada, do algún día
con su vista causó contentamiento.
Mas como esta fortuna en un momento
os corta la raíz del alegría,
lo mismo que hay de un es á un ser solía,
hay de un grande placer á un gran tormento.
Tomaos allá con tiempos, con mudanzas;
tomaos con movimientos desvariados,
veréis el corazón cuán libre os queda.
Entonces me fiaré yo en esperanzas,
cuando los casos tenga sojuzgados,
y echado un clavo al eje de la rueda.

Después que la pastora acabó de cantar, se vino derecha á la fuente á donde los pastores estaban; y entretanto que venía, dijo Silvano, medio riendo: No hagas sino hacer caso de aquellas palabras, y acetar por testigo el ardiente suspiro

con que dió fin a su cantar. Deso no dudes, respondió Sireno, que tan presto yo la quisiera bien, como aunque me pese, creyera todo lo que ella me quisiera decir. Pues estando ellos en esto llegó Selvagia, y cuando conoció a los pastores, muy cortésmente los saludo, diciendo: ¿Que haceis, oh desamados pastores, en este verde y deleitoso prado? No dices mal, hermosa Selvagia, en preguntar que hacemos, dijo Silvano: hacemos tan poco para lo que debíamos hacer, que jamás podemos concluir cosa que el amor nos haga desear. No te espantes deso, dijo Selvagia, que cosas hay que antes que se acaben, acaban ellas á quien las desea. Silvano respondió: Á lo menos si hombre pone su descanso en manos de mujer, primero se acabará la vida, que con ella se acabe cosa con que se espere recebille. Desdichadas destas mujeres, dijo Selvagia, que tan mal tratadas son de vuestras palabras. Más destos hombres, respondió Silvano, que tanto peor lo son vuestras obras. ¿Puede ser cosa más baja, ni de menos valor, que por la cosa más liviana del mundo olvidéis vosotras á quien más amor hayáis tenido? Pues ausentaos algún día de quien bien queréis, que á la vuelta habréis menester negociar de nuevo. Dos cosas siento, dijo Selvagia, de lo que dices, que verdaderamente me espantan. La una es, que veo en tu lengua al revés de lo que en tu condición tuve entendido siempre: porque imaginaba yo cuando oía hablar en tus amores, que eras en ellos un Fénix, que ninguno de cuantos hasta hoy han querido bien, pudieron llegar al extremo que tú has tenido en querer á una pastora que yo conozco; causas harto suficientes para no tratar mal de mujeres, si la malicia no fuera más que los amores. La segunda es, que hablas en cosa que no entiendes; porque hablar en olvido quien jamás tuvo experiencia de él, más se debe atribuir á locura que á otra cosa. Si Diana jamás se acordó de ti, ¿cómo puedes tú quejarte de su olvido? Á ambas cosas, dijo Silvano, pienso responder, si no te cansas en oír. Plega á Dios que jamás me vea con más contento del que ahora tengo, si nadie, por más ejemplos que me traiga, puede encarecer el poder que sobre mi alma tiene aquella desagradecida y desleal pastora que tú conoces, y yo no quisiera conocer: pero cuanto mayor es el amor que le tengo, tanto más me pesa que en ella haya cosa que pueda ser reprehendida. Porque ahí está Sireno que fué

más favorecido de Diana que todos los del mundo lo han sido, y lo ha olvidado de la manera que todos sabemos. Á lo que decís que no puedo hablar en mal de que no tengo experiencia, bueno sería que el médico no supiese tratar de mal que él no hubiese tenido. Y de otra cosa, Selvagia, te quiero satisfacer: No pienses que quiero mal á las mujeres, que no hay cosa en la vida á quien más deseo servir. Sireno, que había rato que callaba, dijo contra Selvagia: Pastora, si me oyeses, no ponías culpa á mi competidor, ó hablando más propiamente, á mi caro amigo Silvano. Dime, ¿por qué causa sois tan movibles, que en un punto derribáis á un pastor de lo más alto de su ventura á lo más bajo de su miseria? Pero ¿sabéis á qué lo atribuyo? á que no tenéis vosotras las mujeres verdadero conocimiento de lo que tratáis y traéis entre manos: tratáis de amor, no sois capaces de entendelle: ved cómo sabréis aveniros con él. Yo te digo, Sireno, dijo Selvagia, que la causa por qué las pastoras olvidamos no es otra sino la misma porque de vosotros somos olvidadas: son cosas que el amor hace y deshace, cosas que los tiempos y los lugares las mueven, ó les ponen silencio; mas no por defecto del entendimiento de las mujeres, de las cuales han sido en el mundo infinitas que pudieran enseñar á vivir á los hombres, y aun los enseñar á amar, si fuera el amor cosa que pudiera enseñarse. Mas con todo esto, creo que no hay más bajo estado en la vida que el de las mujeres, porque si os hablan bien, pensáis que están muertas de amores: si no os hablan, creéis que de altivas y fantásticas lo hacen: si el recogimiento que tienen no hace á vuestro propósito, tenéislo por hipocresía. No tienen desenvoltura que no os parezca demasiada: si callan, decís que son necias: si hablan, que son pesadas, y que no hay quien las sufra: si os quieren todo lo del mundo, creéis que de malas lo hacen: si os olvidan, y se apartan de las ocasiones de ser infamadas, decís que de inconstantes y poco firmes en un propósito. Así que no está en más pareceros la mujer buena ó mala, que en acertar ella á no salir jamás de lo que pide vuestra inclinación. Hermosa Selvagia, dijo Sireno, si todas tuviesen ese entendimiento y viveza de ingenio, bien creo yo que jamás darían ocasión á que nosotros pudiésemos quejarnos á sus descuidos. Mas para que sepamos la razón que tienes de agraviarte de amor, así

Dios te dé el consuelo que para tan grave mal has menester, que nos cuentes la historia de tus amores, y todo lo que en ellos hasta ahora te ha sucedido (que de los nuestros tu sabes más de lo que nosotros te sabremos decir), por ver si las cosas que en ellos has pasado te dan licencia para hablar en ellos tan sueltamente, que cierto tus palabras dan á entender ser la más experimentada en ellos que otra jamás haya sido. Selvagia le respondió: Si yo no fuere, Sireno, la más experimentada, seré la más maltratada que nunca nadie pensó ser, y la que con más razón se puede quejar de sus desvariados efectos; cosa harto suficiente para poder hablar en él. Y porque entiendas por lo que pasé lo que siento de esta endiablada pasión, poned un poco vuestras desventuras en manos del silencio, y contaros he las mayores que jamás habéis oído.

En el valeroso é inexpugnable reino de los Lusitanos hay dos caudalosos rios, que cansados de regar la mayor parte de nuestra España, no muy lejos el uno del otro entran en el mar Océano; en medio de los cuales hay muchas y muy antiguas poblaciones, á causa de la fertilidad de la tierra ser tan grande, que en el universo no hay otra alguna que se le iguale. La vida de esta provincia es tan remota y apartada de cosas que puedan inquietar el pensamiento, que si no es cuando Venus por manos del ciego hijo se quiere mostrar poderosa, no hay quien entienda en más que en sustentar una vida quieta, con suficiente medianía en las cosas que para pasarla son menester. Los ingenios de los hombres son aparejados para pasar la vida con asaz contento, y la hermosura de las mujeres para quitarla al que más confiado viviere. Hay muchas casas por entre las florestas sombrías y deleitosos valles; el término de los cuales siendo proveído del rocío del soberano cielo, y cultivado con industria de los habitantes de ellas, el gracioso verano tiene cuidado de ofrecerles el fruto de su trabajo, y socorrerles á las necesidades de la vida humana. Yo vivía en una aldea que está junto al caudaloso Duero, que es uno de los dos ríos que os tengo dicho, adonde está el suntuosísimo templo de la Diosa Minerva, que en ciertos tiempos del año es visitado de todas ó las más pastoras y pastores que en aquella provincia viven, comenzando un día antes de la célebre fiesta á solemnizarla las pastoras y ninfas con cantos é himnos muy suaves, y los pastores con

desafíos de correr, saltar, luchar y tirar la barra, poniendo por premio para el que victorioso saliere cuales una guirnalda de verde yedra, cuales una dulce zampoña ó flauta, ó su cayado de ñudoso fresno, y otras cosas de que los pastores se precian. Llegado pues el día en que la fiesta se celebraba, yo con otras pastoras amigas mías, dejando los serviles y bajos paños, y vistiéndonos de los mejores que teníamos, nos fuímos el día antes de la fiesta determinadas de velar aquella noche en el templo, como otros años lo solíamos hacer. Estando pues como digo, en compañía destas amigas mías, vimos entrar por la puerta una compañía de hermosas pastoras, á quien algunos pastores acompañaban; los cuales dejándolas dentro, y habiendo hecho su debida oración, se salieron al hermoso valle, porque la orden de aquella provincia era, que ningún pastor pudiese entrar en el templo más que á dar la obediencia, y se volviese luégo á salir, hasta que el día siguiente pudiesen todos entrar á participar de las ceremonias y sacrificios que entonces hacían. Y la causa desto era porque las pastoras y ninfas quedasen solas, y sin ocasión de entender en otra cosa sino en celebrar la fiesta, regocijándose unas con otras: cosa que otros muchos años solían hacer; y los pastores fuera del templo en un verde prado que allí estaba al resplandor de la nocturna Diana. Pues habiendo entrado las pastoras que digo en el suntuoso templo, después de hechas sus oraciones, de haber ofrecido sus ofrendas delante del altar, junto á nosotras se asentaron; y quiso mi ventura que junto á mí se sentase una dellas, para que yo fuese desventurada todos los días que su memoria me durase. Las pastoras venían disfrazadas, los rostros cubiertos con unos velos blancos, y presos en sus chapeletes de menuda paja, sutilísimamente labrados, con muchas guarniciones de lo mismo, tan bien hechas y entretejidas, que de oro no les llevaran ventajas. Pues estando yo mirando la que junto á mí se había sentado, ví que no quitaba los ojos de los míos; y cuando yo la miraba, bajaba ella los suyos, fingiendo quererme ver, sin que yo mirase en ello. Yo deseaba en extremo saber quién era, porque si hablase conmigo no cayese yo en algún yerro á causa de no conocerla: y todavía todas las veces que yo me descuidaba, la pastora no quitaba los ojos de mí, y tanto, que mil veces estuve por hablarla, enamorada de

unos hermosos ojos que ella solamente tenía descubiertos; pues estando yo con toda la atención posible, sacó la más hermosa y delicada mano que yo después acá he visto, y tomándome la mía me la estuvo mirando un poco. Yo, que estaba más enamorada della de lo que podía decir, le dije: Hermosa pastora, no es sola esa mano la que ahora está aparejada para serviros, mas también lo está el corazón y el pensamiento de cuya ella es. Ismenia (que así se llamaba aquella que fué causa de toda la inquietud de mis pensamientos) teniendo ya imaginado hacerme la burla que adelante oiréis, me respondió muy bajo que nadie lo oyese: Graciosa pastora, soy yo tan vuestra, que como tal me atreví á hacer lo que hice: suplicoos que no os escandalicéis, porque en viendo vuestro hermoso rostro no tuve más poder en mí. Y entonces muy contenta me llegué más á ella, y le dije medio riendo: ¿Cómo puede ser, pastora, que siendo vos tan hermosa, os enamoréis de otra que tanto le falta para serlo, y más siendo mujer como vos? Ay, pastora, respondió ella, que el amor que menos veces se acaba es este, y el que más consienten pasar los hados, sin que las vueltas de fortuna, ni las mudanzas del tiempo les vayan á la mano. Yo entonces le respondí: Si la naturaleza de mi estado me enseñara á responder á tan discretas palabras, no me lo estorbara el deseo que de serviros tengo; mas creedme, hermosa pastora, que el propósito de ser vuestra, la muerte no será parte para quitármele. Y después desto los abrazos fueron tantos, los amores que la una á la otra nos decíamos, y de mi parte tan verdaderos, que ni teníamos cuenta con los cantares de las pastoras, ni mirábamos las danzas de las ninfas, ni otros regocijos que en el templo se hacían. Á este tiempo importunaba yo á Ismenia que me dijese su nombre, y se quitase el rebozo, de lo cual ella con gran disimulación se excusaba, y con grandísima industria mudaba propósito; mas siendo ya pasada media noche, estando yo con el mayor deseo del mundo de verle el rostro, y saber cómo se llamaba, y de dónde era, comencé á quejarme della, y á decir que no era posible que el amor que me tenía fuese tan grande como con sus palabras me manifestaba, pues habiéndola yo dicho mi nombre, me encubría el suyo; y que cómo podía yo vivir, queriéndola como la quería, si no supiese á quién quería, ó dónde había

de saber nuevas de mis amores, y otras cosas dichas tan de veras, que las lágrimas me ayudaron á mover el corazón de la cautelosa Ismenia, de manera que ella se levantó, y tomándome por la mano, me apartó hacia una parte donde no había quien impedirnos pudiese, y comenzó á decirme estas palabras, fingiendo que del alma le salían: Hermosa pastora, nacida para inquietud de un espíritu que hasta ahora ha vivido tan exento cuanto ha sido posible, ¿quién podrá dejar de decirte lo que pides, habiéndote hecho señora de su libertad? Desdichado de mí, que la mudanza del hábito te tiene engañada, aunque el engaño haya resultado en daño mío. El rebozo que quieres que yo quite, vesle aquí donde le quito: decirte mi nombre no te hace mucho al caso; pues aunque yo no quiera, me verás más veces de las que tú podrás sufrir. Y diciendo esto, y quitándose el rebozo, vieron mis ojos un rostro, que aunque el aspecto fuese un poco varonil, su hermosura era tan grande que me espantó. Y prosiguiendo Ismenia su plática, dijo: Y porque sepas el mal que tu hermosura me ha hecho, y que las palabras que entre las dos como de burlas han pasado son de veras, sabe que yo soy hombre, y no mujer, como antes pensabas. Estas pastoras que aquí ves, por reír conmigo (que son todas mis parientas), me han vestido desta manera. Cuando yo entendí lo que Ismenia me había dicho y le ví en el rostro, no aquella blandura que las doncellas por la mayor parte solemos tener, creí ser verdad lo que me decía, y quedé tan fuera de mí, que no supe qué respondelle. Todavía contemplaba aquella hermosura tan extremada, miraba aquellas palabras que me decía con tanta disimulación, que jamás supo nadie hacer cierto de lo fingido, como aquella cautelosa y cruel pastora. Víme aquella hora tan presa de sus amores y tan contenta de entender que ella lo estaba de mí, que no sabría encarecello. Y puesto caso que de semejante ocasión yo hasta aquel punto no tuviese experiencia (causa harto suficiente para no saber decilla), todavía esforzándome todo lo mejor que yo pude, le hablé desta manera: Hermosa pastora, que para hacerme quedar sin libertad, ó para lo que la fortuna se sabe, tomaste el hábito de aquella que el de amor á causa tuya ha profesado, bastara el tuyo mismo para vencerme, sin que con mis armas propias me hubieras rendido. Mas ¿quién podrá huir de lo que la for-

tuna te tiene solicitado. Dichos, me nudier, llama, se hubier, ra: necno de industria, lo que acaso hiciste, norquie, mudas el hábito natura par, sólo ve me, y decime lo que deseabas, atribuverale ve, mercedimiento mío, y grande afición tuva; mas ver que la intención fue otra, aunque e etete ha: sido e: que tenemos delante me hace esta no tar contente como lo estuviera: a ser de la manera que digo. X no te espantes, ni te pese desta tar grai deseo, norquie no ha mayo, semu de una persona: querer todo lo que queda, que desea, se querida de aque, y ouer ha entregado: todo si libertas. De lo que tu me ha, oide podras, saca, qué me tiene ti visto. Plega a Dio, que uses tar bien de nado, que sobre me has tomado, que pueda ve sustentar e tenerme no muy dichosa, hasta e fin de nuestros amores, los cuales de m naeri no lo ternar er cuanto la vida me duera. La cautelosa Ismenia me supo tar bien, estu y muchas veces responde: a lo que due y fingir las palabras que para nuestra conversaciór erar necesarias, que nadie nudiera, huir de engano, er que vo can, si la fortuna de tar dificultose laborinte con e hilo de providencia no la sacara, y as estuvimos hasta que amanecio, hablando en lo que pueda imaginar, ouer por estos desvanidos casos de amor ha pasado. Dime, que si nombre era Alamo, su tierra Galia, tres millas de nuestra aldea. Quedamos concertados de vernos muchas veces. La mañana se vino y las dos nos apartamos con mas abrazos, lagrimas y suspiros, de lo que ahora sabre decir. Ella se partio de mi: y vo volviendo atras la cabeza por verla y por ver, si me miraba, vi que se iba media riendo, mas ero, que los ojos me habian enganado. Fuése con la compania que habia traído, mas vo volvi con mucha más: porque llevaba en la imaginacion los ojos del fingido Alamo, las palabras con que su vano amor me habia manifestado, los abrazos que él, habia recebido, y el crudo mal de que hasta entonces tenía experiencia. Ahora habeis de saber, pastores, que esta falsa y cautelosa Ismenia tenía un primo, que le llamaba Alamo, a quien ella mas que a si queria: porque en el rostro y ojos, y todo lo demas se le parecia tanto, que si no fueran los dos de género diferente, no hubiera quien no juzgara el uno por el otro. Y era tanto el amor que le tenía, que cuando yo a ella en el templo le pregunté su mismo nombre, habiendome de decir nombre de

pastor, el primero que me supo nombrar fué Alanio : porque no hay cosa más cierta, que en las cosas súbitas encontrarse la lengua con lo que está en el corazón. El pastor la quiere bien, mas no tanto como ella á él. Pues cuando las pastoras salieron del templo para volverse á su aldea, Ismenia se halló con Alanio su primo; y él por usar de la cortesía que á tan grande amor como el de Ismenia le era debida, dejando la compañía de los mancebos de su aldea, determinó de acompañarla, como lo hizo, de que no poco contentamiento recibió Ismenia. Y por dársele á él en alguna cosa, sin mirar lo que hacía, le contó lo que conmigo había pasado, diciéndoselo muy particularmente, y con grandísima risa de los dos: y también le dijo cómo yo quedaba pensando que ella fuese hombre, muy presa de sus amores. Alanio cuando aquello oyó, disimuló lo mejor que pudo, diciendo que era gran donaire, y sacándole todo lo que conmigo había pasado, que no faltó cosa. Llegaron á su aldea, y de ahí á ocho días, que para mí fueron ocho mil, el traidor de Alanio, que así lo puedo llamar, con más razón que él ha tenido de olvidarme, se vino á mi lugar, y se puso en parte donde yo pudiese verle, al tiempo que pasaba con otras zagalas á la fuente, que cerca del lugar estaba. Y como yo lo viese, fué tanto el contento que recibí, que no se puede encarecer, pensando que era el mismo que en hábito de pastora me había hablado en el templo, y luego le hice señas que se viniese hacia la fuente donde yo iba: y no fué menester mucho para entenderlas. Él se vino, y allí estuvimos hablando todo lo que el tiempo nos dió lugar: y el amor quedó, á lo menos de mi parte, tan confirmado, que aunque el engaño se descubriera, como de ahí adelante se descubrió, no fuera parte para apartarme de mi pensamiento. Alanio también creo que me quería bien, y que desde aquella hora quedó preso de mis amores; pero no los mostró por la obra tanto como debía. Así que algunos días se trataron nuestros amores con el mayor secreto que pudimos; pero no fué tan grande que la cautelosa Ismenia no lo supiese: y viendo que ella tenía la culpa, no sólo en haberme engañado, mas aun en haber dado causa que Alanio, descubriéndole lo que pasaba, me amase á mí, y pusiese á ella en olvido, estuvo para perder el seso; mas consolóse con parecerle que en sabiendo yo la verdad al punto lo olvidaría. Y

engañábase en ello, que después le quise mucho más, y con muy mayor obligación. Pues determinada Ismenia de deshacer el engaño que por su mal había hecho, me escribió esta carta.

CARTA DE ISMENIA PARA SELVAGIA

Selvagia: si á los que nos quieren tenemos obligación de quererlos, no hay cosa en la vida á quien más deba que á ti. Pero si las que son causa que seamos olvidadas deban ser aborrecidas, á tu discreción lo dejo. Querriate poner alguna culpa de haber puesto los ojos en el mi Alanio; mas ¿qué haré, desdichada, que toda la culpa tengo yo de mi desventura? Por mi mal te ví, oh Selvagia! bien pudiera yo excusar lo que pasé contigo; mas en fin, desenvolturas demasiadas las menos veces suceden bien. Por reir una hora con el mi Alanio, contándole lo que había pasado, lloraré toda mi vida, si tú no te dueles della. Suplícote cuánto puedo, que baste este desengaño para que Alanio sea de ti olvidado, y esta pastora restituída en lo que pudieres, que no podrás poco si amor te da lugar á hacer lo que te suplico.

Cuando yo esta carta ví, ya Alanio me había desengañado de la burla que Ismenia me había hecho; pero no me había contado los amores que entre los dos había: de lo cual yo no hice mucho caso, porque estaba tan confiada en el amor que mostraba tenerme, que no creyera jamás que pensamientos pasados y por venir podrían ser parte para que él me dejase: y porque Ismenia no me tuviese por descomedida, respondí á su carta desta manera:

CARTA DE SELVAGIA PARA ISMENIA

No sé, hermosa Ismenia, si me queje de ti, ó si te dé gracias por haberme puesto en tal pensamiento; ni creo sabría determinar cuál destas dos cosas hacer, hasta que el suceso de mis amores me lo aconsejen. Por una parte me duele tu mal, por otra veo que tú saliste al camino á recebille. Libre estaba Selvagia al tiempo que en el templo la engañaste, y ahora está sujeta á la voluntad de aquel á quien tú quisiste entregalla.

Dicesme que deje de querer á Alanio. Con lo que tú en ese caso harías puedo responderte. Una cosa me duele en extremo, y es, ver que tienes mal de que no puedes quejarte, el cual da muy mayor pena á quien lo padece. Considero aquellos ojos con que me viste, y aquel rostro que después de muy importunada me mostraste; y pésame que cosa tan parecida al mi Alanio padezca tan extraño descontento. Mira qué remedio este para poder habello en tu mal. Por la liberalidad que conmigo has usado en darme la más preciosa joya que tenías, te beso las manos. Dios quiera que en algo te lo pueda servir. Si vieres allá al mi Alanio, dile la razón que tiene de quererme, que ya él sabe la que tiene de olvidarte: y Dios te dé el contentamiento que desees, con que no sea á costa del que yo recibo en verme tan bien empleada.

No pudo Ismenia acabar de leer esta carta, porque al medio della fueron tantos los suspiros y las lágrimas que por sus ojos derramaba, que pensó perder la vida llorando. Trabajaba cuanto podía porque Alanio dejase de querer, y buscaba para esto tantos remedios como él para apartarse de donde pudiese verla: no porque la quería mal, mas por parecelle que con esto me pagaba algo de lo mucho que me debía. Todos los días que en este propósito vivió, no hubo alguno que yo dejase de verle: porque el camino que de su lugar al mío había, jamás dejaba de ser por él pasado. Todos los trabajos tenía en poco, si con ellos le parecía que yo tomaba contento. Ismenia los días que por él preguntaba y le decían que estaba en mi aldea, no tenía paciencia para sufrirlo: y con todo esto no había cosa que más contento le diese, que hablalle en él. Pues como la necesidad sea tan ingeniosa, que venga á sacar remedios donde nadie pensó hallarlos, la desmandada Ismenia se aventuró á tomar uno, cual pluguiera á Dios que por el pensamiento no le pasara: y fué fingir que quería bien á otro pastor llamado Montano, de quien mucho tiempo había sido requerida, y era el pastor con quien Alanio peor estaba. Y como lo determinó, así lo puso por obra, por ver si con esta súbita mudanza podría traer á Alanio á lo que deseaba: porque no hay cosa que las personas tengan por segura, aunque lo tengan en poco, que si de súbito la pierden, no les llegue al alma el perdella. Pues como

viese Montano que su señora Ismenia tenía por bien de responder al amor que él tanto tiempo había tenido, ya veis lo que sentiría. Fué tanto el gozo que recibió, tantos los servicios que la hizo, tantos los trabajos á que por causa suya se puso, que fueron parte juntamente con las sinrazones que Alanio le había hecho, para que saliese verdadero lo que fingiendo la pastora había comenzado: y puso Ismenia su amor en el pastor Montano con tanta firmeza, que ya no había cosa á quien más quisiese que á él, ni que menos desease ver que al mi Alanio. Y esto le dió ella á entender lo más presto que pudo, pareciéndole que en ello se vengaba de su olvido, y de haber puesto en mí el pensamiento. Alanio aunque sintió en extremo el ver á Ismenia perdida por pastor con quien él tan mal estaba, era tanto el amor que me tenía que no daba á entenderlo cuánto ella era. Mas andando algunos días y considerando que él era causa de que su enemigo fuese tan favorecido de Ismenia, y que la pastora ya huía de verle, muriéndose (no mucho antes) cuando no le vía, estuvo para perder el seso de enojo, y determinó de estorbar como pudo esta buena forma de Montano: para lo cual comenzó nuevamente de mirar á Ismenia, y de no venir á verme tan público como solía, ni faltar tantas veces en su aldea, porque Ismenia no lo supiese. Los amores entre ella y Montano iban muy adelante, y los míos con el mi Alanio se quedaban atrás todo lo que podían, no de mi parte, pues sola la muerte podría apartarme de mi propósito, mas de la suya, que jamás pensé ver cosa tan mudable: porque como estaba tan encendido en cólera con Montano, la cual no podía ser ejecutada sino con amor en la su Ismenia, y para esto las venidas á mi aldea eran gran impedimento; y como estar ausente de mí le causase olvido, y la presencia de la su Ismenia grandísimo amor, él volvió á su pensamiento primero, y yo quedé burlada del mío. Mas con todos los servicios que á Ismenia hacía, los recados que le enviaba, las quejas que formaba, jamás la pudo mover de su propósito, ni hubo cosa que fuese parte para hacelle perder un punto del amor que á Montano tenía. Pues estando yo perdida por Alanio, Alanio por Ismenia, Ismenia por Montano, sucedió que á mi padre se le ofreciesen ciertos negocios sobre las dehesas del Extremo con Felino, padre del pastor Montano, para lo cual los dos vinieron muchas veces á mi

aldea, y en tiempo que Montano, ó por los sobrados favores que Ismenia le hacía (que en algunos hombres de bajo espíritu causan fastidio), ó porque también tenía celos de las diligencias de Alanio, andaba ya un poco frío en sus amores. Finalmente, que él me vió traer mis ovejas á la majada, y en viéndome comenzó á quererme de manera, según lo que cada día iba mostrando, que ni yo á Alanio, ni Alanio á Ismenia, ni Ismenia á él, no era posible tener mayor afición. Ved qué extraño embuste de amor: si por ventura Ismenia iba al campo, Alanio tras ella: si Montano iba al ganado, Ismenia tras él: si yo andaba al monte con mis ovejas, Montano tras mí: si yo sabía que Alanio estaba en un bosque donde solía repastar, allá me iba tras él. Era la cosa más nueva del mundo oír cómo decía Alanio suspirando: ¡Ay, Ismenia! y cómo Ismenia decía: ¡Ay, Montano! y cómo Montano decía: ¡Ay, Selvagia! y cómo Selvagia decía: ¡Ay, mi Alanio! Sucedió que un día nos juntamos los cuatro en una floresta que en medio de los dos lugares había; y la causa fué, que Ismenia había ido á visitar unas pastoras amigas suyas, que cerca de allí moraban, y cuando Alanio lo supo, forzado de su mudable pensamiento, se fué en busca della, y la halló junto á un arroyo peinando sus dorados cabellos. Yo siendo avisada por un pastor mi vecino, que Alanio iba á la floresta del valle, que así se llamaba, tomando delante de mí unas cabras que en un corral junto á mi casa estaban encerradas, por no ir sin alguna ocasión, me fuí donde mi deseo me encaminaba, y le hallé á él llorando su desventura, y á la pastora riéndose de sus excusadas lágrimas, y burlando de sus ardientes suspiros. Cuando Ismenia me vió no poco se holgó conmigo, aunque yo no con ella: mas antes le puse delante las razones que tenía para agraviarme del engaño pasado; de las cuales ella supo excusarse tan discretamente, que pensando yo que me debía la satisfacción de tantos trabajos, me dió con sus bien ordenadas razones á entender que yo era la que estaba obligada. Porque si ella me había hecho una burla, yo me había satisfecho tan bien, que no tan solamente le había quitado á Alanio su primo, á quien ella había querido más que á sí propia, mas que aun ahora le traía al su Montano muy fuera de lo que solía ser. En esto llegó Montano, que de una pastora amiga mía llamada Solisa había sido avisado, que con

mis cabras venía á la floresta del valle ; y cuando allí los cuatro discordantes amadores nos hallamos, no se puede decir lo que sentíamos, porque cada uno miraba á quien no quería que le mirase. Yo preguntaba al mi Alanio la causa de su olvido ; él pedía misericordia á la cautelosa Ismenia ; Ismenia se quejaba de la tibieza de Montano ; Montano de la crueldad de Selvagia. Pues estando de la manera que oís cada uno perdido por quien no le quería, Alanio al són de su rabel comenzó á cantar lo siguiente:

No más, ninfa cruel, ya estás vengada,
no pruebes tu furor en un rendido,
la culpa á costa mía está pagada,
ablanda ya ese pecho endurecido,
y resucita un alma sepultada
en la tiniebla oscura de tu olvido,
que no cabe en tu ser, valor y suerte,
que un pastor como yo pueda ofenderte.

Si la ovejuela simple va huyendo
de su pastor colérico y airado,
y con temor acá y allá corriendo
á su pesar se aleja del ganado ;
mas ya que no la siguen, conociendo
que es más peligro haberse así alejado,
balando vuelve al ható temerosa,
será no recibilla justa cosa?

Levanta ya esos ojos que algún día,
Ismenia, por mirarme levantabas,
la libertad me vuelve que era mía,
y un blando corazón que me entregabas :
mira, ninfa, que entonces no sentía
aquel sencillo amor que me mostrabas,
ya triste lo conozco, y pienso en ello,
aunque ha llegado tarde el conocello.

¿Cómo que fué posible, dí, enemiga,
que siendo tú muy más que yo culpada,
con título cruel, con nueva liga
mudases fe tan pura y extremada?
¿Qué hado, Ismenia, es este que te obliga
á amar do no es posible ser amada?

Perdona, mi señora, ya esta culpa,
 pues la ocasión que diste me disculpa.
 ¿Qué honra ganas, dí, de haber vengado
 un yerro á causa tuya cometido?
 ¿qué exceso hice yo, que no he pagado?
 ¿qué tengo por sufrir, que no he sufrido?
 ¿qué ánimo cruel, qué pecho airado,
 qué corazón de fiera endurecido
 tan insufrible mal no ablandaría,
 sino el de la cruel pastora mía?
 Si como yo he sentido las razones
 que tienes ó has tenido de olvidarme,
 las penas, los trabajos, las pasiones,
 el no querer oirme ni mirarme,
 llegases á sentir las ocasiones,
 que sin buscallas yo quisiste darme,
 ni tú tenías que darme más tormento,
 ni aun yo que pagar más mi atrevimiento.

Ansí acabó mi Alanio el suave canto, y ansí yo quisiera
 que entonces se me acabara la vida, y con mucha razón, por-
 que no podía llegar á más la desventura, que á ver yo delante
 de mis ojos aquel que más que á mí quería, tan perdido por
 otra, y tan olvidado de mí. Mas como yo en estas desventuras
 no fuese sola, disimulé por entonces, y también porque la
 hermosa Ismenia, puestos los ojos en el su Montano, comen-
 zaba á cantar lo siguiente:

¡ Cuán fuera estoy de pensar
 en lágrimas excusadas,
 siendo tan aparejadas
 las presentes para dar
 muy poco por las pasadas !
 Que si algún tiempo trataba
 de amores de alguna suerte,
 no pude en ello ofenderte,
 porque entonces me ensayaba,
 Montano, para quererte.
 Enseñábame á querer,
 sufría no ser querida,

sospechaba cuán rendida,
Montano, te había de ser,
y cuán mal agradecida.
Ensayéme, como digo,
á sufrir el mal de amor :
desengañese el pastor
que compitiere contigo,
porque en balde es su dolor.
Nadie se queje de mí,
si le quise, y no es querido,
que yo jamás he podido
querer otro sino á ti,
y aun fuera tiempo perdido.
Y si algún tiempo miré,
miraba, pero no vía,
que yo, pastor, no podía
dar á ninguno mi fe,
pues para ti la tenía.
Vayan suspiros á cuentos,
vuélvanse los ojos fuentes,
resuciten accidentes,
que pasados pensamientos
no dañarán los presentes:
vaya el mal por donde va,
y el bien por donde quisiere,
que yo iré por donde fuere ;
pues ni el mal me espantará,
ni aun la muerte, si viniere.

Vengado me había Ismenia del cruel y desleal Alanio, si en
el amor que yo le tenía cupiera algún deseo de venganza :
mas no tardó mucho Montano en castigar á Ismenia, poniendo
los ojos en mí, y cantando este antiguo cantar:

*Amor loco, y amor loco,
yo por vos, y vos por otro.*

Ser yo loco es manifiesto,
por vos quién no lo será ?
que mayor locura está

en no ser loco por esto.
Mas con todo no es honesto
que ande loco
por quien es loco por otro.
Ya que viéndoos no me veis,
y morís porque no muero,
come ahora á mí, que os quiero,
con salsa del que queréis;
y con esto me haréis
ser tan loco,
como vos loca por otro.

Cuando acabó de cantar esta postrera copla, la extraña agonía en que todos estábamos no pudo estorbar que muy de gana no nos muriésemos, en ver que Montano quería que engañase yo el gusto de miralle con salsa de su competidor Alanio, como si en mi pensamiento cupiera dejarse engañar con apariencias de otra cosa. Á esta hora comencé yo con gran confianza á tocar mi zampoña, cantando la canción que oiréis; porque á lo menos en ella pensaba mostrar, como lo mostré, cuánto mejor me había yo habido en los amores que ninguno de los que allí estaban.

Pues no puedo descansar
á trueque de ser culpada,
guárdeme Dios de olvidar,
más que de ser olvidada.
No sólo donde hay olvido
no hay amor, ni puede habello;
mas donde hay sospecha dello
no hay querer sino fingido.
Muy grande mal es amar
do esperanza es excusada;
mas guárdeos Dios de olvidar,
que es aire ser olvidada.
Si yo quiero, ¿por qué quiero
para dejar de querer?
¿qué más honra puede ser,
que morir del mal que muero?
El vivir para olvidar

es vida tan afrentada,
que me está mejor amar
hasta morir de olvidada.

Acabada mi canción, las lágrimas de los pastores fueron tantas, especialmente las de la hermosa pastora Ismenia, que por fuerza me hicieron participar de su tristeza; cosa que yo pudiera bien excusar, pues no se me podía atribuir culpa alguna de mi desventura (como los que allí estaban sabían muy bien). Luégo á la hora nos fuimos cada uno á su lugar, porque no era cosa que á nuestra honestidad convenía estar á horas tan sospechosas fuera dél; y al otro día mi padre sin decirme la causa, me sacó de nuestra aldea, y me ha traído á la vuestra, en casa de Albania mi tía y su hermana, que vosotros muy bien conocéis, donde estoy algunos días há, sin saber qué haya sido la causa de mi destierro. Después acá entendí que Montano se había casado con Ismenia, y que Alanio se pensaba casar con otra hermana suya llamada Silvia. Plega á Dios, que ya que no fué mi ventura podello yo gozar, que con la nueva esposa se goce, como yo deseo, que no será poco, porque el amor que yo le tengo no sufre menos, sino desearle todo el contento del mundo. Acabado de decir esto, la hermosa Selvagia comenzó á derramar muchas lágrimas, y los pastores le ayudaron á ello, por ser un oficio de que tenían gran experiencia; y después de haber gastado algún tiempo en esto, Sireno le dijo: Hermosa Selvagia, grandísimo es tu mal, pero por muy mayor tengo tu discreción. Toma ejemplo en males ajenos, si quieres sobrellevar los tuyos; y porque ya se hace tarde nos vamos al aldea, y mañana se pase la siesta junto á esta clara fuente, donde todos nos juntemos. Sea así como lo decís, dijo Selvagia; mas porque haya de aquí al lugar algún entretenimiento, cada uno cante una canción según el estado en que le tienen sus amores. Los pastores respondieron, que diese ella principio con la suya, lo cual Selvagia comenzó á hacer, yéndose todos su paso á paso hacia la aldea.

¿Quién, zagal, podrá pasar
vida tan triste y amarga,
que para vivir es larga,

y corta para llorar?
Gasto suspiros en vano,
perdida la confianza,
siento que está mi esperanza
con la candela en la mano.
¡Qué tiempo para esperar!
¡qué esperanza tan amarga!
¡donde la vida es tan larga,
cuán corta para llorar!
Este mal en que me veo
yo le merezco (¡ay perdida!)
pues vengo á poner la vida
en las manos del deseo.
Jamás cese el lamentar,
que aunque la vida se alarga,
no es para vivir tan larga,
cuan corta para llorar.

Con un ardiente suspiro que del alma le salía acabó Selva-
gia su canción, diciendo : Desventurada de la que se ve se-
pultada entre celos y desconfianzas, que en fin le pornán la
vida á tal recaudo como dellos se espera. Luégo el olvidado
Sireno comenzó á cantar al són de su rabel esta canción:

Ojos tristes no lloréis,
y si llorades, pensad
que no os dijeron verdad,
y quizá descansaréis.
Pues que la imaginación
hace caso en todo estado,
pensad que aún sois bien amado,
y tenéis menos pasión.
Si algún descanso queréis,
mis ojos, imaginad
que no os dijeron verdad,
y quizá descansaréis.
Pensad que sois tan querido,
como algún tiempo lo fuistes;
mas no es remedio de tristes
imaginar lo que ha sido.

Pues qué remedio tenéis,
ojos? Alguno pensad:
si no lo pensáis, llorad,
ó acabá, y descansaréis.

Después que con muchas lágrimas el triste pastor Sireno
icabó su canción, el desamado Silvano desta manera dió
principio á la suya:

Perderse por ti la vida,
zagala, será forzado;
mas no que pierda el cuidado,
después de verla perdida.
Mal que con muerte se cura,
muy cerca tiene el remedio,
mas no aquel que tiene el medio
en manos de la ventura.
Y si este mal con la vida
no puede ser acabado,
¿qué aprovecha á un desdichado
verla ganada ó perdida?
Todo es uno para mí,
esperanza, ó no tenella,
que si hoy muero por vella,
mañana porque la ví.
Regalara yo la vida
para dar fin al cuidado,
si á mí me fuera otorgado
perderla en siendo perdida.

Desta manera se fueron los dos pastores en compañía de
Selvagia, dejando concertado de verse el día siguiente en el
nismo lugar.

LIBRO SEGUNDO

Ya los pastores que por los campos del caudaloso Ezla apacentaban sus ganados se comenzaban á mostrar cada uno con su rebaño por la orilla de sus cristalinas aguas, tomando el pasto antes que el sol saliese, y advirtiendo el mejor lugar para después pasar la calurosa siesta, cuando la hermosa pastora Selvagia por la cuesta que del aldea bajaba al espeso bosque venía, trayendo delante sus mansas ovejas; y después de habellas metido entre los árboles bajos y espesos, de que allí había mucha abundancia, y verlas ocupadas en alcanzar las más chicas y bajuelas ramas, satisfaciendo la hambre que traían, la pastora se fué derecha á la fuente de los alisos, donde el día antes con los dos pastores había pasado la siesta; y como vió el lugar tan aparejado para tristes imaginaciones, se quiso aprovechar del tiempo, sentándose cabe la fuente, cuya agua con la de sus ojos acrecentaba; y después de haber gran rato imaginado, comenzó á decir: ¿Por ventura, Alanio, eres tú aquel cuyos ojos nunca ante los míos ví enjutos de lágrimas? ¿Eres tú el que tantas veces á mis piés ví tendido, pidiéndome con razones amorosas la clemencia, de que yo por mi mal usé contigo? Díme, pastor (y el más falso que se pudo imaginar en la vida), ¿es verdad que me querías para cansarte tan presto de quererme? ¿Debías imaginar que no estaba en más olvidarte yo, que en saber que era de ti olvidada? Que oficio es de hombres que no tratan los amores como deben tratarse, pensar que lo mismo podrán acabar sus damas consigo, que ellos han acabado. Aunque otros vienen á tomallo por remedio para que en ellas se acreciente el amor, y otros porque los celos que las más veces fingen, vengán á sujetar á sus damas de manera, que no sepan ni puedan poner los ojos en otra parte, y los más vienen poco á poco á manifestar lo que de antes fingían, por donde muy más claramente descubren su deslealtad: y vienen todos estos extremos á resultar en daño de las tristes, que sin mirar los fines

de las cosas nos venimos á aficionar para jamás dejar de quereros. ni vosotros de pagárnoslo tan mal. como tú me pagas lo que te quise y quiero. Así que cuál destos haya sido no puedo entendedlo: y no te espantes. que en los casos de desamor entienda poco quien en los de amor está tan ejercitada. Siempre me mostraste gran honestidad en tus palabras, por donde nunca menos esperé de tus obras. Pensé que un amor. en el cual me dabas á entender que tu deseo no se extendia á querer de mí más que quererme, jamás tuviera fin, porque si á otra parte encaminaras tus deseos, no sospechara firmeza en tus amores. ¡Ay triste de mí! que por temprano que vine á entenderte ha sido para mí tarde. Venid vos acá, mi zampoña, y pasará con vos el tiempo que, si yo con sola vos lo hubiera pasado, fuera de mayor contento para mí; y tomando su zampoña comenzó á cantar la siguiente canción:

Aguas que de lo alto desta sierra
bajáis con tal ruido al hondo valle,
¿por qué no imagináis las que del alma
destilan siempre mis cansados ojos?
¿y qué es la causa el infelice tiempo
en que fortuna me robó mi gloria?
Amor me dió esperanza de tal gloria,
que no hay pastora alguna en esta sierra,
que así pensase de alabar el tiempo:
pero después me puso en este valle
de lágrimas, á dó lloran mis ojos
no ver lo que están viendo los del alma.
En tanta soledad ¿qué hace un alma,
que en fin llegó á saber qué cosa es gloria?
ó ¿á dónde volveré mis tristes ojos,
si el prado, el bosque, el monte, el soto y sierra,
el arboleda y fuentes deste valle,
no hacen olvidar tan dulce tiempo?
¿Quién nunca imaginó que fuera el tiempo
verdugo tan cruel para mi alma?
¿ó qué fortuna me apartó de un valle
que toda cosa en él me daba gloria?
hasta el hambriento lobo que á la sierra

subía era agradable ante mis ojos.
Mas ¿qué podrán, fortuna, ver los ojos
que vían su pastor en algún tiempo
bajar con sus corderos de una sierra,
cuya memoria siempre está en mi alma?
¡ Oh fortuna enemiga de mi gloria,
cómo me cansa este enfadoso valle !
Mas cuando tan ameno y fresco valle
no es agradable á mis cansados ojos,
ni en él puedo hallar contento ó gloria,
ni espero ya tenella en algún tiempo,
ved en qué extremo debe estar mi alma :
¡ oh quién volviese á aquella dulce sierra !
¡ Oh alta sierra, ameno y fresco valle,
dó descansó mi alma y estos ojos !
decid, ¿ verme he algún tiempo en tanta gloria ?

Á este tiempo Silvano estaba con su ganado entre unos mirtos que cerca de la fuente había, metido en sus tristes imaginaciones, y cuando la voz de Selvagia oyó, despertó como de un sueño, y muy atento estuvo á los versos que citaba. Pues como este pastor fuese tan mal tratado de amor y tan desfavorecido de Diana, mil veces la pasión le hacía salir de seso, de manera, que hoy daba en decir mal de amor, mañana en alabarle : un día en estar ledo, y otro en estar más triste que todos los tristes : hoy en decir mal de mujeres, mañana en encarecellas sobre todas las cosas : y así vivía el triste una vida, que sería gran trabajo dalla á entender, y más á personas libres. Pues habiendo oído el dulce canto de Selvagia, y salido de sus tristes imaginaciones, tomó su rabel, y comenzó á cantar lo siguiente :

Cansado está de oirme el claro río,
el valle y soto tengo importunados,
y están de oir mis quejas, oh amor mío,
alisos, hayas, olmos ya cansados,
invierno, primavera, otoño, estío,
con lágrimas regando estos collados,
estoy á causa tuya, oh cruda fiera!
¿ no habría en esa boca un no siquiera ?

De libre me hiciste ser cautivo,
de hombre de razón quien no la siente
quisíste me hacer de muerto vivo,
y allí de vivo muerto incontinente:
de afable me hiciste ser esquivo,
de conversable aborrecer la gente;
solía tener ojos, ya estoy ciego;
hombre de carne fui, ya soy de fuego.
Qué es esto, corazón, no estáis cansado?
aún hay más que llorar, decí, ojos míos?
mi alma, no bastaba el mal pasado?
lágrimas, aún hacéis crecer los ríos?
entendimiento, vos no estáis turbado?
sentidos, no os turbaron sus desvíos?
pues cómo entiendo, lloro, veo y siento
si todo lo ha gastado ya el tormento?
Quien hizo á mi pastora (¡ay perdido!)
aquel cabello de oro, y no dorado,
el rostro de cristal tan escogido,
la boca de un rubí muy extremado,
el cuello de alabastro, y el sentido
muy más que otra alguna levantado,
¿porqué su corazón no hizo ante
de cera, que de mármol y diamante?
Un día estoy conforme á mi fortuna,
y al mal que me ha causado mi Diana,
el otro el mal me aflige é importuna:
cruel la llamo, fiera é inhumana:
y así no hay en mi mal orden alguna:
lo que hoy afirmo, niégolo mañana:
todo es así, y paso así una vida,
que presto vean mis ojos consumida.

Cuando la hermosa Selvagia en la voz conoció al pastor Silvano, se fué luego á él, y recibíendose los dos con palabras de grande amistad se asentaron á la sombra de un espeso mirto, que en medio dejaba un pequeño pradezuelo, más agradable por las hermosas y doradas flores de que estaba matizado de lo que sus tristes pensamientos pudieran desear. Y Silvano comenzó á hablar de esta manera: No sin gran

compasión se debe considerar, hermosa Selvagia, la diversidad de tantos y tan desusados infortunios como suceden á los tristes que tenemos bien. Mas entre todos ellos ninguno me parece que tanto se debe temer, como aquel que sucede después de haberse visto la persona en un buen estado. Y esto como tú ayer me decías, nunca llegué á sabello por experiencia. Mas como la vida que paso es tan agena de descanso, y tan entregada á tristeza, infinitas veces estoy buscando invenciones para engañar el gusto. Para lo cual me vengo á imaginar muy querido de mi señora, y sin abrir mano desta imaginación, me estoy todo lo que puedo; pero después que llego á la verdad de mi estado, quedo tan confuso que no sé decillo, porque sin yo querello me viene á faltar la paciencia. Y pues la imaginación no es cosa que se puede sufrir, ved qué haría la verdad. Selvagia respondió: Quisiera yo, Silvano, estar libre desta pasión, para saber hablar en ella como en tal materia sería menester. Que no quieras mayor señal de ser el amor mucho ó poco, la pasión pequeña ó grande, que oílla decir al que la siente: porque nunca pasión bien sentida pudo ser bien manifestada con la lengua del que la padece. Así que estando yo tan sujeta á mi desventura, y tan quejosa de la sin razón que Alanio me hace, no podré decir lo mucho que desto siento: á su discreción lo dejo, como á cosa de que me puedo muy bien fiar. Silvano dijo suspirando: Agora yo, Selvagia, no sé qué diga, ni qué remedio podría haber en nuestro mal. ¿Tú, por dicha sabes alguno? Selvagia respondió: ¿Y cómo? ahora lo sé. ¿Sabes qué remedio, pastor? dejar de querer. ¿Y eso podrías tú acaballo contigo? dijo Silvano. Como la fortuna ó el tiempo lo ordenase, respondió Selvagia. Ahora te digo, dijo Silvano muy admirado: ¿Qué no te haría agravio en no haber mancilla de tu mal, porque amor que está sujeto al tiempo y á la fortuna, no puede ser tanto que dé trabajo á quien lo padece? Selvagia le respondió: ¿Y podrías tú, pastor, negarme que sería posible haber fin en tus amores, ó por muerte, ó por ser favorecido en otra parte, y tenidos en más tus servicios? No me quiero, dijo Silvano, hacer tan hipócrita en amor, que no entienda lo que me dices ser posible, mas no en mí: y mal haya el amador que aunque á otros vea sucedelles de la manera que me dices, tuviera tan poca constancia en los amo-

res, que piense podelle á él suceder cosa tan contraria á su fe. Yo mujer soy, dijo Selvagia, y en mí verás si quiero todo lo que se puede querer: pero no me estorbará esto imaginar que en todas las cosas podría haber fin, por más firmes que sean; porque oficio es del tiempo y de la fortuna andar en estos movimientos tan ligeros como ellos lo han sido siempre. Y no pienses, pastor, que me hace decir esto el pensamiento del olvidar aquel que tan sin causa me tiene olvidada, sino lo que desta pasión tengo experimentado. Á ese tiempo oyeron la voz de un pastor que por el prado adelante venía cantando, y luégo fué conocido dellos ser el olvidado Sireno, el cual venía al són de su rabel cantando estos versos:

SONETO

Andad mis pensamientos, do algún día
os íbades de vos muy confiados,
veréis horas y tiempos ya mudados,
veréis que vuestro bien pasó solfa,
veréis que en el espejo do me vía,
y en el lugar do fuistes estimados,
se miró por mi suerte y tristes hados
aquel que ni aun pensallo merecía.
Veréis también cómo entregué la vida
á quien sin causa alguna la desecha:
y aunque es ya sin remedio el grave daño,
decidle, si podréis, á la partida,
que allá profetizaba mi sospecha
lo que ha cumplido acá su desengaño.

Después que Sireno puso fin á su canto, vido cómo venía hacia él la hermosa Selvagia y el pastor Silvano, de que no recibió pequeño contentamiento: y después de haberse recibido, determinaron irse á la fuente de los alisos, donde el día antes habían estado; y primero que allá llegasen dijo Silvano: Escucha, Selvagia, ¿no oyes cantar? Sí oigo, dijo Selvagia, y aun parece más de una voz. ¿Á dónde será? dijo Sireno: Paréceme, respondió Selvagia, que es en el prado de los laureles, por donde pasa el arroyo que corre desta clara

fuelle. Bien será que nos lleguemos allá, y de manera que no nos sientan los que cantan, porque no interrumpamos la música. Vamos, dijo Selvagia, y así su paso á paso se fueron hacia aquella parte donde las voces se oían, y escondiéndose entre unos árboles que estaban junto al arroyo, vieron sobre las doradas flores asentadas tres ninfas tan hermosas, que parecía haber en ellas dado la naturaleza clara muestra de lo que puede. Venían vestidas de unas ropas blancas, labradas por encima de follajes de oro: sus cabellos, que los rayos del sol escurecían, revueltos á la cabeza, y tomados con sendos hilos de orientales perlas, con que encima de la cristalina frente se hacía una lazada: y en medio della estaba una águila de oro, que entre las uñas tenía un muy hermoso diamante. Todas tres de concierto tañían sus instrumentos tan suavemente, que junto con las divinas voces no parecía sino música celestial. Y la primera cosa que cantaron fué este villancico:

Contentamientos de amor
que tan cansados llegáis,
si venís, para qué os vais?

Aún no acabáis de venir
después de muy deseados,
cuando estáis determinados
de madrugar, y partir:
si tan presto os habéis de ir,
y tan triste me dejáis,
placeres, no me veáis.

Los contentos huyo dellos,
pues no me vienen á ver,
más que por darme á entender
lo que se pierde en perdellos:
y pues ya no quiero vellos,
descontentos, no os partáis,
pues volvéis después que os váis.

Después que hubieron cantado, dijo la una, que Dorida se llamaba: Cintia, ¿es esta la ribera adonde un pastor llamado Sireno, anduvo perdido por la hermosa pastora Diana? La otra respondió: Esta sin duda debe ser; porque junto á una fuente que está cerca deste prado me dicen que fué la despe-

dida de los dos amantes, digna de ser para siempre celebrada, según las amorosas razones que entre ellos pasaron. Cuando Sireno esto oyó, quedó fuera de sí, en ver que las tres ninfas tuviesen noticia de sus desventuras: y prosiguiendo Cintia en su plática, dijo: En esta misma ribera donde estamos, hay otras muy hermosas pastoras, y otros pastores enamorados, á donde el amor ha mostrado grandísimos efectos, y algunos muy al contrario de lo que se esperaba. La tercera, que Polidora se llamaba, le respondió: Cosa es esa de que yo no me espantaría, porque no hay suceso en amor, por avieso que sea, que ponga espanto á los que por estas cosas han pasado. Mas dime, Dorida, ¿cómo sabes tú desa despedida? Sélo, dijo Dorida, porque al tiempo que se despidieron junto á la fuente que digo, lo oyó Celio, que desde encima de un roble los estaba acechando, y la puso toda al pié de la letra en verso de la misma manera que pasó: por eso si me escuchas, al són de mi instrumento pienso cantalla. Cintia le respondió: Hermosa Dorida, los hados te sean favorables, como nos es alegre tu gracia y hermosura, y no menos será oírte cantar cosa para saber. Y tomando Dorida su arpa, comenzó á cantar desta manera:

CANTO DE NINFA

Junto á una verde ribera
de arboleda singular,
donde para se alegrar
otro que más libre fuera,
tuviera tiempo y lugar:
Sireno, un triste pastor,
recogía su ganado,
tan de veras lastimado,
cuanto burlando el amor,
descansa el enamorado.
Este pastor se moría
por amores de Diana,
una pastora lozana,
que en hermosura excedía
la naturaleza humana:
la cual jamás tuvo cosa,

que en sí no fuese extremada,
pues ni puede ser llamada
discreta por no hermosa,
ni hermosa por no avisada.
No era desfavorecido,
que á serlo quizá pudiera
con el uso que tuviera,
sufrir después de partido
lo que de ausencia sintiera :
que el corazón desusado
de sufrir pena y tormento,
sino sobra entendimiento,
cualquier pequeño cuidado
le cautiva el sufrimiento.

Cabe un río caudaloso,
Ezla por nombre llamado,
andaba el pastor cuitado,
de ausencia muy temeroso,
repastando su ganado ;
y á su pastora aguardando
está con grave pasión,
que estaba á aquella sazón
su ganado apacentando
en los montes de León.

Estaba el triste pastor
en cuanto no parecía,
imaginando aquel día,
en que el falso Dios de amor
dió principio á su alegría ;
y dice viéndose tal :
el bien que el amor me ha dado
imagino yo cuitado,
porque este cercano mal
lo sienta después doblado.

El sol por ser sobre tarde
con su fuego no le ofende ;
mas el que de amor depende,
y en él su corazón arde,
mayores llamas enciende :
la pasión le convidaba,

la arboleda le movía,
el río parar hacía,
el ruiseñor ayudaba
á estos versos que decía.

CANCIÓN DE SIRENO

Al partir llama partida
el que no sabe de amor,
mas yo le llamo un dolor,
que se acaba con la vida :
y quiera Dios que yo pueda
esta vida sustentar,
hasta que llegue al lugar
donde el corazón me queda :
porque en pensar en partida
me pone tan gran pavor,
que á la fuerza del dolor
no podrá esperar la vida.

Esto Sireno cantaba,
y con su rabel tañía,
tan ageno de alegría,
que el llorar no le dejaba
pronunciar lo que decía :
y por no caer en mengua,
si le estorba su pasión,
acento ó pronunciación,
lo que empezaba la lengua,
acababa el corazón.

Y después que hubo cantado,
Diana vió que venía
tan hermosa, que vestía
de nueva color el prado
donde sus ojos ponía :
su rostro como una flor,
y tan triste, que es locura
pensar que humana criatura
juzgue cuál era mayor
la tristeza ó hermosura.

Muchas veces suspiraba

vuelos los ojos al suelo,
y con tan gran desconsuelo
otras veces los alzaba,
que los hincaba en el cielo,
diciendo con más dolor,
que cabe en entendimiento:
Pues el bien trae tal descuento,
de hoy más bien puedes, amor,
guardar tu contentamiento.

La causa de sus enojos
muy claro allí la mostraba;
si lágrimas derramaba,
pregúntenlo á aquellos ojos
con que á Sireno mataba:
si su amor era sin par,
si su valor no lo encubría,
y si la ausencia temía,
pregúntenlo á este cantar
que con lágrimas decía:

CANCIÓN DE DIANA

¡ No me diste, oh crudo amor !
el bien que tuve en presencia,
sino porque el mal de ausencia
me parezca muy mayor.
Mas descanso, das reposo,
no por dar contentamiento,
mas porque esté el sufrimiento
algunos tiempos ocioso.
¡ Ved qué invenciones de amor,
darme contento en presencia,
porque no tenga en ausencia
reparo contra el dolor !

Siendo Diana llegada
donde sus amores vió,
quiso hablar, mas no habló,
y el triste no dijo nada,
aunque el hablar cometió.
Cuanto había que hablar

en los ojos lo mostraban,
mostrando lo que callaban
con aquel blando mirar
con que otras veces hablaban.

Ambos juntos se sentaron
debajo un mirto florido;
cada uno de otro vencido,
por las manos se tomaron
casi fuera de sentido;
porque el placer de mirarse,
y el pensar presto no verse,
los hacen enternecerse
de manera, que á hablarse
ninguno pudo atreverse.

Otras veces se topaban
en esta verde ribera;
pero muy de otra manera
el toparse celebraban,
que esta que fué la postrera.
¡Extraño efecto de amor,
verse dos que se querían
todo cuanto ellos podían,
y recibir más dolor
que al tiempo que no se vían!

Vía Sireno llegar
el grave dolor de ausencia,
ni allí le basta paciencia,
ni alcanza para hablar
de sus lágrimas licencia.
Á su pastora miraba,
su pastora mira á él,
y con un dolor cruel
la habló, mas no hablaba,
que el dolor habla por él.

¡Ay, Diana! ¿quién dijera,
que cuando yo más penara,
que ninguno imaginara
en la hora que te viera,
mi alma no descansara?
¿En qué tiempo y qué sazón

creyera, señora mía,
que alguna cosa podría
causarme mayor pasión,
que tu presencia alegría?
¿Quién pensara que esos ojos
algún tiempo me mirasen,
que, señora, no atajasen
todos los males y enojos
que mis males me causasen?
Mira, señora, mi suerte
si ha traído buen rodeo,
que si antes mi deseo
me hizo morir por verte,
ya muero porque te veo.
Y no es por falta de amarte,
pues nadie estuvo tan firme;
mas porque suelo venirme
á estos prados á mirarte,
y ahora vengo á despedirme:
hoy diera por no te ver,
aunque no tengo otra vida,
esta alma de ti vencida,
sólo por entretener
el dolor de la partida.
Pastora, dame licencia
que diga, que mi cuidado
sientes en el mismo grado,
que no es mucho en tu presencia
mostrarme tan confiado:
pues, Diana, si es así,
¿cómo puedo yo partirme,
ó tú cómo dejas irme,
ó cómo vengo yo aquí
sin empacho á despedirme?
¡Ay Dios! ay señora mía!
cómo no hay razón que dar
para de ti me quejar,
y cómo tú cada día
la ternás de me olvidar!
No me haces tú partir,

esto también lo diré,
menos lo hace mi fe;
y si quisiese decir
quién lo hace, no lo sé.
Lleno de lágrimas tristes,
á menudo suspirando,
estaba el pastor hablando
estas palabras que oístes,
y ella las oye llorando:
á responder se ofreció,
mil veces lo comecía,
mas de triste no podía,
y por ella respondió
el amor que le tenía.
Á tiempo estoy, ¡oh Sireno!
que diré más que quisiera,
que aunque mi mal se entendiera,
tuviera, pastor, por bueno
el callarlo, si pudiera.
¡Mas ay de mí, desdichada!
Vengo á tiempo á descubrillo,
que ni aprovecha decillo
para excusar tu jornada,
ni para yo despedillo.
¿Por qué te vas, mi pastor?
¿por qué me quieres dejar
donde el tiempo y el lugar,
y el gozo de nuestro amor
no se me podrá olvidar?
¿Qué sentiré yo cuitada,
llegando á este valle ameno,
cuando diga: ¡Ah tiempo bueno!
aquí estuve yo sentada,
hablando con mi Sireno?
¡Mira si será tristeza
no verte, y ver este prado
de árboles tan adornado,
y mi nombre en su corteza
por tus manos señalado!
Ó si habrá igual dolor.

que el lugar donde me viste,
vello tan solo y tan triste,
donde con tan gran temor
tu pena me descubriste!

Si ese duro corazón
se ablanda para llorar,
no se podría ablandar,
para ver la sinrazón
que haces en me dejar?
¡ Oh! no llores, mi pastor,
que son lágrimas en vano,
y no está el corazón sano
de aquel que llora el dolor,
si el remedio está en su mano.

Perdóname, mi Sireno,
si te ofendo en lo que digo,
déjame hablar contigo
en aqueste valle ameno,
do no me dejas conmigo,
que no quiero, ni aun burlando,
verme apartada de ti:
no te vayas, quieres, dí?
duélate ahora ver llorando
los ojos con que te ví.

Volvió Sireno á hablar,
dijo: Ya debes sentir,
si yo me quisiera ir;
mas tú me mandas quedar,
y mi ventura partir.
Viendo tu gran hermosura,
estoy, señora, obligado
á obedecerte de grado,
mas triste que á mi ventura
he de obedecer forzado.

Es la partida forzada,
pero no por causa mía,
que cualquier bien dejaría
por verte en esta majada,
do ví el fin de mi alegría.
Mi amo, aquel gran pastor,

es quien me hace partir,
á quien presto vea venir
tan lastimado de amor
como yo me siento ir.
; Ojala estuviera ahora
(porque tu fuera servida)
en mi mano la partida,
como en la tuya, señora,
esta mi muerte ó mi vida !
Mas creeme que es en vano,
segun contino me siento,
pasarte por pensamiento,
que pueda estar en mi mano
cosa que me dé contento.
Bien podria yo dejar
mi rebaño y mi pastor.
y buscar otro señor :
mas si el fin voy á mirar.
no conviene á nuestro amor :
que dejando este rebaño,
y tomando otro cualquiera,
dime tu, de qué manera
podré venir sin tu daño
por esta verde ribera ?
Si la fuerza desta llama
me detiene, es argumento,
que pongo en ti el pensamiento,
y vengo á vender tu fama,
señora, por mi contento.
Si dicen que mi querer
en ti le pude emplear,
á ti te viene á dañar,
que yo qué puedo perder ?
ó tú qué puedes ganar ?
La pastora á esta sazón
respondió con gran dolor :
Para dejarme, pastor,
cómo has hallado razón.
pues que no la hay en amor ?
Mala señal es hallarse,

pues vemos por experiencia,
que aquel que sabe en presencia
dar disculpa de ausentarse,
sabrá sufrir el ausencia.

¡Ay triste! que pues te vas,
no sé qué será de ti,
ni sé qué será de mí,
ni si allá te acordarás
que me viste ó que te ví;
ni sé si recibo engaño
en haberte descubierto
este dolor que me ha muerto:
mas lo que fuere en mi daño,
esto será lo más cierto.

No te duelan mis enojos,
véte, pastor, á embarcar,
pasa de presto la mar,
pues que por la de mis ojos
tan presto puedes pasar.
Guárdete Dios de tormenta,
Sireno, mi dulce amigo,
y tenga siempre contigo
la fortuna mejor cuenta,
que tú la tienes conmigo.

Muero en ver que se despiden
mis ojos de su alegría,
y es tan grande el agonía,
que estas lágrimas me impiden
decirte lo que querría.
Éstos mis ojos, zagal,
antes que cerrados sean,
ruego yo á Dios que te vean,
que aunque tú causas su mal,
ellos no te lo desean.

Respondió: Señora mía,
nunca viene solo un mal,
y un dolor, aunque mortal,
siempre tiene compañía
con otro más principal:
y así verme yo partir

de tu vista y de mi vida,
no es pena tan desmedida,
como verte á ti sentir
tan de veras mi partida.

Mas si acaso yo olvidare
los ojos en que me ví,
olvídese Dios de mí,
ó si en cosa imaginaré,
mi señora, sino en ti:
y si agena hermosura
causare en mí movimiento,
por una hora de contento,
me traya mi desventura
cien mil años de tormento:
y si mudare mi fe
por otro nuevo cuidado,
caiga del mayor estado
que la fortuna me dé
en el más desesperado:
no me encargues la venida,
muy dulce señora mía,
porque asaz de mal sería,
tener yo en algo la vida,
fuera de tu compañía.

Respondióle: Mi Sireno,
si algún tiempo te olvidare,
las yerbas que yo pisare
por aqueste valle ameno,
se sequen cuando pasare:
y si el pensamiento mío
en otra parte pusiere,
suplico á Dios, que si fuere
con mis ovejas al río,
se seque cuando me viere.

Toma, pastor, un cordón
que hice de mis cabellos,
porque se te acuerde en vellos,
que tomaste posesión
de mi corazón y dellos:
y este anillo has de llevar,

do están dos manos asidas,
que aunque se acaben las vidas,
no se pueden apartar
dos almas que están unidas.

Y él dijo: Que te dejar
no tengo, si este cayado,
y este mi rabelpreciado,
con que tañer y cantar
me vías por este prado;
al són dél, pastora mía,
te cantaba mil canciones,
contando tus perfecciones,
y lo que de amor sentía
en dulces lamentaciones.

Ambos á dos se abrazaron,
y esta fué la vez primera,
y pienso fué la postrera,
porque los tiempos mudaron
el amor de otra manera:
y aunque á Diana le dió
pena rabiosa y mortal
la ausencia de su zagal,
en ella misma halló
el remedio de su mal.

Acabó la hermosa Dorida el suave canto, dejando admiradas á Cintia y Polidora, en ver que una pastora fuese vaso donde amor tan encendido pudiese caber. Pero también lo quedaron de imaginar cómo el tiempo había curado su mal: pareciendo en la despedida sin remedio. Pues el sin ventura Sireno, en cuanto la pastora con el dulce canto manifestaba sus antiguas cuitas y suspiros, no dejaba de dallos tan á menudo, que Selvagia y Silvano eran poca parte para consolarle; porque no menos lastimado estaba entonces, que al tiempo que por él habían pasado. Y espantóse mucho de ver que tan particularmente se supiese lo que con Diana pasado había. Pues no menos admirados estaban Selvagia y Silvano de la gracia con que Dorida cantaba y tañía. Á este tiempo las hermosas ninfas tomando cada una su instrumento, se iban por el verde prado adelante, bien fuera de sospecha de po-

delles acaecer lo que ahora oiréis, y fué: Que habiéndose alejado muy poco de donde los pastores estaban, salieron de entre unas retamas altas, á mano derecha del bosque, tres salvajes de extraña grandeza y fealdad. Venían armados de coseletes y celadas de cuero de tigre. Eran de tan fea catadura, que ponían espanto los coseletes. Traían por brazales unas bocas de serpientes, por donde sacaban los brazos, que gruesos y vellosos parecían, y las celadas venían á hacer encima de la frente unas espantables cabezas de leones: lo demás traían desnudo, cubierto con un muy espeso y largo vello, y en las manos traían unos bastones herrados de muy agudas púas de acero: al cuello traían sus arcos y flechas: los escudos eran de unas gruesas y muy fuertes conchas de pescado, y con una increíble ligereza arremetieron á ellas, diciendo: Á tiempo estáis, oh ingratas y desamoradas ninfas, que os obligará la fuerza á lo que el amor no os ha podido obligar, que no era justo que la fortuna hiciese tan grande agravio á nuestros cautivos corazones, como era dilatarles tanto su remedio. En fin tenemos en la mano el galardón de los suspiros, con que á causa vuestra importunábamos las aves y animales de la oscura y encantada selva do habitamos, y de las ardientes lágrimas con que hacíamos crecer el impetuoso y turbio río que sus temerosos campos va regando. Y pues para que quedéis con las vidas, no tenéis otro remedio alguno sino darle á nuestro mal, no deis lugar á que nuestras crueles manos tomen venganza de la que de nuestros afligidos corazones habéis tomado. Las ninfas con el súbito sobresalto quedaron tan fuera de sí, que no supieron responder á las soberbias palabras que oían sino con lágrimas. Mas la hermosa Dorida, que más en sí estaba que las otras, respondió: Nunca yo pensé que el amor pudiera traer á tal extremo á un amante, que viniese á las manos con la persona amada. Costumbre es de cobardes tomar armas contra las mujeres, y en un campo donde no hay quien por nosotras pueda responder sino es nuestra razón. Mas de una cosa, oh crueles, podéis estar seguros, y es, que vuestras amenazas no nos harán perder un punto de lo que á nuestra honestidad debemos, y que más fácilmente os dejaremos la vida en las manos que la honra. Dorida, dijo uno dellos, á quien de mal tratarnos ha tenido tan poca razón, no es menester escuchalle alguna. Y sa-

cando el cordel del arco que al cuello traía, la tomó sus hermosas manos y muy descomedidamente se las ató, y lo mismo hicieron sus compañeros á Cintia y Polidora. Los dos pastores y la pastora Selvagia, que atónitos estaban de lo que los salvajes hacían, viendo la crueldad con que á las hermosas ninfas trataban, y no pudiendo sufrirlo, determinaron de morir ó defendellas: y sacando todos tres sus hondas, proveídos sus zurrone de piedras, salieron al verde prado y comienzan á tirar á los salvajes con tanta maña y esfuerzo como si en ello les fuera la vida. Y pensando ocupar á los salvajes, de manera que en cuanto ellos se defendían, las ninfas se pudiesen en salvo, les daban la mayor priesa que podían. Mas los salvajes, recelosos de lo que los pastores imaginaban, quedando uno en guarda de las prisioneras, los dos procuraban herirlos ganando tierra: pero las piedras eran tantas y tan espesas que se defendían; de manera que en cuanto las piedras les duraron, los salvajes lo pasaban mal: pero como después los pastores se ocuparon en bajarse por ellas, los salvajes se les allegaban con sus pesados alfanjes en las manos, tanto que ya ellos estaban sin esperanza de remedio; mas no tardó mucho, que de entre la espesura del bosque, junto á la fuente donde cantaban, salió una pastora de tan grande hermosura y disposición, que los que la vieron quedaron admirados. Su arco tenía colgado del brazo izquierdo, y una aljaba de saetas al hombro, en las manos un bastón de silvestre encina, en el cabo del cual había una muy larga punta de acero. Pues como así viese las tres ninfas y la contienda entre los dos salvajes y los pastores, que ya no esperaban sino la muerte, poniendo con gran presteza una aguda saeta en su arco, con grandísima fuerza y destreza la despidió que al uno de los salvajes se la dejó escondida en el duro pecho, de manera que la de amor, que el corazón le traspasaba, perdió su fuerza, y el salvaje la vida á vueltas de ella: y no fué perezosa en poner otra saeta en su arco, ni menos diestra en tirarla; pues fué de manera que acabó con ella las pasiones enamoradas del segundo salvaje, como las del primero había acabado. Y queriendo tirar al tercero, que en guarda de las tres ninfas estaba, no pudo tan presto hacello, que él no se viniese á juntar con ella, queriéndola herir con su pesado alfanje: la hermosa pastora alzó el bastón, y como el

golpe descargase sobre las barras del fino acero que tenía, el alfanje fué hecho dos pedazos, y la hermosa pastora le dió tan gran golpe con su bastón por encima de la cabeza, que le hizo arrodillar, y apuntándole con la acerada punta á los ojos, con tan gran fuerza le apretó, que por medio de los sesos se lo pasó de la otra parte; y el feroz salvaje dió un espantable grito y cayó muerto en el suelo. Las ninfas viéndose libres de tan gran fuerza, y los pastores y pastoras de la muerte de la cual muy cerca estaban: y viendo cómo por el gran esfuerzo de aquella pastora, así unos como otros habían escapado, no podían juzgarla por cosa humana. Á esta hora, llegándose la gran pastora á ellas, las comenzó á desatar las manos, diciéndoles: No merecían menos pena de la que tienen, oh hermosas ninfas, quien tan lindas manos osaban atar, que más son ellas para atar corazones, que para ser atadas. Mal hayan hombres tan soberbios y de tan mal conocimiento: mas ellos, señoras, tienen su pago, y yo también le tengo en haberos hecho este pequeño servicio y en haber llegado á tiempo que á tan gran sinrazón pudiese dar remedio: aunque á estos animosos pastores y hermosa pastora, no en menos se debe tener lo que han hecho; pero ellos y yo, estamos muy bien pagados, aunque en ello perdiéramos la vida, pues por tal causa se aventuraba. Las ninfas quedaron tan admiradas de su hermosura y discreción, como del esfuerzo que en su defensa había mostrado: y Dorida, con un gracioso semblante, le respondió: Por cierto, hermosa pastora, si vos, según el ánimo y valentía que hoy mostrastes, no sois hija del fiero Marte, según la hermosura lo debéis de ser de la diosa Venus y del hermoso Adonis; y si de ninguno de estos, no podéis dejarlo de ser de la discreta Minerva, que tan gran discreción no puede proceder de otra parte; aunque lo más cierto debe de ser, haberos dado naturaleza lo principal de todos ellos. Y para tan nueva y tan gran merced como es la que habemos recibido, nuevos y grandes habían de ser los servicios con que debía ser satisfecha: mas podría ser que algún tiempo se ofreciese ocasión en que se conociese la voluntad que de servir tan señalada merced tenemos. Y porque parece que estáis cansada, vamos á la fuente de los alisos que está junto al bosque, y allí descansaréis. Vamos, señora, dijo la pastora, que no tanto por el descansar del trabajo del

cuerpo lo deseo, cuanto por hablar en otro, en que consiste el descanso de mi ánimo y todo mi contentamiento. Este se os procura aquí con toda la diligencia posible, dijo Polidora, porque no hay á quien con más razón procurar se deba. Pues la hermosa Cintia se volvió á los pastores diciendo: Hermosa pastora y animosos pastores, la deuda y obligación en que nos habéis puesto, ya la veis: plega á Dios que algún tiempo la podamos satisfacer, según que es nuestro deseo. Selvagia respondió: Á estos dos pastores se deben, hermosas ninfas, esas ofertas, que yo no hice más de desear la libertad, que tanta razón era que todo el mundo la desease. Entonces dijo Polidora: Es este el pastor Sireno, tan querido algún tiempo como ahora olvidado de la hermosa Diana, y esotro su competidor Silvano? Sí, dijo Selvagia. Mucho me huelgo, dijo Polidora, que seáis personas á quien podamos en algo satisfacer lo que por nosotras habéis hecho. Dorida, muy espantada, dijo: Qué, cierto es este Sireno? muy contenta estoy en hallarte, y en haberme tú dado ocasión á que yo busque á tu mal algún remedio, que no será poco. Ni aun para tanto mal bastaría, siendo poco, dijo Sireno. Ahora vamos á la fuente, dijo Polidora, que allá hablaremos más largo. Llegadas que fueron á la fuente, llevando las ninfas en medio á la pastora, se asentaron en torno della, y los pastores á petición de las ninfas se fueron al aldea á buscar de comer, porque era ya tarde y todos lo habían menester. Pues quedando las tres ninfas solas con la pastora, la hermosa Dorida comenzó á hablar desta manera:

Esforzada y hermosa pastora, es cosa para nosotros tan extraña, ver una persona de tanto valor y suerte en estos valles y bosques apartados del concurso de las gentes, como para ti será ver tres ninfas solas y sin compañía que defendellas puedan de semejantes fuerzas. Pues para que podamos saber de ti lo que tanto deseamos, forzado será merecello primero con decir quién somos: y para esto sabrás, esforzada pastora, que esta ninfa se llama Polidora, y aquella Cintia, y yo Dorida: vivimos en la selva de Diana, á donde habita la sabia Felicia, cuyo oficio es dar remedio á pasiones enamoradas: y viniendo nosotras de visitar á una ninfa su parienta, que vive destotra parte de los puertos Galicianos, llegamos á este valle umbroso y ameno. Y pareciéndonos el lugar con-

veniente para pasar la calurosa siesta á la sombrosa destos alisos y verdes lauros, envidiosas del armonía que este impetuoso arroyo por medio del verde prado lleva, tomando nuestros instrumentos quisimos imitalla; y nuestra ventura, ó por mejor decir, su desventura, quiso que estos salvajes, que según ellos decían, muchos días há que de nuestros amores estaban presos, vinieron á caso por aquí. Y habiendo muchas veces sido importunadas de sus bestiales razones, que nuestro amor les otorgásemos; y viendo ellos que por ninguna vía les dábamos esperanza de remedio, determinaron poner el negocio á las manos: y hallándonos aquí solas, hicieron lo que viste al tiempo que con vuestro socorro fuímos libres. La pastora que oyó lo que la hermosa Dorida había dicho, las lágrimas dieron testimonio de lo que su afligido corazón sentía: y volviéndose á las ninfas, les habló desta manera:

No es amor de manera, hermosas ninfas de la casta diosa, que puede el que lo tiene tener respeto á la razón, ni la razón es parte para que un enamorado corazón deje el camino por do sus fieros destinos le guiaren. Y que esto sea verdad, en las manos tenemos la experiencia: que puesto caso que fuédeses amadas de estos salvajes fieros, y el derecho del buen amor no daba lugar á que fuédeses de ellos ofendidas, por otra parte vino aquella desorden con que sus varios efectos hace, á dar tal industria, que los mismos que os habían de servir os ofendiesen. Y porque sepáis que no me muevo solamente por lo que en este valle os ha sucedido, os diré lo que no pensé decir sino á quien entregué mi libertad, si el tiempo ó la fortuna dieren lugar á que mis ojos lo vean, y entonces veréis cómo en la escuela de mis desventuras aprendí á hablar en los sucesos de amor, y en lo que este traidor hace en los tristes corazones que sujetos le están.

Sabréis pues, hermosas ninfas, que mi naturaleza es la gran Vandalia, provincia no muy remota de ésta á donde estamos, nacida en una ciudad llamada Soldina. Mi madre se llamó Delia y mi padre Andronio, en linaje y bienes de fortuna los más principales de toda aquella provincia. Acació pues, que como mi madre habiendo muchos años que era casada, no tuviese hijos, y á causa de esto viviese tan descontenta que no tuviese un día de descanso, con lágrimas y suspiros cada hora importunaba el cielo; y haciendo mil ofrendas y sacri-

ficios, suplicaba á Dios le diese lo que tanto deseaba ; el cual fué servido, vistos sus continuos ruegos y oraciones, que siendo ya pasada la mayor parte de su edad, se hiciese preñada. El alegría que de ello recibió, júzguelo quien después de muy deseada una cosa, la ventura se la pone en las manos. Y no menos participó mi padre Andronio de este contentamiento, porque lo tuvo tan grande, que sería imposible podello encarecer. Era Delia mi señora, aficionada á leer historias antiguas, en tanto extremo, que si enfermedades ó negocios de grande importancia no se lo estorbaba, jamás pasaba el tiempo en otra cosa. Y acaeció, que estando como digo preñada, y hallándose una noche mal dispuesta, rogó á mi padre que leyese alguna cosa, para que ocupando en ella el pensamiento no sintiese el mal que la fatigaba. Mi padre, que en otra cosa no entendía, sino en dalle el contentamiento posible, le comenzó á leer aquella historia de Paris, quando las tres Deas se pusieron á juicio delante de él sobre la manzana de la discordia. Pues como mi madre tuviese que Paris había dado aquella sentencia apasionadamente, y no como debía, dijo, que sin duda él no había mirado bien la razón de la Diosa de las batallas : porque precediendo las armas á todas las otras calidades, era justa cosa que se la diese. Mi señor respondió, que la manzana se había de dar á la más hermosa, y que Venus lo era más que otra ninguna, por lo cual Paris había sentenciado muy bien, si después no le sucediera mal. Á esto respondió mi madre, que puesto caso que en la manzana estuviese escrito : Dése á la más hermosa, que esta hermosura no se entendía corporal, sino del ánima, y que pues la fortaleza era una de las cosas que más hermosura le daban, y el ejercicio de las armas era un acto exterior de esta virtud, que á la Diosa de las batallas se debía dar la manzana, si Paris juzgara como hombre prudente y desapasionado. Así que, hermosas ninfas, en esta porfía estuvieron gran rato de la noche, cada uno alegando las razones más á su propósito que podía. Estando en esto, vino el sueño á vencer á quien las razones de su marido no pudieron, de manera que estando muy metida en disputa, se dejó dormir. Mi padre entonces se fué á su aposento, y á mi señora le pareció estando durmiendo, que la diosa Venus venía á ella con un rostro tan airado como hermoso, y le decía : Delia, no sé quién te ha

movido á ser tan contraria de quien jamás lo ha sido tuya. Si memoria tuvieses del tiempo que de Andronio tu marido fuiste presa, no me pagarías tan mal lo mucho que me debes; pero no quedarás sin galardón, que yo te hago saber, que parirás un hijo y una hija, cuyo parto no te costará menos que la vida, y á ellos costará el contentamiento lo que en mi daño has hablado. Porque te certifico, que serán los más desdichados en amores que hasta su tiempo se hayan visto: y dicho esto, desapareció, y luego se le figuró á mi señora madre, que venía á ella la diosa Palas, y con rostro muy alegre le decía: Discreta y dichosa Delia, ¿con qué podré pagar lo que en mi favor contra la opinión de tu marido esta noche has alegado, sino con hacerte saber que parirás un hijo y una hija, los más venturosos en armas que hasta su tiempo haya habido? Dicho ésto, luego desapareció, despertando mi madre con el mayor sobresalto del mundo, y de ahí á un mes, poco más ó menos, parió á mí y á otro hermano mío, y ella murió de parto: y mi padre del grandísimo pesar que hubo, murió de ahí á pocos días. Y porque sepáis, hermosas ninfas, el extremo en que el amor me ha puesto, sabed que siendo yo mujer de la calidad que habéis oído, mi desventura me ha forzado que deje mi hábito natural y mi libertad y el débito que á mi honra debo, por quien por ventura pensará que la pierde en ser de mí bien amado. Ved qué cosa tan excusada para una mujer, ser dichosa en las armas, como si para ella se hubiesen hecho: debía ser porque yo, hermosas ninfas, os pudiese hacer este pequeño servicio, contra aquellos perversos, que no lo tengo en menos que si la fortuna me comenzase á satisfacer algún agravio de los muchos que me ha hecho. Tan espantadas quedaron las ninfas de lo que oían, que no le pudieron responder ni repreguntar cosa de las que la hermosa pastora decía. Y prosiguiendo en su historia, les dijo: Pues como mi hermano y yo nos criásemos en un monasterio de Monjas, donde una tía mía era Abadesa, hasta ser de edad de 12 años, y habiéndolos cumplido nos sacasen de allí, á él le llevaron á la Corte del magnánimo é invencible Rey de los Lusitanos (cuya fama é increíble bondad tan esparcida está por el universo), adonde siendo en edad de tomar armas, le sucedieron por ellas, cosas tan aventajadas y de tan gran esfuerzo, como tristes y desventuradas por los amores;

y con todo eso fué mi hermano tan amado de aquel invictísimo Rey, que nunca jamás le consintió salir de su Corte. La desdichada de mí, que para mayores desventuras me guardaban mis hados, fui llevada en casa de una abuela mía (que no debiera, pues fué causa de vivir con tan gran tristeza, cual nunca mujer padeció). Y porque, hermosas ninfas, no hay cosa que no me sea forzado decíroslo, así por la gran virtud de que vuestra extremada hermosura da testimonio, como porque el alma me da que habéis de ser gran parte de mi consuelo, sabed que como yo estuviese en casa de mi abuela, y fuese ya casi de diez y siete años, se enamoró de mí un caballero, que no vivía tan lejos de nuestra posada que desde un terrado que en la suya había no se viese un jardín adonde yo pasaba las tardes del verano. Pues como de allí el desagrado don Félix viese á la desdichada Felismena (que este es el nombre de la triste que sus desventuras está contando) se enamoró de mí, ó se fingió enamorado. No sé cuál me crea, pero sé que quien menos en este estado creyere, más acertará. Muchos días fueron los que don Félix gastó en darme á entender su pena, y muchos más gasté yo en no darme nada que él por mí la padeciese: y no sé cómo el amor tardó tanto en hacerme fuerza que le quisiese: debió tardar para después venir con mayor ímpetu. Pues como yo por señales, y por paseos, y por músicas, y torneos, que delante de mi puerta muchas veces se hacían, no mostrase entender que de mi amor estaba preso, aunque desde el primero día lo entendí, determinó de escribirme. Y hablando con una criada mía, á quien muchas veces había hablado, y aun con muchas dádivas ganado la voluntad, le dió una carta para mí. Pues ver las salvas que Rosina, que así la llamaban, me hizo primero que me la diese, los juramentos que me juró, las cautelosas palabras que me dijo porque no me enojase, cierto fué cosa de espanto. Y con todo eso se la volví á arrojar á los ojos, diciendo: Si no mirase á quien soy, y lo que se podría decir, ese rostro que tan poca vergüenza tiene, yo le haría señalar de manera que fuese entre todos conocido. Mas porque es la primera vez, baste lo hecho, y avisaros que os guardéis de la segunda. Paréceme que estoy ahora viendo, decía la hermosa Felismena, cómo aquella traidora de Rosina supo con tan gentil semblante callar, disimulando lo que de mi

enojo sentía; porque le veríades, oh hermosas ninfas, fingir una risa tan disimulada, diciéndole á su señora: Yo para que riésemos con ella la dí á vuestra merced, que no para que se enojase de esta manera. Que plega á Dios si mi intención ha sido dalle enojo, que Dios me le dé el mayor que hija de madre haya tenido. Y á esto añadió otras muchas palabras, como ella las sabía decir, para amansar el enojo que yo de las suyas había recibido: y tomando su carta, se me quitó de delante. Yo después de pasado esto, comencé de imaginar en lo que allí podría venir: y tras esto parece que el amor me iba poniendo deseo de ver la carta; pero la vergüenza me estorbaba tornalla á pedir á mi criada, habiendo pasado con ella lo que he contado. Y así pasé aquel día hasta la noche en muchas variedades de pensamientos. Y cuando Rosina entró á desnudarme, al tiempo que me quería acostar, Dios sabe si yo quisiera que me volviera á importunar sobre que recibiese la carta, mas nunca me quiso hablar, ni por pensamiento, en ella. Yo por ver si saliéndole al camino aprovecharía algo, le dije: Así, Rosina, que el señor don Félix sin mirar más se atreve á escribirme? Ella muy secamente me respondió: Señora, son cosas que el amor trae consigo; suplico á vuestra merced me perdone, que si yo pensara que en ello enojaba, antes me sacara los ojos. Cuál yo entonces quedé, Dios lo sabe; pero con todo eso disimulé, y me dejé quedar aquella noche con mi deseo, y con la ocasión de no dormir. Y así fué, que verdaderamente ella fué para mí la más trabajosa y larga que hasta entonces había pasado. Pues venido el día, y más tarde que lo que yo quisiera, la discreta Rosina entró á darme de vestir, y se dejó adrede caer la carta en el suelo; y como la ví, la dije: ¿Qué es eso que cayó ahí? muéstralo acá. No es nada, señora, dijo ella. Ora muéstralo acá, dije yo; no me enojés, ó dime lo que es. ¡Jesús, señora! dijo ella, para qué lo quiere ver? la carta de ayer es. No es por cierto, dije yo, muéstrala acá, por ver si mientes. Aún no lo hube dicho, quando ella me la puso en las manos, diciéndome: Mal me haga Dios, si es otra cosa. Yo aunque la conocí muy bien, dije: En verdad que no es ésta, que yo la conozco, y de algún tu enamorado debe ser. Yo quiero leerla, por ver las necedades que te escribe: y abriéndola, ví que decía de esta manera:

Señora: siempre imaginé que vuestra discreción me quitara el miedo de escribiros, entendiendo sin carta lo que os quiero: mas ella misma ha sabido tan bien disimular, que allí estuvo el daño donde pensé que el remedio estuviese. Si como quien sois juzgáis mi atrevimiento, bien sé que no tengo una hora de vida: pero si lo tomáis según que amor suele hacer, no trocaré por ella mi esperanza. Suplícoos, señora, no os enoje mi carta, ni me pongáis culpa por el escribiros, hasta que experimentéis si puedo dejar de hacerlo. Y que me tengáis en posesión de vuestro, pues todo lo que puede ser de mí está en vuestras manos, las cuales beso más de mil veces.

Pues como yo viese la carta de mi don Félix, ó porque la leí en tiempo que mostraba en ella quererme más que á sí, ó porque de parte de esta ánima cansada había disposición para imprimirse en ella el amor de quien me escribía, yo comencé á querelle bien: y por mi mal yo lo comencé, pues había de ser causa de tanta desventura. Y luégo pidiendo perdón á Rosina de lo que antes había pasado, como quien menester la había para lo de adelante, y encomendándole el secreto de mis amores, volví otra vez á leer la carta, parando á cada palabra un poco; y bien poco debía de ser, pues yo tan presto me determiné, aunque ya no estaba en mi mano el no determinarme. Y tomando papel y tinta le respondí de esta manera:

No tengas en tan poco, don Félix, mi honra, que con palabras fingidas piensas perjudicalla. Bien sé quién eres y vales, y aun creo que desto te habrá nacido el atreverte, y no de la fuerza que dices que el amor te ha hecho: y si es así, como me afirma mi sospecha, tan en vano es tu trabajo, como tu valor y suerte, si piensas hacerme ir contra lo que á la mía debo. Suplícote, que mires cuán pocas veces suceden bien las cosas que debajo de cautela se comienzan: y que no es de caballero entenderlas de una manera y decirlas de otra. Dícesme, que te tenga en posesión de cosa mía. Soy tan mal acondicionada, que aun de la experiencia de las cosas no me fío, cuanto más de tus palabras. Mas con todo eso tengo en mucho lo que en la tuya me dices, que bien me basta ser desconfiada, sin ser también desagradecida.

Esta carta le envié, que no debiera, pues fué ocasión de todo mi mal, porque luego comenzó á cobrar osadía para me declarar más su pensamiento, y á tener ocasión para me pedir que le hablase. En fin, hermosas ninfas, que algunos días se gastaron en demandas y en respuestas, en los cuales el falso amor hacía en mí su acostumbrado oficio, pues cada hora tomaba más posesión desta desdichada. Los torneos se tornaron á renovar, las músicas de noche jamás cesaban, las cartas y los motes nunca dejaban de ir de una parte á otra, y así pasó casi un año, al cabo del cual yo me ví tan presa de sus amores, que no fui parte para dejar de manifestalle mi pensamiento; cosa que él deseaba más que á su propia vida. Quiso pues mi desventura, que al tiempo en que nuestros amores más encendidos andaban, su padre lo supiese, y quien se lo dijo se lo supo encarecer de manera, que temiendo no se casase conmigo lo envió á la corte de la gran princesa Augusta Cesarina, diciendo que no era justo que un caballero mozo y de linaje tan principal, gastase la mocedad en casa de su padre, donde no se podían aprender sino los vicios de que la ociosidad es maestra. Él se partió tan triste, que su mucha tristeza le estorbó avisarme de su partida. Yo quedé tal cuando lo supe, cual puede imaginar quien algún tiempo se vió tan presa de amor, como yo por mi desdicha lo estoy. Decir yo ahora la vida que pasaba en su ausencia, la tristeza, los suspiros, las lágrimas que por estos cansados ojos cada día derramaba, no sé si podré, que pena es la mía, que aun decir no se puede, ved cómo podrá sufrirse! pues estando yo en medio de mi desventura, y de las ansias que la ausencia de don Félix me hacía sentir, pareciéndome que mi mal era sin remedio; y que después que en la Corte se viese, á causa de otras damas de más hermosura y calidad, y también de la ausencia, que es capital enemiga del amor, yo había de ser olvidada, determiné aventurarme á hacer lo que nunca mujer pensó, y fué vestirme en hábito de hombre, é irme á la Corte, por ver aquel en cuya vista estaba toda mi esperanza; y como lo pensaba así lo puse por obra, no dándome el amor lugar á que mirase lo que á mí propia debía. Para lo cual no me faltó industria, porque con ayuda de una grandísima amiga mía y tesorera de mis secretos, que me compró los vestidos que yo le mandé, y un caballo en que me fuese, me partí de mi tie-

rra, y aun de mi reputación (pues no puedo creer que jamás pueda cobralla), y así me fui derecha á la Corte, pasando por el camino cosas, que si el tiempo me diera lugar para contarlas, no fueran poco gustosas de oír. Veinte días tardé en llegar, en cabo de los cuales llegando donde deseaba, me fui á posar á una casa la más apartada de conversación que yo pude. Y el gran desseo que llevaba de ver aquel destruidor de mi alegría, no me dejaba imaginar en otra cosa sino en cómo ó dónde podría verle. Preguntar por él á mi huésped no osaba, porque quizá no se descubriese mi venida; ni tampoco me parecía bien ir á buscallo, porque no me sucediese alguna desdicha. En esta confusión pasé todo aquel día hasta la noche, la cual cada hora se me hacía un año; y siendo poco más de media noche, el huésped llamó á la puerta de mi aposento, y me dijo, que si quería gozar de una música que en la calle se daba, que me levantara de presto y abriese una ventana; lo que yo hice luego, y parándome en ella oí en la calle un paje de don Félix, que se llamaba Fabio, el cual luego en la habla le conocí, cómo decía á otros que con él iban: Ahora, señores, es tiempo que la dama está en el corredor sobre la huerta, tomando el fresco de la noche. Y no lo hubo dicho cuando comenzaron á tocar tres cornetas y un sacabuche con tan gran concierto, que parecía una música celestial; y luego comenzó una voz, que cantaba á mi parecer lo mejor que nadie podría pensar. Y aunque estuve suspensa en oír á Fabio, y en aquel tiempo ocurrieron muchas imaginaciones todas contrarias á mi descanso, no dejé de advertir á lo que se cantaba, porque no lo hacían de manera que cosa alguna impidiese el gusto que de oílo se recibía. Y lo que se cantó primero fué este romance:

Oídmе, señora mía,
si acaso os duele mi mal,
y aunque no os duela en oílle,
no me dejéis de escuchar.
Dadme este breve descanso,
porque me esfuerce á penar.
¿No os doléis de mis suspiros,
ni os entenece el llorar,
ni cosa mía os da pena.

ni la pensáis remediar?
¿Hasta cuándo, mi señora,
tanto mal ha de durar?
No está el remedio en la muerte,
sino en vuestra voluntad,
que los males que ella cura
ligeros son de pasar.
No os fatigan mis fatigas,
ni os esperan fatigar:
de voluntad tan exenta
¿qué medio se ha de esperar?
Y ese corazón de piedra
¿cómo le podré ablandar?
Volved, señora, esos ojos,
que en el mundo no hay su par:
mas no los volváis airados,
si no me queréis matar,
aunque de una y otra suerte
matáis con sólo mirar.

Después que con el primero concierto de música hubieron cantado este romance, oí tañer una dulzaina, una arpa y la voz del mi don Félix. El contento que me dió el oírle no hay quien lo pueda imaginar, porque se me figuró que le estaba oyendo en aquel dichoso tiempo de nuestros amores. Pero después que se desengañó la imaginación, viendo que la música se daba á otra, y no á mí, sabe Dios que quisiera más pasar por la muerte; y con un ansia que el ánima me arrancaba, pregunté al huésped si sabía á quién aquella música se daba. Él respondió, que no podía pensar á quién se diese, aunque en aquel barrio vivían muchas damas y muy principales. Y cuando ví que no me daba razón de lo que le preguntaba, volví á oír al mi don Félix, el cual entonces comenzaba al són de una arpa que muy dulcemente tañía, á cantar este

SONETO

Gastando fué el amor mis tristes años
en unas esperanzas excusadas:

fortuna de mis lágrimas cansadas
ejemplos puso al mundo muy extraños.
El tiempo como autor de desengaños,
tal rostro deja en el de mis pisadas,
que no habrá confianzas engañadas,
ni quien de hoy más se queje de sus daños.
Aquella á quien amé cuanto debía,
enseña á conocer en sus amores
lo que entender no pude hasta agora.
Y yo digo gritando noche y día :
¿ No véis que os desengaña, ¡oh amadores!
amor, fortuna, el tiempo y mi señora ?

Acabado de cantar este soneto pararon un poco, tañendo cuatro vihuelas de arco y un clavicordio tan concertadamente, que no sé si en el mundo pudiera haber cosa para oír, ni que mayor contento diera á quien la tristeza no tuviera tan sojuzgada como á mí. Y luégo comenzaron cuatro voces muy acordadas á cantar esta

CANCIÓN

No me quejo yo del daño
que tu vista me causó,
quéjome porque llegó
á mal tiempo el desengaño.
Jamás ví peor estado,
que es el no atrever ni osar,
y entre el callar y el hablar
verse un hombre sepultado :
y así no quejo del daño,
por ser tú quien lo causó,
sino por ver que llegó
á mal tiempo el desengaño.
Siempre me temo saber
cualquiera cosa encubierta,
porque sé que la más cierta
más mi contraria ha de ser :
y en sabella no está el daño,
pero séla á tiempos yo,

que nunca jamás sirvió
de remedio el desengaño.

Acabada esta canción comenzaron á sonar muchas diversidades de instrumentos y voces muy excelentes, concertadas con ellos con tanta suavidad, que no dejaba de dar grandísimo contentamiento á quien no estuviera tan fuera dél como yo. La música se acabó muy cerca del alba: trabajé por ver al mi don Félix, mas la escuridad de la noche me lo estorbó; y viendo como eran idos, me volví á acostar llorando mi desventura, que no era poco de llorar, viendo que aquel que más quería me tenía tan olvidada, como sus músicas daban testimonio. Y siendo ya hora de levantarme, sin otra consideración me salí de casa, y me fui derecha al gran Palacio de la Princesa, adonde me pareció que podría ver lo que tanto deseaba, determinando de llamarme Valerio, si mi nombre me preguntasen. Pues llegando yo á una plaza que delante del Palacio había, comencé á mirar las ventanas y corredores, donde ví muchas damas tan hermosas, que ni yo sabría ahora encarecello, ni entonces supe más que espantarme de su gran hermosura, de los atavíos y joyas, é invenciones de vestidos y tocados que traían. Por la plaza se paseaban muchos caballeros muy ricamente vestidos, y en muy hermosos caballos, mirando cada uno á aquella parte donde tenía el pensamiento. Dios sabe si quisiera yo ver por allí al mi don Félix, y que sus amores fueran en aquel celebrado Palacio, porque á lo menos estuviera yo segura de que él jamás alcanzara otro galardón de sus servicios, sino mirar y ser mirado, y algunas veces hablar á la dama á quien sirviese delante de cien mil ojos, que no dan lugar á más que esto. Mas quiso mi ventura que sus amores fuesen en parte donde no se pudiese tener esta seguridad; pues estando yo junto á la puerta del gran Palacio ví un paje de don Félix llamado Fabio, y que yo muy bien conocia, el cual entró muy de prisa en el gran Palacio, y hablando con el portero que á la segunda puerta estaba, se volvió por el mismo camino. Yo sospeché que había venido á saber si era hora que don Félix, viniese á algún negocio de los que de su padre tenía, y que no podría dejar de venir presto por allí. Y estando imaginando la gran alegría que con su vista se me aparejaba, le ví venir muy acompañado de

criados, todos muy ricamente vestidos con una librea de paño de color de cielo, y fajas de terciopelo amarillo, bordadas por encima de cordoncillo de plata, las plumas azules y blancas y amarillas. El mi don Félix traía calzas de terciopelo blanco recamadas, aforradas en tela de oro azul: el jubón era de raso blanco, recamado de oro de cañutillo, y una cuera de terciopelo de las mismas colores y recamo, una ropilla suelta de terciopelo negro, bordada de oro y aforrada de raso azul raspado, espada, daga y talabarte de oro, una gorra muy bien aderezada de unas estrellas de oro, y en medio de cada una engastado un grano de aljófár grueso: las plumas eran azules, amarillas y blancas: en todo el vestido traía sembrados muchos botones de perlas. Venía en un hermoso caballo rucio rodado, con unas guarniciones azules y de oro, y de mucho aljófár. Pues cuando yo así le ví, quedé tan suspensa en velle, y tan fuera de mi con la súbita alegría, que no sé cómo lo sepa decir. Verdad es, que no pude dejar de dar con lágrimas de mis ojos alguna muestra de lo que su vista me hacía sentir; pero la vergüenza de los que allí estaban me lo estorbó por entonces: pues como don Félix llegando á Palacio, se apease, y subiese por una escalera donde iban al aposento de la gran Princesa, yo llegué adonde sus criados estaban, y viendo entre ellos á Fabio, que era el que de antes había visto, le aparté diciéndole: Señor, ¿quién es este caballero que aquí se apeó? porque me parece mucho á otro que yo he visto bien lejos de aquí. Fabio entonces me respondió: ¿Tan nuevo sois en la Corte que no conocéis á don Félix? pues no creo yo que hay caballero en ella tan conocido. No dudo deso, le respondí; mas yo diré cuán nuevo soy en la Corte, que ayer fué el primer día que en ella entré. Luego no hay que culparos, dijo Fabio. Sabed que este caballero se llama don Félix, natural de Vandalia, y tiene su casa en la antigua Soldina: está en esta Corte en negocios suyos y de su padre. Yo entonces le dije: Suplícoos me digáis, por qué trae la librea destas colores. Si la causa no fuera tan pública, yo lo callara, dijo Fabio; mas porque no hay persona que no la sepa, ni aun creo que llegaréis á nadie que no os lo pueda decir, creo que no dejo de hacer lo que debo en decíroslo. Sabed que él sirve aquí á una dama que se llama Celia, y por eso trae librea azul, que es color de cielo: y lo blanco y ama-

rillo son colores de la misma dama. Cuando esto le oí, ya podréis saber cuál quedaría, mas disimulando mi desventura, le respondí: Por cierto esta dama le debe mucho, pues no se contenta con traer sus colores, mas aun su nombre propio quiere traer por librea: hermosa debe de ser. Si es por cierto, dijo Fabio, aunque hartó más lo era otra á quien él en nuestra tierra servía, y aun era hartó más favorecido della, que desta lo es. Mas esta bellaca de ausencia deshace las cosas que el hombre piensa que están más firmes. Cuando yo esto le oí, fuéme forzado tener cuenta con las lágrimas, que á mi no me estuviera bien. Y luégo el paje me preguntó cuyo era, y mi nombre, y dónde era mi tierra, al cual yo respondí: Que mi tierra era Vandalia, mi nombre Valerio, y que hasta entonces no vivía con nadie. Pues desa manera, dijo él, todos somos de una tierra, y podríamos ser de una casa si vos quisiédeses, porque don Félix, mi señor, me mandó que le buscasse un paje, y por eso si vos queréis servirle, vedlo: que comer y beber y vestir, y cuatro reales para jugar no os faltarán; pues mozas, como unas reinas haylas en nuestra calle, y vos que sois gentil-hombre, no habrá ninguna que no se pierda por vos. Y aunque sé yo una criada de un canónigo viejo, hartó bonita, que para que fuésemos los dos bien proveídos de pañizuelos, torreznos y vino de San Martín, no habíades menester más que servilla. Cuando yo esto le oí no pude dejar de reirme, en ver cuán naturales palabras de paje eran las que me decía. Y porque me pareció que ninguna cosa me convenía más para mi descanso que lo que Fabio me aconsejaba, le respondí: Yo, á la verdad, no tenía determinado de servir á nadie, mas ya que la fortuna me ha traído á tiempo que no puedo hacer otra cosa, paréceme que lo mejor sería con vuestro señor, porque debe ser caballero más afable y amigo de sus criados que otros. Mal lo sabéis, respondió Fabio: yo os prometo á fe de hidalgo, porque lo soy, que mi padre es de los Cachopinos de Laredo, que tiene don Félix mi señor de las mejores condiciones que habéis visto en vuestra vida, y que nos hace el mejor tratamiento que nadie hace á sus pajes: si no fuesen estos negros amores que nos hacen pasar más de lo que queríamos, y dormir menos de lo que hemos menester, no habría tal señor. Finalmente, her-

mosas ninfas, que Fabio habló á su señor don Félix en saliendo, y él mandó que aquella tarde me fuese á su posada. Yo me fuí, y él me recibió por su paje, haciéndome el mejor tratamiento del mundo, y así estuve algunos días viendo llevar y traer recaudos de una parte á otra, cosa que no era para mí menos que sacarme el alma, y perder cada hora la paciencia. Pasado un mes vino don Félix á estar tan bien conmigo, que abiertamente me descubrió todos sus amores, y me dijo desde el principio dellos hasta el estado en que entonces estaban, encargándome mucho el secreto de lo que en ellos pasaba, diciéndome cómo había sido bien tratado della al principio, y que después se había cansado de favorecerle: y la causa dello había sido que no sabía quién le había dicho de unos amores que él había tenido en su tierra, y que los amores que con ella tenía no eran sino por entretenerse en cuanto los negocios que en la Corte hacía no se acababan. Y no hay duda, me decía el mismo don Félix, sino que yo los comencé como ella dice, mas ahora Dios sabe si hay cosa en la vida á quien tanto quiera. Cuando yo esto le oí decir, ya sentiréis, hermosas ninfas, lo que podría sentir: mas con toda la disimulación posible le respondí: Mejor fuera, señor, que la dama se quejara con causa, y que eso fuera así: porque si esotra á quien antes servíades no os mereció que la olvidásedes, grandísimo agravio le hacéis. Don Félix me respondió: No me da el amor que yo á mi Celia tengo lugar para entendello así, mas antes me parece que me le hice muy mayor en haber puesto el amor primero en otra parte que en ella. Desos agravios, le respondí yo, bien sé quien se lleva lo peor. Y sacando el desleal una carta del seno, que aquella hora había recebido de su señora, me la leyó, pensando que me hacía mucha fiesta, la cual decía de esta manera.

CARTA DE CELIA PARA DON FÉLIX

Nunca cosa que sospechase de vuestros amores dió tan lejos de la verdad, que me diese ocasión de no creer más veces á mi sospecha que á vuestra disculpa: y si en esto os hago agravio ponédlo á cuenta de vuestro descuido, que bien pudiéades negar los amores pasados, y no dar ocasión que por vuestra con-

fesión os condenase. Decís que fui causa que olvidáse los amores primeros: consolaos con que no faltará otra que lo sea de los segundos. Y aseguraos, señor don Félix, porque os certifico que no hay cosa que peor esté á un caballero, que hallar en cualquier dama ocasión de perderse por ella. Y no dire más, porque en males sin remedio el no procurárselo es lo mejor.

Después que hubo acabado de leer la carta, me dijo: ¿Qué te parece, Valerio, destas palabras? Paréceme, le respondí, que se muestran en ellas tus obras. Acaba, dijo don Félix. Señor, le respondí yo, parecerme han según ellas os parecieren: porque las palabras de los que quieren bien, nadie las sabe tan bien juzgar como ellos mismos. Mas lo que yo siento de la carta es, que esa dama quisiera ser la primera, á la cual no debe la fortuna tratalla de manera que nadie pueda haber envidia de su estado. ¿Pues qué me aconsejarías? dijo don Félix. Si tu mal sufre consejo, le respondí yo, parecermeía, que el pensamiento no se dividiese en esta segunda pasión, pues á la primera se debe tanto. Don Félix me respondió suspirando, y dándome una palmada en el hombro: ¡Oh Valerio, qué discreto eres, cuán buen consejo me das si yo pudiese tomalle! Entrémonos á comer, que en acabando quiero que llesves una carta mía á la señora Celia, y verás si merece que á trueque de pensar en ella se olvide otro cualquier pensamiento. Palabras fueron estas que á Felismena llegaron al alma, mas como tenía delante sus ojos aquel á quien más que á sí quería, solamente mirarle era el remedio de la pena que cualquiera destas cosas me hacía sentir. Después que hubimos comido, don Félix me llamó, y haciéndome grandísimo cargo de lo que le debía, por haberme dado parte de su mal y puesto el remedio en mis manos, me rogó le llevase una carta que escrita le tenía, la cual él primero me leyó, y decía desta manera:

CARTA DE D. FÉLIX PARA CELIA

Déjase tan bien entender el pensamiento que busca ocasiones para olvidar á quien desea, que sin trabajar mucho la imagi-

nación se viene en conocimiento dello. No me tengo en tanto, señora, que busque remedio para disculparte de lo que conmigo piensas usar, pues nunca yo llegué á valer tanto contigo, que en menores cosas quisiese hacelle. Yo confesé que había querido bien, porque el amor cuando es verdadero no sufre cosa encubierta, y tú pones por ocasión de olvidarme lo que había de ser de quererme. No me puedo dar á entender que te tienes en tan poco, que creas de mí poder olvidar, por ninguna cosa que sea, ó haya sido, mas antes escribes otra cosa de lo que de mí fe tienes experimentado. De todas las cosas que en perjuicio de lo que te quiero imaginas, me asegura mi pensamiento, el cual bastará ser mal galardonado, sin ser también mal agradecido.

Después que don Félix me leyó la carta que á su dama tenía escrita, me preguntó si la respuesta me parecía conforme á las palabras que la señora Celia le había dicho en la suya, y que si había algo en ella que enmendar. Á lo cual yo le respondí: No creo, señor, que es menester hacer la enmienda á esa carta, ni á la dama á quien se envía, sino á la que con ella ofendes: digo esto, porque soy tan aficionado á los amores primeros que en esta vida he tenido, que no habría en ella cosa que me hiciese mudar el pensamiento. La mayor razón tienes del mundo, dijo don Félix, si yo pudiese acabar conmigo otra cosa de lo que hago: ¿mas qué quieres si la ausencia enfrió ese amor, y encendió esotro? Desá manera, respondí yo, con razón se puede llamar engañada aquella á quien primero quisiste: porque amor sobre que ausencia tiene poder, ni es amor, ni nadie me podría dar á entender que lo haya sido. Esto decía yo con más disimulación de lo que podía, porque sentía tanto verme olvidada de quien tanta razón tenía de quererme, y yo tanto quería, que hacía más de lo que nadie piensa en no darme á entender: y tomando la carta, é informándome de lo que había de hacer, me fuí en casa de la señora Celia, imaginando el estado triste á que mis amores me habían traído, pues yo misma me hacía la guerra, siéndome forzado ser intercesora de cosa tan contraria á mi contentamiento. Pues llegando en casa de Celia, y hallando un paje suyo á la puerta, le pregunté si podría hablar á su señora. Y el paje informado de mí cuyo era, lo dijo

á Celia, alabándole mucho mi hermosura y disposición, y diciéndole que nuevamente don Félix me había recibido. La señora Celia dijo: Pues á hombre recibido de nuevo descubre luego don Félix sus pensamientos, alguna grande ocasión debe de haber para ello: díle que éntre, y sepamos lo que quiere. Yo entré luego donde la enemiga de mi bien estaba, y con el acatamiento debido la besé las manos, y la puse en ellas la carta de don Félix. La señora Celia la tomó, y puso los ojos en mí, de manera que yo la sentía la alteración que mi vista la había causado: porque ella estuvo tan fuera de sí, que palabra no me dijo por entonces: pero después volviendo un poco sobre sí me dijo: ¿Qué ventura te ha traído á esta Corte para que don Félix la tuviese tan buena, como es tenerte por criado? Señora, le respondí yo, la ventura que á esta Corte me ha traído no puede dejar de ser muy mejor de lo que nunca pensé, pues ha sido causa que yo viese tan gran perfección y hermosura como la que delante de mis ojos tengo. Y si antes me dolían las ansias, los suspiros y los continuos desasosiegos de don Félix mi señor, ahora que he visto la causa de su mal, se me ha convertido en envidia la mancha que dél tenía. Mas si es verdad, hermosa señora, que mi venida te es agradable, suplicote, por lo que debes al gran amor que él te tiene, que tu respuesta también lo sea. No hay cosa, me respondió Celia, que yo deje de hacer por ti, aunque estaba determinada de no querer bien á quien ha dejado otra por mí: que grandísima discreción es saber la persona aprovecharse de casos ajenos para poderse valer en los suyos. Y entonces le respondí: No creas, señora, que había cosa en la vida por qué don Félix te olvidase, y si ha olvidado á otra dama por causa tuya, no te espantes, que tu hermosura y discreción es tanta, y la de la otra dama tan poca, que no hay para qué imaginar que por habella olvidado á causa tuya, te olvide á ti á causa de otra. ¿Y cómo, dijo Celia, conociste tú á Felismena, la dama á quien tu señor en su tierra servía? Si conocí, dije yo, aunque no tan bien como fué necesario para excusar tantas desventuras. Verdad es que era vecina de la casa de mi padre; pero vista tu gran hermosura, acompañada de tanta gracia y discreción, no hay por qué culpar á don Félix de haber olvidado los primeros amores. Á esto me respondió Celia ledamente y riendo: Presto

has aprendido de tu amo á saber lisonjear. Á saberte bien servir, le respondí, querría yo poder aprender, que á donde tanta causa hay para lo que se dice no puede caber lisonja. La señora Celia tornó muy de veras á preguntarme le dijese qué cosa era Felismena. A lo cual yo la respondí: Cuanto á su hermosura, algunos hay que la tienen por hermosa, mas á mí jamás me lo pareció; porque la principal parte que para serlo es menester, muchos días há que le falta. ¿Qué parte es esa? dijo Celia. Es el contento, dije yo; porque nunca donde él no está puede haber perfecta hermosura. La mayor razón del mundo tienes, dijo ella, mas yo he visto algunas damas que les está tan bien el estar tristes, y otras estar enojadas, que es cosa extraña, y verdaderamente que el enojo y la tristeza las hace más hermosas de lo que son. Yo entonces la respondí: Desdichada de hermosura que ha de tener por maestro el enojo ó la tristeza. Á mí poco se me entienden estas cosas, pero la dama que há menester industrias y movimientos ó pasiones para parecer bien, ni la tengo por hermosa, ni hay para qué contarla entre las que lo son. Muy gran razón tienes, dijo la señora Celia, y no habrá cosa en que no la tengas, según eres discreto. Caro me cuesta, respondí yo, tenella en tantas cosas. Suplícote, señora, respondas á la carta, porque también la tenga don Félix mi señor, de recibir este contentamiento por mi mano. Soy contenta, me dijo Celia, mas primero me has de decir cómo está Felismena en esto de la discreción, ¿es muy avisada? Yo entonces respondí: Nunca mujer ha sido más avisada que ella, porque há muchos días que grandes desventuras la avisan, mas nunca ella se avisa, que si así como ha sido avisada ella se avisase, no habría venido á ser tan contraria á sí misma. Hablas tan discretamente en todas las cosas, dijo Celia, que ninguna haría de mejor gana que estarte oyendo siempre. Mas antes la respondí yo, no deben ser, señora, mis razones manjar para tan sutil entendimiento como el tuyo, y esto solo creo que es lo que no entiendo mal. No habrá cosa, respondió Celia, que dejes de entender; mas porque no gastes mal el tiempo en alabarme, como tu amo en servirme, quiero leer la carta, y decirte lo que has de decir. Y descogiéndola, comenzó á leerla entre sí, estando yo muy atenta en cuanto la leía á los movimientos que hacía con el rostro, que las más veces dan

á entender lo que el corazón siente, y habiéndola acabado de leer me dijo: Dí á tu señor, que quien tan bien sabe decir lo que siente, que no debe sentillo tan bien como lo dice. Y llegándose á mí me dijo, la voz algo más baja: Y esto por amor de ti, Valerio, que no porque yo lo deba á lo que quiero á don Félix: porque veas que eres tú el que le favoreces. Y aun de ahí nació todo mi mal, dije yo entre mí, y besándola las manos por la merced que me hacía, me fui á don Félix con la respuesta, que no poca alegría recibió con ella, cosa que á mí me era otra muerte: y muchas veces decía yo entre mí: ¡Oh desdichada de ti, Felismena, que con tus propias armas te vengas á sacar el alma, y que vengas á granjear favores para quien tan poco caso hizo de los tuyos! y así pasaba la vida con tan grave tormento, que si con la vista de mi don Félix no se remediara, no pudiera dejar de perderla. Más de dos meses me encubrió Celia lo que me quería, aunque no de manera que no viniese á entendedorlo, de que no recibí poco alivio para el mal que tan importunamente me seguía, por parecerme que sería bastante causa para que don Félix no fuese querido, y que podría ser le acaeciese como á muchos, que fuerza de disfavores los derriba de su pensamiento. Mas no le acaeció así á don Félix, porque cuanto más entendía que su dama le olvidaba, tanto mayores ansias le sacaban el alma. Y así vivía la más triste vida que nadie podría imaginar, de la cual no me llevaba yo la menor parte. Y para remedio desto sacaba la triste de Felismena á fuerza de brazos los favores de la señora Celia, poniéndolos ella todas las veces que por mí se los enviaba á mi cuenta. Y si acaso por otro criado suyo la enviaba algún recaudo, era tan mal recibido, que ya él estaba sobre aviso de no enviar á otro allá, sino á mí, por tener entendido lo mal que le sucedía, siendo de otra manera: y á mí. Dios sabe si me costaba lágrimas, porque fueron tantas las que yo delante de Celia derramé, suplicándole no tratase mal á quien tanto la quería, que bastaba esto para que don Félix me tuviera la mayor obligación que nunca hombre tuvo á mujer. Á Celia le llegaban al alma mis lágrimas, así porque yo las derramaba, como por parecelle que si yo la quisiera lo que á su amor debía, no solicitara con tanta diligencia favores para otro: y así lo decía ella muchas veces, con una ansia que parecía que el alma se

le quería despedir. Yo vivía en la mayor confusión del mundo, porque tenía entendido que si no mostraba quererla como á mí, me ponía á riesgo que Celia volviese á los amores de don Félix, y que volviendo á ellos, los míos no podrían haber buen fin: y si también fingía estar perdida por ella, sería causa que ella desfavoreciese á mi don Félix, de manera que á fuerza de desfavores perdiese el contentamiento y tras él la vida. Y por estorbar la menor cosa destas diera yo cien mil de las mías, si tantas tuviera. Deste modo se pasaron muchos días que le servía de tercera, á grandísima costa de mi contentamiento, al cabo de los cuales los amores de los dos iban de mal en peor, porque era tanto lo que Celia me quería, que la gran fuerza de amor la hizo faltar á lo que debía á sí misma. Y un día después de haberla llevado y traído muchos recaudos, y de haberle yo fingido algunos, por no ver triste á quien tanto quería, estando suplicando á la señora Celia que se doliese de tan triste vida como don Félix á causa suya pasaba, y que mirase que no favorecelle iba contra lo que á sí misma debía: lo cual yo hacía por verle tal, que no esperaba otra cosa sino la muerte, del gran mal que su pensamiento le hacía sentir. Ella con lágrimas en los ojos y muchos suspiros me respondió: ¡Desdichada de mí, oh Valerio, que en fin acabo de entender cuán engañada vivo contigo! No creía yo hasta ahora que me pedías favores para tu señor, sino por gozar de mi vista el tiempo que gastabas en pedírmelos: mas ya conozco que los pides de veras, y que pues gustas de que yo ahora lo trate bien, sin duda no debes quererme. ¡Oh cuán mal me pagas lo que yo te quiero, y lo que por ti dejo de querer! ¡Plega á Dios que el tiempo me venga de ti, pues el amor no ha sido parte para ello! Que no puedo yo creer que la fortuna me sea tan contraria, que no te dé el pago de no habella conocido. Y dí á tu señor don Félix, que si viva me quisiere ver, no me vea: y tú, traidor, enemigo de mi descanso, no parezcas más delante destes cansados ojos, pues sus lágrimas no han sido parte para darte á entender lo mucho que me debes. Y con esto se me quitó delante con tantas lágrimas, que las mías no fueron parte para detenella; porque con grandísima priesa se metió en un aposento, y cerrando tras sí la puerta, ni bastó llamar suplicándola con mis amorosas palabras que me abriese y tomase de mí la satisfacción

que fuese servida, ni decille otras muchas cosas, en que la mostraba la poca razón que había tenido de enojarse, para que quisiese abrimme. Mas antes desde allá adentro me dijo, con una furia extrañable: Ingrato y desagradecido Valerio, el más que mis ojos pensaron ver, no me veas, ni me hables, que no hay satisfacción para tan gran desamor, ni quiero otro remedio para el mal que me hiciste, sino la muerte, la cual yo con mis propias manos tomaré en satisfacción de lo que tú mereces; y yo viendo esto, me vine á casa de mi don Félix, con más tristeza de la que pude disimular, y le dije que no había podido hablar á Celia, por cierta visita en que estaba ocupada. Mas otro día de mañana supimos, y aun se supo en toda la ciudad, que aquella noche le había tomado un desmayo, con que había dado el alma, que no poco espanto puso en toda la corte. Pues lo que don Félix sintió su muerte, y cuánto le llegó al alma, no se puede decir, ni hay entendimiento humano que alcanzallo pueda: porque las cosas que decía, las lástimas, las lágrimas, los ardientes suspiros eran sin número. Pues de mí no digo nada, porque de una parte la desastrada muerte de Celia me llegaba al ánima, y de otra las lágrimas de don Félix me traspasaban el corazón: aunque esto no me fué nada, según lo que después sentí: porque como don Félix supo su muerte, la misma noche desapareció de casa, sin que criado suyo ni otra persona supiese dél. Ya veis, hermosas ninfas, lo que yo sentiría, pluguiera á Dios que yo fuera la muerta, y no me sucediera tan gran desdicha, que cansada debía estar la fortuna de las de hasta allí. Pues como no bastase la diligencia que en saber del mi don Félix se puso, que no fué pequeña, yo determiné ponerme en este hábito en que veis, en el cual há más de dos años que he andado buscándole por muchas partes, y mi fortuna me ha estorbado hallarle, aunque no le debo poco, pues me ha traído á tiempo que este pequeño servicio pudiese haceros. Y creedme, hermosas ninfas, que lo tengo después de la vida de aquel en quien puse toda mi esperanza, por el mayor contento que en ella pudiera recibir. Cuando las ninfas acabaron de oír á la hermosa Felismena, que entendieron que era mujer tan principal, y el amor la había hecho dejar su hábito natural y tomar el de pastora, quedaron tan espantadas de su firmeza, como del gran poder de aquel tirano, que tan abso-

lutamente se hace servir de tantas libertades. Y no pequeña lástima tuvieron de ver las lágrimas y los ardientes suspiros con que la hermosa doncella solenizaba la historia de sus amores. Pues Dorida, á quien más había llegado al alma el mal de Felismena, y más aficionada le estaba que á persona á quien toda su vida hubiese conversado, tomó la mano de respondelle, y comenzó á hablar desta manera: ¿Qué haremos, hermosa señora, á los golpes de la fortuna? ¿qué casa fuerte habrá donde la persona pueda estar segura de las mudanzas del tiempo? ¿qué arnés hay tan fuerte, de tan fino acero, que pueda á nadie defender de las fuerzas de este tirano, que tan injustamente se llama amor? ¿qué corazón hay, aunque más duro sea que mármol, que un pensamiento enamorado no le ablande? No es por cierto esa hermosura, no ese valor, no esa discreción para que merezca ser olvidada de quien una vez pueda vella; pero estamos á tiempo, que merecer la cosa es principal parte para no alcanzalla. Y es el crudo amor de condición tan extraña, que reparte sus contentamientos sin orden ni concierto alguno, y allí da mayores cosas donde en menos son estimadas. Medicina podría ser para tantos males como son los de que este tirano es causa, la discreción y valor de la persona que los padece. ¿Pero á quién la deja él tan libre, que le pueda aprovechar para remedio? ¿ó quién podrá tanto consigo en semejante pasión, que en causas ajenas sepa dar consejo, cuanto más tomalle en las suyas propias? Mas con todo eso, hermosa señora, te suplico pongas delante los ojos quién eres, que si las personas de tanta suerte y valor como tú no bastaren á sufrir sus adversidades, ¿cómo las podrán sufrir las que no lo son? Y demás desto, de parte destas ninfas y de la mía te suplico, en nuestra compañía te vayas en casa de la gran sabia Felicia, que no es tan lejos de aquí, que mañana á estas horas no estemos allá, donde tengo por averiguado que hallarás grandísimo remedio, como lo han hallado muchas personas que no lo merecían. Demás de su ciencia, á la cual persona humana en nuestros tiempos no se halla que pueda igualar, su condición y bondad no menos la engrandece, y hace que todas las del mundo deseen su compañía. Felismena respondió: No sé, hermosas ninfas, quién á tan grave mal pueda dar remedio, si no fuese el propio que lo causa: mas con todo eso no de-

jaré de hacer vuestro mandado, que pues vuestra compañía es para tan gran alivio, injusta cosa sería desechar el consuelo en tiempo que tanto lo he menester. No me espanto yo, dijo Cintia, sino cómo don Félix en el tiempo que le servias no te conoció en ese hermoso rostro, y en la gracia y el mirar de tan hermosos ojos. Felismena entonces respondió: Tan apartada tenía la memoria de lo que en mí había visto, y tan puesta en lo que veía en su señora Celia, que no había lugar para ese conocimiento. Y estando en esto oyeron cantar los pastores que en compañía de la discreta Selvagia iban por una cuesta abajo, los más antiguos cantares que cada uno sabía, ó que su mal le inspiraba, y cada cual buscaba el villancico que más hacía á su propósito. Y el primero que comenzó á cantar fué Silvano, el cual cantó lo siguiente :

*Desdeñado soy de amor,
guárdeos Dios de tal dolor.*

Soy del amor desdeñado,
de fortuna perseguido,
ni temo verme perdido,
ni aun espero ser ganado :
un cuidado á otro cuidado
me añade siempre el amor,
guárdeos Dios de tal dolor.

En quejas me entretenía,
ved qué triste pasatiempo !
imaginaba que un tiempo
tras otro tiempo venía :
mas la desventura mía
mudóse en otro peor,
guárdeos Dios de tal dolor.

Selvagia, que no tenía menos amor ó menos presunción de tenelle al su Alanio, que Silvano á la hermosa Diana, ni tampoco se tenía por menos agraviada por la mudanza que en sus amores había hecho, que Silvano en haber tanto perseguido en su daño, mudando el primero verso á este villancico pastoril antiguo, lo comenzó á cantar, aplicándolo á su propósito desta manera :

Dí quién te ha hecho, pastora,
sin gasajo y sin placer,
que tú alegre solías ser?

Memoria del bien pasado
en medio del mal presente,
ay del alma que lo siente,
si está mucho en tal estado:
después que el tiempo ha mudado
á un pastor por me ofender,
jamás he visto placer.

Á Sireno bastara la canción de Selvagia para dar á entender su mal, si ella y Silvano se lo consintieran; mas persuadiéndole que él también eligiese alguno de los cantares que más á su propósito hubiese oído, comenzó á cantar lo siguiente:

*Olvidástesme, señora,
mucho más os quiero ahora.*

Sin ventura y olvidado
me veo, no sé por qué,
ved á quién distes la fe,
y de quién la habéis quitado:
él no os ama, siendo amado:
yo desamado, señora,
mucho más os quiero ahora.

Paréceme que estoy viendo
los ojos en que me ví,
y vos por no verme á mí
el rostro estáis escondiendo,
y que yo os estoy diciendo:
Alzá los ojos, señora,
que muy más os quiero ahorá.

Las ninfas estuvieron muy atentas á las canciones de los pastores, y con gran contentamiento de oírlos; mas á la hermosa pastora no la dejaron los suspiros estar ociosa en cuanto los pastores cantaban. Llegados que fueron á la fuente y hecho su debido acatamiento, pusieron sobre la yerba la mesa y lo que del aldea habían traído, y se asentaron luégo á

comer aquellos á quien sus pensamientos les daban lugar, y los que no, importunados de los que más libres se sentían, lo hubieron de hacer. Y después de haber comido, Polidora dijo así: Desamados pastores (si es lícito llamaros el nombre que á vuestro pesar la fortuna os ha puesto) el remedio de vuestro mal está en manos de la discreta Felicia, á la cual dió naturaleza lo que á nosotros ha negado; y pues veis lo que os importa ir á visitarla, pídoos de parte destas ninfas, á quien tanto servicio habéis hecho, que no rehuséis nuestra compañía, pues no de otra manera podéis recibir el premio de vuestro trabajo, que lo mismo hará esta pastora, la cual no menos que vosotros lo há menester. Y tú, Sireno, que de un tiempo tan dichoso te ha traído la fortuna á otro, no te desconsueles, que si tu dama tuviese tan cerca el remedio de la mala vida que tiene, como tú de lo que ella te hace pasar, no sería pequeño alivio para los disgustos y desabrimientos que yo sé que pasan cada día. Sireno respondió: Hermosa Polidora, ninguna cosa me da la hora de ahora mayor descontento que haberse Diana vengado de mí tan á costa suya; porque amar ella á quien no la tiene en lo que merece, y estar por fuerza en su compañía, ya veis lo que debe costar; y buscar yo remedio á mi mal, hacerlo había si el tiempo ó la fortuna me lo permitiese; mas veo que todos los caminos son tomados, y no sé por dónde tú y esas ninfas pensáis llevarme á buscarle. Pero sea como fuere, nosotros os seguiremos, y creo que Silvano y Selvagia harán lo mismo, si no son de tan mal conocimiento que no entiendan la merced que á ellos y á mí se nos hace. Y remitiéndose los pastores á lo que Sireno había respondido, y encomendando sus ganados á otros que no muy lejos estaban de allí hasta la vuelta, se fueron todos juntos por donde las tres ninfas los guiaban.

LIBRO TERCERO

Con muy gran contentamiento caminaban las hermosas ninfas con su compañía por medio de un espeso bosque: ya que el sol se quería poner salieron á un hermoso valle, por medio del cual iba un impetuoso arroyo, de una parte y otra adornado de muy espesos salces y alisos, entre los cuales había otros muchos géneros de árboles más pequeños, que enredándose á los mayores y entretejiéndose las doradas flores de los unos por entre las verdes ramas de los otros, daban con su vista gran contentamiento. Las ninfas y pastores tomaron una senda que por entre el arroyo y la hermosa arboleda se hacía, y no anduvieron mucho espacio cuando llegaron á un verde prado muy espacioso, donde estaba un muy hermoso estanque de agua, del cual procedía el arroyo que por el valle con gran ímpetu corría. En medio del estanque estaba una pequeña isleta, adonde había algunos árboles, por entre los cuales se divisaba una choza de pastores; al rededor della andaba un rebaño de ovejas pacienco la verde yerba. Pues como á las ninfas pareciese aquel lugar aparejado para pasar la noche, que ya muy cerca venía, por unas piedras que del prado á la isleta estaban por medio del estanque puestas en orden, pasaron todas y se fueron derechas á la choza que en la isleta parecía. Y como Polidora entrando primero dentro se adelantase un poco, aun no hubo entrado cuando con gran priesa volvió á salir, y volviendo el rostro á su compañía, puso un dedo encima de su hermosa boca, haciéndoles señas que entrasen sin ruido. Pues como aquello viesan las ninfas y los pastores y pastoras, con el menor rumor que pudieron entraron en la choza siguiéndola, y mirando á una parte y á otra vieron á un rincón un lecho, no de otra cosa sino de los ramos de aquellos salces que en torno de la choza estaban, y de la verde yerba que junto al estanque se criaba, encima de la cual vieron una pastora durmiendo, cuya hermosura no menos admiración les puso, que si la hermosa

Diana vieran delante de sus ojos. Tenía una saya azul clara, un jubón de una tela tan delicada, que mostraba la perfección y compás del blanco pecho, porque el sayuelo que del mismo color de la saya era, le tenía suelto, de manera que aquel agracioso bulto se podía bien divisar. Tenía los cabellos, que más rubios que el sol parecían, sueltos y sin orden alguna: mas nunca orden tanto adornó hermosura, como la desorden que ellos tenían, y con el descuido del sueño el blanco pié descalzo fuera de la saya se le parecía, mas no tanto, que á los ojos de los que lo miraban pareciese deshonesto. Y según parecía por muchas lágrimas que aún durmiendo por sus hermosas mejillas derramaba, no le debía el sueño impedir sus tristes imaginaciones. Las ninfas y pastoras estaban tan admiradas de su hermosura y de la tristeza que en ella conocían, que no sabían qué decir, sino derramar lágrimas de piedad, de las que á la hermosa pastora vían derramar; la cual estando ellos mirando volvió hacia un lado, diciendo con un suspiro que del alma le salía: ¡Ay desdichada de ti, Belisa, que no está tu mal en otra cosa sino en valer tan poco tu vida, que con ella no puedas pagar las que por causa tuya son perdidas! Y luégo con tan gran sobresalto despertó, que pareció tener el fin de sus días presente: mas como viese las tres ninfas y las dos hermosas pastoras juntamente con los dos pastores, quedó tan espantada, que estuvo un rato sin volver en sí: volviendo á mirалlos sin dejar de derramar muchas lágrimas, ni poner silencio á los ardientes suspiros que del lastimado corazón enviaba, comenzó á hablar desta manera: Muy gran consuelo será para tan desconsolado corazón como este mío, estar seguro de que nadie con palabras ni con obras pretendiese dármele, porque la gran razón ¡oh hermosas ninfas! que tengo de vivir tan envuelta en tristezas como vivo, ha puesto enemistad entre mí y el consuelo de mi mal; de manera que si pensase en algún tiempo tenerle, yo misma me daría la muerte. Y no os espantéis prevenirme yo deste remedio, pues no hay otro para que me deje de agraviar del sobresalto que recibí en veros en esta choza, lugar aparejado no para otra cosa, sino para llover males sin remedio. Y esto sea aviso para que cualquiera que á su tormento le esperare, se salga dél, porque infortunios de amor le tienen cercado de manera que jamás dejen

entrar aquí alguna esperanza de consuelo. ¿Mas qué ventura ha guiado tan hermosa compañía á do jamás se vió cosa que diese contento? ¿quién pensáis que hace crecer la verde yerba desta isla y acrecentar las aguas que la cercan sino mis lágrimas? ¿quién pensáis que menea los árboles deste hermoso valle sino la voz de mis suspiros tristes, que inflamando el aire hacen aquello que él por sí no haría? ¿por qué pensáis que cantan los dulces pájaros por entre las matas cuando el dorado Febo está en toda su fuerza sino para ayudar á llorar mis desventuras? ¿á qué pensáis que las temerosas fieras salen al verde prado sino á oír mis continuas quejas? ¡Ay hermosas ninfas! no quiera Dios que os haya traído á este lugar vuestra fortuna para lo que yo vine á él, porque cierto parece, según lo que en él paso, no habelle hecho naturaleza para otra cosa sino para que en él pasen su triste vida los incurables de amor. Por eso si alguna de vosotras lo es, no pase más adelante, y si no lo es, váyase presto de aquí, porque no sería mucho que la naturaleza del lugar le hiciese fuerza. Con tantas lágrimas decía esto la hermosa pastora, que no había ninguno de los que allí estaban que las suyas detener pudiese. Todos estaban espantados de ver el espíritu que con el rostro y movimientos daba á lo que decía, que cierto bien parecían sus palabras salidas del alma. Y no se sufría menos que esto, porque el triste suceso de sus amores quitaba la sospecha de ser fingido lo que mostraba. Y la hermosa Dorida le habló desta manera: Hermosa pastora, ¿qué causa ha sido la que tu gran hermosura ha puesto en tal extremo? ¿qué mal tan extraño te pudo hacer amor, que haya sido parte para tantas lágrimas, acompañadas de tan triste y sola vida, como en este lugar debes hacer? Mas qué pregunto yo? pues en verte quejosa de amor me dices más de lo que yo preguntarte puedo. Quisístete asegurar cuando aquí entramos de que nadie te consolase: no te pongo culpa, que oficio es de personas tristes, no solamente aborrecer el consuelo, mas aun á quien piensa que por alguna vía puede dársele. Decir que yo podría darle á tu mal, ¿qué aprovecha si él mismo no te da licencia que me creas? Decir que te aproveches de tu juicio y discreción, bien sé que no lo tienes tan libre que puedas hacello. ¿Pues qué podría yo hacer para darte algún alivio si tu determinación me ha de salir al encuentro? De una cosa

puedes estar certificada, y es, que no habría remedio en esta vida para que la tuya no fuese tan triste que yo dejase de dártelo si en mi mano fuese. Y si esta voluntad alguna cosa merece, yo te pido de parte de los que presentes están y de la mía, la causa de tu mal nos cuentes, porque algunos de los que en mi compañía vienen están con tan gran necesidad de remedio y los tiene amor en tanto estrecho, que si la fortuna no los socorre, no sé qué será de sus vidas. La pastora, que desta manera vió hablar á Dorida, saliéndose de la choza y tomándola por la mano, la llevó cerca de una fuente que en un verde pradecillo estaba, no muy apartado de allí, y las ninfas y los pastores se fueron tras ellas, y juntos se asentaron en torno de la fuente, habiendo el dorado Febo dado fin á su jornada, y la nocturna Diana principio á la suya con tanta claridad como si medio día fuera. Y estando de la manera que habéis oído, la hermosa pastora les comenzó á decir lo que oiréis:

Al tiempo ¡oh hermosas ninfas de la casta Diosa! que yo estaba libre de amor, oí decir una cosa, de que después me desengañó la experiencia, hallándola muy al revés de lo que me certificaban: decíanme que no había mal que decillo no fuese algún alivio para el que lo padecía, y hallo que no hay cosa que más mi desventura acreciente, que pasalla por la memoria y contalla á quien libre de ella se ve, porque si yo otra cosa entendiese, no me atrevería á contaros la historia de mis males; pero pues que es verdad, que contárosla no será causa alguna de consuelo á mi desconsuelo, que son las dos cosas que de mí son aborrecidas, estad atentas y oiréis el mal desastrado caso que jamás en amor ha sucedido.

No muy lejos de este valle, hacia la parte donde el sol se pone, está una aldea en medio de una floresta, cercada de dos ríos, que con sus aguas riegan los árboles amenos, cuya espesura es tanta, que desde la una casa la otra no se parece. Cada una de ellas tiene su término redondo, adonde los jardines en verano se visten de olorosas flores, demás de la abundancia de la hortaliza que allí naturaleza produce, ayudada de la industria de los moradores, los cuales son de los que en la gran España llaman libres, por la antigüedad de sus casas y linajes. En este lugar nació la desdichada Belisa (que este nombre saqué de la pila, adonde pluguiera á Dios dejara el

ánima). Aquí, pues, vivía un pastor de los principales en hacienda y linaje que en toda esta provincia se hallaba, cuyo nombre era Arsenio, el cual fué casado con una zagala la más hermosa de su tiempo: mas la presurosa muerte, ó porque los hados lo permitieron, ó por evitar otras muchas que su hermosura pudiera causar, le cortó el hilo de la vida pocos años después de casada. Fué tanto lo que Arsenio sintió la muerte de su amada Florinda, que estuvo muy cerca de perder la vida; pero consolábase con un hijo que le quedaba, llamado Arsileo, cuya hermosura fué tanta que competía con la de Florinda, su madre. Y con todo eso Arsenio vivía la más sola y triste vida que nadie podía imaginar; pues viendo su hijo ya en edad conveniente para ponelle en algún ejercicio virtuoso, teniendo entendido que la ociosidad en los mozos es maestra de vicios y enemiga de virtudes, determinó de enviarle á la Academia Salmantina con intención que se ejercitase en aprender lo que á los hombres sube á mayor grado que de hombres, y así lo hizo. Pues siendo ya quince años pasados que su mujer era muerta, saliendo yo un día con otras vecinas al mercado que en nuestro lugar se hacía, el desdichado Arsenio me vió, y por su mal, y aun por el mío y de su desdichado hijo. Esta vista causó en él tan grande amor, como de allí adelante se padeció. Y esto me dió él á entender muchas veces que, agora en el campo yendo á llevar de comer á los pastores, agora yendo con mis paños al río, agora por agua á la fuente, se hacía en contradicho conmigo. Yo que de amores en aquel tiempo sabía poco, aunque por oídas alcanzase alguna cosa de sus desvariados efetos, unas veces hacía que no lo entendía, y otras lo echaba en burlas, y otras me enojaba de vello tan importuno; mas ni mis palabras bastaban á defenderme de él, ni el grande amor que él me tenía le daba lugar á dejar de seguirme. Y de esta manera se pasaron más de cuatro años que ni él dejaba su porfía, ni yo podía acabar conmigo de dalle el más pequeño favor de la vida. Á este tiempo vino el desdichado de su hijo Arsileo del estudio, el cual entre otras ciencias que había estudiado, había florecido de tal manera en la Poesía y en la Música, que á todos los de su tiempo hacía ventaja. Su padre se alegró tanto con él, que no hay quien lo pueda encarecer, y con gran razón, porque Arsileo era tal, que no sólo de su padre, que como á hijo de-

bía amalle, mas de todos los del mundo merecía ser amado. Y así en nuestro lugar era tan querido de los principales de él y del común, que no se trataba entre ellos sino de la discreción, gracia, gentileza y otras buenas partes de que su mocedad era adornada. Arsenio se encubría de su hijo, de manera que por ninguna vía pudiese entender sus amores; y aunque Arsileo algún día le viese triste, nunca echó de ver la causa, mas antes pensaba que eran reliquias que de la muerte de su madre le habían quedado. Pues deseando Arsenio, como su hijo fuese tan excelente poeta, de haber de su mano una carta para enviarme, y por hacerlo de manera que él no sintiese para quién era, tomó por remedio descubrirse á un grande amigo suyo, natural de nuestro pueblo, llamado Argasto, rogándole encarecidamente, como cosa que para sí había menester, pidiese á su hijo Arsileo una carta hecha de su mano, y que le dijese que era para enviar lejos de allí á una pastora á quien servía, y no le quería acetar por suyo: y así le dijo otras cosas que en la carta había de decir de las que más hacían á su propósito. Argasto puso tal diligencia, que hubo de Arsileo la carta, importunado de sus ruegos, de la misma manera que el otro pastor la pidió. Pues como Arsenio la viese muy al propósito de lo que él deseaba, tuvo manera como viniese á mis manos, y por ciertos medios que de su parte hubo, yo la recibí, aunque contra mi voluntad, y vi que decía de esta manera:

CARTA DE ARSEnio

Pastora, cuya ventura
Dios quiera que sea tal,
que no venga á emplearse mal
tanta gracia y hermosura,
y cuyos mansos corderos
y ovejuelas almagradas
veas crecer á manadas
por cima destos oteros,
Oye á un pastor desdichado,
tan enemigo de sí,
cuanto en perderse por ti
se halla bien empleado:

vuelve tus sordos oídos,
ablanda tu condición,
y pon ya ese corazón
en manos de los sentidos.
Vuelve esos crueles ojos
á este pastor desdichado,
descúdate del ganado,
piensa un poco en mis enojos,
haz ora algún movimiento,
y deja el pensar en al,
no de remediar mi mal,
mas de ver cómo lo siento.
¿ Cuántas veces has venido
al campo con tu ganado;
y cuántas veces al prado
los corderos has traído,
que no te diga el dolor,
que por ti me vuelve loco ?
mas váleme esto tan poco,
que encubrillo es lo mejor.
¿ Con qué palabras diré
lo que por tu causa siento ?
ó con qué conocimiento
se conocerá mi fe ?
qué sentido bastará,
aunque yo mejor lo diga,
para sentir la fatiga
que á tu causa amor me da ?
Por qué te escondes de mí ?
pues conoces claramente,
que estoy cuando estoy presente,
muy más ausente de ti :
cuanto á mí por suspenderme,
estando donde tú estés,
cuanto á ti porque me ves,
y estás muy lejos de verme.
Sábesme también mostrar,
cuando engañarme pretendes,
al revés de lo que entiendes,
que al fin me dejo engañar.

¡ Mira si hay que querer más,
ó hay de amor más fundamento,
que vivir mi entendimiento
con lo que á entender le das !

Mira el extremo en que está,
viendo mi bien tan dudoso,
que vengo á ser envidioso
de cosas menos que yo :
al ave que lleva el viento,
al pece en la tempestad,
por sola su libertad
daré yo mi entendimiento.

Veo mil tiempos mudados,
cada día hay novedades,
múdanse las voluntades,
reviven los olvidados :
en toda cosa hay mudanza,
y en ti no la ví jamás,
y en esto sólo verás
cuán en balde es mi esperanza.

Pasabas el otro día
por el monte repastando,
y suspiré imaginando
que en ello no te ofendía :
al suspiro alzó un cordero
la cabeza lastimado,
y arrojástele el cayado,
ved qué corazón de acero !

¿ No podrías, te pregunto,
tras mil años de matarme,
sólo un día remediarme,
ó si es mucho, un solo punto ?
Hazlo, por ver cómo pruebo,
ó por ver si con favores
trato mejor los amores,
después mátame de nuevo.

Deseo mudar estado,
no de amor á desamor,
mas de dolor á dolor,
y todo en un mesmo grado ;

y aunque fuese de una suerte
el mal cuanto á la sustancia,
que en sola la circunstancia
fuese más ó menos fuerte;

Que podría ser, señora,
que una circunstancia nueva
te diese de amor más prueba,
que te ha dado hasta ahora :
y á quien no le duele un mal,
ni ablanda un firme querer
podrále quizá doler
otro que no fuese tal.

Vas al río, vas al prado,
y otras veces á la fuente,
yo pienso muy diligente,
si es ya ida ó si ha tornado :
si se enojará si voy,
si se burlará si quedo ;
todo me lo estorba el miedo,
ved el extremo en que estoy.

Á Silvia tu gran amiga
vo á buscar medio mortal,
por si á dicha de mi mal
le has dicho algo, me lo diga :
mas como no habla en ti,
digo, que esta cruda fiera
no dice á su compañera
ninguna cosa de mí.

Otras veces acechando
de noche te veo estar,
con gracia muy singular,
mil cantarcillos cantando :
pero buscas los peores,
pues los oigo uno á uno,
y jamás te oigo ninguno
que trate cosas de amores.

Vite estar el otro día
hablando con Madalena,
contábate ella su pena,
ojalá fuera la mía :

pensó que de su dolor
consolaras á la triste,
y riendo, respondiste :
Es burla, no hay mal de amor.
Tú la dejaste llorando,
yo lleguéme luégo allí,
quejóseme ella de ti,
respondíle suspirando :
No te espantes desta fiera,
porque no está su placer
en sólo ella no querer,
mas en que ninguna quiora.

Otras veces te veo yo
hablar con otras zagalías,
todo es en fiestas y galas,
en quien bien ó mal bailó :
fulana tiene buen aire,
fulano es zapateador,
si te tocan en amor,
échaslo luégo en donaire.
Pues guarte, y vive con tiento,
que de amor y de ventura
no hay cosa menos segura
que el corazón más exento :
y podría ser así,
que el crudo amor te entregase
á pastor que te tratase
como me tratas á mí.

Mas no quiera Dios que sea,
si ha de ser á costa tuya,
y mi vida se destruya
primero que en tal te vea ;
que un corazón que en mi pecho
está ardiendo en fuego extraño,
más temor tiene á tu daño,
que respeto á su provecho.

Con grandísimas muestras de tristeza, y de corazón muy
e veras lastimado, relataba la pastora Belisa la carta de Ar-
nio, ó por mejor decir, de Arsileo su hijo, reparando en

muchos versos, y diciendo algunos de ellos dos veces, y á otros volviendo los ojos al cielo, con una ansia que parecía que el corazón se le arrancaba. Y prosiguiendo la historia triste de sus amores, les decía : Esta carta, oh hermosas nin-fas, fué principio de todo el mal del triste que la compuso, y fin de todo el descanso de la desdichada á quien se escribió; porque habiéndola yo leído, por cierta diligencia que en mi sospecha me hizo poner, entendí que la carta había procedi-más del entendimiento del hijo, que de la afición del padre. Y porque el tiempo se llegaba en que el amor me había de tomar cuenta de la poca que hasta entonces de sus efetos ha-bía hecho, ó porque en fin había de ser, yo me sentí un poco más blanda que antes, y no tan poco que no diese lugar á que amor tomase posesión de mi libertad. Y fué la mayor nove-dad que jamás nadie vió en amores lo que este tirano hizo en mí, pues no tan solamente me hizo amar á Arsileo, mas aun á Arsenio su padre. Verdad es, que al padre amaba yo por pagarle en esto el amor que me tenía, y al hijo por entregar-le mi libertad, como desde aquella hora se la entregué. De manera, que al uno amaba por no ser ingrata, y al otro por no ser más en mi mano. Pues como Arsenio me sintiese más blanda, cosa que tantos días había que deseaba, no hubo co-sa en la vida que no la hiciese por darme contento ; porque los presentes eran tantos, las joyas y otras muchas cosas, que á mí me pesaba verme puesta en tanta obligación. Con cada cosa que me enviaba venía un recaudo tan enamorado como él lo estaba. Yo le respondía, no le mostrando señales de grande amor, ni tampoco el alma tan esquiva como solía. Mas el amor de Arsileo cada día se arraigaba más en mi cora-zón, y de manera me ocupaba los sentidos, que no dejaba en mi ánimo lugar alguno que estuviese ocioso. Sucedió, pues, que una noche del verano, estando en conversación Arsenio y Arsileo con algunos vecinos suyos debajo de un fresno muy grande, que en una plazuela estaba de frente de mi posada, comenzó Arsenio á loar mucho el cantar y tañer de su hijo Arsileo, por dar ocasión á que los que con él estaban le roga-sen que enviase por una arpa á casa, y que allí tañese y can-tase, porque estaba en parte que yo por fuerza había de go-zar de la música. Y como él lo pensó, así le vino á suceder, porque siendo de los presentes importunado, enviaron por la

arpa, y la música se comenzó. Cuando yo oí á Arsileo, y sentí la melodía con que tañía, la soberana gracia con que cantaba, luégo estuve al cabo de lo que podía ser, entendiendo que su padre me quería dar música, y enamorarme con las gracias del hijo. Y dije entre mí : Ay, Arsenio, que no menos te engañas en mandar á tu hijo que cante para que yo le oiga, que enviarme carta escrita de su mano. Á lo menos si lo que dello te ha de suceder tú supieses, bien podrías amonestar de hoy más á todos los enamorados, que ninguno fuese osado de enamorar á su dama con gracias ajenas ; porque algunas veces suele suceder enamorarse más la dama del que tiene la gracia, que del que se aprovecha de ella no siendo suya. Á este tiempo el mi Arsileo, con una gracia nunca oída, comenzó á cantar estos versos :

SONETO

En este claro sol que resplandece,
en esa perfección sobre natura,
en esa alma gentil, esa figura,
que alegra nuestra edad, y la enriquece.
Hay luz que ciega, rostro que enmudece,
pequeña piedad, gran hermosura,
palabras blandas, condición muy dura,
mirar que alegra, y vista que entristece.
Por eso estoy, señora, retirado,
por eso temo ver lo que deseo,
por eso paso el tiempo en contemplarte.
Extraño caso, efeto no pensado,
que vea el mayor bien quando te veo,
y tema el mayor mal si vo á mirarte.

Después que hubo cantado el soneto que os he dicho, comenzó á cantar esta canción, con gracia tan extremada, que á todos los que lo oían tenía suspensos, y á la triste de mí más presa de sus amores, que nunca nadie lo estuvo.

Alcé los ojos por veros,
bajélos después que os ví,
porque no hay pasar de allí,

ni otro bien sino quereros.
Qué más gloria que miraros,
si os entiende el que os miró?
porque nadie os entendió
que canse de contemplaros:
y aunque no pueda entenderos
como yo no os entendí,
estará fuera de sí,
cuando no muera por veros.
Si mi pluma otras loaba,
ensayóse en lo menor,
pues todas son borrador
de lo que en vos trasladaba,
y si antes de quereros
por otra alguna escribí,
creed que no es porque la ví,
mas porque esperaba veros.
Mostróse en vos tan sutil
naturaleza, y tan diestra,
que una sola facción vuestra
hará hermosas cien mil:
la que llega á pareceros
en lo menos que en vos ví,
ni puede pasar de allí,
ni el que os mira sin quereros.
Quien ve cual os hizo Dios,
y ve otra muy hermosa,
parece que ve una cosa,
que en algo quiso ser vos:
mas si os ve como ha de veros,
y como, señora, os ví
no hay comparación allí,
ni gloria sino quereros.

No fué solo esto lo que Arsileo aquella noche al són de su arpa cantó. Así como Orfeo al tiempo que fué en demanda de su ninfa Eurídice, con el suave canto enternece las furias infernales, suspendiendo por gran espacio la pena de los dañados; así el malogrado mancebo Arsileo suspendía y ablandaba, no solamente los corazones de los que presentes á la música

estaban, mas aun á la desdichada Belisa, que desde una azotea alta de mi posada le estaba con grande atrevimiento oyendo. Y así agradaba al cielo, estrellas, y á la clara luna que entonces en su vigor y fuerza estaba, que en cualquier parte que yo entonces ponía los ojos, parece que me amonestaba que le quisiese más que á mi vida. Mas no era menester amonestármelo nadie, porque si hasta entonces de todo el mundo fuera señora, me parecía muy poco para ser suya. Y desde allí propuse de tenelle encubierta esta voluntad lo menos que yo pudiese. Toda aquella noche estuve pensando qué modo ternía en descubrirle mi mal, de suerte que la vergüenza no recibiese daño; aunque cuando esto no hallara, no me estorbara el de la muerte. Y como cuando ella ha de venir, las ocasiones tengan tan gran cuidado de quitar los medios que podrían impedilla, el otro día adelante, con otras doncellas mis vecinas, me fué forzado ir á un bosque espeso, en medio del cual había una clara fuente, adonde las más de las siestas llevábamos las vacas, así porque paciesen, como para que venida la sabrosa y fresca tarde, cogiésemos la leche de aquel día siguiente, con que las mantecas, natas y quesos se habían de hacer. Pues estando yo y mis compañeras sentadas en torno de la fuente, y nuestras vacas echadas á la sombra de los umbrosos y silvestres árboles de aquel soto, lamiendo los pequeñuelos becerrillos, que junto á ellas estaban tendidos, una de aquellas amigas mías, bien fuera y descuidada del amor que entonces á mí me hacía la guerra, importunó, so pena de jamás ser hecha cosa de que yo gustase, que tuviese por bien entretener el tiempo cantando una canción. No me valieron excusas, ni decilles que los tiempos y ocasiones no eran todos unos, para que dejase de hacer lo que con tanta instancia é importunaciones me rogaba, y al són de una zampoña, que la una dellas comenzó á tañer, yo triste comencé á cantar estos versos.

Pasaba amor su arco desarmado,
los ojos bajos, blando y muy modesto,
dejábame ya atrás muy descuidado.
Cuán poco espacio pude gozar estol
Fortuna de envidiosa dijo luégo:
Teneos, Amor, ¿por qué pasáis tan presto?

Volvió de presto á mí el niño ciego,
muy enojado en verse reprehendido,
que no hay reprehensión do está su fuego.

Estaba ciego Amor, mas bien me vido,
tan ciego le vea yo, que á nadie vea,
que así cegó mi alma y mi sentido.

Vengada me vea yo de quien desea
á todos tanto mal, que no consiente
un solo corazón que libre sea.

El arco armó el traidor muy brevemente,
no me tiró con jara enarbolada,
que luégo puso en él su flecha ardiente.

Tomóme la fortuna desarmada,
que nunca suele amor hacer su hecho,
sino en la más exenta y descuidada.

Rompió con su saeta un duro pecho,
rompió una libertad jamás sujeta,
quedé rendida, y él muy satisfecho.

¡Ay, vida libre, sola y muy quieta!
¡Ay, prado visto con tus libres ojos!
Mal haya Amor, su arco y su saeta.

Seguid, Amor, seguidle sus antojos,
venid de gran descuido á un gran cuidado,
pasad de un gran descanso á mil enojos.

Veréis cuál queda un corazón cuitado,
que no há mucho que estuvo sin sospecha
de ser de un tal tirano sojuzgado.

Ay, alma mía en lágrimas deshecha,
sabad sufrir, pues que mirar sufristes;
mas si fortuna quiso, qué aprovecha?

Ay, tristes ojos, si el llamaros tristes
no ofende en cosa alguna el que mirastes,
dó está mi libertad? dó la pusistes?

Ay, prados, bosques, selvas que criastes
tan libre corazón como era el mío,
por qué tan grave mal no le estorbastes?

Oh presurado arroyo, y claro río,
adonde beber suele mi ganado,
invierno, primavera, otoño, estío,
Por qué me has puesto, dí, á tan mal recado?

pues sólo en ti ponía mis amores,
y en este valle ameno, y verde prado.
Aquí burlaba yo de mis pastores,
que burlarán de mí cuando supieren
que comienzo á gustar de sus dolores.
No son males de amor los que me hieren,
que á ser de solo amor pasarlos hía,
como otros mil que en fin de amores mueren.
Fortuna es quien me aflige y me desvía
los medios, los caminos y ocasiones,
para poder mostrar la pena mía.
¿Cómo podrá quien causa mis pasiones,
si no las sabe, dar remedio á ellas?
mas no hay amor do faltan sinrazones.
Á cuanto mal fortuna trae aquellas,
que hace amar, pues no hay quien no le enfade,
ni mar, ni tierra, luna, sol, ni estrellas,
Sino á quien ama no hay cosa que agrade,
todo es así, y así fuí yo mezquina,
á quien el tiempo estorba, y persuade.
Cesad mis versos ya, que Amor se indina
en ver cuán presto dél me estoy quejando,
y pido ya en mis males medicina.
Quejad, mas ha de ser de cuando en cuando:
ahora callad vos, pues veis que callo,
y cuando veis que Amor se va enfadando,
cesad, que no es remedio el enfadallo.

Á las ninfas y pastores parecieron muy bien los versos de la pastora Belisa, la cual con muchas lágrimas decía, prosiguiendo la historia de sus males: No estaba muy lejos de allí Arsileo, cuando yo estos versos cantaba, que habiendo aquel día salido á caza, y estando en lo más espeso del bosque pasando la siesta, parece que nos oyó, y como hombre aficionado á la música, se fué su paso á paso entre una espesura de árboles que junto á la fuente estaba, porque allí mejor nos pudiese oír. Pues habiendo cesado nuestra música, él se vino á la fuente, cosa de que no poco sobresalto recibí. Y esto no es de maravillar, porque de la misma manera se sobresalta un corazón enamorado con un súbito contentamiento, que

con una tristeza no pensada. Él se llegó donde estábamos sentadas, y nos saludó con todo el comedimiento posible y con toda la buena crianza que se puede imaginar; que verdaderamente, hermosas ninfas, cuando me paro á pensar la discreción, gracia y gentileza del sin ventura Arsileo, no me parece que fueron sus hados y mi fortuna causa de que la muerte me lo quitase tan presto delante los ojos, mas antes fué no merecer el mundo gozar más tiempo de un mozo, á quien la naturaleza había dotado de tantas y tan buenas partes. Después que, como digo, nos hubo saludado, y tuvo licencia de nosotras, la cual muy comedidamente nos pidió para pasar la siesta en nuestra compañía, puso los ojos en mí, que no debiera, y quedó tan preso de mis amores, como después se pareció en las señales con que manifestaban su mal. ¡Desdichada de mí, que no hube menester yo miralle para quererle, que tan presa de sus amores estaba antes que le viese, como él estuvo después de haberme visto! Mas con todo esto alcé los ojos para mirarle al tiempo que él alzaba los suyos para verme: cosa que cada uno quisiera dejar de haber hecho; yo porque la vergüenza me castigó, y él, porque el temor no le dejó sin castigo. Y para disimular su nuevo mal, comenzó á hablarme en cosas bien diferentes de las que él me quisiera decir. Yo le respondí algunas dellas; pero más cuidado tenía yo entonces de mirar si en los movimientos del rostro ó en la blandura de sus palabras mostraba señales de amor, que en respondelle á lo que me preguntaba. Ansí deseaba yo entonces velle suspirar, por me confiar en mi sospecha, como si no le quisiera más que á mí. Y al fin no deseaba ver en él alguna señal que no la viese, pues lo que con la lengua allí no pudo decir, con los ojos me lo dió bien á entender. Estando en esto, las dos pastoras que conmigo estaban, se fueron á ordeñar sus vacas, yo las rogué que me excusasen el trabajo con las más, porque no me sentía buena. No fué menester rogárselo más, ni á Arsileo fué menester mayor ocasión para decirme su mal: y no sé si se engañó imaginando la ocasión porque yo quería estar sin compañía; pero sé que determinó de aprovecharse della. Las pastoras andaban ocupadas con sus vacas, atándolas sus mansos becerrillos á los piés, y dejándose ellas engañar de la industria humana como Arsileo, también nuevamente preso de amor, se dejaba

ligar de manera que otro que la presurosa muerte no pudiese darte libertad. Pues viendo yo claramente que cuatro ó cinco veces había acometido el hablar, y le había salido muy en vano su acometimiento, porque el miedo de enojarme se le había puesto delante, quise hablarle en otro propósito, aunque no tan lejos del suyo que no pudiese sin salir dél, decirme lo que tanto deseaba. Y así le dije: Arsileo, ¿hállaste bien en esta tierra? que según en la que hasta ahora has estado habrá sido el entretenimiento y conversación diferente del nuestro, extraño te debes hallar en ella. Entonces me respondió: No tengo tanto poder en mí, ni tiene tanta libertad mi entendimiento que pueda responder á esa pregunta. Y mudándose el propósito, por mostralle el camino con las ocasiones, le volvía á decir: Hanme dicho que hay por allá muy hermosas pastoras; y si esto es así, ¿cuán mal te debemos parecer las de por acá! De muy mal conocimiento sería yo, respondió Arsileo, si tal yo confesase, que puesto caso que allá las haya tan hermosas como á ti te han dicho, acá las hay tan aventajadas como yo las he visto. Lisonja es esa en todo el mundo, dije yo medio riendo: mas con todo eso no me pesa que las naturales estén tan adelante en tu opinión por ser yo una dellas. Arsileo respondió: Y aun esa sería harta bastante causa, cuando otra no hubiese, para decir lo que digo: así que de palabra en palabra me vino á decir lo que yo deseaba oírle, aunque por entonces no quise dárselo á entender, mas antes le rogué que ataase el paso á su pensamiento. Pero recelosa que estas palabras no fuesen causa de resfriarme en el amor, como muchas veces acontece, que el desfavorecer en los principios de los amores, es atajar una parte á los que comienzan á querer bien, volví á templar el desabrimiento de mi respuesta, diciéndole: Y si fuere tanto el amor, oh Arsileo, que no te dé lugar á dejar de quererme, tengo secreto: porque de los hombres de semejante condición que la tuya, es tenello aun en las cosas que poco importan. Y me digo esto, porque de una u otra manera te va de aprovechar de más, que de quedarte yo en el lugar, si mi consejo en este caso tomares. Esto decía la lengua, mas con los ojos le daba los ojos con que yo le miraba, y así le decía, que sin mi licencia daba testimonio de lo que yo decía, en sus ojos, que diera muy bien Arsileo, si el amor le diese lugar, para me

nera nos despedimos, y después me habló muchas veces, y me escribió muchas cartas, y vi muchos sonetos de su mano, y aun las más de las noches me decía, cantando al són de su arpa, lo que yo llorando le escuchaba. Finalmente que veníamos cada uno á estar bien certificados del amor que el uno al otro tenía. Á este tiempo su padre Arsenio me importunaba de manera con sus recados y presentes, que yo no sabía el medio que tuviese para defenderme dél. Y era la más extraña cosa que se vió jamás, pues así como se iba más acrecentando el amor con el hijo, así con el padre se iba más extendiendo el afición, aunque no era todo de un metal. Y esto no me daba lugar á desfavorecelle, ni dejar de recibir sus recados. Pues viniendo yo con todo el contentamiento del mundo, viéndome tan de veras amada de Arsileo, á quien yo tanto quería, parece que la fortuna determinó de dar fin á mis amores, con el más desdichado suceso que jamás en ellos se ha visto, y fué desta manera: que habiendo yo concertado de hablar con mi Arsileo una noche (que bien noche fué para mí, pues nunca supe después acá qué cosa era día), concertamos que él entrase en una huerta de mi padre, y desde una ventana de mi aposento, que caía en frente de un moral donde él se podía subir, por estar más cerca nos hablaríamos. ¡Ay desdichada de mí, que no acabo de entender á qué propósito lo puse en este peligro, pues todos los días, ahora en el campo, ahora en el río, ahora en el soto llevando á él mis vacas, ahora al tiempo que las traía á la majada, me pudiera él muy bien hablar, y me hablaba los más de los días! mas mi desventura fué causa que la fortuna se pagase del contento que hasta entonces me había dado, con hacerme que toda la vida viviese sin él. Pues venida la hora del concierto, y del fin de sus días y principio de mi desconsuelo, vino Arsileo al tiempo y lugar concertado, y estando los dos hablando en lo que puede considerar quien algún tiempo ha querido bien, el desventurado de Arsenio su padre las más de las noches me rondaba la calle: que aun si desto se me acordara, mas quitómelos mi desdicha de la memoria, no le consintiera yo ponerse en tal peligro, pero así se me olvidó, como si yo no lo supiera. Al fin, que él acertó á venir aquella hora par allí, y sin que nosotros pudiésemos velle ni oille, nos vió él, y conoció ser yo la que á la ventana estaba: mas no entendió que

era su hijo el que estaba en el moral, ni aun pudo sospechar quién fuese, que ésta fué la causa principal de su mal suceso. Y fué tan grande su enojo que sin sentido alguno se fué á su posada, y armando una ballesta, y poniéndole una saeta muy llena de venenosa yerba, se vino al lugar donde estábamos, y supo tan bien acertar á su hijo, como si no lo fuera, porque la saeta le dió en el corazón, y luégo cayó muerto del árbol abajo, diciendo: ¡Ay, Belisa, cuán poco lugar me da la fortuna para servirte como yo deseaba! y aun esto no pudo acabar de decir. El desdichado padre, que en la voz conoció ser homicida de Arsileo su hijo, dijo con una voz como de hombre desesperado: ¡Desdichado de mí, si eres mi hijo Arsileo, que en la voz nõ pareces otro! Y como llegase á él, y con la luna que en el rostro le daba le divisase bien, y le hallase que había espirado, dijo: ¡Oh cruel Belisa! pues que el sin ventura hijo por tu causa á mis manos ha sido muerto, no es justo que el desventurado padre quede con la vida: y sacando su misma espada, se dió por el corazón, de manera que en un punto fué muerto. Oh desdichado caso! Oh cosa jamás oída ni vista! Oh escándalo grande para los oídos que mi desdichada historia oyeren! Oh desventurada Belisa, que tal pudieron ver tus ojos y no tomar el camino que padre é hijo por tu causa tomaron! No pareciera mal tu sangre misturada con la de aquellos que tanto deseaban servirte. Pues como yo mezquina ví el desventurado caso, sin más pensar, como mujer sin sentido me salí de casa de mis padres, y me vine importunando con quejas el claro cielo, é inflamando el aire con sospiros á este triste lugar, quejándome de mi fortuna, maldiciendo la muerte, que tan en breve me había enseñado á sufrir sus tiros, á donde há seis meses que estoy sin haber visto ni hablado con persona alguna, ni procurado verlo. Acabando la hermosa Belisa de contar su infelice historia, comenzó á llorar tan amargamente, que ninguno de los que allí estaban pudieron dejar de ayudarla con sus lágrimas. Y ella prosiguiendo decía: Esta es, hermosas niñas, la triste historia de mis amores, y el desdichado suceso dellos: ved si curará el tiempo este mal. ¡Ay, Arsileo, cuántas veces temí, sin pensar lo que temí! mas quien á su temor no quiere creer, no se espante cuando vea lo que ha temido, que bien sabía yo que no podíades dejar de encontraros, y que mi

alegría no había de durar más que hasta que tu padre Arsenio sintiese nuestros amores. Pluguiera á Dios que así fuera, que el mayor mal que por eso me pudiera hacer fuera desterrarte; y mal que con el tiempo se cura, con poca dificultad puede sufrirse. ¡Ay, Arsenio, que no me estorba la muerte de tu hijo dolerme la tuya, que el amor que continuo me mostraste, la bondad y limpieza con que me quisiste, las malas noches que á causa mía pasaste, no sufre menos sino dolerme de tu desastrado fin: que esta es la hora que yo estuviera casada contigo, si tu hijo á esta tierra no viniera! Decir yo que entonces no te quería bien, sería engañar el mundo, que en fin no hay mujer que entienda que es verdaderamente amada que no quiera poco ó mucho, aunque de otra manera lo dé á entender. ¡Ay lengua mía, callad, que más habéis dicho de lo que os han preguntado! ¡Oh hermosas ninfas, perdonad si os he sido importuna, que tan gran desventura como la mía no se puede contar con pocas palabras! En cuanto la pastora contaba lo que habéis oído, Sireno, Silvano, Selvagia y la hermosa Felismena, y aun las tres ninfas fueron poca parte para oirla sin lágrimas; aunque las ninfas, como las que de amor no habían sido tocadas, sintieron como mujeres su mal, mas no la circunstancia de él. Pues la hermosa Dorida, viendo que la desconsolada pastora no dejaba el amargo llanto, la comenzó á hablar, diciendo: Cesen, Belisa, tus lágrimas, pues ves el poco remedio dellas. Mira que dos ojos no bastan á llorar tan grave mal. ¿Mas qué dolor puede haber que no se acabe, ó acabe al mismo que lo padece? Y no me tengas por tan loca que piense consolarte, mas á lo menos podría mostrarte el camino por donde pudieses algún poco aliviar tu pena: y para esto te ruego que vengas en nuestra compañía, así porque no es cosa justa que tan mal gastes la vida, como porque adonde te llevaremos podrás escoger la que quisieres, y no habrá persona que estorballa pueda. La pastora respondió: Lugar me parecía este harto conveniente para llorar en él mi mal y acabar en él la vida; la cual si el tiempo no me hace más agravios de los hechos no debe ser muy larga. Mas ya que tu voluntad es esa, no determino de salir della en solo un punto, y de hoy más podéis, hermosas ninfas, usar de la mía, según á las vuestras es pareciere. Mucho le agradecieron todos habelles conce-

dido de irse en su compañía. Y porque ya eran más de tres horas de la noche, aunque la luna era tan clara, que no echaban menos el día, cenaron de lo que en sus zurroneos los pastores traían: y después de haber cenado, cada uno escogió el lugar de que más se contentó para pasar lo que de la noche les quedaba: la cual los enamorados pasaron con más lágrimas que sueño; y los que no lo eran, reposaron del cansancio del día.

LIBRO CUARTO

Ya la estrella del alba comenzaba á dar su acostumbrado resplandor, y con su luz los dulces ruiseñores enviaban á las nubes el suave canto, cuando las tres ninfas con su enamorada compañía se partieron de la isleta donde Belisa su triste vida pasaba: la cual aunque fuese más consolada en conversacion de las pastoras y pastores enamorados, todavia le apremiaba el mal, de manera, que no hallaba remedio para dejar de sentirlo. Cada pastor le contaba su mal, las pastoras le daban cuenta de sus amores, por ver si sería parte para ablandar su pena; mas todo consuelo es excusado cuando los males son sin remedio. La dama disimulada, iba tan contenta de la hermosura y buena gracia de Belisa, que no se hartaba de preguntalle cosas, aunque Belisa se hartaba de responderla á ellas. Y era tanta la conversacion de las dos, que casi ponía envidia á los pastores y pastoras. Mas no hubieron andado mucho, quando llegaron á un espeso bosque, y tan lleno de silvestres y espesos árboles, que á no ser de las tres ninfas guiados, no pudieran dejar de perderse en él. Ellas iban delante por una muy angosta senda, por donde no podian ir dos personas juntas. Y habiendo ido quanto media legua por la espesura del bosque, salieron á un muy grande y espacioso llano, en medio de dos caudalosos rios, ambos cercados de

muy alta y verde arboleda. En medio de él parecía una gran casa, de tan altos y soberbios edificios, que ponían gran contentamiento á los que los miraban : porque los chapiteles que por encima de los árboles sobrepujaban, daban de sí tan gran resplandor que parecían hechos de un finísimo cristal. Antes que al gran palacio llegasen vieron salir de él muchas ninfas de gran hermosura, que sería imposible podello decir, todas vestidas de telillas blancas muy delicadas, tejidas con plata y oro sutilísimamente : sus guirnaldas de flores sobre los dorados cabellos que sueltos traían. Detrás de ellas venía una dueña, que según la gravedad y arte de su persona, parecía mujer de grandísimo respeto, vestida de raso negro, arrimada á una ninfa muy más hermosa que todas. Cuando nuestras ninfas llegaron, fueron de las otras recibidas con muchos abrazos, y con gran contentamiento. Como la dueña llegase, las tres ninfas le besaron con grandísima humildad las manos, y ella las recibió mostrando muy gran contento de su venida. Y antes que las ninfas le dijese cosa alguna de las que habían pasado, la sabia Felicia, que así se llamaba la dueña, dijo contra Felismena : Hermosa pastora, lo que por estas tres ninfas habéis hecho, no se puede pagar con menos que con tenerme obligada siempre ser en vuestro favor, que no era poco, según menester lo habéis. Y pues yo sin estar informada de nadie, sé quién sois, y á dónde os llevan vuestros pensamientos, y con todo lo que hasta ahora os ha sucedido, ya entenderéis si os puedo aprovechar en algo. Pues tened ánimo firme, que si yo vivo, vos veréis los que deseáis : y aunque hayáis pasado algunos trabajos, no hay cosa que sin ellos alcanzarse pueda. La hermosa Felismena se maravilló de las palabras de Felicia, y queriendo dalle las gracias que á tan gran promesa se debía, respondió : Discreta señora mía, pues en fin lo habéis de ser de mi remedio, cuando de mi parte no haya merecimiento donde pueda caber la merced que pensáis hacerme, poned los ojos en lo que á vos misma debéis, y yo quedaré sin deuda, y vos muy bien pagada. Para tan grande merecimiento como el vuestro, dijo Felicia, y tan extremada hermosura como naturaleza os ha concedido, todo lo que por vos se puede hacer es poco. La dama se abajó entonces por besalle las manos, y Felicia la abrazó con grandísimo amor, y volviéndose á los pastores y pastoras, les dijo :

Animosos pastores, y discretas pastoras, no tengáis miedo á la perseverancia de vuestros males, pues yo tengo cuenta con el remedio de ellos. Las pastoras y pastores la besaron las manos, y todos juntos se fueron al suntuoso palacio, delante del cual estaba una gran plaza cercada de altos cipreses, todos puestos muy por orden, y toda la plaza era enlosada con losas de alabastro y mármol negro á manera de ajedrez. En medio de ella había una fuente de mármol jaspeado, sobre cuatro muy grandes leones de bronce. En medio de la fuente estaba una columna de jaspe, sobre la cual cuatro ninfas de mármol blanco tenían sus asientos. Los brazos tenían alzados en alto, y en las manos sendos vasos hechos á la romana: de los cuales por unas bocas de leones que en ellos había, echaban agua. La portada del palacio era de mármol serrado, con todas las basas y chapiteles de las columnas doradas, y asimismo las vestiduras de las imágenes que en ellos había. Toda la casa parecía hecha de reluciente jaspe, con muchas almenas, y en ellas esculpidas algunas figuras de emperadores y matronas romanas, y otras antiguallas semejantes. Eran todas las ventanas cada una de dos arcos, las cerraduras y clavazón de plata, todas las puertas de cedro. La casa era cuadrada, y á cada cantón había una muy alta y artificiosa torre. En llegando á la portada se pararon á mirar su extraña hechura, y las imágenes que en ella había, que más pareció obra de naturaleza que de arte, ni aun industria humana: entre las cuales había dos ninfas de plata, que encima de los chapiteles de las columnas estaban, y cada una de su parte tenía una tabla de arambre con unas letras de oro, las cuales decían de esta manera:

Quien entra, mire bien cómo ha vivido,
y el dón de castidad cómo ha guardado:
y la que quiere bien, ó ha querido,
mire si á causa de otro se ha mudado:
y si la fe primera no ha perdido,
y aquel primer amor ha conservado,
entrar puede en el templo de Diana,
cuya virtud y gracia es sobrehumana.

Cuando esto hubo oído la hermosa Felismena, dijo contra

las pastoras Belisa y Selvagia: Bien seguras me parece que podemos entrar en este suntuoso palacio, de ir contra las leyes que aquel letrero nos pone. Sireno se atravesó, diciendo: Eso no pudiera hacer la hermosa Diana, según ha ido contra ellas, y aun contra todas las que el buen amor manda guardar. Felicia dijo: No te congojes, pastor, que antes de muchos días te espantarás de haberte congojado tanto por esa causa: y trabados de las manos se entraron en el aposento de la sabia Felicia, que muy ricamente estaba aderezado de paños de oro y seda de grandísimo valor. Y luégo que fueron entradas, la cena se aparejó, y las mesas fueron puestas, y cada una por su orden se asentaron junto á la gran sabia. La pastora Felismena y las ninfas tomaron entre sí á los pastores y pastoras, cuya conversación les era en extremo agradable. Allí las ricas mesas eran de fino cedro, y los asientos de marfil con paños de brocado: muchas tazas y copas hechas de diversas formas, y todas de grandísimo precio: las unas de vidrio artificiosamente labrado, otras de fino cristal con los piés y asas de oro, otras de plata, y entre ellas engastadas piedras preciosas de grandísimo valor. Fueron servidos de tanta diversidad y abundancia de manjares, que es imposible podello decir. Después de alzadas las mesas entraron tres ninfas por la sala, una de las cuales tañía un laúd, otra una arpa y la otra un salterio. Venían todas tocando sus instrumentos, con tan gran concierto y melodía, que los presentes estaban como fuera de sí. Pusiéronse á una parte de la sala, y los pastores y pastoras importunados de las tres ninfas, y rogados de la sabia Felicia, se pusieron á la otra parte con sus rabeles y una zampoña que Selvagia muy dulcemente tañía, y las ninfas y pastores comenzaron esta canción:

NINFAS.

Amor y la fortuna,
autores de trabajo y sinrazones,
más altas que la luna,
pornán las aficiones,
y en ese mismo extremo las pasiones.

PASTORES.

No es menos desdichado

aquel que jamás tuvo mal de amores,
que el más enamorado
faltándole favores,
pues los que sufren más son los mejores.

NINFAS.

Si el mal de amor no fuera
contrario á la razón como lo vemos,
quizá que os lo creyera :
mas viendo sus extremos,
dichosas las que dél huir podemos.

PASTORES.

Lo más dificultoso
cometen las personas animosas,
y lo que está dudoso,
las fuerzas generosas,
que no es honra acabar pequeñas cosas.

NINFAS.

Bien ve el enamorado,
que el crudo amor no está en cometimientos,
no en ánimo esforzado;
está en unos tormentos,
do los que penan más son más contentos.

PASTORES.

Si algún contentamiento
del grave mal de amor se nos recrece,
no es malo el pensamiento.
que á su pasión se ofrece.
mas antes es mejor quien más padece.

NINFAS.

El más felice estado
en que pone el amor á quien bien ama,
en fin trae un cuidado.
que al servidor ó cema
enciende allá en secreto en viva Diana
Y el más favorecido.

en un momento no es el que solía,
que el disfavor y olvido,
el cual ya no tenía,
silencio ponen luégo en su alegría.

PASTORES.

Caer de un buen estado
es una grave pena é importuna,
mas no es amor culpado,
la culpa es de fortuna,
que no sabe excetar persona alguna.
Si amor promete vida,
injusta es esta muerte en que nos mete,
si muerte conocida,
ningún yerro comete,
que en fin nos viene á dar lo que promete.

NINFAS.

Al fiero amor disculpan
los que se hallan dél más sojuzgados,
y á los exentos culpan,
mas destos dos estados
cualquiera escogerá el de los culpados.

PASTORES.

El libre y el cautivo
hablar sólo un lenguaje es excusado;
veréis que el muerto, el vivo,
amado, ó desamado,
cada uno habla en fin según su estado.

La sabia Felicia y la pastora Felismena estuvieron muy atentas á la música de las ninfas y pastores: y asimismo á las opiniones que cada uno mostraba tener; y riéndose Felicia contra Felismena, le dijo al oído: ¿Quién creerá, hermosa pastora, que las más de estas palabras no os han tocado en el alma? Y ella con mucha gracia le respondió: Han sido las palabras tales, que el alma á quien no tocaren no debe estar tan tocada de amor como la mía. Felicia entonces, alzando un poco la voz, le dijo: En estas cosas de amor tengo yo una



regla, que siempre la he hallado muy verdadera, y es, que el ánimo generoso y el entendimiento delicado, en esto del querer bien, lleva grandísima ventaja al que no lo es: porque como el amor sea virtud, y la virtud siempre haga asiento en el mejor lugar, está claro que las personas de suerte serán muy mejor enamoradas que aquellas á quien ésta falta. Los pastores y pastoras se sintieron de lo que la sabia Felicia dijo: y á Silvano le pareció no dejalla sin respuesta, y así la dijo: ¿En qué consiste, señora, ser el ánimo generoso, y el entendimiento delicado? Felicia que entendió á dónde tiraba la pregunta del pastor, por no descontentarle, respondió: No está en otra cosa, sino en la propia virtud del hombre: como es, tener el juicio vivo, el pensamiento inclinado á cosas altas, y otras cosas que nacen con ellos mismos. Satisfecho estoy, dijo Silvano: también lo deben estar estos pastores, porque imaginábamos que tomabas, oh discreta Felicia, el valor y virtud de más atrás de la persona misma. Digoic, porque asaz desfavorecido de los bienes de naturaleza está el que los va á buscar en sus pasados. Todas las pastoras y pastores mostraron gran contentamiento de lo que Silvano había respondido, y las ninfas se rieron mucho de cómo los pastores se iban corriendo de la proposición de la sabia Felicia, la cual tomando á Felismena de la mano, la metió en una cámara sola, adonde era su aposento, y después de haber pasado con ella muchas cosas, la dió grandísima esperanza de conseguir su deseo y el virtuoso fin de sus amores, con alcanzar por marido á don Félix. Aunque también le dijo, que esto no podía ser sin primero pasar por algunos trabajos, los cuales la dama tenía muy en poco, viendo el galardón que de ellos esperaba. Felicia le dijo, que los vestidos de pastora se quitase por entonces, hasta que fuese tiempo de volver á ellos, y llamando á las tres ninfas que en su compañía habían venido, hizo que la vistiesen en su traje natural. No fueron las ninfas peregrinas en hacello, ni Felismena desobediente á lo que Felicia le mandó; y tomándose de las manos, se entraron en una cámara, á una parte de la cual estaba una puerta que abría á una hermosa Dorida bajar por una escalera de marfil á una hermosa sala, que en medio della había un estanque de una clarísima agua, adonde todas aquellas ninfas se bañaban desnudándose, así ellas como Felismena se bañaron, y por

naron después sus hermosos cabellos, y se subieron á la recámara de la sabia Felicia, adonde después de haberse vestido las ninfas, vistieron ellas mismas á Felismena una ropa y basquiña de fina grana, recamada de oro de cañutillo y aljófara, y una cuera de tela de plata aprensada. En la basquiña y ropa había sembrados á trechos unos plumajes de oro, en las puntas de los cuales había muy gruesas perlas. Y tomándole los cabellos con una cinta encarnada, se los revolvieron á la cabeza, poniéndole un escofón de redecilla de oro muy sutil, y en cada lazo de la red asentado con gran artificio un finísimo rubí. En dos guedejas de cabellos que los ludos de la cristalina frente adornaban, le fueron puestos dos joyeles, engastados en ellos muy hermosas esmeraldas y zafiros de grandísimo precio, y de cada uno colgaban tres perlas orientales hechas á manera de bellotas. Las arracadas eran dos navicillas de esmeraldas con todas las jarcias de cristal. Al cuello le pusieron un collar de oro fino, hecho á manera de culebra enroscada, que de la boca tenía colgada una águila que entre las uñas tenía un rubí grande de infinito precio. Cuando las tres ninfas de aquella suerte la vieron, quedaron admiradas de su hermosura, y luego salieron con ella á la sala donde las otras ninfas y pastores estaban; y como hasta entonces fuese tenida por pastora, quedaron tan admirados que no sabían qué decir. La sabia Felicia mandó luego á sus ninfas, que llevasen á la hermosa Felismena y á su compañía á ver la casa ó templo donde estaban; lo cual fué luego puesto por obra, y la sabia Felicia se quedó en su aposento. Pues tomando Polidora y Cintia en medio á Felismena, y las otras ninfas á los pastores y pastoras, que por su discreción eran dellas muy estimados, se salieron á un gran patio, cuyos arcos y columnas eran de mármol jaspeado, y las basas y chapiteles de alabastro, con muchos follajes á lo romano, dorados en algunas partes: todas las paredes eran labradas de obra mosaica: las columnas estaban asentadas sobre leones, onzas, tigres de arambre, y tan al vivo, que parecía que querían arremeter á los que allí entraban. En medio del patio había un padrón adornado de bronce, tan alto como diez codos, encima del cual estaba armado de todas armas á la manera antigua el fiero Marte, á quien los gentiles llamaban Dios de las Batallas. En este padrón con gran artificio estaban figu-

rados los superbos escuadrones romanos á una parte, y á otra los cartaginenses: delante del uno estaba el bravo Aníbal, del otro el valeroso Scipion africano, que primero que la edad y los años le acompañasen, naturaleza mostró en el gran ejemplo de virtud y esfuerzo. A la otra parte estaba el gran Marco Furio Camilo combatiendo por poner en libertad la patria, de donde él había sido desterrado, y allí estaba Horacio, Mucio Scevola, el venturoso consul Marco Varron, Cesar, Pompeyo con el Magno Alejandro, y todos aquellos que por sus armas acabaron grandes hechos, con letreros en que se declaraban sus nombres, y las cosas en que cada uno más se había señalado. Un poco más arriba destes estaba un caballero armado de todas armas con una espada desnuda en la mano, muchas cabezas de muertos debajo de sus pies, con un letrero que decía:

Soy el Cid, honra de España,
si algùn può ser más,
en mis obras lo verás

A la otra parte estaba otro caballero español, armado de la misma manera, aizuda le sobrevista, y con este letrero:

El conde fui primero de Castilla,
Fernán González, ante y señalado
soy honra y prezo de la española silla,
pues con mis hechos tanto me ensalzado
mi gran virtud saber me bien decilla
la fama que la vida por mí y allega
mis altos hechos, dignos de memoria,
como os dirá la castellan historia.

Junto á éste estaba otro caballero de gran disposicion y esfuerzo, según en su aspecto se mostraba, armado el cuerpo y por las armas sembrado muchos hechos y castillos, en el rostro mostraba una cierta bravez, y que casi podía parer a los que le miraban, y el letrero decia así:

Bernardo del Carpio es,
espanto de los paganos

honra y prez de los cristianos,
pues que de mi esfuerzo doy
tal ejemplo con mis manos.
Fama, no es bien que las calles
mis hazañas singulares ;
y si acaso las callares,
pregunten á Roncesvalles,
qué fué de los Doce Pares.

Á la otra parte estaba un valeroso capitán, armado todo de
todas armas doradas, con seis bandas sangrientas por enmedio
del escudo, y por otra parte muchas banderas y un rey preso
con una cadena, cuyo letrado decía desta manera :

Mis grandes hechos verán
los que no los han sabido,
en que sólo he merecido
nombre de Gran Capitán.
Y tuve tan gran renombre
en nuestras tierras y extrañas,
que se tienen mis hazañas
por mayores que mi nombre.

Junto á este valeroso capitán estaba un caballero armado
en blanco, y por las armas sembradas muchas estrellas, y de
la otra parte un rey con tres flordelises en su escudo, delante
del cual él rasgaba ciertos papeles, y un letrado que decía :

Soy Fonseca, cuya historia
en Europa tan sabida
es, que aunque acabó la vida,
no se acaba la memoria.
Fuí servidor de mi rey,
á mi patria tuve amor,
jamás dejé por temor
de guardar aquella ley
que el siervo debe al señor.

En otro cuadro del padrón estaba un caballero armado, y
por las armas sembrados muchos escudos pequeños de oro,

alto dél la diosa Diana, de la misma estatura que ella era, hecha de metal corintio, con ropas de cazadora, engastadas por ellas muchas piedras y perlas de grandísimo valor, con su arco en la mano y su aljaba al cuello, rodeada de ninfas más hermosas que el sol. En tan gran admiración puso á los pastores y pastoras las cosas que allí veían, que no sabían qué decir, porque la riqueza de la casa era tan grande, las figuras que allí estaban tan naturales, el artificio de la cuadra y la orden que las damas que allí había retratadas tenían, que no les parecía poder imaginar en el mundo cosa más perfecta. Á una parte de la cuadra estaban cuatro laureles de oro esmaltados de verde, tan naturales que los del campo no lo eran más, y junto á ellos una pequeña fuente toda de fina plata, en medio de la cual estaba una ninfa de oro, que por los hermosos pechos una agua muy clara echaba; y junto á la fuente estaba el celebrado Orfeo encantado, de la edad que era al tiempo que su Eurídice fué del importuno Aristeo requerida. Tenía vestida una cuera de tela de plata, guarnecida de perlas: las mangas llegaban á medios brazos solamente, y de allí adelante desnudos: tenía unas calzas hechas á la antigua, cortadas en la rodilla, de tela de plata, sembradas en las unas cítaras de oro: los cabellos eran largos y muy dorados, sobre los cuales tenía una hermosa guirnalda de laurel. En llegando á él las ninfas comenzó á tañer una arpa muy dulcemente que en las manos tenía, de manera que los que lo oían estaban tan ajenos de sí, que á nadie se le acordaba de cosa que por él hubiese pasado. Felismena se sentó en un estrado que en la hermosa cuadra estaba, todo cubierto de paños de brocado, y las ninfas y pastores en torno della: los pastores se arrimaron á la clara fuente. De la misma manera estaban todos oyendo al celebrado Orfeo al tiempo que en la tierra de los ciconios cantaba, cuando Cipariso fué convertido en ciprés y Atis en pino. Luégo comenzó el enamorado Orfeo, al són de su arpa, á cantar tan dulcemente, que no hay sabello decir; y volviendo el rostro á la hermosa Felismena, dió principio á los versos siguientes:

Escucha, Felismena, el dulce canto
de Orfeo, cuyo amor tan alto ha sido:
suspende tu dolor, Selvagia, en tanto

que canta un amador de amor vencido:
 olvida ya, Belisa, el triste llanto:
 ayudá un triste, ¡oh ninfas! que ha perdido
 sus ojos por mirar; y vos, pastores,
 dejad un poco estar el mal de amores.
 No quiero yo cantar, ni Dios lo quiera,
 aquel proceso largo de mis males;
 ni cuando yo cantaba de manera,
 que atraía las plantas y animales;
 ni cuando á Plutón ví, que no debiera,
 y suspendí las furias infernales;
 ni cómo volví el rostro á mi señora,
 cuyo tormento aún vive hasta ahora.

Mas cantaré con voz suave y pura
 la grande perfección, la gracia extraña,
 el sér, valor, beldad sobrenatura
 de las que hoy dan valor y lustre á España.
 Mirad pues, ninfas, ya la hermosura
 de nuestra gran Diana y su compañía,
 que allí está el fin, allí veréis la cima
 de lo que contar puede lengua y pluma.
 Los ojos levanta: mirando aquella
 que en la suprema silla está sentada,
 el cetro y la corona junto á ella,
 y de otra parte la fortuna armada:
 esta es la luz de España y clara estrella,
 con cuya asistencia esta tan empuñada,
 su nombre ¡oh ninfas! es doña María,
 gran reina de Bohemia, Austria y Hungría.

La otra junto á ella es doña Juana
 de Portugal princesa, y de Castilla
 infanta, á quien quise fortuna hermosa
 el cetro, la corona y alta silla,
 y á quien la muerte ha tan conmovida,
 que aun ella á sí se espanta y maravilla
 de ver cuán presto en sangrientos sus brazos
 en quien fué espejo y luz se desvaneció.

Mirad, ninfas, la gran doña María
 de Portugal infanta soberana
 cuya hermosura y gracia sube hoy día



á dó llegar no puede vista humana :
mirad que aunque fortuna allí porfia,
la vence el gran valor que della mana,
y no son parte el hado, tiempo y muerte
para vencer su gran bondad y suerte.

Aquellas dos que tiene allí á su lado,
y el resplandor del sol han suspendido,
las mangas de oro, sayas de brocado,
de perlas y esmeraldas guarnecido,
cabellos de oro fino, crespo, ondado,
sobre los hombros suelto y esparcido,
son hijas del infante lusitano,
Duarte valeroso, y gran cristiano.

Aquellas dos duquesas señaladas
por luz de hermosura en nuestra España,
que allí veis tal al vivo dibujadas
con una perfección y gracia extraña,
de Nájera y de Sesa son llamadas,
de quien la gran Diana se acompaña,
por su bondad, valor y hermosura,
saber y discreción sobrenatura.

Veis un valor no visto en otra alguna,
veis una perfección jamás oída,
veis una discreción cual fué ninguna,
de hermosura y de gracia guarnecida,
veis la que está domando á la fortuna,
y á su pesar la tiene allí rendida,
la gran doña Leonor Manuel se llama,
de lusitana luz, que al orbe inflama.

Doña Luísa Carrillo, que en España
la sangre de Mendoza ha esclarecido,
de cuya hermosura y gracia extraña
el mismo Amor de amor está vencido,
es la que á nuestra Dea así acompaña,
que de la vista nunca la ha perdido,
de honestas y de hermosas claro ejemplo,
espejo y clara luz de nuestro templo.

Veis una perfección tan acabada,
de quien la misma fama es envidiosa,
veis una hermosura más fundada

en gracia y discrecion que en otra cosa
 que por favor o linage ser amada.
 porque e a mi me lo es ser hermosa
 es doña Eufasia de la que se nombra
 digna de mi amor y gran ventura
 Aquella hermosa peregrina
 no vista en otra parte que en ella
 que a cualquier ser amada se llama
 y no hay poder de amor que entienda e doña
 de carnes vestida y no hay otra
 de si misma e de su amor e de aquella
 doña Maria de Aragon se llama
 en quien se cumple lo que en la fama
 Sabes quien es adora que se llama
 Diana y no a modesta y no a pura
 que en gracia y discrecion es igual
 y sobrepuja a todas las otras
 y así igualmente es ella el ser y el gozar
 sería seguir el trabajo y el dolor
 Doña Isabe Menique se llama
 que al fiero Mario se llama su amor
 Doña Maria Nando se llama su amor
 Osorio se llama el que ella se llama
 cuya hermosa y grande es su fama
 al mismo amor se llama su amor
 y esta nuestra gran fortuna se llama
 de ver a tanto amor y tanta gloria
 loallas seguir en su amor
 la fama y a favor de su amor
 Aquella hermosa y hermosa
 cada una es una cosa y una cosa
 su hermosa y hermosa y hermosa
 son hoy el día y son la fama y el mundo
 al vivo me parece el mundo
 de la que a mi amor se llama y hermosa
 doña Beatriz de Aragon se llama
 con la hermosa y hermosa y hermosa
 E claro se que ver a los hermosos
 y así y así son favor y hermosa
 la que de mi amor se llama su amor

del arco, aljaba y flechas no curando,
cuyo divino rostro está diciendo
muy más que yo sabré decir loando,
doña Juana es de Zárate, en quien vemos
de hermosura y de gracia los extremos.
Doña Ana Osorio y Castro está cabe ella,
de gran valor y gracia acompañada.
Ni deja entre las bellas de ser bella,
ni en toda perfección muy señalada;
más su infelice hado usó con ella
de una crueldad no vista ni pensada,
porque al valor, linaje y hermosura
no fuese igual la suerte y la ventura.
Aquella hermosura guarnecida
de honestidad y gracia sobrehumana,
que con razón y causa fué escogida
por honra y prez del templo de Diana,
contino vencedora y no vencida,
su nombre, oh ninfas! es doña Juliana,
de aquel gran Duque nieta, y Condestable,
de quien yo callaré, la fama hable.
Mirad de la otra parte la hermosura
de las ilustres damas de Valencia,
á quien mi pluma ya de hoy más procura
perpetuar su fama y su excelencia:
aquí, fuente Helicon, el agua pura
otorga, y tú, Minerva, presta ciencia
para saber decir quién son aquellas,
que no hay cosa que ver después de vellas.
Las cuatro estrellas ved resplandecientes
de quien la fama tal valor pregona,
de tres insignes reinos descendientes,
y de la antigua casa de Cardona:
de la una parte duques excelentes,
de la otra el trono, el cetro, la corona,
del de Segorbe hijas, cuya fama
del Borea al Austro y Euro se derrama.
La luz del Orbé y flor de nuestra España,
el fin de la beldad y hermosura,
el corazón real que la acompaña,



el sér, valor, bondad sobrenatura,
aquel mirar, que en verlo desengaña
de no poder llegar allí criatura.
doña Ana de Aragón se nombra y llama,
á do por el amor causo la fama.

Doña Beatriz su hermana tanto della
veréis, si tanta luz podeis miralla:
quien no podre alabar es sola ella,
pues no hay poderle hacer su agravialla:
aquel pintor que tanto hizo en ella,
se queda el cargo de poder loalla,
que á do no llega entendimiento humano,
llegar mi fiado ingenio es muy en vano.

Doña Francisca de Aragón quisiera
mostraros, pero siempre está escondida:
su vista soberana es de manera,
que á nadie que la ve deje con vida:
por eso no parecerá oír quien pudieta
mostraros esta luz que á mundo ovida:
porque el pintor que tanto hizo en ella,
los pasos le ataje de mercedella.

Á doña Magdalena estáis mirando
hermana de las tres que os he mostrado
miradla bien, veréis que está robando
á quien la mira y vive descontento:
su grande hermosura amenaza
está, y el fiero Amor el arte arrojando,
porque no pueda nadie sin ella miralla
que no la rinda ó mate sin esperarla.

Aquellos dos luceros que á porta
acá y allá sus rayos van mostrando
y á la excelente casa de Grandia
por tan insigne y alta señalada,
su hermosura y su sacra sube hoy día
muy mas que nadie suba imaginando
quien ve tan Margarita y Magdalena,
que no temas de amor la mortífica pena.
¿Queréis, hermosos niños, ver lo que
que el seso más admira y desatina?
Mira una niña mas que es, sí, hermosa.

pues quién es ella ó él, jamás se atina :
el nombre de la Fénix más hermosa
es en Valencia doña Catalina
Milán, y en todo el mundo hoy es llamada
la más discreta, hermosa y señalada.
Alzad los ojos, y veréis de frente
del caudaloso río y su ribera,
peinando sus cabellos la excelente
doña María Pexón y Zanoguera,
cuya hermosura y gracia es evidente,
y en discreción la prima y la primera :
mirad los ojos, rostro cristalino,
y aquí puede hacer fin vuestro camino.
Las dos mirad que están sobrepujando
á toda discreción y entendimiento,
y entre las más hermosas señalando
se van por sólo un par, sin par ni cuento .
los ojos que las miran sojuzgando,
pues nadie las miró que viva exento.
¿ Ved qué dirá quien alabar promete
las dos Beatrices, Vique y Fenollete ?
Al tiempo que se puso allí Diana
con su divino rostro y excelente,
salió un lucero luégo, una mañana
de Mayo muy serena y refulgente :
sus ojos matan, y su vista sana,
despunta allí el amor su flecha ardiente :
su hermosura hable y testifique,
ser sola y sin igual doña Ana Vique.
Volved, ninfas, veréis doña Teodora
Carroz, que del valor y hermosura
la hace el tiempo reina y gran señora
de toda discreción y gracia pura :
cualquiera cosa suya os enamora,
ninguna cosa vuestra os asegura
para tomar tan grande atrevimiento,
como es poner en ella el pensamiento.
Doña Ángela de Borja contemplando
veréis que está, pastores, en Diana,
y en ella la gran Dea está mirando

la gracia y hermosura soberana:
Cupido allí á sus pies está liorando,
y la hermosa ninfa muy ufana,
en ver delante della estar rendido
aquel tirano fuerte y tan temido.
De aquella ilustre cepa Zanoguera
salió una flor tan extremada y pura,
que siendo de su edad la primavera,
ninguna se le iguala en hermosura:
de la excelente madre es heredera:
en todo cuanto pudo dar natura:
y así doña Jeronima ha llegado
en gracia y discrecion al sumo grado.
¿Queréis quedar, oh ninfas! admiradas
en ver lo que á ninguna dio ventura?
¿queréis al puro extremo ver llegadas
valor, saber, bondad y hermosura?
Mirad doña Verónica Mazadas,
pues sólo verla os dice y asegura,
que todo sobra, y nada falta en ella,
sino es quien pueda ó piense merecilla.
Á doña Luisa Peñarroja vemos
en hermosura y gracia mas que humana,
en toda cosa llega á los extremos,
y á toda hermosura vence y gana:
no quiere el crudo amor que la miremos,
y quien la vió, si no la ve, no sana,
aunque después de vista el crudo fuego
en su vigor y fuerza vuelve luego.
Ya veo, ninfas, que miráis aquella,
en quien estoy continuo contemplando,
los ojos se os irán por fuerza á ella,
que aun los del mismo amor está robando:
mirad la hermosura que hay en ella,
mas ved que no ceguéis quizá mirando
á doña Juana de Cardona, estrella,
que el mismo amor está rendido á ella.
Aquella hermosura no pensada
que veis, si verla cabe en vuestro vaso,
aquella cuya suerte fué extremada.

pues no teme fortuna, tiempo y caso :
aquella discreción tan levantada,
aquella que es mi musa y mi parnaso,
Juana Ana, es catalana, fin y cabo
de lo que en todas por extremo alabo.

Cabe ella está un extremo no vicioso,
mas en virtud muy alto y extremado,
disposición gentil, rostro hermoso.
cabellos de oro y cuello delicado,
mirar que alegre, movimiento airoso,
juicio claro y nombre señalado,
doña Ángela Fernando, á quien natura
conforme al nombre dió la hermosura.

Veis más aquella doña Mariana,
que de igualalle nadie está segura,
miradla junto á la excelente hermana,
veréis en poca edad gran hermosura,
veréis con ella nuestra edad ufana,
veréis en pocos años gran cordura,
veréis que son las dos el cabo y suma
de cuanto decir puede lengua ó pluma.

Las dos hermanas Borjas escogidas,
Hipólita, Isabel, que estáis mirando,
de gracia y perfección tan guarnecidas,
que al sol su resplandor está cegando :
miradlas, y veréis de cuantas vidas
su hermosura siempre va triunfando :
mirad los ojos, rostro y los cabellos,
que el oro queda atrás y pasan ellos.

Mirad doña María Zanoguera,
la cual de Cataroja es hoy señora,
cuya hermosura y gracia es de manera,
que á toda cosa vence y la enamora :
su fama resplandece por do quiera,
y su virtud la ensalza cada hora ;
pues no hay que desear después de vella,
¿ quién la podrá loar sin ofendella ?

Doña Isabel de Borja está de frente,
y el fin y perfección de toda cosa,
mirad la gracia, el sér y la excelente

otras muy apacibles á la vista. En medio del jardín estaba una piedra negra sobre cuatro pilares de metal, y en medio della un sepulcro de jaspe, que cuatro ninfas de alabastro en las manos sostenían: en torno dél estaban muchos blandones y candeleros de fina plata muy bien labrados, y en ellos hachas blancas ardiendo. En torno de la capilla había algunos bultos de caballeros y damas, unos de metal, otros de alabastro, otros de mármol jaspeado y de otras diferentes materias. Mostraban estas figuras tan gran tristeza en el rostro, que la pusieron en el corazón de la hermosa Felismena y de todos los que el sepulcro veían. Pues mirándolo muy particularmente, vieron que á los piés dél en una tabla de metal, que una muerte tenía en las manos, estaba este letrero:

Aquí reposa Doña Catalina
de Aragón y Sarmiento, cuya fama
al alto cielo llega y se avecina,
y desde el Borea al Austro se derrama:
matéla siendo muerta tan aína,
por muchos que ella ha muerto siendo dama:
aquí está el cuerpo, el alma allá en el cielo,
que no la mereció gozar el suelo.

Después de leído el epigrama, vieron como en lo alto del sepulcro estaba una águila de mármol negro con una tabla de oro en las uñas, y en ella estos versos:

Cual quedaría, oh muerte! el alto cielo,
sin el dorado Apolo y su Diana,
sin hombre ni animal el bajo suelo,
sin norte el marinero en mar insana,
sin flor ni yerba el campo y sin consuelo,
sin rocío de aljófar la mañana,
así quedó el valor y la hermosura,
sin la que yace en esta sepultura.

Cuando estos dos letreros hubieron leído, y Belisa entendió por ellos quién era la hermosa ninfa que allí estaba sepultada, y lo mucho que nuestra España había perdido en perdella, acordándose de la temprana suerte del su Arsileo,

pude llegar al cabo del conocimiento della, y es esta : Afirman todos los que algo entienden, que el verdadero amor nace de la razón : y si esto es así, cuál es la causa por qué no hay cosa más desenfrenada en el mundo, ni que menos se deje gobernar por ella? Felicia le respondió : Así como esa pregunta es más que de pastor, así era necesario que fuese más que mujer la que á ella respondiese : mas con lo poco que yo alcanzo, no me parece que porque el amor tenga por madre á la razón, se ha de pensar que él se limite ni gobierne por ella : antes se ha de presuponer, que después que la razón del conocimiento lo ha engendrado, las menos veces quiere que él gobierne. Y es de tal manera desenfrenado, que las más de las veces viene en daño y perjuicio del amante, pues por la mayor parte los que bien aman se vienen á desamar á sí mismos, que es contra razón y derecho de naturaleza, y esta es la causa por qué le pintan ciego y falto de toda razón. Y como su madre Venus tiene los ojos hermosos, así él desea siempre lo más hermoso. Pintanlo desnudo, porque el buen amor no puede disimularse con la razón, ni encubrirse con la prudencia. Píntanle con alas, porque velocísimamente entra en el ánimo del amante, y cuanto más perfecto es, con tanta mayor velocidad y enajenamiento de sí mismo va á buscar la persona amada : por lo cual decía Eurípides, que el amante vivía en el cuerpo del amado. Pintanlo asimismo flechando su arco, porque tira derecho al corazón, como á propio blanco ; y también porque la llaga de amor es como la que hace la saeta, estrecha en la entrada y profunda en lo intrínseco del que ama. Es esta llaga difícil de ver, mala de curar y muy tardía en sanar. De manera, Sireno, que no debes admirarte, aunque el perfecto amor sea hijo de razón, que no se gobierne por ella, porque no hay cosa que después de nacida menos corresponda al origen de adonde nació. Algunos dicen que no es otra la diferencia entre el amor vicioso y el que no lo es, sino que el uno se gobierna por razón y el otro no se deja gobernar por ella : y engañanse, porque aquel exceso é ímpetu, no es más propio del amor deshonesto que del honesto, antes es una propiedad de cualquiera género de amor, salvo que el uno hace la virtud mayor, y el otro acrecienta más el vicio. ¿Quién puede negar que en el amor verdaderamente honesto no se hallan maravillosos y excesivos

efectos? Preguntarlo a muchos, que por sólo el amor de Dios no hicieron cuenta de sus personas, ni estimaron por el perder la vida, aun lo sabían, el premio que por ellas se esperaba, no daban mucho a lo que en la vida procurado, conservar sus personas y vida, para el premio de amor de la virtud y de alcanzar fama gloriosa, cosas que la razón ordinaria no permite, antes guía a cada uno a la manera que la vida pueda honestamente conservarse. Luego, cuantos ejemplos te podría yo traer de muchos que por sólo el amor de sus amigos perdieron la vida, y todos al fin lo pierden. Siempre! Dejemos este amor, volvamos a lo que de nosotros es la mujer. Has de saber, que se ama a la amada, tiene a su dama, aunque inflamada en desenfrenado amor, nace de la razón y del verdadero conocimiento, y mucho que por solas sus virtudes la juzga digna de ser amada, que este tal amor la mi parecer, si no me engano, no es ilícito ni deshonroso, porque todo el amor desta manera, no tira a otro fin, sino a querer la persona por ella misma, sin esperar otro interés ni galardón de sus amores; así que este es el que mi parecer dice, si puede responder a lo que en esta casa me has preguntado. Si'reno entonces le respondí: Yo estoy discretísimo, señora, satisfecho de lo que deseaba entender, y así creo, si estará según tu claro juicio de todo lo que quisiera saber de ti, aunque otro entendimiento era menester más abundante que el mío, para alcanzar lo mucho que tu palabras comprenden. Silvano, que con Polidora estaba hablando, le decía: Maravillosa cosa es, hermosa niña, ver a que sufre un triste corazón que a los trances de amor está sujeto, porque el menor mal que hace es quitarnos el juicio, perder la memoria de toda cosa, y henchirla de sólo él: vuelve agente de sí a todo hombre, y propio de la persona amada. Pues que nace el desventurado, que se ve enemigo de placer, amigo de soledad, lleno de pasiones, cercado de temores, turbado de espíritu, martirizado del seso, sustentado de esperanza, fatigado de pensamientos, afligido de molestias, traspasado de celos, lleno perpetuamente de suspiros, enojos y agravios que jamás le faltan! No que más me maravilla es, que siendo este amor tan intolerable y extremado en crueldad, no espere el espíritu apartarse de él, ni lo procure: mas antes tengo por enemiga a quien se lo aconseja. Bien está todo, dijo Polidora, pero yo sé muy bien

que por la mayor parte los que aman tienen más de palabras que de pasiones. Señal es esa, dijo Silvano, que no las sabes sentir, pues no las puedes creer : y bien parece que no has sido tocada de este mal, ni plega á Dios que lo seas, el cual ninguno lo puede creer, ni la calidad y multitud de los males que de él proceden, sino el que participa de ellos. Como ¿qué piensas tú, hermosa ninfa, que hallándose continuamente el amante confusa la razón, ocupada la memoria, enagenada la fantasía y el sentido del excesivo amor fatigado, quedará lengua tan libre, que pueda fingir pasiones, ni mostrar otra cosa de la que siente? Pues no te engañes en eso que yo te digo, que es muy al revés de lo que tú lo imaginas. Vesme aquí donde estoy, que verdaderamente ninguna cosa hay en mí que se pueda gobernar por razón, ni aun la podrá haber en quien tan ageno estuviere de su libertad como yo : porque todas las sujeciones corporales dejan libre á lo menos la voluntad ; mas la sujeción de amor es tal, que la primera cosa que hace, es tomaros posesión de ella : ¿y quieres tú, pastora, que forme quejas y finja suspiros, el que de esta manera se ve tratado? Bien parece en fin que estás libre de amor, como yo poco há decía. Polidora respondió : Yo conozco, Silvano, que los que aman reciben muchos trabajos y aflicciones, todo el tiempo que no alcanzan lo que desean ; pero después de conseguida la cosa deseada, se les vuelve en descanso y contentamiento. De manera que todos los males que pasaban, más proceden del deseo, que de amor que tengan á lo que desean. Bien parece que hablas en mal que no tienes experimentado, dijo Silvano, porque el amor de aquellos amantes cuyas penas cesan después de haber alcanzado lo que desean, no procede su amor de la razón, sino de un apetito bajo, deshonesto. Selvagia, Belisa y la hermosa Cintia, estaban tratando cuál era la razón porque en ausencia las más de las veces se resfriaba el amor. Belisa no podía en ninguna manera creer que por nadie pudiese pasar tal deslealtad, diciendo, que pues siendo muerto el su Arsileo y estando bien segura de no verle más, le tenía el mismo amor que cuando vivía, ¿que cómo era posible, ni se podía sufrir, que nadie olvidase en ausencia los amores que en algún tiempo esperase ver? La ninfa Cintia le respondió : No podré, Belisa, responderte con tanta suficiencia como por ventura la materia lo requería, por cosa que no



se puede esperar del ingenio de una ninfa como yo: mas lo que á mí me parece es, que cuando uno se parte de la presencia de quien quiere bien, la memoria le queda por ojos, pues solamente ve lo que desea. Esta memoria tiene cargo de representar al entendimiento lo que contiene en sí: y del entenderse la persona que ama viene la voluntad, que es la tercera potencia del ánima, á engendrar el deseo, mediante el cual tiene el ausente pena por ver aquel que quiere bien. De manera que todos estos efectos se derivan de la memoria, como de una fuente donde nace el principio del deseo. Pues habéis de saber ahora, hermosas pastoras, que como la memoria sea una cosa que cuanto más va, más pierde su fuerza y vigor, olvidándose de lo que le entregaron los ojos, así también lo pierden las otras potencias, cuyas obras en ella tenían su principio. De la misma manera que á los ríos se les acabaría su corriente, si dejasen de manar las fuentes adonde nacen: y así como esto se entiende en el que parte, se entenderá también en el que queda. Y pensar tú, hermosa pastora, que el tiempo no curaría tu mal, si dejases el remedio de él en manos de la sabia Felicia, sería muy gran engaño: porque ninguno hay á quien ella no de remedio, y en el de amores más que en todos los otros. La sabia Felicia, que aunque estaba algo apartada, oyó lo que Cintia dijo, le respondió: No sería pequeña crueldad, poner yo el remedio de quien tanto lo há menester, en manos de médico tan espacioso como es el tiempo. Que puesto caso que algunas veces no lo sea, en fin las enfermedades grandes, si otro remedio no tienen sino el suyo, se han de gastar tan de espacio, que primero que se acabe la vida de quien las tiene. Y porque mañana pienso entender en lo que toca al remedio de la hermosa Felismena y de toda su compañía, y los rayos del dorado Apolo parece que van ya dando fin á su jornada, será bien que nosotros lo demos á nuestra plática y nos vamos á mi aposento, que ya la cena pienso que nos está aguardando. Y así se fueron en casa de la gran sabia Felicia, donde hallaron ya las mesas puestas debajo de unos parrales que estaban en un jardín que en la casa había. Y acabando de cenar, la sabia Felicia rogó á Felismena que contase alguna cosa, ora fuese historia ó algún acontecimiento que en la provincia de Vandalia hubiese sucedido: lo cual Felismena hizo, y con muy gentil gracia y donaire, comenzó á contar lo presente.

En tiempo del valeroso infante don Fernando, que después fué rey de Aragón, hubo un caballero en España, llamado Rodrigo de Narváez, cuya virtud y esfuero fué tan grande, que así en la guerra como en la paz alcanzó nombre muy principal entre todos los de su tiempo: y señaladamente se mostró cuando el dicho señor infante ganó de los moros la ciudad de Antequera; dando á entender en muchas empresas y hechos de armas que en la guerra sucedieron, un ánimo muy bravo, un corazón invencible y una liberalidad, median- te la cual el buen capitán no sólo era estimado de su gente, mas aun la agena hace suya, á cuya causa mereció, que des- pués de ganada aquella tierra, en recompensa, aunque des- igual á sus excelentes hechos, se le dió el Alcaldía y defensa della: y junto á esto se le dió también la de Alora, donde es- tuvo lo más del tiempo con cincuenta hidalgos escogidos á sueldo del rey, para defensa y seguridad de la fuerza. Los cuales con el buen gobierno de su capitán emprendían muy valerosas empresas en defensa de la fe cristiana, saliendo con mucha honra de ellas, y perpetuando su fama con los señala- dos hechos que en ellas hacían. Pues como sus ánimos fue- sen tan enemigos de la ociosidad, y el ejercicio de las armas fuese tan acepto al corazón del valeroso alcaide, una noche del verano, cuya claridad y frescura de un blando viento con- vidaba á no dejar de gozalla, el alcaide, con nueve de sus ca- balleros (porque los demás quedasen en guarda de la fuerza), armados á punto de guerra, se salieron de Alora por ver si los moros sus fronteros se descuidaban; y confiados en ser de noche pasaban por algún camino de los que cerca de la villa estaban. Pues yendo los nueve caballeros y su capitán vale- roso con todo el secreto posible, y con muy gran cuidado de no ser sentidos, llegaron á donde el camino por do iban se repartía en dos; y después de tener su consejo se acordaron de repartirse cinco por cada uno, con tal orden, que si los unos se viesen en algún aprieto, tocando una corneta serían socorridos de los otros. Y desta manera el alcáide y los cua- tros dellos echaron á la una mano y los otros cinco á la otra: los cuales yendo por el camino hablando en diversas cosas, y deseando cada uno dellos hallar en qué emplear su persona, y señalarse, como cada día acostumbraban hacer, oyeron no muy lejos de sí una voz de hombre, que suavísimamente can-

amor fuese señor de sus pensamientos, no dejó de volver sobre sí con mucho ánimo, y con la lanza en la mano comienza á escaramuzar con todos los cinco cristianos, á los cuales muy en breve dió á conocer que no era menos valiente que enamorado. Algunos dicen que vinieron á él uno á uno, pero los que han llegado al cabo con la verdad de esta historia, dicen que fueron todos juntos: y es razonable cosa de creer, que para prendelle irían todos, y que cuando viesen que se defendía, se apartarían los cuatro. Como quiera que sea, les puso en tanta necesidad, que derribando los otros tres, los otros dos le acometían con grandísimo ánimo: y no era menester poco, según el valiente adversario que tenían, porque puesto caso que anduviese herido en un muslo, aunque no de herida peligrosa, no era su esfuerzo de manera que aun las heridas mortales le pudiesen espantar. Pues habiendo perdido su lanza, puso las piernas al caballo haciendo muestras de huir. Los dos caballeros lo seguían, y él vuelve á pasar por entre ellos como un rayo, y en llegando á donde estaba uno de los tres que él había derribado, se dejó colgar del caballo, y tomando la lanza se volvió á enderezar con gran ligereza en la silla. Á esta hora uno de los escuderos tocó el cuerno, y él se vino á ellos, y los traía de manera, que si á aquella hora el valeroso alcaide no llegara, llevarán el camino de los tres compañeros que en el campo estaban tendidos. Pues como el alcaide llegó, y vido cuán valerosamente el moro se combatía, túvolo en mucho, y deseó en extremo probarse con él, y muy cortésmente le dijo: Por cierto, caballero, no es vuestra valentía y esfuerzo de manera que no se gane mucha honra en venceros: y si esta la fortuna me otorgase, no tenía más que pedille: mas aunque sé al peligro que me pongo con quien también se sabe defender, no dejaré de hacerlo, pues que ya en el acometello no puede dejar de ganarse mucho: y diciendo esto, hizo apartar los suyos, poniéndose el vencido por premio del vencedor. Y apartados que fueron, la escaramuza entre los dos valientes caballeros se comenzó. El valeroso Narvárez deseaba la vitoria, porque la valentía del moro le acrecentaba la gloria que con ella esperaba. El esforzado moro no menos que el alcaide la deseaba, y no con otro fin sino de conseguir el de su esperanza. Y así andaban los dos tan ligeros en el herirse, y tan osados en el acometerse, que



si el cansancio pasado y la herida que el moro tenía no se le estorbara, con dificultad hubiera el alcalde vitorioso de aquel hecho. Mas esto, y el no poder valerse de su caballo, muy claramente se le prometían, y no porque al moro se conociese punto de cobardía; mas como vio que en sola esta batalla le iba la vida, la cual él trocaría por el contentamiento que la fortuna entonces le negaba, se forzó cuanto pudo, y poniéndose sobre los estribos, dio al arcabuz una gran lanzada por encima del adarga, y con recieniendo aquel golpe, le respondió con otro en el brazo derecho, y atreviéndose en sus fuerzas, si á brazos viniesen, arremetió con él, y con tanta fuerza le abrazó, que sacándolo de la silla, dió con él en tierra, diciendo: Caballero, date por mí vencido, si mas no estimas serlo, que la vida en mi mano tienes. Metarme, respondió el moro, está en tu mano como dices; pero no me hará tanto mal la fortuna que pueda ser vencido sin que queriéndola que me he dejado vencer, esté satisfecho, no queda de la prisión á que mi desdicha me ha traído. No miro el alcalde tanto en las palabras de moro, que por entonces le preguntase á qué fin las decía; mas usando de aquella clemencia que el vencedor valeroso sabe usar con el desamparado de la fortuna, lo ayudó á levantar, y le mismo le apretó las lagas, las cuales no eran tan grandes que le estorbasen á subir en su caballo; y así todos juntos con la presa tomaron el camino de Alora. El alcalde no miró siempre en el moro puestos los ojos, pareciéndole de gentil talle y disposición. Acordábase de lo que le había visto hacer, y parecía demasiada tristeza la que llevaba para un ánimo tan grande; y porque también se juntaban á estos algunos suspiros que daban á entender mas pena de la que se podía pensar que debería en hombre tan valiente, y queriéndose informar mejor de la causa de esto, le dijo: Caballero, mira que el prisionero que en la prisión pierde el ánimo, aventara el derecho de la libertad, y que en las cosas de la guerra se mal de recibir las adversas con tan buen rostro, que se merezca por esta glorieza de ánimo gozar de tan prospera, y tú me parece que estos suspiros corresponden al valor y esfuerzo que te hemos mostrado, ni las heridas son tan grandes que se aventure la vida, la cual no has mostrado tener en tanto que por la honra no dejases olvidarla. Pues si otra es la tristeza, dime

porque por la fe de caballero te juro que use contigo de tanta amistad, que jamás te puedas quejar de habérmelo dicho. El moro, oyendo las palabras del alcaide, las cuales argüían un ánimo grande y magnánimo, y la oferta que le había hecho de ayudalle, parecióle discreción muy grande no encubrielle la causa de su mal, pues sus palabras le daban tan grande esperanza de remedio: y alzando el rostro que con el peso de la tristeza lo llevaba inclinado, le dijo: ¿Cómo te llamas, caballero, que tanto esfuerzo me pones, y tanto sentimiento muestras tener de mi mal? Eso no te negaré yo, dijo el alcaide. Á mí me llaman Rodrigo de Narváez: soy alcaide de Alora y Antequera: tengo aquellas dos fuerzas por el rey de Castilla mi señor. Cuando el moro le oyó esto, con un semblante algo más alegre que hasta allí, le dijo: En extremo me huelgo que mi mala fortuna traiga un descuento tan bueno como es haberme puesto en tus manos, de cuyo esfuerzo y virtud muchos días há que soy informado; y aunque más cara me costase la experiencia, no me puedo agraviar; pues como digo, me desagravia verme en poder de una persona tan principal. Y porque ser vencido de ti me obliga á tenerme en mucho, y que de mí no se entienda flaqueza sin tan gran ocasión, que no sea en mi mano dejar de tenella, suplicote por quien eres, que mandes apartar tus caballeros para que entiendas que no sólo el dolor de las heridas, ni tampoco la pena de haberme tú preso es causa de mi tristeza. El alcaide, oyendo estas razones al moro, túvolo en mucho, y porque en extremo deseaba informarse de su sospecha, mandó á sus caballeros que fuesen algo delante, y quedando solos los dos, el moro sacando del alma un profundo suspiro, dijo de esta manera: Valeroso alcaide, si la experiencia de tu gran virtud no me la hubiese el tiempo puesto delante los ojos, muy excusadas serían las palabras que tu voluntad me fuerza á decir, ni la cuenta que te pienso dar de mi vida, que cada hora es cercada de mil desasosiegos y sospechas, la menor de las cuales te parecerá peor que mil muertes. Mas como de una parte me asegura lo que digo, y de la otra que eres caballero, y que no habrás oído, ó habrá pasado por ti semejante pasión que la mía, quiero que sepas que á mí me llaman Abindarráez el mozo, á diferencia de un tío mío, hermano de mi padre, que tiene el mismo apellido. Soy de los abencerrajes de Granada,

con quien solían acompañarse: lloraban las damas á quien servían: lloraba toda la ciudad la honra y autoridad que tales ciudadanos le daban. Las voces y alaridos eran tantos que parecían hundirse. El rey que á todas estas lágrimas y sentimiento cerraba los oídos, mandó que se ejecutase la sentencia, y de todo aquel linaje no quedó hombre que no fuese degollado aquel día, salvo mi padre y un tío mío, los cuales se halló que no habían sido en esta conjuración. Resultó más de este miserable caso, derriballes las casas, apregonallos el rey por traidores, confiscalles sus haciendas, y que ningún abencerraje más pudiese vivir en Granada, salvo mi padre y mi tío: con condición, que si tuviesen hijos, á los varones enviasen luégo en naciendo á criar fuera de la ciudad, para que nunca volbiesen á ella: y que si fuesen hembras, que siendo de edad las casasen fuera del reino. Cuando el alcaide oyó el extraño cuento de Abindarráez y las palabras con que se quejaba de su desdicha, no pudo tener las lágrimas que con ellas no mostrase el sentimiento que de tan desastrado caso debía sentirse, y volviéndose al moro, le dijo: Por cierto, Abindarráez, tú tienes grandísima ocasión de sentir la gran caída de tu linaje, del cual yo no puedo creer que se pusiese en hacer tan gran traición: y cuando otra prueba no tuviese sino proceder de ella un hombre tan señalado como tú, bastaría para yo creer que no podría caber en ellos malidad. Esta opinión que tienes de mí, respondió el moro, Alá te la pague, y él es testigo que la que generalmente se tiene de la bondad de mis pasados es esa misma. Pues como yo naciese al mundo con la misma ventura de los míos, me enviaron por no quebrar el edicto del rey á criar á una fortaleza que fué de cristianos, llamada Cartama, encomendándome al alcaide de ella, con quien mi padre tenía antigua amistad, hombre de gran calidad en el reino, de grandísima verdad y riqueza; y la mayor parte que tenía era una hija, la cual es el mayor bien que yo en esta vida tengo, y Alá me le quite si yo en algún tiempo tuviere sin ella otra cosa que me dé contento. Con ésta me crié desde niño, porque también ella lo era, debajo de un engaño, el cual era pensar que éramos ambos hermanos, porque como tales nos tratábamos y por tales nos teníamos, y su padre como á sus hijos nos criaba. El amor que yo tenía á la hermosa Jarifa, que así se llamaba esta se-

nado y vencido. Entonces ella puso los ojos en mí más dulcemente al parecer, y quitándome la guirnalda la puso sobre su cabeza, pareciendo en aquel punto más hermosa que Venus, y volviendo el rostro hacia mí, me dijo: ¿Qué te parece ahora de mí, Abindarráez? Yo la dije: Paréceme que acabáis de vencer á todo el mundo, y que os coronan por reina y señora dél. Levantándose me tomó de la mano, diciéndome: Si eso fuera, hermano, no perdiérais vos nada. Yo sin la responder la seguí hasta que salimos de la huerta. De ahí á algunos días, ya que al crudo amor le pareció que tardaba mucho en acabar de darme el desengaño de lo que pensaba que había de ser de mí, y el tiempo queriendo descubrir la celada, venimos á saber que el parentesco entre nosotros era ninguno; y así quedó la afición en su verdadero punto. Todo mi contentamiento estaba en ella: mi alma tan cortada á medida de la suya, que todo lo que en su rostro no había me parecía feo, excusado y sin provecho en el mundo. Ya á este tiempo nuestros pasatiempos eran muy diferentes de los pasados, ya la miraba con recelo de ser sentido, ya tenía celos del sol que la tocaba, y aun mirándome con el mismo contento que hasta allí me había mirado, á mí no me lo parecía, porque la desconfianza propia es la cosa más cierta en un corazón enamorado. Sucedió que estando ella un día junto á la clara fuente de los jazmines, yo llegué, y comenzando á hablar con ella no me pareció que su habla y continencia se conformaba con lo pasado: rogóme que cantase, porque era una cosa que ella muchas veces holgaba de oír; y estaba yo aquella hora tan desconfiado de mí, que no creí que me mandaba cantar porque holgase de oírme, sino por entretenerme en aquello de manera que me faltase tiempo para decille mi mal. Yo que no estudiaba en otra cosa sino en hacer lo que mi señora Jarifa mandaba, comencé en lengua arábiga á cantar esta canción, en la cual la di á entender toda la crueldad que della sospechaba:

Si hebras de oro son vuestros cabellos,
á cuya sombra están los claros ojos,
dos soles, cuyo cielo es vuestra frente,
faltó rubí para hacer la boca,
faltó el cristal para el hermoso cuello,

faltó el diamante para el blanco pecho.
Bien es el corazón cual es el pecho,
pues flecha de metal de los cabellos,
jamás os hace que volváis el cuello,
ni que déis contento con los ojos:
pues esperad un sí de aquella boca,
de quien miró jamás con leda frente.
¿Hay más hermosa y desabrida frente
para tan duro y tan hermoso pecho?
¿Hay tan divina y tan airada boca?
¿Tan ricos y avarientos hay cabellos?
¿Quién vió crueles tan serenos ojos,
y tan sin movimiento el dulce cuello?
El crudo amor me tiene el lazo al cuello,
mudada y sin color la triste frente,
muy cerca de cerrarse están mis ojos,
el corazón se mueve acá en el pecho,
medroso y erizado está el cabello,
y nunca oyó palabras desa boca.
¡Oh más hermosa y más perfecta boca,
que yo sabré decir! ¡Oh liso cuello!
¡Oh rayos de aquel sol, que no cabellos!
¡Oh cristalina cara! ¡Oh bella frente!
¡Oh blanco, igual y diamantino pecho!
¿Cuándo he de ver clemencia en esos ojos?
Ya siento el nó en el volver los ojos,
oid si afirma pues la dulce boca:
mirad si está en su sér el duro pecho,
y como acá y allá meneas el cuello,
sentid el ceño en la hermosa frente;
¿pues qué podré esperar de los cabellos?
Si saben decir no el cuello y pecho,
si niega ya la frente y los cabellos,
¿los ojos qué harán y hermosa boca?

Pudieron tanto estas palabras, que siendo ayudadas del amor de aquella á quien se decían, yo ví derramar unas lágrimas que me enternecieron el alma, de manera que no sabré decir si fué mayor el contento de ver tan verdadero testimonio del amor de mi señora, ó la pena que recibí de la

ocasión de derramallas. Y llamándome me hizo sentar junto á sí, y me comenzó á hablar desta manera: Abindarráez, si el amor á que estoy obligada, después que me satisface de tu pensamiento, es pequeño, ó de manera que no pueda acabarse con la vida, yo espero que antes que dejemos solo el lugar donde estamos, mis palabras te lo dén á entender. No te quiero poner culpa de lo que las desconfianzas te hacen sentir, porque sé que es tan cierta cosa tenellas, que no hay en amor cosa que más lo sea. Mas para remedio desto, y de la tristeza que yo tenía en verme en algún tiempo apartada de ti, de hoy más te puedes tener por tan señor de mi libertad, como lo serás no queriendo rehusar el vínculo de matrimonio, lo cual ante todas cosas impide mi honestidad y el grande amor que tengo. Yo que estas palabras oí, haciéndome las esperar amor muy de otra manera, fué tanta mi alegría, que si no fué hincar los hinojos en tierra, besándole sus hermosas manos, no supe hacer otra cosa. Debajo desta palabra vivía algunos días con mayor contentamiento del que yo ahora sabré decir: quiso la ventura envidiosa de nuestra alegre vida quitarnos este dulce y alegre contentamiento, y fué desta manera: Que el rey de Granada por mejor cargo envió á mandar al alcaide de Cartama, que luégo dejase la fortaleza y se fuese á Coyn, que es aquel lugar frontero vuestro, y me dejase á mí en Cartama en poder del Alcaide que allí viniese. Sabida esta tan desastrada nueva por mi señora y por mí, juzgad vos, si en algún tiempo fuísteis enamorado, lo que los dos podríamos sentir. Juntámonos en un lugar secreto á llorar nuestra pérdida y apartamiento: yo la llamaba señora mía, alma mía, mi bien solo, y otros diversos nombres que el amor me mostraba. Decíale llorando: Apartándose vuestra hermosura de mí, ¿tendréis alguna vez memoria de este vuestro cautivo? Aquí las lágrimas y suspiros atajaban las palabras, y yo esforzándome para decir más, decía algunas razones turbadas, de que no me acuerdo, porque mi señora llevó mi memoria tras sí. ¿Pues quién podrá decir lo que mi señora sentía deste apartamiento, y lo que á mí me hacían sentir las lágrimas que por esta causa derramaba? Palabras me dijo ella entonces, que la memoria dellas bastaba para dar en que entender al sentimiento toda la vida. Y no te las quiero decir, valeroso alcaide, porque si tu pecho no ha sido

tocado de amor te pariteras. Miras que ya se va a morir, y tú
rías que quien se muere es el otro. ¿Qué te importa que él muera
que al fin de las fiebre muere? ¿Qué te importa que él muera
enfermedad de su madre? ¿Qué te importa que él muera
porque hubiese enfermado de su madre? ¿Qué te importa que él muera
Con esta promesa me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
manos por el cielo, que me levantas, me levantas, me levantas
luego por el cielo me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
aspiras y frías, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
en muy pocas horas, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
permanente, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
Miras que ya se va a morir, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
dormir, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
dónde se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
ellas talada un árbol, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
es que a espaldas que me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
ella engañado, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
de ver tanto dolor, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
de que me levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
razón tang, tang, tang, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
hasta que se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
por la mañana, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
a levantar, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
porque se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
para que se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
cosa nueva, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
la noche, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
nada que me levanta, me levantas, me levantas, me levantas
mejor motivo, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
razón, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
nada, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
y si se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
una que me levanta, me levantas, me levantas, me levantas
una que me levanta, me levantas, me levantas, me levantas
in un momento, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
y si se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
a desfogar, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
y si se levanta, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
un señor, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas
cualquiera, me levantas, me levantas, me levantas, me levantas

lo que más siento es que el término y coyuntura de mi bien se acaba esta noche. Déjame pues, cristiano, consolar entre mis suspiros: déjame desahogar mi lastimado pecho, regando mis ojos con lágrimas; y no juzgues esto á flaqueza, que fuera harto mayor tener ánimo para poder sufrir, sin hacer lo que hago, un tan desastrado y riguroso trance. Al alma le llegaron al valeroso Narvaez las palabras del moro, y no poco espanto recibió del extraño suceso de sus amores; y pareciéndole que para su negocio ninguna cosa podía dañar más que la dilación, le dijo: Abindarráez, quiero que veas que puede más mi virtud que tu mala fortuna; y si me prometes de volver á mi prision dentro de tercero día, yo te daré libertad para que sigas tu comenzado camino, porque me pesaría atajarte tan buena empresa. El abencerraje que aquesto oyó quiso echarse á sus piés, y díjole: Alcaide de Alora, si vos hacéis eso, á mí daréis la vida, y vos habréis hecho la mayor gentileza de corazón que nunca nadie hizo. De mí tomad la seguridad que quisiéredes por lo que me pedís, que yo cumpliré con vos lo que asentare. Entonces Rodrigo de Narváz llamó á todos sus compañeros, y díjoles: Señores: fiad de mí este prisionero, que yo salgo por fiador de su rescate. Ellos entonces dijeron, que ordenase á su voluntad de todo ello. Luégo el Alcaide tomando la mano derecha al abencerraje le dijo: ¿Vos prometéis como caballero de venir á mi castillo de Alora, y ser mi prisionero dentro del tercero día? Él le dijo: Sí, prometo. Pues id con la buena ventura; y si para vuestro camino tenéis necesidad de mi persona, ó de otra cosa alguna, también se hará. El moro se lo agradeció mucho, y tomó un caballo que el alcaide le dió, porque el suyo quedó de la refriega pasada herido, y aunque iba muy cansado y fatigado de la mucha sangre que con el trabajo del camino le salía, vuelta la rienda se fué camino de Coyn á mucha priesa. Rodrigo de Narváz y sus compañeros se volvieron á Alora, hablando en la valentía y buenas maneras del abencerraje. No tardó mucho el moro, según la priesa que llevaba, en llegar á la fortaleza de Coyn, donde yéndose derecho, como le era mandado, la rodeó toda hasta que halló una puerta falsa que en ella había, y detúvose un poco allí hasta reconocer todo el campo, y por ver si había de qué guardarse; y ya que lo vió todo sosegado tocó con el cuento

a lanza á la puerta, porque aquella era la seña que le ha-
dado la dueña que le fuese a llamar, y luego él se volvió
ó, y le dijo: Señor mío, vuestra tentadilla me ha dado un
gran sobresalto, mi señora se acordó de los peligros y subió
dónde ella está, y se escondió en un lugar secreto, y yo me
en un lugar secreto, y yo me escondí en un lugar secreto, y yo
su adarga y quitármela, y yo me escondí en un lugar secreto,
paso que pudieran por mí ser los que me quisieran por
escapiera hasta el aposento de la señora, y yo me escondí
la ya sentida su venida, y yo me escondí en un lugar secreto,
alio a recibir, y yo me escondí en un lugar secreto, y yo
abrazaron sin haberse dado cuenta de lo que me sucedía,
a que yo tornaron en el momento de la tentadilla, y yo
miedo, señor mío, yo me escondí en un lugar secreto, y yo
quest en gran trabajo, y yo me escondí en un lugar secreto,
his muer que por mí se acordó de los peligros y subió
ipre suceder de una cosa que yo me escondí en un lugar
ardado, mi señora se acordó de los peligros y subió

atañando su vida, y yo me escondí en un lugar secreto,
en rico aposento, y yo me escondí en un lugar secreto,
ba, y le dijo: Señor mío, vuestra tentadilla me ha dado
veáis y experimentéis, y yo me escondí en un lugar secreto,
umplier no se acordó de los peligros y subió
la que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
s para que los que yo me escondí en un lugar secreto,
seáis en el momento de la tentadilla, y yo me escondí
Dati hecho, señor mío, yo me escondí en un lugar secreto,
ajo de hombre a mujer, y yo me escondí en un lugar secreto,

II. Vuestro marido, y yo me escondí en un lugar secreto,
en el momento de la tentadilla, y yo me escondí en un lugar secreto,
dio de vuestro marido, y yo me escondí en un lugar secreto,
ma, pero yo me escondí en un lugar secreto, y yo
irre, con que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
endo, es, con que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
quido un hombre a mujer, y yo me escondí en un lugar secreto,
mo, es, con que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
re miedos, con que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
e los tales que yo me escondí en un lugar secreto, y yo
vi, porque yo me escondí en un lugar secreto, y yo
e que yo me escondí en un lugar secreto, y yo

perder el empacho y vergüenza que cobrastes cuando vos me recibistes á mí. Ella hizo lo mismo, y con esto se acostaron en su cama, donde con la nueva experiencia encendieron el fuego de sus corazones. En aquella empresa pasaron muy amorosas palabras y obras, que son más para consideración que no para escritura. El moro estando en tan gran alegría, súbitamente le vino un muy profundo pensamiento, y dejando llevarse dél paróse muy triste, tanto que la hermosa Jarifa lo sintió, y de ver tan súbita novedad quedó muy turbada, y estando atenta sintióle dar un muy profundo suspiro, revolviendo el cuerpo á todas partes. No pudiendo la dama sufrir tan gran ofensa de su hermosura y lealtad, y pareciéndole que en aquello se ofendía grandemente, levantándose un poco sobre la cama, con voz alegre y sosegada, aunque algo turbada, le dijo: ¿Qué es esto, Abindarráez? parece que te has entristecido con mi alegría: yo te oigo suspirar y dar sollozos, revolviendo el corazón y cuerpo á muchas partes: pues si yo soy tu bien y contentamiento, ¿cómo no me has dicho por quién suspiras? y si no lo soy, ¿por qué me engañaste? Si has hallado en mi persona alguna falta de menos gusto que imaginabas, pon los ojos en mi voluntad, que basta para encubrir muchas. Si sirves otra dama, dime quién es para que yo la sirva; y si tienes otra fatiga de que yo no soy ofendida, dí-mela, que yo moriré ó te sacaré della: y trabando dél con un gran ímpetu y fuerza de amor le volvió. Él entonces confuso y avergonzado de lo que había hecho, pareciéndole que no declararse sería darle ocasión de gran sospecha, con un apasionado suspiro le dijo: Esperanza mía, si yo no os quisiera más que á mí, no hubiera hecho semejante atrevimiento, porque el pesar que conmigo traía sufriera con buen ánimo cuando iba por mí solo: mas ahora que me obliga apartarme de vos, no tengo fuerzas para sufrillo; y porque no estéis más suspensa sin saber por qué, quiero deciros lo que pasa. Y luego le contó todo el hecho sin que faltase nada; y en fin de sus razones le dijo con hartas lágrimas: De suerte, señora, que vuestro cautivo lo es también del alcaide de Alora. Yo no siento la pena de la prisión que vos enseñastes á mi corazón á sufrir, mas vivir sin vos tendría por la misma muerte; y así veréis que mis suspiros se causan más de sobra de lealtad que de falta de ella. Y con esto se tornó á poner tan pen-

sativo y triste como antes que comenzase á decillo. Ella entonces con un semblante alegre le dijo: No os congojéis, Abindarráez, que yo tomo á mi cargo el remedio de vuestra fatiga: cuanto más que pues es verdad, que cualquier prisionero que haya dado la palabra de volver á la prisión cumplirá con enviar el rescate que se le puede pedir, ponedle vos mismo el nombre que quisiéredes, que yo tengo las llaves de todos los cofres y riquezas que mi padre tiene, y yo os las pondré todas en vuestro poder: enviad de todo ello lo que os pareciere á Rodrigo de Narváez, buen caballero, que os dió una vez libertad, y le fiastes el presente negocio, por lo cual le obliga ahora á usar de mayor virtud. Y yo creo se contentará con esto, pues teniéndoo en su poder ha de hacer por fuerza lo mismo de rescataros por lo que él pidiere. El abencerraje le respondió: Bien parece, señora, que el amor que tenéis no da lugar que me aconsejéis bien. Por cierto no caeré yo en tan gran yerro como este, porque si cuando venía á verme solo con vos estaba obligado á cumplir mi palabra, ahora que soy vuestro se extiende más la obligación. Yo mismo iré á Alora, y me pondré en las manos del alcaide della, y tras hacer yo lo que debo, haga la fortuna lo que quisiere. Pues nunca Dios quiera, dijo Jarifa, que yendo vos á ser preso yo quede libre, pues no lo soy. Yo quiero acompañaros en esta jornada, que ni el amor que os tengo, ni el miedo que he cobrado á mi padre de habelle ofendido me consentirán hacer otra cosa. El moro llorando de contentamiento la abrazó y la dijo: Siempre vais, alma mía, acrecentándome las mercedes: hágase lo que vos queréis, que así lo quiero yo. Con este acuerdo antes que fuese de día se levantaron, y proveídas algunas cosas al viaje necesarias, partieron muy secretamente para Alora, y como ya amanecía, por no ser conocida llevaba ella el rostro cubierto; y con la gran prisa que llevaban llegaron en muy breve tiempo á Alora, y yéndose derechos al castillo, como á la puerta tocaron fué luego abierta por las guardas que tenían noticia de lo pasado. El valeroso alcaide los recibió con mucha cortesía, y saliendo á la puerta: Abindarráez tomando á su esposa por la mano se fué á él, y le dijo: Mira, Rodrigo de Narváez, si te cumplo bien mi palabra, pues te prometí de volver un preso, y te traigo dos, que uno bastaba para vencer muchos. Ves aquí á mi señora, juzga si

he padecido con justa causa : recíbenos por tuyos, que yo fio mi persona y su honradez de tus manos. El alcaide holgó mucho, y dijo á la dama : Señora, yo no sé de vosotros cuál venció al otro, mas yo debo mucho á entrambos. Venid y reposaréis en vuestra casa, y tenedla de aquí adelante por tal, pues lo es su dueño. Con esto se fueron á su aposento, y de ahí á poco comieron porque venían cansados. El alcaide preguntó al moro, qué tal venía de sus llagas. Parece, dijo él, que con el camino las tengo algo enconadas y con dolor. La hermosa Jarifa muy alterada desto dijo : ¿Qué es esto, señor? Dijo él : Quien escapó de las vuestras, en poco tendrá todas las otras. Verdad es que de la escaramuza de anoche saqué dos pequeñas heridas, y el trabajo del camino, y el no haberme curado me ha hecho algún daño, pero todo es poco. Bueno será que os acostéis, dijo el alcaide, y vendrá un cirujano que yo tengo aquí en el castillo, y curaros ha. Luégo la hermosa Jarifa le hizo desnudar todavía alterada, pero con hartososiego y reposo en su rostro, por no le dar pena mostrando que la tenía. El cirujano vino, y mirándole las heridas dijo, que como habían sido en soslayo no eran peligrosas, ni tardarían en sanar mucho ; y con cierto remedio que luégo le hizo mitigó el dolor, y de ahí á cuatro días, como le curaba con tanto cuidado estuvo sano. Y acabando un día de comer el abencerraje, dijo al alcaide estas palabras : Rodrigo de Narváez, según eres discreto, por la manera de nuestra venida habrás entendido lo demás. Yo tengo esperanza que este negocio que ahora tan dañado está se ha de remediar por tus manos. Esta es la hermosa Jarifa, de quien te dije es mi señora y esposa : no quiso quedar en Coyn de miedo de su padre, porque aunque él no sabe lo que ha pasado, todavía se temió que este caso había de ser encubierto. Su padre está ahora con el rey de Granada, y yo sé que el rey te ama por tu esfuerzo y virtud, aunque eres cristiano. Suplícote alcan-ces dél que nos perdone, por haberse hecho esto sin su licencia y sin que él lo supiese, pues ya la fortuna lo rodeó y trajo por este camino. El alcaide les dijo : Consolaos, señores, que yo os prometo como hijodalgo de hacer cuánto pudiere sobre este negocio : y con esto mandó traer papel y tinta, y determinó de escribir una carta al rey de Granada, que en verdad y pocas palabras le dijese el caso, la cual dice así :

Muy poderoso rey de Granada. El alcaide de Alora Rodrigo de Narváez tu servidor, besa tus reales manos, y digo: Que Abindarráez, abencerraje, que se crió en Cartama, habiendo nacido en Granada, estando en poder del alcaide de la dicha fortaleza, se enamoró de la hermosa Jarifa su hija. Después por hacer merced al alcaide, le pasaste á Coyn. Los enamorados por asegurarse se desposaron entre sí: y llamado el abencerraje por el ausencia del padre della, fué á su fortaleza. Yo lo encontré en el camino, y en cierta escaramuza que con él tuve, en que se mostró muy valiente, esforzado y animoso, le gané por prisionero: y contándome su caso, apiadado y conmovido de sus ruegos, le hice libre por dos días; él fué, y se vió con su esposa, de suerte que en la jornada cobró á su esposa y perdió la libertad. Pues viendo ella que el abencerraje volvía á mi prisión, quiso venir con él: y así están ahora los dos en mi poder. Suplícote no te ofenda el nombre de abencerraje, pues éste y su padre fueron sin culpa de la conjuración contra tu real persona hecha, y en testimonio dello viven ellos ahora. Á tu alteza humildemente suplico el remedio destos tristes amantes se remate entre ti y mí: yo perdonaré su rescate dél, y libremente le soltaré. y manda tú al padre della, pues es tu vasallo, que á ella la perdone, y á él reciba por hijo: porque en ello, allende de hacerme á mí singular merced, harás aquello que de tu virtud y grandeza se espera.

Con esta carta despachó uno de sus escuderos, el cual llegando ante el rey. se la dió. El la tomó, y sabiendo cuya era, holgó mucho; porque á este solo cristiano amaba por su valor y persona. Y en leyéndola, volvió el rostro y vió al alcaide de Coyn, y tomándole aparte le dió la carta, diciéndole: Lee esta carta; y él la leyó, y en ver lo que pasaba recibió gran alteración. El rey dijo: No te congojes, aunque tengas causa, que ninguna cosa me pedirá el alcaide de Alora, que en pudiéndola hacer no lo haga; y así te mando vayas sin dilación á Alora y perdones á tus hijos y los llesves luego á tu casa, que en pago deste servicio yo te haré siempre mercedes. El moro lo sintió en el alma, mas viendo que no podía hacer menos, volviendo de buen continente, y sacando fuerzas de flaqueza como mejor pudo, dijo que así lo haría. Y partiéndose lo más presto que pudo llegó á Alora,

adonde ya por el escudero se sabía lo que pasaba y fué de todos bien recibido. El abencerraje y su hija parecieron ante él con harta vergüenza y le besaron las manos; él los recibió muy bien, y les dijo: No se trate de cosas pasadas: el rey me mandó que hiciese esto; yo os perdono el haberos casado sin que lo supiese. Y cuanto á lo demás, hija, vos escogiste mejor marido que yo os lo supiera dar. Rodrigo de Narváez holgó mucho de ver lo que pasaba, y les hacía muchas fiestas y banquetes. Un día acabando de comer les dijo: Yo tengo en tanto haber sido alguna parte para que este negocio esté en buen estado, que ninguna cosa me pudiera alegrar más; y así la honra de haberos tenido por mis prisioneros quiero por el rescate desta prisión. Vos, Abindarráez, sois libre, y para ello tenéis licencia de iros donde os pluguiere cada y cuando que quisiéredes. Él se lo agradeció mucho, y así se aderezaron para partir otro día, y acompañándolos Rodrigo de Narváez, salieron de Alora y llegaron á Coyn, donde se hicieron grandes fiestas y regocijos á los desposados. Las cuales fiestas pasadas, tomándolos un día aparte el padre, les dijo estas palabras: Hijos, ahora que sois señores de mi hacienda y estáis en sosiego, razón es que cumpláis con lo que debéis al alcaide de Alora, que no por haber usado con vosotros de tanta virtud y gentileza, es razón pierda el derecho de vuestro rescate, antes se le debe, si bien se mira, muy mayor. Yo os quiero dar cuatro mil doblas zaenes; enviádselas, y tenedle de aquí adelante, pues lo merece, por amigo, aunque entre él y vosotros sean las leyes diferentes. El abencerraje se lo agradeció mucho, y tomándolas las envió al alcaide metidas dentro de un mediano y rico cofre, y por no mostrarse de su parte corto y desagradecido, juntamente le envió seis muy hermosos y enjaezados caballos, con seis adargas y lanzas, cuyos hierros y recatones eran de fino oro. La hermosa Jarifa le escribió una muy amorosa carta, agradeciéndole mucho lo que por ella y sus cosas había hecho. Y no queriendo mostrarse menos liberal y agradecida que los demás, le envió una caja de ciprés muy olorosa, y dentro della mucha y muy preciosa ropa blanca para su persona. El alcaide valeroso tomó el presente, y agradeciéndolo mucho á quien se lo enviaba, repartió luego los caballos y adargas y lanzas por los hidalgos que le acompañaron la noche de la

escaramuza, tomando uno para sí, el que más le contentó, y la caja de ciprés con lo que la hermosa Jarifa le había enviado; y volviendo las cuatro mil doblas al mensajero, le dijo: Decid á la señora Jarifa que yo recibo las doblas en rescate de su marido, y á ella sirvo con ellas para ayuda de los gastos de su boda, porque por sola su amistad trocaré todos los intereses del mundo; y que tenga esta casa por tan suya como lo es de su marido. El mensajero se volvió á Coyn, donde fué bien recibido y muy loada la liberalidad del magnánimo capitán; cuyo linaje dura hasta ahora en Antequera, correspondiendo con magníficos hechos el origen donde proceden. Acabada la historia, la sabia Felicia alabó mucho la gracia y buenas palabras con que la hermosa Felismena la había contado; y lo mismo hicieron las que estaban presentes, las cuales tomando licencia de la sabia Felicia se fueron á reposar.

LIBRO QUINTO

Otro día por la mañana la sabia Felicia se levantó y se fué al aposento de Felismena, á la cual halló acabando de vestirse no con pocas lágrimas, pareciéndole cada hora de las que allí estaba mil años; y tomándola por la mano se salieron á un corredor que estaba sobre el jardín, adonde la noche antes habían cenado, y habiéndole preguntado la causa de sus lágrimas y consoládola con dalle esperanza que sus trabajos habrían el fin que ella deseaba, le dijo: Ninguna cosa hay hoy en la vida más aparejada para quitalla á quien quiere bien, que quitalle con esperanzas inciertas el remedio de su mal; porque no hay hora, en cuanto desta manera vive, que no le parezca tan espaciosa, cuanto las de la vida son apresuradas. Y porque mi deseo es que el vuestro se cumpla, y después de algunos trabajos consigáis el descanso que la fortuna os tiene prometido, os partiréis desta vuestra casa en el

mismo hábito en que veníades cuando á mis ninfas defendistes de la fuerza que los fieros salvajes les querían hacer; y tened entendido, que todas las veces que mi ayuda os fuere necesaria la hallaréis, sin que hayáis menester enviármela á pedir. Así que, hermosa Felismena, vuestra partida será luego, y confiad en Dios, que vuestro deseo habrá buen fin; porque si yo de otra suerte lo entendiera, bien podéis creer que no me faltaran otros remedios para haceros mudar el pensamiento, como á algunas personas lo he hecho. Muy grande alegría recibió Felismena de las palabras que la sabia Felicia le dijo, á las cuales respondió: No puedo alcanzar, discreta señora, con qué palabras podría encarecer, ni con qué obras podría servir la merced que de vos recibo. Dios me llegue á tiempo en que la experiencia os dé á entender mi deseo. Lo que mandáis pondré yo luego por obra, lo cual no puede dejar de sucederme muy bien, siguiendo el consejo de quien para todas las cosas sabe darme tan bueno. La sabia Felicia la abrazó, diciendo: Yo espero en Dios, hermosa Felismena, veros en esta casa con más alegría de la que lleváis. Y porque los dos pastores y pastoras nos están esperando, razón será que vaya á darme el remedio que tanto han menester. Y saliéndose ambas á dos á una sala, hallaron á Silvano, Sireno, Belisa y Selvagia que esperándolos estaban, y la sabia Felicia dijo á Felismena: Entretened, hermosa señora, vuestra compañía entretanto que yo vengo; y entrándose en un aposento, no tardó mucho en salir con dos vasos en las manos de fino cristal, con los pies de oro esmaltados, y llegando á Sireno, le dijo: Olvidado pastor, si en tus males hubiera otro remedio sino éste, yo te le buscara con toda diligencia posible; pero ya que no puedes gozar de aquella que tanto te quiso sin muerte agena, y ésta está en mano de solo Dios, es menester que recibas otro remedio para no desear cosa que es imposible alcanzalla. Y tú, hermosa Selvagia, y desamado Silvano, tomad este vaso, en el cual hallaréis grandísimo remedio para el mal pasado y principio para no menor contento, del cual vosotros estáis bien descuidados. Y tomando el vaso que tenía en la mano izquierda le puso en la suya á Sireno, y mandó que lo bebiese, y Sireno lo hizo luego; y Selvagia y Silvano bebieron ambos el otro, y en este punto cayeron todos tres en el suelo adormidos, de que no poco se

espantó Felismena y la hermosa Belisa que allí estaba, á la cual dijo la sabia Felicia : No te desconsueles, oh Belisa, que aun yò espero de verte tan consolada como la que más lo estuviese. Y hasta que la ventura se canse de negarte el remedio que para tan grave mal has menester, yo quiero que quedes en mi compañía. La pastora le quiso besar las manos por ello, Felicia no lo consintió, mas antes la abrazó, mostrándole mucho amor. Felismena estaba espantada del sueño de los pastores, y dijo á Felicia : Paréceme, señora, que si el descanso de estos pastores está en dormir, ellos lo hacen de manera que vivirán los más descansados del mundo. Felicia le respondió : No os espantéis de eso, porque el agua que ellos bebieron tiene tal fuerza, así la una como la otra, que todo el tiempo que yo quisiere dormirán, sin que baste ninguna persona á despertarlos. Y para que veáis si esto es así, probad á llamarlos. Felismena llegó entonces á Silvano, y tirándole por un brazo le comenzó á dar grandes voces, las cuales aprovecharon tanto como si no las diera ; y lo mismo le avino con Sireno y Selvagia, de lo que Felismena quedó asaz maravillada. Felicia le dijo : Pues más os maravillaréis cuando despierten, porque veréis la cosa más extraña que nunca vista ; y porque me parece que el agua debe haber obrado lo que es menester, yo los quiero despertar, y estad atenta porque oiréis maravillas. Y sacando un libro de la manga se llegó á Sireno, y en tocándole con él sobre la cabeza, el pastor se levantó luego en pié con todo su juicio, y Felicia le dijo : Díme, Sireno, ¿ si acaso vieses la hermosa Diana con su esposo, y estar los dos con todo el contentamiento del mundo, riéndose de los amores que tú con ella habías tenido, qué harías ? Sireno respondió : Por cierto, señora, ninguna pena me darían, antes les ayudaría á reir de mis locuras pasadas. Felicia le replicó : ¿ Y si acaso ella fuera ahora soltera, y se quisiera casar con Silvano y no contigo, qué harías ? Sireno le respondió : Yo mismo fuera el que tratara de concertallo. ¿ Qué os parece, dijo Felicia contra Felismena, si el agua sabe desatar los nudos que este perverso del Amor hace ? Felismena respondió : Jamás creyera yo, que ciencia de una persona pudiera llegar á tanto como esto ; y volviendo á Sireno le dijo : ¿ Qué es esto, Sireno, pues las lágrimas y suspiros con que manifestabas tu mal tan presto se

han acabado? Sireno le respondió: Pues que los amores se acabaron, no es mucho que se acabe lo que ellos me hacían hacer. Felismena le volvió á decir: ¿Qué es posible, Sireno, que ya no quieres bien ni amas á Diana? El mismo bien le quiero, dijo Sireno, que os quiero á vos y á cualquiera persona que no me haya ofendido. Y viendo Felicia cuán espantada estaba Felismena de la súbita mudanza de Sireno, le dijo: Con esta medicina curara yo, hermosa Felismena, vuestro mal; y el vuestro, pastora Belisa, si la fortuna no os tuviera guardadas para mayor contentamiento de lo que fuera veros en vuestra libertad. Y para que veáis cuán diferentemente ha obrado en Silvano y en Selvagia la medicina, bien será despertarlos, pues basta lo que han dormido; y poniendo el libro sobre la cabeza á Silvano, se levantó diciendo: ¡Oh hermosa Selvagia, cuán gran locura ha sido haber empleado en otra parte el pensamiento, después que mis ojos te vieron! ¿Qué es eso, Silvano, dijo Felicia, teniendo tan puesto el pensamiento en tu pastora Diana, tan súbitamente le pones ahora en Selvagia? Silvano le respondió: Discreta señora, como el navío que anda perdido por la mar sin poder tomar puerto seguro, así anduvo mi pensamiento en los amores de Diana todo el tiempo que la quise bien; mas ahora he llegado á un puerto, donde plega á Dios que sea tan bien recibido, como el amor que yo le tengo lo merece. Felismena quedó tan espantada del segundo género de mudanza que vió en Silvano, como del primero que en Sireno había visto; y díjole riendo: ¿Pues qué haces que no despiertas á Selvagia? que mal podrá oír tu pena una pastora que duerme. Silvano entonces, tirándola del brazo, la comenzó á decir á grandes voces: Despierta, hermosa Selvagia, pues despertaste mi pensamiento del sueño de las ignorancias pasadas. Dichoso yo, pues la fortuna me ha puesto en el mayor estado que se podía desear. ¿Qué es esto, no me oyes, ó no quieres responderme? Cata que no sufre el amor que te tengo no ser oído, oh Selvagia! no duermas tanto, ni permitas que tu sueño sea causa que el de la muerte dé fin á mis días. Y viendo que no aprovechaba llamarla, comenzó á derramar lágrimas en gran abundancia, que los presentes no pudieron dejar de ayudarle. Mas Felicia dijo: Silvano amigo, no te aflijas, que yo haré que responda Selvagia, y que la respuesta sea tal como tú

deseas; y tomándole por la mano le metió en un aposento, y le dijo: No salgas de ahí hasta que te llame; y luego volvió á do Selvagia estaba, y tocándola con el libro despertó, como los demás pastores habían hecho. Felicia dijo entonces á Selvagia: Pastora, muy descuidada duermes. Selvagia respondió: Señora, dime, ¿qué es de mi Silvano? ¿no estaba él junto conmigo? Ay Dios, ¿quién me lo llevó de aquí? ¿Si volverá? Y Felicia le dijo: Escucha. Selvagia, que parece que desatinas: has de saber que el tu querido Alanio está á la puerta, y dice que ha andado por muchas partes perdido en busca tuya, y trae licencia de su padre para casarse contigo. Esa licencia, dijo Selvagia, le aprovechará á él muy poco, pues no la tiene de mi pensamiento: Silvano ¿qué es dél? ¿á dó está? Pues como el pastor Silvano oyó hablar á Selvagia, no lo pudo sufrir sin salir luego á la sala donde estaba, y mirándose los dos con mucho amor, lo confirmaron tan grande entre sí, que sola la muerte bastó para acaballo: de que no poco contentamiento recibió Círceno y Felismena, y aun la pastora Belisa. Felicia les dijo: Razón será, pastores y hermosa pastora, que os volváis á vuestros ganados, y tened entendido que mi favor jamás os podrá faltar, y el fin de vuestros amores sea cuando por matrimonio cada uno se ayunte con quien desea. Yo terné cuidado de avisaros cuando sea tiempo. Y vos, hermosa Felismena, aparejaos para la partida, porque mañana cumple que partáis de aquí. En esto entraron todas las ninfas por la puerta de la sala, las cuales ya sabían el remedio que la sabia Felicia había puesto en el mal de los pastores, de lo cual recibieron grandísimo placer: mayormente Dorida, Cintia y Polidora, por haber sido ellas la más principal ocasión de su contentamiento. Los dos nuevos enamorados no entendían en otra cosa sino en mirarse uno á otro con tanta afición y blandura como si hubiera mil años que hubieran dado principio á sus amores: y aquel día estuvieron allí todos con grandísimo contentamiento, hasta que otro día de mañana despidiéndose los dos pastores y pastora de la sabia Felicia y de Felismena y de Belisa, y asimismo de todas aquellas ninfas, se volvieron con grandísima alegría á su aldea, donde aquel mismo día llegaron, y la hermosa Felismena, que ya aquel día se había vestido en traje de pastora, despidiéndose de la sabia Felicia, y siendo muy parti-

cularmente avisada de lo que había de hacer, con muchas lágrimas la abrazó; y acompañada de todas aquellas ninfas se salieron al gran patio que delante de la puerta estaba, y abrazando á cada una por sí, se partió por el camino donde la guiaron. No iba sola Felismena este camino, ni aun sus imaginaciones la daban lugar á que lo fuese; pensando iba en lo que la sabia Felicia le había dicho, y por otra parte considerando la poca ventura que hasta allí había tenido en sus amores, le hacía dudar de su descanso. Con esta contrariedad de pensamientos iba lidiando, los cuales aunque por una parte la cansaban, por otra la entretenían, de manera que no sentía la soledad del camino. No hubo andado mucho por en medio de un hermoso valle, cuando á la caída del sol vió de lejos una choza de pastores, que entre unas encinas estaba á la entrada de un bosque, y persuadida de la hambre se fué hacia ella, y también porque la siesta comenzaba de manera que sería forzado pasalla debajo de aquellos árboles. Llegando á la choza oyó que un pastor decía á una pastora que allí estaba: No me mandes, Amarilida, que cante, pues entiendes la razón que tengo de llorar todos los días que el alma no desampare estos cansados miembros, que puesto caso que la música es tanta parte para hacer acrecentar la tristeza del triste, como la alegría del que más contento vive, no es mi mal de suerte que pueda ser disminuído, ni acrecentado con ninguna industria humana. Aquí tienes tu zampoña; tañe y canta, pastora, que muy bien lo puedes hacer, pues tienes el corazón libre y la voluntad exenta de las sujeciones de amor. La pastora le respondió: No seas, Arsileo, avariento de lo que naturaleza con tan larga mano te ha concedido, pues quien te lo pide sabrá complacerte en lo que tú quisieres pedirle. Canta si es posible aquella canción, que á petición de Argasto hiciste en nombre de tu padre Arsenio, cuando ambos serviades á la hermosa Belisa. El pastor le respondió: Extraña condición es la tuya, oh Amarilida! que siempre me pides haga lo que menos contento me da. ¿Qué haré que por fuerza he de complacerte? y no por fuerza, que asaz de mal aconsejado sería quien de su voluntad no te sirviese. Mas ya sabes cómo mi fortuna me va á la mano todas las veces que algún alivio quiero tomar; oh Amarilida! ¿viendo la razón que tengo de estar contino llorando me mandas cantar?

¿Por qué quieres ofender á las ocasiones de mi tristeza? plega á Dios que nunca mi mal vengas á sentirlo en causa tuya propia, porque tan á tu costa no te informe la fortuna de mi pena. Ya sabes que perdí á Belisa, ya sabes que vivo sin esperanza de cobrarla, ¿por qué me mandas cantar? Mas no quiero que me tengas por descomedido, que no es de mi condición serlo con las pastoras á quien todos estamos obligados á complacer. Y tomando un rabel que cerca de sí tenía, le comenzó á templar para hacer lo que la pastora le mandaba. Felismena que acechando estaba, oyó muy bien lo que el pastor y pastora pasaban. Y cuando vió que hablaban en Arsenio y Arsileo, servidores de la pastora Belisa, á los cuales tenía por muertos, según lo que Belisa había contado á ella y á las ninfas y pastoras, cuando en la cabaña de la isleta la hallaron, verdaderamente pensó que veía ser alguna visión ó cosa de sueño. Y estando atenta, vió cómo el pastor comenzó á tocar el rabel tan divinamente que parecía cosa del cielo: y habiendo tañido un poco, con una voz más angélica que de hombre humano, dió principio á esta

CANCIÓN

¡Ay vanas esperanzas! ¿cuántos días
anduve hecho siervo de un engaño?
¿y cuán en vano mis cansados ojos
con lágrimas regaron este valle?
pagádome han amor y la fortuna,
pagado me han, no sé de qué me quejo.
Gran mal debo pasar, pues yo me quejo,
que hechos á sufrir están mis ojos,
los trances del amor y la fortuna.
¿Sabéis de quién me agravio? de un engaño,
de una cruel pastora deste valle,
dó puse por mi mal mis tristes ojos.
Con todo mucho debo yo á mis ojos,
aunque con el dolor, dellos me quejo,
pues ví por causa suya en este valle
la cosa más hermosa que en mis días
jamás pensé mirar, y no me engaño,
pregúntenlo al amor y la fortuna.

Aunque por otra parte la fortuna,
el tiempo, la ocasión, los tristes ojos,
el no estar celoso del engaño,
causaron todo el mal de que me quejo :
y así pienso acabar mis tristes días,
contando mis pasiones á este valle.

Si el río, el soto, el monte, el prado, el valle,
la tierra, el cielo, el hado, la fortuna,
las horas, los momentos, años, días,
el alma, el corazón, también los ojos,
agravian mi dolor cuando me quejo,
¿ por qué decís, pastora, que me engaño ?

Bien sé que me engaño, mas no es engaño,
porque de haber yo visto en este valle
tu extraña perfección, jamás me quejo,
sino de ver que quiso la fortuna
dar á entender á mis cansados ojos,
que allá vería el remedio tras los días.

Y son pasados años, meses, días
sobre esta confianza, y claro engaño,
cansados de llorar mis tristes ojos,
cansados de escucharme el soto, el valle,
y al cabo me responde la fortuna
burlándose del mal de que me quejo.

Mas, ¡ oh triste pastor ! ¿ de qué me quejo
sino es de no acabarse ya mis días ?
por dicha era mi esclava la fortuna ?
halo ella de pagar si yo me engaño ?
no anduve libre, exento en este valle ?
quién me mandaba á mí alzar los ojos ?

¿ Mas quién podrá tan bien domar sus ojos ?
ó cómo viviré sino me quejo,
del mal que amor me hizo en este valle ?
Mal haya un mal que dura tantos días,
mas no podrá tardar sino me engaño,
que muerto no dé fin á mi fortuna.

Venir suele bonanza tras fortuna,
mas nunca la verán jamás mis ojos,
ni aun yo pienso caer en este engaño,
bien basta ya el primero de quien quejo,

y quejaré, pastora, cuantos días
durare la memoria deste valle.
Si el mismo día, pastora, que en el valle
dió causa que te viese mi fortuna,
llegara el fin de mis cansados días,
ó al menos viera esquivos esos ojos,
cesara la razón con que me quejo,
y no pudiera yo llamarme á engaño.
Mas tú determinando hacerme engaño,
cuando me viste luégo en este valle,
mostrábaste benigna, ved si quejo
con razón de amor y de fortuna:
después no sé por qué vuelves tus ojos,
cansar te deben ya mis tristes días.
Canción, de amor y de fortuna quejo,
y pues duró un engaño tantos días,
regad, ojos, regad el soto, el valle.

Esto cantó el pastor con muchas lágrimas, y la pastora lo oyó con gran contentamiento de ver la gracia con que tañía y cantaba: mas el pastor después que dió fin á su canción, soltando el rabel, dijo contra la pastora: ¿Estás contenta, Amarilida, que por sólo tu contentamiento me hagas hacer cosa que tan fuera del mío es? Plega á Dios, oh Alfeo, la fortuna te traiga al punto á que yo por tu causa he venido, para que sientas el cargo en que te soy, y el mal que me hiciste. ¡Oh Belisa! ¿quién hay en el mundo que más te deba que yo? Dios me traiga tiempo que mis ojos gocen de ver tu hermosura: y los tuyos vean si soy en conocimiento de lo que les debo. Esto decía el pastor con tantas lágrimas que no hubiera corazón por duro que fuera que no se ablandara. Oyéndole la pastora le dijo: Pues que ya, Arsileo, me has contado el principio de tus amores, y cómo Arsenio tu padre fué la principal causa de que tú quisieses bien á Belisa, porque sirviéndola él se aprovechaba de tus cartas y canciones, y aun de tu música, cosa que él pudiera muy bien excusar, te ruego me cuentes cómo la perdiste. Cosa es esa, le respondió el pastor, que yo querría pocas veces contar, mas ya que es tu condición mandarme hacer y decir aquello en que más pena recibo, escucha, que en breves palabras te lo diré: Había en mi

lugar un hombre llamado Alfeo, que entre nosotros tuvo siempre fama de grandísimo nigromántico, el cual quería bien á Belisa, primero que mi padre la comenzase á servir, y ella no tan solamente no podía velle, mas aun si le hablaban en él, no había cosa que más pena le diese: pues como éste supiese un concierto que entre mí y Belisa había, de irle á hablar desde encima de un moral que en una huerta suya estaba, el diablo Alfeo hizo dos espíritus, que tomase el uno la forma de mi padre Arsenio, y el otro la mía, y que fuese el que tomó mi forma al concierto, y el que tomó la de mi padre viniese allí y le tirase con una ballesta, fingiendo que era otro, y que viniese él luégo, como que lo había conocido, y se matase de pena de haber muerto á su hijo, á fin de que la pastora Belisa se diese la muerte viendo muerto á mi padre y á mí, ó á lo menos hiciese lo que hizo. Esto hacía el traidor Alfeo por lo mucho que le pesaba de saber lo que Belisa me quería, y lo poco que se le daba por él. Pues como así fué hecho, y á Belisa le pareciese que mi padre y yo fuésemos muertos de la forma que he contado, desesperada de ver tal caso se salió de casa y se fué donde hasta ahora no se ha sabido nuevas della. Esto me contó la pastora Armida, y yo verdaderamente lo creo, por lo que después ha sucedido. Felismena que entendió lo que el pastor había dicho, quedó en extremo maravillada, pareciéndole que lo que decía llevaba camino de ser así, y por las señales que en él vió vino en conocimiento de ser aquel Arsileo servidor de Belisa, al cual ella tenía por muerto. Y dijo entre sí: No sería razón que la fortuna diese contento ninguno á la persona que lo negase á un pastor que tan bien lo merece y lo há menester. Á lo menos no partiré yo deste lugar sin dársele tan grande como él lo recibirá con las nuevas de su pastora. Y llegándose á la puerta de la choza, dijo contra Amarilida: Hermosa pastora, á una sin ventura que ha perdido el camino, y aun la esperanza de cobralle, ¿no le daríais licencia para que pasase la siesta en este vuestro aposento? La pastora cuando la vió quedó tan espantada de ver su hermosura y gentil disposición, que no supo respondelle: empero Arsileo la dijo: Por cierto, pastora, no falta otra cosa para hacer lo que por vos es pedido, sino la posada no ser tal como vos la merecáis; pero si desta manera sois servida, entrad, que no habrá cosa

que vuestro corazón deseara. ¡Oh mi señora Belisa! ¿qué es posible que tan presto he yo de ver aquellos ojos que tan gran poder en mí tuvieron, y que después de tantos trabajos me había de suceder tan soberano descanso? Y diciéndose esto con muchas lágrimas, tomaba las manos de Felismena y se las besaba: y la pastora Amarilida hacía lo mismo, diciendo así: Verdaderamente, hermosa pastora, vos habéis alegrado un corazón el más triste que yo he pensado ver, y el que menos merecía estarlo. Seis meses há que Arsileo vive en esta cabaña la más triste vida que nadie puede pensar: y unas pastoras que por estos prados repastan sus ganados, de cuya compañía yo soy, algunas veces le entrábamos á ver y consolar, si su mal sufriera consuelo. Felismena le respondió: No es el mal de que está doliente de manera que pueda recibir consuelo de otro, sino es de la causa dél, ó de quien le dé las nuevas que yo ahora te he dado. Tan buenas son para mí, hermosa pastora, le dijo Arsileo, que me han renovado un corazón envejecido en pesares. Á Felismena se le enterneció el corazón tanto de ver las palabras que el pastor decía y de las lágrimas que de contento lloraba, cuanto con las suyas dió testimonio; y desta manera estuvieron allí toda la tarde, hasta que la siesta fué toda pasada, que despidiéndose Arsileo de las pastoras, se partió con mucho contento para el templo de Diana, por donde Felismena le había guiado.

Silvano y Selvagia con aquel contento que suelen tener los que gozan después de larga ausencia la vista de sus amores, caminaban hacia el deleitoso prado donde sus ganados andaban paciando en compañía del pastor Sireno, el cual aunque iba ageno del contento que en ellos veía, también lo iba de la pena que la falta dél suele causar. Porque ni él pensaba en querer bien, ni se le daba nada de ser querido. Silvano le decía: Siempre que te miro, amigo Sireno, me parece que ya no eres el que solías; mas antes creo que te has mudado juntamente con los pensamientos: por una parte casi tengo piedad de ti, y por otra no me pesa de verte tan descuidado de las desventuras de amor. ¿Por qué parte, dijo Sireno, tienes de mí mancilla? Silvano le respondió: Porque me parece que estar un hombre sin querer ni ser querido, es el más enfadoso estado que puede ser en la vida. No há muchos días, dijo Sireno, que tú entendías eso muy al revés: plega á Dios que

sus hermosos cabellos, y tomados atrás con una cinta encada que por medio de la cabeza los repartía; los ojos pues en el suelo, y otras veces en la clara fuente, y limpiando al nas lágrimas que de cuando en cuando la corrían cantaba e

ROMANCE

Cuando yo triste nací,
luégo nací desdichada,
luégo los hados mostraron
mi suerte desventurada.
El sol escondió sus rayos,
la luna quedó eclipsada,
murió mi madre en pariendo,
moza hermosa, y mal lograda
El ama que me dió leche
jamás tuvo dicha en nada,
ni menos las tuve yo
soltera, ni desposada.
Quise bien y fui querida,
olvidé y fui olvidada,
esto causó un casamiento
que á mí me tiene cansada.
Casara yo con la tierra,
no me viera sepultada
entre tanta desventura,
que no puede ser contada.
Moza me casó mi padre:
de su obediencia forzada,
puse á Sireno en olvido,
que la fe me tenía dada.
Pagó tan bien mi descuido,
cual no fué cosa pagada,
celos me hacen la guerra
sin ser en ellos culpada.
Con celos voy al ganado,
con celos á la majada,
y con celos me levanto
contino á la madrugada.
Con celos cómo á su mesa,

y en su cama estó acostada:
si le pido de qué há celos,
no sabe responder nada:
jamás tiene el rostro alegre,
siempre la cara inclinada.
Los ojos por los rincones,
la habla triste y turbada,
cómo vivirá la triste
que se ve tan mal casada?

A tiempo pudiera tomar á Sireno el triste canto de Diana con las lágrimas que derramaba cantando y la tristeza de su rostro, que al pastor pusiera en riesgo de perder la vida, sin ser nadie parte para remediarle: mas como ya su corazón estaba libre de tan peligrosa prisión. ningún contento recibió con la vista de Diana, ni pena con sus tristes lamentaciones. Pues el pastor Silvano no tenía á su parecer por qué pesalle de ningún mal ni trabajo que á Diana sucediese, visto como ella jamás se había dolido de lo que á su causa había pasado. Sólo Selvagia le ayudó con lágrimas temerosa de su fortuna, y dijo contra Sireno: Ninguna perfección ni hermosura puede dar la naturaleza que con Diana largamente no la haya reparado, porque su hermosura no creo yo que tiene par, su gracia, su discreción con todas las otras partes que una pastora puede tener, nadie la hace ventaja: sola una cosa le faltó, de que yo siempre le tuve miedo, y esto es la ventura, pues no quiso darle compañía con que pudiese pasar la vida con el descanso que ella merece. Sireno respondió: Quien á tantos le ha quitado, justa cosa es que no la tenga; y no digo esto porque no me pesa mucho del mal desta pastora, sino por la grandísima causa que tengo de deseársele. No digas eso, dijo Selvagia, que yo no puedo creer que Diana te haya ofendido en cosa alguna. ¿Qué ofensa te hizo ella en casarse, siendo cosa que estaba en la voluntad de su padre y deudos más que en la suya? Y después de casada, ¿qué pudo hacer por lo que tocaba á su honra sino olvidarte? Cierto, Sireno, para quejarte de Diana más legítimas causas había de haber que las que hasta ahora hemos visto. Silvano dijo: Por cierto, Sireno, Selvagia tiene tanta razón en lo que dice, que nadie con ella se lo puede contradecir: y si alguno con causa se puede que-

jar de su ingratitud soy yo, pues que la quise todo lo que se puede querer, y tuvo tan mal conocimiento, como fué el tratamiento que vistes que siempre me hacía. Selvagia respondió, poniendo en él unos amorosos ojos, y dijo así: Pues no érades vos, mi pastor, para ser maltratado, que no hay pastora en el mundo que no gane mucho en que vos la queráis. Á este tiempo Diana sintió que cerca della hablaban, porque los pastores se habían descuidado algo de hablar, de manera que ella no los oyese, y levantándose en pié miró entre los mirtos, y conoció los pastores y pastoras que entre ella estaban asentados, los cuales viendo que habían sido vistos, se vinieron á ella, y la recibieron con mucha cortesía, y ella á ellos con muy gran comedimiento, preguntándoles á dónde habían estado. Á lo cual ellos respondieron con otras palabras y otros movimientos de rostro de lo que solían, á lo que ella les solía preguntar: cosa tan nueva para Diana, que puesto caso que los amores de ninguno dellos le diesen pena, en fin la pesó de verlos tan otros de lo que solían, y más cuando entendió en los ojos de Silvano el contento que los de Selvagia le daban. Y porque era ya hora de recogerse, y el ganado tomaba su acostumbrado camino hacia el aldea, ellos se fueron tras él, y la hermosa Diana dijo á Sireno: Muchos días há, pastor, que por este valle no te he visto. Más há, dijo Sireno, que á mí me iba la vida, que no me viese quien tan mala me la ha dado; mas en fin no da poco contento hablar en la fortuna pasada el que ya se halla en seguro puerto. ¿En seguro te parece, dijo Diana, el estado en que ahora vives? No debe ser muy peligroso, dijo Sireno, pues yo oso hablar delante de ti desta manera. Diana respondió: Nunca yo me acuerdo de verte por mí tan perdido, que tu lengua no tuviese la libertad que ahora tiene. Sireno le respondió: Tan discreta eres en imaginar eso como en todas las otras cosas. Por qué causa? dijo Diana. Porque no hay otro remedio, dijo Sireno, para que tú no sientas lo que perdiste en mí, sino pensar que no te quería yo tanto, que mi lengua dejase de tener la libertad que dices; mas con todo eso plega á Dios, hermosa Diana, que siempre te dé tanto contento cuanto en algún tiempo me quitaste: que puesto caso que ya nuestros amores sean pasados, las reliquias que en el alma me han quedado bastan para desearte yo todo el contepto posible.

dió: De la compañía de la sabia Felicia soy y la mayor amiga desa pastora que has nombrado que ella en la vida puede tener, y para que también me tengas en la misma posesión, si aprovechase algo aconsejarte la que siendo posible la olvidases, porque tan imposible es el remedio de tu mal como del que ella padece, pues la dura tierra come ya aquel de quien con tanta razón lo esperaba. Arsileo le respondió: ¿Será por ventura ese que dices que la tierra come su servidor Arsileo? Sí por cierto, dijo Polidora, ese mismo es el que ella quiso más que á sí, y el que con más razón podemos llamar desdichado después de ti, pues tienes puesto el pensamiento en lugar donde el remedio es imposible: que puesto caso que jamás fuí enamorada, yo tengo por averiguado que no es tan grande mal la muerte como el que debe padecer la persona que ama á quien tiene la voluntad empleada en otra parte. Arsileo le respondió: Bien creo, hermosa ninfa, que según la constancia y bondad de Belisa, no será parte la muerte para que ella ponga el pensamiento en otra cosa, y que no habrá nadie en el mundo que de su pensamiento la quitase; y en ser esto así consiste toda mi bienaventuranza. ¿Cómo, pastor, le dijo Polidora, queriéndola tú de la manera que dices, está tu felicidad en que ella tenga en otra parte tan firme el pensamiento? Esa es la más nueva manera de amor que yo hasta ahora he oído. Arsileo le respondió: Para que no te maravilles, hermosa ninfa, de mis palabras, ni de la fuerza de amor que á mi señora Belisa tengo, está un poco atenta y contarte hé lo que tú jamás pensaste oír, aunque el principio dello te debe haber contado esa tu amiga y señora de mi corazón. Luégo le contó desde el principio de sus amores hasta el engaño de Alfeo con los encantamientos que hizo, y todo lo demás que destos amores hasta entonces había sucedido, de la manera que atrás lo he contado: lo cual contaba el pastor ahora con lágrimas causadas de traer á la memoria sus desventuras pasadas, ahora con suspiros que del alma le salían, imaginando lo que en aquellos pasos su señora Belisa podría sentir, y con palabras y movimientos del rostro daba tan grande espíritu á lo que decía, que á la ninfa Polidora puso en grande admiración. Mas cuando entendió que aquel era verdaderamente Arsileo, el contento que desto recibió no se atrevía á dallo á entender con palabras, ni aun le parecía

que podría hacer más que sentillo. Ved qué se podría esperar de la desconsolada Belisa cuando lo supiese, pues poniendo los ojos en Arsileo, no sin lágrimas de grandísimo contentamiento le dijo: Quisiera yo, Arsileo, tener tu discreción y claridad de ingenio para darte á entender lo que siento del alegre suceso que á mi Belisa le ha solicitado la fortuna, porque de otra manera sería excusado pensar yo que tan bajo ingenio como el mío podría dallo á entender. Siempre yo tuve creído que en algún tiempo la tristeza de mi Belisa se había de volver en grandísima alegría, porque su hermosura y discreción, juntamente con la grandísima fe que siempre te ha tenido, no ha merecido menos. Mas por otra parte tuve temor que la fortuna no tuviese cuenta con dalle lo que yo tanto deseaba, porque su condición es las mas de las veces traer los sucesos muy al revés del deseo de los que quieren bien. Dichoso te puedes llamar, Arsileo, pues mereciste ser querido en la vida de manera que en la muerte no pudieses ser olvidado. Y porque no se sufre dilatar mucho tan gran contento á un corazón que tan necesitado de él está, dame licencia que yo vaya á dar tan buenas nuevas como estas á tu pastora, y no te vayas deste lugar hasta que yo vuelva con la persona que tú más deseas ver y con mas razón te lo merece. Arsileo le respondió: Hermosa ninfa, de tan gran discreción y hermosura como la tuya no se puede esperar sino todo el contento del mundo; y pues tanto deseas dármele, haz en ello tu voluntad, que por ella me pienso regir, así en esto como en lo demás que sucediere. Y despidiéndose el uno del otro, Polidora se partió á dar la nueva á Belisa, y Arsileo la quedó esperando á la sombra de aquellos alisos, el cual por entretenir el tiempo en algo, como suelen hacer los que esperan alguna cosa que gran contento les da, sacó su rabel y comenzó á cantar desta manera:

Ya da vuelta el amor y la fortuna,
y una esperanza muerta ó desmayada
la esfuerza cada uno y la asegura.
Ya dejan infortunios la posada
de un corazón en fuego consumido,
y una alegría vicia no pensada
Ya quita el alma el luto y el sentido.

la posada apareja la alegría,
poniendo en el pesar eterno olvido.
Cualquiera mal de aquellos que solía
pasar cuando reinaba mi tormento,
y en un fuego de ausencia me encendía.
A todos da fortuna tal descuento,
que no fué tanto el mal del mal pasado,
cuanto es el bien del bien que agora siento.
Volved, mi corazón sobresaltado,
de mil desasosiegos, mil enojos,
sabed gozar siquiera un buen estado.
Dejad vuestro llorar, cansados ojos,
que presto gozaréis de ver aquella,
por quien gozó el amor de mis despojos.
Sentidos, que buscáis mi clara estrella,
enviá acá y allá los pensamientos,
á ver lo que sentís delante della.
Afuera soledad, y los tormentos
sentidos á su causa, y dejen esto
mis fatigados miembros muy exentos.
¡ Oh tiempo ! no te pares, pasa presto :
fortuna, no estorbes su venida.
¡ Ay Dios ! que aún me quedó por pasar esto.
Ven, mi pastora dulce, que la vida
que tú pensaste que era ya acabada,
está para servirte apercebida.
¿ No vienes, mi pastora deseada ?
¡ Ay Dios, si la ha topado ó se ha perdido
en esta selva de árboles poblada !
Ó si esta ninfa que de aquí se ha ido
quizá que se olvidó de ir á buscalla !
mas no, tal voluntad no sufre olvido.
Tú sola eres, pastora, donde halla
mi alma su descanso y su alegría,
¿ por qué no vienes presto á aseguralla ?
¿ No ves cómo se va pasando el día ?
y si se pasa acaso sin yo verte,
yo volveré al tormento que solía,
y tú de veras llorarás mi muerte.

tomar aquella figura. Pues has de saber, hermosa pastora, dijo Polidora, que ese mismo Alfeo con sus hechicerías ha dado causa al engaño en que hasta ahora has vivido, y á las infinitas lágrimas que por esta causa has llorado, porque sabiendo él que Arsileo te había de hablar aquella noche que entre vosotros estaba concertado, hizo que dos espíritus tomasen las figuras de Arsileo y de su padre y pasase delante de ti lo que viste, porque pareciéndote que eran muertos, desesperases ó á lo menos hicieses lo que hiciste. Cuando Belisa oyó lo que la hermosa Polidora le había dicho, quedó tan fuera de sí que por un rato no supo respondelle; pero volviendo en sí le dijo: Grandes cosas me has contado, si mi tristeza no me estorbase creellas. Por lo que dices que me quieres, te suplico que me digas de quién has sabido que los dos que yo ví delante de mis ojos muertos no eran Arsenio y Arsileo. ¿De quién? dijo Polidora, del mismo Arsileo. ¡Cómo Arsileo! respondió Belisa, ¿qué es posible que el mismo Arsileo está vivo y en parte que te lo pudiese contar? Yo te diré cuán posible es, dijo Polidora, que si vienes conmigo, antes que lleguemos á aquellas tres hayas que delante de los ojos tienes, te lo mostraré. ¡Ay Dios! dijo Belisa, ¿qué es esto que oigo? ¿qué es verdad que está allí todo mi bien? ¿pues qué haces, hermosa ninfa, que no me llevas á verle? no cumples con el amor que dices que siempre me has tenido. Esto decía la hermosa pastora con una mal segura alegría, con una dudosa esperanza de lo que tanto deseaba; mas levantándose Polidora y tomándola por la mano juntamente con las ninfas Cintia y Dorida, que de placer no cabían en ver el buen suceso de Belisa, se fueron hacia el arroyo adonde Arsileo estaba, y antes que allá llegasen un templado aire que de la parte donde estaba Arsileo venía le hirió con la dulce voz del enamorado pastor en los oídos, el cual aun á este tiempo no había dejado la música; mas antes comenzó de nuevo á cantar este mote antiguo con la glosa que él mismo allí á su propósito hizo.

Vel. ventura: vel. v. tura.

o. m. v.

Que tiempos, que movimientos,
que caminos tan estrechos,
que engaños, que desengaños,
que grandes contentamientos
nacieron de tanto afán.
Todo lo sentí en la
calle, pues aquí me aseguré,
pues que mi desventura
ya de ciudad se fue.
Vel. ventura: vel. v. tura.
Suerte, ventos, moventes,
con ingerto movimiento,
y si en darme este contento
no imaginas tener suerte,
mas me vas a tormento.
Que si te vas a partir,
lalta el seso a la cordura,
mas si para estar seguro
te determinas venir.

Vel. ventura: vel. v. tura.

Si es en vairo la ventura
si acaso a mí engañada
que todo tema al cuidado
y no fuer a perder la vida
consejo tan acertado.
¡Oh temor, etc. extrínseco!
siempre el mal se te ligará,
mas ya que en tal hermosura
no pueda caer engañ,
Vel. ventura: vel. v. tura.

Cuando Belisa oyó la música de los tarsneros tan gran alegría llegó a su corazón, que sería imposible saberlo decir, y sabando de todo punto de risa la tristeza que el alma tenía tapada, de adonde procedían sus dolores. Mostró no mostrar quella hermosura de que la naturaleza tanta parte le había

dado, ni aquel aire y gracia, causa principal de los suspiros de su Arsileo, dijo con una tan nueva gracia y hermosura que á las ninfas dejó admiradas: Esta sin duda es la voz de mi Arsileo, si es verdad que no me engaño en llamarle mío. Cuando el pastor vió delante de sus ojos la causa de todos sus males pasados, fué tan grande el contentamiento que recibió, que los sentidos no siendo parte para comprehendelle, en aquel punto se le turbaron de manera que por entonces no pudo hablar. Las ninfas sintiendo lo que á Arsileo había causado la vista de su pastora, se llegaron á él á tiempo que suspendiendo el pastor por un poco lo que el contentamiento le causaba, con muchas lágrimas decía: ¡Oh pastora Belisa! ¿con qué palabras podré yo encarecer la satisfacción que la fortuna me ha hecho de tantos y tan desusados trabajos como á causa tuya he pasado? ó quien me dará un corazón nuevo y no tan hecho á pesares como el mío, para recibir un gozo tan extremado como el que tu vista me causa? ¡Oh fortuna! ni yo tengo más que te pedir, ni tú tienes más que darme. Sola una cosa te pido, ya que tienes por costumbre no dar á nadie ningún contento extremado sin darme algún disgusto en cuenta de él, que con pequeña tristeza y de cosa que duela poco me sea templada la gran fuerza de la alegría que este día me diste. ¡Oh hermosas ninfas! ¿en cuyo poder había de estar tal tesoro sino en el vuestro? ¿á dónde pudiera él estar mejor empleado? Alégrense vuestros corazones con el gran contento que el mío recibe, que si algún tiempo quisistes bien no os parecerá demasiado. ¡Oh hermosa pastora! ¿por qué no me hablas? ¿hate pesado por ventura de ver al tu Arsileo? ¿ha turbado tu lengua el pesar de habello visto ó el contentamiento de velle? Respóndeme, porque no sufre lo que te quiero yo estar dudoso de cosa tuya. La pastora entonces le respondió: Muy poco sería el contento de verte, oh Arsileo! si yo con palabras pudiese decillo. Conténtate con saber el extremo en que tu fingida muerte me puso, y por él verás la gran alegría en que tu vida me pone: y con estas palabras le vinieron las lágrimas á los ojos, calló lo más que decir quisiera; á las cuales las ninfas enternecidas de las blandas palabras que los dos amantes se decían, les ayudaron. Y porque la noche se acercaba, se fueron todos juntos hacia la casa de Felicia, contándose uno á otro lo que hasta allí había pasado.



Belisa preguntó á Arsileo por su padre Arsenio, y él respondió: Que en sabiendo que ella era desaparecida, se habia recogido en una heredad suya que esta en el camino, á do vivia con toda la quietud posible, por haber puesto todas las cosas del mundo en olvido, de que Belisa en extremo se holgó: y así llegaron en casa de la sabia Felicia, donde fueron muy bien recibidos, y Belisa le besó muchas veces las manos, diciendo que ella habia sido causa de su buen suceso: y lo mismo hizo Arsileo, á quien Felicia mostró gran voluntad de hacer siempre por él lo que en ella fuese.

LIBRO SEXTO

Después que Arsileo se partió, quedó Felismena con Amarilida la pastora que con él estaba, pidiéndose una á otra cuenta de sus vidas: cosa muy natural de las que en semejantes partes se hallan. Y estando Felismena contando á la pastora la causa de su venida, llegó á la choza un pastor de gentil disposición y arte, aunque la tristeza parecía que le traía encubierta gran parte de ella. Cuando Amarilida le vido, con la mayor presteza que pudo se levantó para irse; mas Felismena la trabó de la saya, sospechando lo que podría ser, y le dijo: No sería justo, hermosa pastora, que ese agravio recibiese de ti quien tanto deseo tiene de servirte como yo. Mas como ella porfiase de irse de allí, el pastor con muchas lágrimas decía: Amarilida, no quiero que teniendo respeto á lo que me haces sufrir, te duelas deste desventurado pastor, sino que tengas cuenta con tu gran valor y hermosura, y con que no hay cosa en la vida que peor esté á una pastora de tu calidad que tratar mal á quien tanto la quiere. Mira, Amarilida mía, estos cansados ojos que tantas lágrimas han derramado y verás la razón que los tuyos tienen de no mostrarse airados contra este sin ventura pastor. ¡Ay! ¿que huyes por no ver

la razón que tienes de aguardarme? espera, Amarilida, óyeme lo que te digo, y siquiera no me respondas: ¿qué te cuesta oír á quien tanto le ha costado verte? Y volviéndose á Felismena con muchas lágrimas le pedía que no la dejase ir; la cual importunaba con muy blandas palabras á la pastora, que no tratase tan mal á quien mostraba quererla más que á sí, y que le escuchase lo que quería decille, pues que en escuchalle aventuraba tan poco. Mas Amarilida respondió: Hermosa pastora, no me mandéis oír á quien da más crédito á sus pensamientos que á mis palabras: cata que éste que delante de ti está es uno de los más desconfiados pastores que se sabe, y de los que mayor trabajo dan á las pastoras que quieren bien. Filemón dijo contra Felismena: Yo quiero, hermosa pastora, que seas el juez entre mí y Amarilida, y si yo tengo culpa de su enojo, yo quiero perder la vida, y si ella la tuviere, no quiero otra cosa sino que en pago desto conozca lo que me debe. De perder tú la vida, dijo Amarilida, yo estoy muy segura, porque ni á ti te quieres tan mal que lo hagas, ni á mí tan bien que por mi causa te pongas en esa aventura. Mas ahora quiero que esta hermosa pastora juzgue, vista mi razón y la tuya, cuál es más digno de culpa entre los dos. Sea así, dijo Felismena, y sentémonos al pié desta verde haya, junto al prado florido que delante de los ojos tenemos, porque quiero ver la razón que cada uno tiene de quejarse del otro. Después que todos se hubieron asentado sobre la verde yerba, Filemón comenzó á hablar de esta manera: Hermosa pastora, confiado estoy que si acaso has salido tocada de amores conocerás la poca razón que Amarilida tiene de quejarse de mí, y de sentir tan mal de la fe que le tengo, que venga á imaginar lo que nadie de su pastor imaginó. Has de saber, hermosa pastora, que cuando yo nací, y aun antes mucho que naciese, los hados me destinaron para que amase á esta hermosa pastora que delante mis tristes y tus hermosos ojos está, y á esta causa ha respondido con el efecto de tal manera, que no creo que hay amor como el mío, ni ingratitud como la suya. Sucedió, pues, que sirviéndola desde mi niñez lo mejor que yo he sabido, habrá como cinco ó seis meses que mi desventura aportó por aquí un pastor llamado Arsileo, el cual buscaba á una pastora que se llamaba Belisa, que por cierto mal suceso anda por estos bosques desterrada, y como

fuese tanta la tristeza, sucedió que esta cruel pastora que aquí ves, ó por mancilla que tuvo de él, ó por la poca que tiene de mí ó por lo que ella sabe, jamas la he podido apartar de su compañía, y si acaso le habiaba en ello, parecia que me quería matar, porque aquellos ojos que allí veis no causan menos espanto cuando miran y estan airados, que alegría cuando están serenos. Pues como yo tuviese tan ocupado el corazón de grandísimo amor, el alma de una atición jamás oída, el entendimiento de los mayores celos que nunca nadie tuvo, quejábame á Arsileo con suspiros, y á la tierra con mayor llanto, mostrando la sinrazón que Amarilida me hacía: hale causado tan grande aborrecimiento haber yo imaginado cosa contra su honestidad, que por vengarse de mi ha perseverado en ello hasta ahora: y no tan solamente hace esto, mas en viéndome delante de sus ojos, se va huyendo como la medrosa cierva de los hambrientos lebreles. Así que por lo que debes á ti misma te pido que juzgues si es bastante la causa que tiene de aborrecerme, y si mi culpa es tan grave que merezca por ella ser aborrecido. Acabado Filemón de dar cuenta de su mal y de la sinrazón que su Amarilida le hacía, la pastora Amarilida comenzó á hablar desta manera. Hermosa pastora, haberme Filemón que ahí está, querido bien, á lo menos haberlo mostrado, sus servicios han sido tales que me sería mal contado decir otra cosa: pero si yo también he desechado por causa suya el servicio de otros muchos pastores que por estos valles repastan sus ganados, y zagales á quien naturaleza no ha dado menos gracia que á otros, él mismo puede decillo. Porque las muchas veces que yo he sido recuestada, y las que yo he tenido la firmeza que á su fe debía, no creo que ha sido muy lejos de su presencia: mas no había de ser esto parte para que él me tuviese en tan poco, que imaginase de mí cosa contra lo que á mi misma soy obligada: porque si es así, y él lo sabe que á muchos que por mí se perdían yo he desechado por amor de él, ¿cómo habia yo de desechár á él por otro? ¿Ó pensaba en él ó en mis amores? Cien mil veces me ha Filemón acechado, no perdiendo pisada de las que el pastor Arsileo y yo dábamos por este hermoso valle: mas él mismo diga si algún día oyó que Arsileo me dijese cosa que supiese á amores, ó si yo le respondía alguna que le pareciese. ¿Qué día me vió hablar Filemón con Arsi-

leo que entendiase de mis palabras otra cosa que consolalle de tan grave mal como padecía? Pues si esto había de ser causa que sospechase mal de su pastora, ¿quién mejor puede juzgarlo que él mismo? Mira, hermosa ninfa, cuán entregado estaba á sospechas falsas y dudosas imaginaciones que jamás mis palabras pudieron satisfacelle, ni acabar con él que dejase de ausentarse de este valle. Pensaba que con ausencia daría fin á mis días; y engañóse, porque antes me parece que lo dió al contentamiento de los suyos. Y lo bueno es, que aun no se contentaba Filemón de tener celos de mí, que tan libre estaba como tú, hermosa pastora, habrás entendido; mas aun lo publicaba todas las fiestas, bailes, luchas que entre los pastores desta sierra se hacían. Y esto ya tú conoces si venía en mayor daño de mi honra que de su contentamiento. En fin él se ausentó de mi presencia, y pues tomó por medicina de su mal cosa que más se lo ha acrecentado, no me culpes si me he sabido mejor aprovechar del remedio, de lo que él ha sabido tomalle: y pues tú, hermosa pastora, has visto el contento que yo recibí en que dijese al desconsolado Arsileo nuevas de su pastora, y que yo misma fuí la que importuné que luego fuese á buscalla, claro está que no podía haber entre los dos cosa de que pudiésemos ser tan mal juzgados como este pastor inconsideradamente nos ha juzgado. Así que esta es la causa de yo me haber resfriado del amor que á Filemón tenía, y de no me querer más poner á peligro de sus falsas sospechas. Después que Amarilida hubo mostrado la poca razón que el pastor tenía de dar crédito á sus imaginaciones, y la libertad en que el tiempo le había puesto, cosa muy natural de corazones exentos, el pastor respondió desta manera: No niego yo, Amarilida, que tu bondad y discreción no basta para disculparte de cualquier sospecha. ¿Mas quieres tú por ventura hacer novedades en amores y ser inventora de otros nuevos efectos de los que hasta ahora hemos visto? ¿Cuándo quiso bien un amador, que cualquiera ocasión de celos por pequeña que fuese no le atormentase el alma, cuanto más siendo tan grande como la que tú con larga conversación y amistad de Arsileo me has dado? ¿Piensas tú, Amarilida, que para los celos son menester certidumbres? Pues engañaste, que las sospechas son las principales causas de ternellos. Creer yo que querías bien á Arsileo por vía de amo-

res no era mucho : pues el publicallo yo tampoco era de manera que tu honra quedases ofendida : quanto más que la fuerza de amor era tan grande que me hacía publicar el mal de que me temía. Y puesto caso que tu bondad me asegurase, quando á hurto de mis sospechas la consideraba, todavia tenia temor de lo que me podía suceder si la conversación iba adelante. Quanto á lo que dices que yo me ausenté, no lo hice por darte pena, sino por ver si en la mía podría haber algun remedio no viendo delante mis ojos á quien tan grande me la daba, y también porque mis importunidades no te la causasen. Pues si en buscar remedio para tal mal fui yo contra lo que te debía, ¿ qué más pena que la que tu ausencia me hizo sentir? ¿ Ó que más muestra de amor que no ser ella causa de olvidarte? : Y qué mayor señal del poco que conmigo tenias, que habelle tú perdido de todo punto con mi ausencia? Si dices que jamás quisiste bien á Arsileo, aun eso me da á mí mayor causa de quejarme, pues por cosa en que tan poco te iba dejabas á quien tanto te deseaba servir, así que tanta mayor queja tengo de ti, quanto menos fué el amor que á Arsileo has tenido. Estas son, Amarilida, las razones, y otras muchas que no digo, que en mi favor puedo traer, las cuales no quiero que me valgan, pues en causa de amores suelen valer tan poco. Solamente te pido que tu clemencia y la fe que siempre te he tenido esté, pastora, de mi parte, porque si ésta me falta, ni en mis males podrá haber fin, ni medio en tu condición. Y con esto el pastor dió fin á sus palabras, y principio á tantas lágrimas, que bastaron juntamente con los ruegos de Felismena para que el corazón de Amarilida se ablandase, y el enamorado pastor volviese en gracia de su pastora : de lo cual quedó tan contento como nunca jamás lo estuvo, y aun Amarilida no poco gozosa de haber mostrado cuán engañado estaba Filemón en las sospechas que della tenia. Y después de haber pasado allí aquel día con muy gran contentamiento de los confederados amadores, y con mayor desasosiego de la hermosa Felismena, ella otro día por la mañana se partió dellos después de muy grandes abrazos y prometimientos de procurar siempre la una de saber del buen suceso de la otra. Pues Sireno muy libre del amor, y Selvagia y Silvano muy más enamorados que nunca, y la hermosa Diana muy descontenta del triste suceso de su

camino, pasaban la vida apacentando sus ganados por la ribera del caudaloso Ezla, adonde muchas veces topándose unos á otros hablaban en lo que mayor contento les daba. Y estando un día la discreta Selvagia con el su Silvano junto á la fuente de los alisos, llegó acaso la pastora Diana que venía en busca de un cordero que de la manada se había huído, el cual Silvano tenía atado á un mirto, porque cuando allí llegaron le hallaron bebiendo en la clara fuente, y por la marca conoció ser de la hermosa Diana. Pues siendo, como digo, llegada y recibida de los dos nuevos amantes, con gran cortesía se asentó sobre la verde yerba, arrimada á uno de los alisos que la fuente rodeaba, y después de haber hablado en muchas cosas, le dijo Silvano: ¿Cómo, hermosa Diana, no nos preguntas por Sireno? Diana entonces le respondió: Como no querría tratar de cosas pasadas, por lo mucho que me fatigan las presentes. Tiempo fué que preguntar yo por él le diera más contento, y aun á mí el hablalle, de lo que á ninguno de los dos nos dará: mas el tiempo cura infinitas cosas que á la persona le parecen sin remedio; y si esto así no entendiese ya no habría Diana en el mundo, según los grandes disgustos y pesadumbres que cada día se me ofrecen. No querrá Dios tanto mal al mundo, respondió Selvagia, que le quite tan grande hermosura como la tuya. Esa no le faltará en cuanto tú vivieres, dijo Diana, y á donde está tu gracia y gentileza muy poco perdería en mí Sireno. Míralo por el tu Silvano, que jamás pensé yo que él me olvidara por otra pastora alguna, y en fin me ha dado de mano por amor de ti. Esto decía Diana con una risa muy graciosa, aunque no se reía de estas cosas tanto ni tan de gana como ellos pensaban. Que puesto caso que ella hubiese querido á Sireno más que á su vida, y á Silvano le hubiese aborrecido, más le pesaba del olvido de Silvano, por ser á causa de otra de cuya vista gozando estaba cada día con gran contento de sus amores, que del olvido de Sireno, á quien no movía ningún pensamiento nuevo. Cuando Silvano oyó á Diana, le dijo: Olvidarte yo, Diana, sería excusado, porque no es tu hermosura y valor de los que olvidarse pueden. Verdad es que yo soy de la mi Selvagia, porque demás de haber en ella muchas partes que á hacello me obligan, no tengo en menos su suerte por ser amada del que tú en tan poco tuviste. Dejemos eso, dijo Diana, que

tú estás muy bien empleado, y yo no lo miré bien en no quererte como tu amor lo merecía. Pero ruégote por lo que algún tiempo me quisiste, que tú y la hermosa Selvagia cantéis alguna canción por entretener la siesta, que comienza de manera que sera forzado pasalla debajo destos alisos, gustando del ruido de la clara fuente, el cual no ayudará poco á la suavidad de vuestro canto. No se hicieron de rogar los nuevos amadores, aunque la hermosa Selvagia no gustó mucho de la plática que Diana con Silvano habia tenido. Mas porque en la acción pensó satisfacerse, al són de la zampoña que Diana tañía, comenzaron los dos á cantar desta manera :

Zagala, alegre te veo,
y tu fe firme y segura,
cortóme amor la ventura
á medida del deseo.
¿Qué deseaste alcanzar
que tal contento te diese?
Querer á quien me quisiese
que no hay más que desear.
¿Esa gloria en que te veo,
tiénesla por muy segura?
No me la ha dado ventura
para burlar al deseo.
¿Si yo no estuviese firme,
morirías sospirando?
De oílo decir burlando
estoy ya para morirme.
¿Mudarelas aunque es feo,
viendo mayor hermosura?
No, porque sería locura
pedirme más el deseo.
¿Tiénesme tan grande amor
como en tus palabras siento?
Eso á tu merecimiento
lo preguntarás mejor.
Algunas veces lo creo,
y otras no estoy muy segura,
sólo en eso la ventura
hace ofensa á mi deseo.

Finge que de otra zagala
te enamoras más hermosa,
no me mandes hacer cosa
que aun para fingida es mala.

Muy más firmeza te veo,
pastor, que á mi hermosura:
y á mí muy mayor ventura
que jamás cupo en deseo.

Á este tiempo bajaba Sireno del aldea á la fuente de los alisos con grandísimo deseo de topar á Selvagia ó á Silvano, porque ninguna cosa por entonces le daba más contento que la conversación de los dos nuevos enamorados. Y pasando por la memoria los amores de Diana, no dejaba de causalle la soledad del tiempo que la había querido: no porque entonces le diese pena su amor, mas porque en todo tiempo la memoria de un buen estado causa soledad al que le ha perdido. Y antes que llegase á la fuente, en medio del verde prado, que de mirtos y laureles rodeado estaba, halló las ovejas de Diana, que solas por entre los árboles andaban paciendo, so el amparo de los bravos mastines. Y como el pastor se parase á mirallas, imaginando el tiempo en que le habían dado más en que entender que las suyas propias, los mastines con gran furia se llegaron á él, mas como llegasen y dellos fuese conocido, meneando las colas y bajando los pescuezos que de agudas puntas de acero estaban rodeados, se le echaron á los piés, y otros se empinaban con el mayor regocijo del mundo. Pues las ovejas no menos sentimiento hicieron, porque la borrega mayor, con su rústico cencerro, se vino al pastor, y todas las otras guiadas por ella le cercaron al rededor, cosa que él no pudo ver sin lágrimas, acordándose que en compañía de la hermosa pastora Diana había repastado aquel rebaño: y viendo que en los animales obraba el conocimiento que en su señora había faltado, cosa fué esta, que si la fuerza del agua que la sabia Felicia le había dado, no le hubiera hecho olvidar los amores, quizá no hubiera cosa en el mundo que le estorbara volver á ellos: mas viéndose cercado de las ovejas de Diana y de los pensamientos que la memoria della ante los ojos le ponía, comenzó al són de su lozano rabel á cantar esta

CANCIÓN

Pasados contentamientos,
qué queréis:

Dejadme, no me canséis.

Memoria, queréis oirme?

Los días, las noches buenas
paguélos con las setenas.
no tenéis más que pedirme:
todo se acabó en partirme
como veis,

dejadme, no me canséis.

Campo verde, valle umbroso,
donde algún tiempo gocé,
ved lo que después pasé,
y dejadme en mi reposo:
si estoy con razón medroso,
ya lo veis.

dejadme, no me canséis.

Ví mudado un corazón.

cansado de asegurarme.
fué forzado aprovecharme
de tiempo y de la ocasión:
memoria de no hay pasión,
qué queréis?

Dejadme, no me canséis.

Corderos y ovejas mías,
pues algún tiempo lo fuístes,
las horas ledas ó tristes
pasáronse con los días:
no hagáis las alegrías
que soléis.

pues ya no me engañaréis.

Si venís por me turbar,
no hay pasión, ni habrá turbarme:
si venís por consolarme,
ya no hay mal que consolar:
si venís por me matar,
bien podéis,
matadme y acabaréis



Después que Sireno hubo cantado, en la voz fué luego conocido de la hermosa Diana y de los dos enamorados Selvagia y Silvano. Ellos le dieron voces, diciendo que si pensaba pasar la siesta en el campo, que allí estaba la sabrosa fuente de los alisos y la hermosa pastora Diana, que no sería mal entretenimiento para pasalla. Sireno le respondió, que por fuerza había de esperar todo el día en el campo, hasta tanto que fuese hora de volver con el ganado á su aldea: y viniéndose á donde el pastor y pastoras estaban, se sentaron en torno de la clara fuente como otras veces solían. Diana, cuya vida era tan triste cual puede imaginar quien viese una pastora la más hermosa y discreta que en aquel tiempo se sabía, tan fuera de su gusto casada, siempre andaba buscando entretenimientos para pasar la vida, hurtando el cuerpo á sus imaginaciones. Pues estando los dos pastores hablando en algunas cosas tocantes al pasto de los ganados y al aprovechamiento dellos, Diana les rompió el hilo de su plática, diciendo contra Silvano: Buena cosa es, pastor, que estando delante la hermosa Selvagia, trates de otra cosa, sino de encarecer su hermosura y el gran amor que te tiene: deja el campo y los corderos, los malos ó buenos sucesos del tiempo y la fortuna, y goza, pastor, de la buena que has tenido en ser amado de tan hermosa y agraciada pastora, que á donde el contentamiento del espíritu es razón que sea tan grande, poco al caso hacen los bienes de fortuna. Silvano entonces le respondió: Lo mucho que yo, Diana, te debo nadie lo sabrá encarecer como ello es, sino quien hubiese entendido la razón que tengo de conocer esta deuda: pues no tan sólo me enseñaste á querer bien, mas aun ahora me guías y muestras usar del contentamiento que mis amores me dan. Infinita es la razón que tienes de mandarme que no trate de otra cosa, estando mi señora delante, sino del contento que su vista causa, y así prometo de hacello en cuanto el alma no se despidiere de estos cansados miembros. Más de una cosa estoy espantado, y es de ver cómo el tu Sireno vuelve á otra parte los ojos cuando hablas; parece que no le agradan tus palabras, ni se satisface de lo que respondes. No le pongas culpa, dijo Diana, que hombres descuidados y enemigos de lo que á sí mismos deben, eso y más harán. ¿Enemigo de lo que á mí mismo debo? respondió Sireno, si yo jamás lo fui, la muerte me dé

la pena de mi yerro. Buena manera es esa de disculparte. ¿Desculparme yo, Sireno? dijo Diana, si la primera culpa contra ti no tengo por cometer, jamás me vea con más contento que el que ahora tengo. Bueno es que me pongas tú culpa por haberme casado, teniendo padre. Más bueno es, dijo Sireno, que te casases teniendo amor. ¿Y qué parte, dijo Diana, era el amor á donde estaba la obediencia que á los padres se debía? ¿Mas qué parte, respondió Sireno, eran los padres, la obediencia, los tiempos, ni los malos sucesos de la fortuna, para sobrepujar un amor tan verdadero como antes de mi partida me mostraste? ¡Ah, Diana! Diana! que nunca pensé que hubiera cosa en la vida que una fe tan grande pudiera quebrar: cuanto más, Diana, que bien te pudieras casar y no olvidar á quien tanto te quería. Mas mirándolo desapasionadamente, muy mejor fué para mí, ya que te casabas, el olvidarme. ¿Por qué razón? dijo Diana. Porque no hay, respondió Sireno, peor estado, que es querer á una pastora casada, ni cosa que más haga perder el seso al que verdadero amor la tiene. Y la razón dello es, que la principal pasión que á un amador atormenta, después del deseo de su dama, son celos. ¿Pues qué te parece que será para un desdichado que quiere bien, saber que su pastora está en brazos de su velado y él llorando en la calle su desventura? Y no pára aquí el trabajo, mas en ser un mal que no os podéis quejar dél, porque en quejándoos, os ternán por loco ó desatinado, cosa la más contraria al descanso que puede ser: que ya cuando los celos son de otro pastor que la sirve, en quejaros de los favores que le hace, y en oír disculpas pasáis la vida: mas estotro mal es de manera, que en un punto la perderéis, sino tenéis cuenta con vuestro deseo. Diana entonces respondió: Deja esas razones, Sireno, que ninguna necesidad tienes de querer ni ser querido. Á trueque de no tenella de querer, dijo Sireno, me alegro en no tenella de ser querido. Extraña libertad es la tuya, dijo Diana. Más lo fué tu olvido, respondió Sireno, si miras bien las palabras que á la partida me dijiste: mas como dices, dejemos de hablar en cosas pasadas, y agradezcamos al tiempo, y á la sabia Felicia las presentes, y tú, Silvano, toma tu flauta, y templemos mi rabel con ella, y cantaremos algunos versos, aunque corazón tan libre como el mío, ¿qué podrá cantar que dé contento á quien no le tiene? Para

eso yo te daré buen remedio, dijo Silvano. Hagamos cuenta que estamos los dos de la manera que esta pastora nos traía al tiempo que por este prado esparcíamos nuestras quejas. Á todos pareció bien lo que Silvano decía, aunque Selvagia no estaba muy bien con ello; mas por no dar á entender celos donde tan gran amor conocía, calló por entonces, y los pastores comenzaron á cantar ambos desta manera:

SILVANO. — SIRENO

¿ Si lágrimas no pueden ablandarte
cruél pastora, qué hará mi canto
pues nunca cosa mía ví agradarte?
¿ Qué corazón habrá que sufra tanto,
que vengas á tomar en burla y risa,
un mal que al mundo admira y causa espanto?
¡ Ay ciego entendimiento, que te avisa
amor, el tiempo y tantos desengaños,
y siempre el pensamiento de una guisa!
¡ Ah pastora crúel, en tantos daños,
en tantas cuitas, tantas sinrazones,
me quieres ver gastar mis tristes años!
¿ De un corazón que es tuyo así dispones,
un alma que te dí así la tratas,
que sea el menor mal sufrir pasiones?

SIRENO

Un nudo ataste, Amor, que no desatas,
porque eres ciego tú, y yo más ciego,
y ciega aquella por quien tú me matas.
Ni yo me ví perder vida y sosiego,
ni ella ve que muero á causa suya,
ni tú que está abrasado en vivo fuego.
¿ Qué quieres, crudo Amor, que me destruya
Diana con ausencia? pues concluye
con que la vida y suerte se concluya.
El alegría tarda, el tiempo huye,
muere esperanza, vive el pensamiento,
amor lo abrevia, alarga y lo destruye.
Vergüenza me es hablar en un tormento

que aunque me aflija, canse, y duela tanto,
ya no podría sin él vivir contento.

SILVANO

¡ Oh alma, no dejéis el triste llanto,
y vos, cansados ojos,
no os canse derramar lágrimas tristes,
llorad, pues ver supistes
la causa principal de mis enojos !

SIRENO

La causa principal de mis enojos !
cruel pastora mía,
algún tiempo lo fué de mi contento ;
¡ ay triste pensamiento,
cuán poco tiempo dura una alegría !

SILVANO

Cuán poco tiempo dura una alegría !
y aquella dulce risa
con que fortuna acaso os ha mirado,
todo es bien empleado,
en quien avisa el tiempo, y no se avisa.

SIRENO

En quien avisa el tiempo, y no se avisa,
hace el amor su hecho,
¿ mas quién podrá en sus cosas avisarse ?
ó quién desengañarse ?
ay pastora cruel ! ay duro pecho !

SILVANO

Ay pastora cruel ! ay duro pecho !
cuya dureza extraña
no es menos que la gracia y hermosura,
y que mi desventura,
cuán á mi costa el mal me desengaña.

SILVANO

Pastora mía, más blanca y colorada

que las rosas por el Abril cogidas,
y más resplandeciente
que el sol que del oriente
por la mañana asoma á tu majada,
¿cómo podré vivir si tú me olvidas?
No seas, mi pastora, rigurosa,
que no está bien crueldad á una hermosa.

SIRENO

Diana mía, más resplandeciente
que esmeralda y diamante á la vislumbre,
cuyos hermosos ojos
son fin de mis enojos,
si á dicha los revuelves mansamente,
así el ganado llesves á la cumbre
de mi majada, gordo y mejorado,
que no trates tan mal á un desdichado.

SILVANO

Pastora mía, cuando tus cabellos
á los rayos del sol estás peinando,
no ves que lo escureces,
y á mí me ensoberbéces,
que desde acá me esté mirando en ellos,
perdiendo ora esperanza, ora ganando
así goces, pastora, esa hermosura,
que des un medio en tanta desventura.

SIRENO

Diana, cuyo nombre en esa sierra,
los fieros animales trae domados,
y cuya hermosura
sojuzga la ventura,
y al crudo Amor no teme, y hace guerra,
sin temor de ocasiones, tiempo, ó hados;
así goces tu hato y tu majada,
que de mi mal no vivas descuidada.

SILVANO

La siesta, mi Sireno, es ya pasada,

los pastores se van á su manida,
y la cigarra calla de cansada,
no tardará la noche, que escondida
está, mientras que Febo en nuestro cielo
su lumbré acá y allá trae esparcida.
Pues antes que tendida por el suelo
veas la oscura sombra, y que cantando
de encima deste aliso esté el mochuelo,
nuestro ganado vamos allegando,
y todo junto allí lo llevaremos,
á do Diana nos está esperando.

SIRENO

Silvanio mío, un poco aquí esperemos,
pues aún del todo el sol no es acabado,
y todo el día por nuestro lo tenemos:
tiempo hay para nosotros, y el ganado,
tiempo hay para llevarlo al claro río,
pues hoy ha de dormir por este prado,
y aquí cese, pastor, el canto mío.

En cuanto los pastores esto cantaban, estaba la pastora Diana con el hermoso rostro sobre la mano, cuya delgada manga cayéndose un poco, descubría la blancura de un brazo que á la de la nieve escurecía: tenía los ojos inclinados al suelo, derramando por ellos unas espaciosas lágrimas, las cuales daban á entender su pena, más de lo que ella quisiera decir: y en acabando los pastores de cantar, con un suspiro, en compañía del cual parecía habersele salido el alma, se levantó, y sin despedirse de ellos se fué por el valle abajo, trenzando sus dorados cabellos, cuyo tocado se le quedó preso de una rama, y si con la poca mancilla que Diana de los pastores había tenido, ellos no templaran la mucha que della tuvieron, no bastara el corazón de los dos á podella sufrir. Y así unos como otros se fueron á recoger sus ovejas, que desmandadas andaban saltando por el verde prado.

LIBRO SEPTIMO

Después que Felismena puso fin en las diferencias de la pastora Amarilida y el pastor Filemón, y los dejó con propósito de jamás hacer él una cosa de que el otro tuviese ocasión de quejarse; despedida dellos se fué por el valle abajo, por el cual anduvo muchos días sin hallar nueva que algún contento la diese; y como todavía llevaba esperanza en las palabras de la sabia Felicia, no dejaba de pasalle por el pensamiento, que después de tanto trabajo se cansaría la fortuna de perseguilla: y estas imaginaciones la sustentaban en la gravísima pena de su deseo. Pues yendo una mañana por medio de un bosque, al salir de una asomada que por encima de una alta sierra parecía, vió delante de sí un verde y amenísimo campo de tanta grandeza, que con la vista no se le podía alcanzar el cabo, el cual doce millas adelante iba á fenecer en la falda de unas montañas que casi no parecían. Por medio del deleitoso campo corría un caudaloso río, el cual hacía una muy graciosa ribera, en muchas partes poblada de salces y verdes alisos, y otros árboles, y en otras dejaba descubiertas las cristalinas aguas, recogiéndose á una parte un grande y espacioso arenal. Las mieses que por todo el campo parecían sembradas muy cerca estaban de dar el deseado fruto, y á esta causa con la fertilidad de la tierra estaban muy crecidas, y meneadas de un templado viento hacían unos verdes claros y oscuros; cosa que á los ojos daba muy gran contento. De ancho tenía bien el deleitoso y apacible prado tres millas, y de largo poco más. Pues bajando la hermosa pastora por su camino abajo, vino á dar en un bosque muy grande, de verdes alisos y acebuches asaz poblado, en medio del cual vió muchas casas tan suntuosamente labradas, que en grande admiración le pusieron: y de súbito fué á dar con los ojos en una muy hermosa ciudad, que desde lo alto de una sierra que de frente estaba con sus hermosos edificios, venía hasta tocar con el muro en el caudaloso río que por

medio del campo pasaba; por encima del cual estaba la mas suntuosa y admirable puente que en el universo se podría hallar. Las casas y edificios de aquella ciudad insigne eran tan altos, y con tan grande artificio labrados, que parecía haber la industria humana mostrado su poder. Entre ellos había muchas y artificiosas torres y piramides que de altas se levantaban á las nubes: los templos eran muchos y muy suntuosos, las casas muy fuertes, los superbos muros, los bravos baluartes daban gran lustre á la grande y antigua población; la cual desde allí se devisaba toda. La pastora quedó admirada de ver lo que delante los ojos tenía, y de hallarse tan cerca de poblado, que era la cosa de que con mayor cuidado andaba huyendo; y con todo eso se asentó un poco á la sombra de un olivo: y mirando muy particularmente todo lo que habéis oído, viendo aquella populosa y grande ciudad, le vino á la memoria la gran Soldina su patria, de la cual don Félix la traía desterrada; lo cual fue ocasión para no poder pasar sin lágrimas, porque la memoria del bien perdido pocas veces deja de dar ocasión á éstas. Dejando pues la hermosa pastora aquel lugar y la ciudad á mano derecha, se fué su paso a paso por una senda que junto al río iba hacia la parte donde sus cristalinas aguas con un manso y agradable ruido se iban á meter en el mar Océano; y habiendo caminado seis millas por la graciosa ribera adelante, vió dos pastoras que al pié de un roble á la orilla del río pasaban la siesta: las cuales aunque en la hermosura tuviesen una razonable medianía, en la gracia y donaire había un extremo grandísimo: el color del rostro moreno y gracioso, los cabellos no muy rubios, los ojos negros, gentil aire, gracioso el mirar: sobre las cabezas tenían sendas guirnaldas de verde yedra, por entre las hojas entretejidas muchas rosas y flores: el vestido le pareció diferente del que hasta entonces viera. Y levantándose la una con grande prisa á echar una manada de ovejas de un linar adonde se le había entrado, y la otra llevando á beber un rebaño de cabras al claro río, se volvieron á la sombra del umbroso fresno. Felismena, que entre unos juncuales muy altos se había metido tan cerquita de las pastoras, que pudiese bien oír lo que entre ellas pasaba, sintió que la lengua era portuguesa, y entendió que el reino en que estaba era Lusitania, porque la una de las pastoras decía con gracia muy ex-

Finge que de otra zagala
te enamoras más hermosa,
no me mandes hacer cosa
que aun para fingida es mala.
Muy más firmeza te veo,
pastor, que á mi hermosura:
y á mí muy mayor ventura
que jamás cupo en deseo.

Á este tiempo bajaba Sireno del aldea á la fuente de los alisos con grandísimo deseo de topár á Selvagia ó á Silvano, porque ninguna cosa por entonces le daba más contento que la conversación de los dos nuevos enamorados. Y pasando por la memoria los amores de Diana, no dejaba de causalle la soledad del tiempo que la había querido: no porque entonces le diese pena su amor, mas porque en todo tiempo la memoria de un buen estado causa soledad al que le ha perdido. Y antes que llegase á la fuente, en medio del verde prado, que de mirtos y laureles rodeado estaba, halló las ovejas de Diana, que solas por entre los árboles andaban paciendo, so el amparo de los bravos mastines. Y como el pastor se separase á mirallas, imaginando el tiempo en que le habían dado más en que entender que las suyas propias, los mastines con gran furia se llegaron á él, mas como llegasen y dellos fuese conocido, meneando las colas y bajando los pescuezos que de agudas puntas de acero estaban rodeados, se le echaron á los piés, y otros se empinaban con el mayor regocijo del mundo. Pues las ovejas no menos sentimiento hicieron, porque la borrega mayor, con su rústico cencerro, se vino al pastor, y todas las otras guiadas por ella le cercaron al rededor, cosa que él no pudo ver sin lágrimas, acordándose que en compañía de la hermosa pastora Diana había repastado aquel rebaño: y viendo que en los animales obraba el conocimiento que en su señora había faltado, cosa fué esta, que si la fuerza del agua que la sabia Felicia le había dado, no le hubiera hecho olvidar los amores, quizá no hubiera cosa en el mundo que le estorbara volver á ellos: mas viéndose cercado de las ovejas de Diana y de los pensamientos que la memoria della ante los ojos le ponía, comenzó al són de su lozano rabel á cantar esta

CANCIÓN

Pasados contentamientos,
qué queréis ?
Dejadme, no me canséis.
Memoria, queréis oirme ?
Los días, las noches buenas
paguéis con las setenas,
no tenéis más que pedirme :
todo se acabó en partirme
como veis.
dejadme, no me canséis.
Campo verde, valie umbroso,
donde algun tiempo gocé,
ved lo que despues pasé,
y dejadme en mi reposo :
si estoy con razón medroso,
ya lo veis,
dejadme, no me canséis.
Ví mudado un corazón,
cansado de asegurarme,
fué forzado aprovecharme
del tiempo y de la ocasión :
memoria do no hay pasión,
qué queréis ?
Dejadme, no me canséis.
Corderos y ovejas mías,
pues algún tiempo lo fuistes,
las horas ledas ó tristes
pasáronse con los días :
no hagáis las alegrías
que soléis,
pues ya no me engañaréis.
Si venís por me turbar,
no hay pasión, ni habrá turbarme :
si venís por consolarme,
ya no hay mal que consolar :
si venís por me matar,
bien podéis,
matadme y acabaréis.

Después que Sireno hubo cantado, en la voz fué luego conocido de la hermosa Diana y de los dos enamorados Selvagia y Silvano. Ellos le dieron voces, diciendo que si pensaba pasar la siesta en el campo, que allí estaba la sabrosa fuente de los alisos y la hermosa pastora Diana, que no sería mal entretenimiento para pasalla. Sireno le respondió, que por fuerza había de esperar todo el día en el campo, hasta tanto que fuese hora de volver con el ganado á su aldea: y viniéndose á donde el pastor y pastoras estaban, se sentaron en torno de la clara fuente como otras veces solían. Diana, cuya vida era tan triste cual puede imaginar quien viese una pastora la más hermosa y discreta que en aquel tiempo se sabía, tan fuera de su gusto casada, siempre andaba buscando entretenimientos para pasar la vida, hurtando el cuerpo á sus imaginaciones. Pues estando los dos pastores hablando en algunas cosas tocantes al pasto de los ganados y al aprovechamiento dellos, Diana les rompió el hilo de su plática, diciendo contra Silvano: Buena cosa es, pastor, que estando delante la hermosa Selvagia, trates de otra cosa, sino de encarecer su hermosura y el gran amor que te tiene: deja el campo y los corderos, los malos ó buenos sucesos del tiempo y la fortuna, y goza, pastor, de la buena que has tenido en ser amado de tan hermosa y agraciada pastora, que á donde el contentamiento del espíritu es razón que sea tan grande, poco al caso hacen los bienes de fortuna. Silvano entonces le respondió: Lo mucho que yo, Diana, te debo nadie lo sabrá encarecer como ello es, sino quien hubiese entendido la razón que tengo de conocer esta deuda: pues no tan sólo me enseñaste á querer bien, mas aun ahora me guías y muestras usar del contentamiento que mis amores me dan. Infinita es la razón que tienes de mandarme que no trate de otra cosa, estando mi señora delante, sino del contento que su vista causa, y así prometo de hacello en cuanto el alma no se despidiere destos cansados miembros. Más de una cosa estoy espantado, y es de ver cómo el tu Sireno vuelve á otra parte los ojos cuando hablas; parece que no le agradan tus palabras, ni se satisface de lo que respondes. No le pongas culpa, dijo Diana, que hombres descuidados y enemigos de lo que á sí mismos deben, eso y más harán. ¿Enemigo de lo que á mí mismo debo? respondió Sireno, si yo jamás lo fui, la muerte me dé

el pastor en las palabras de Armia, las hizo estar atentas y oílle, el cual cantaba al són de su instrumento en su misma lengua esta

CANCIÓN

Sospiros, minha lembrança
nao quer, porque vos nao vades,
que o mal que fazem saudades
se cure com esperança.
A esperança nao me val,
por a causa em que se tem,
nem promete tanto bem
quanto á saudade faz mal:
mais amor desconfiança
me darao tal calidade,
que nem me mata saudade,
nem me da vida esperança.
Erraraose se queixarem
os olhos com que eu olhei,
porque nao me queixarei,
em quanto os seos me lembrarem;
nem podera haber mudança
jamais em minha vontade,
ora me mate saudade,
ora me deixe esperança.

Á la pastora Felismena supieron mejor las palabras del pastor que el convite de las pastoras, porque más le parecía que la canción se había hecho para quejarse de su mal, que para lamentar el ageno. Y dijo cuando le acabó de oír: ¡Ay pastor, qué verdaderamente parece que aprendiste en mis males á quejarte de los tuyos! ¡Desdichada de mí, que no veo cosa que ponga delante la razón que tengo de no desear la vida: mas no quiera Dios que yo la pierda hasta que mis ojos vean la causa de sus ardientes lágrimas! Armia dijo á Felismena: ¿Paréceos, hermosa pastora, que aquellas palabras merecen ser oídas, y que el corazón donde ellas salen se debe tener en más de lo que esta pastora le tiene? No trates, Armia, dijo Duarda, de sus palabras, trata de sus obras, que por ellas se ha de juzgar el pensamiento del que las hace. Si

ovelhas que tu guardabas erao mais que minhas : muitas vezes, rezeosa que as guardas deste deleitoso campo lhes nao impedissem o pasto, me punha eu naquelle outeiro por ver se pareciao, do que minhas ovelhas erao por mim apacentadas, dem postas em parte donde sem sobresalto pacesem as herbas desta fermosa ribeira, isto me deo á mim tanto em mostrarme sojeita, como á ti em fazerte confiado. Bem sei que de minha sojeição naceu tua confiança, e de tua confiança fazer o que fizeste : tu te casaste com Andresa, cuja alma esté em gloria, que cousa he esta que algum tempo nao pedi a Deos, antes lhe pedi vengança della e de ti ; eu passei depois de vosso casamento, o que tu e outros muitos sabem, quiz minha fortuna que a tua me nao desse pena. Deixame gozar da minha liberdade, e nao esperes que conmigo poderas ganhar o que por culpa tua perdeste. Acabando la pastora la terrible respuesta que habéis oído, y queriendo Felismena meterse en medio de su diferencia, oyeron á una parte del prado muy gran ruido y golpes como de caballeros que se combatían ; y todos con muy gran priesa se fueron á la parte donde se oían, por ver qué cosa fuese. Y vieron en una isleta que el río con una vuelta hacia, tres caballeros que con uno solo se combatían ; y aunque se defendía valientemente, dando á entender su esfuerzo y valentía, con todo eso los tres le daban tanto que hacer, que le ponían en necesidad de aprovecharse de toda su fuerza. La batalla se hacia á pié, y los caballos estaban arrendados á unos pequeños árboles que allí había. Y á este tiempo ya el caballero solo tenía uno de los tres tendido en el suelo de un golpe de espada, con el cual le acabó la vida : pero los otros dos que muy valientes eran, le traían ya tal, que no se esperaba otra cosa sino la muerte. La pastora Felismena que vió aquel caballero en tan gran peligro, y que si no le socorriese no podría escapar con la vida, quiso poner la suya á riesgo de perdella por hacer lo que en aquel caso era obligada. Y poniendo una aguda saeta en su arco, les dijo así: Teneos á fuera, caballeros, que no es de personas que deste nombre se precian, aprovecharse de sus enemigos con ventaja tan conocida. Y apuntándole á la vista de la celada á uno de ellos le acertó con tanta fuerza, que entrándole por entre los ojos, pasó de la otra parte de manera que aquel vino muerto al suelo. Cuando el caballero



solo vió muerto á uno de sus contrarios, arremetió al tercero con tanto esfuerzo como si entonces comenzaran su batalla: pero Felismena le quitó de trabajo, poniendo otra flecha en su arco, con la cual no parando en las arinas, le entró por debajo de la tetilla izquierda, y le atravesó el corazón de manera que el caballero llevó el camino de sus compañeros. Cuando los pastores vieron lo que Felismena había hecho, y el caballero vió de dos tiros matar dos caballeros tan valientes, así unos como otros en extremo se admiraron. Pues quitándose el caballero el yelmo, y llegando a ellos, le dijo: Hermosa pastora, ¿con que podré yo pagaros tan grande merced como la que de vos he recibido en este día, sino en tener conocida esta deuda para nunca jamás perdella del pensamiento? Cuando Felismena vió el rostro al caballero, y lo conoció, quedó tan fuera de sí, que de turbada casi no le pudo hablar, mas volviendo en sí, le respondió: ¡Ay don Félix, que no es esta la primera deuda en que tu me estas, y no puedo yo creer que ternas della el conocimiento que dices, sino el que de otras muy mayores me has tenido! Mira a qué tiempo me ha traído mi fortuna y tu desamor, que quien solía en la ciudad ser servido de ti con torneos y justas, y otras cosas con que me engañabas, o con que yo dejaba engañarme, anda ahora desterrada de su tierra y de su libertad por haber tú querido usar de la tuya. Si esto no te trae a conocimiento de lo que me debes, acuerdate que un año te estuve sirviendo de paje en la corte de la princesa Cesarina, y aun de tercero contra mi misma, sin jamás descubrirte mi pensamiento por sólo darte remedio al mal que el tuvo te hacía sentir. ¡Oh cuantas veces te alcance los favores de Celia tu señora á gran costa de mis lágrimas! Y no lo tengas a mucho, que cuando éstas no bastaran, la vida diera yo a trueque de redimir la mala que tus amores te daban. Y si no estas sanando de lo mucho que te he querido, mira las cosas que la fuerza de amor me ha hecho hacer: yo me sañí de mi tierra, yo te vine á servir y á dolerme del mal que sufrías, y a sufrir el agravio que yo en esto recebia, y a trueque de darte contento no tenía en nada vivir la mas triste vida que nadie vivió: en traje de dama te he querido como nunca nadie quiso: en hábito de paje te serví en la cosa mas contraria a mi descanso que se puede imaginar, y aun anora en traje de pasto-

ra vine á hacerte este pequeño servicio: ya no me queda más que hacer, sino es sacrificar la vida á tu desamor. Si te parece que debo hacello, y tú no te has de acordar de lo mucho que te he querido y quiero, la espada tú la tienes en la mano, no quieras que otro tome en mí la venganza de lo que te merezco. Cuando el caballero oyó las palabras de Felismena, el corazón se le cubrió de las sinrazones que con ella había usado de manera, que esto y la mucha sangre que de las heridas se le iba, fueron causa de un súbito desmayo, cayendo á los piés de la hermosa Felismena como muerto, la cual con la mayor pena que imaginarse puede, tomándole la cabeza en su regazo, con muchas lágrimas que sobre don Félix derramaba, comenzó á decir: ¿Qué es esto, fortuna, es llegado el fin de mi vida junto con la del mi don Félix? ¡Ay don Félix, causa de todo mi mal! si no bastan las muchas lágrimas que por tu causa he derramado, y las que sobre tu rostro derramo para que vuelvas en ti, ¿qué remedio terná esta desdichada para que el gozo de verte no se le vuelva en ocasión de desesperarse? ¡Ay mi don Félix, despierta si es sueño el que tienes, aunque no me espantaría si no lo hicieses, pues jamás cosas mías te lo hicieron perder! En estas y otras lamentaciones estaba la hermosa Felismena, y las otras pastoras portuguesas la ayudaban, cuando por las piedras que pasaban á la isla vieron venir una hermosa ninfa con un vaso de oro y otro de plata en las manos, la cual luégo de Felismena fué conocida, y le dijo: Ay, Dorida, ¿quién había de ser la que á tal tiempo socorriese á esta desdichada, sino tú? llégate acá, hermosa ninfa, y verás puesta la causa de todos mis trabajos en el mayor que es posible tenerse. Dorida entonces le respondió: Para estos tiempos es el ánimo, y no te fatigues, hermosa Felismena, que el fin de tus trabajos es llegado, y el principio de tu contentamiento, y diciendo esto le echó sobre el rostro de una odorífera agua que en el vaso de plata traía, la cual le hizo volver en todo su acuerdo, y le dijo: Caballero, si queréis cobrar la vida y dalla á quien tan mala á causa vuestra la ha pasado, bebed del agua deste vaso de oro que traigo en las manos. Bebió gran parte del agua que en él venía, y como hubo un poco reposado con ella, se sintió tan sano de las heridas que los tres caballeros le habían hecho y de lo que amor á causa de la señora Celia le había dado, que

no sentía más la pena que cada una dellas le podían causar, que si nunca las hubiera tenido. Y de tal manera se volvió á renovar el amor de Felismena, que en ningún tiempo le pareció haber estado tan vivo como entonces, y sentándose encima de la verde yerba, tomó las manos á su pastora, y besándoselas muchas veces, decía: ¡Ay, Felismena, cuán poco haría yo en dar la vida á trueque de lo que te debo! que pues por ti la tengo, muy poco hago en darte lo que es tuyo. ¿Con qué ojos podrá mirar tu hermosura el que faltándole el conocimiento de lo que te debía, osó ponellos en otra parte? ¿Qué palabras bastarían para disculparme de lo que contra ti he cometido? ¡Desdichado de mí si tu condición no es en mi favor, porque ni bastará satisfacción para tan gran yerro, ni razón para disculparme de la grande que tienes de olvidarme! Verdad es que yo quise bien á Celia y te olvidé, mas no de manera que de la memoria se me pasase tu valor y hermosura. Y lo bueno es, que no sé á quién ponga parte de la culpa que se me puede atribuir. Si á la hermosura de Celia, muy clara está la ventaja que á ella y á todas las del mundo tienes. Si á la mudanza de los tiempos, ese había de ser el toque donde mi firmeza había de mostrar su valor. Si á la traidora de ausencia, tampoco parece bastante disculpa, pues el deseo de verte había estando ausente de sustentar tu imagen en mi memoria. Mira, Felismena, cuán confiado estoy en tu bondad, que sin miedo te oso poner delante las causas que tienes de no perdonarme. Una cosa me duele más que cuantas en el mundo me pueden dar pena, y es ver que puesto caso que el amor que me has tenido y tienes te haga perdonar tantos yerros, ninguna vez alzaré los ojos á mirarte que no me lleguen al alma los agravios que de mí has recibido. La pastora Felismena que vió á don Félix tan arrepentido y tan vuelto á su primero pensamiento, con muchas lágrimas le decía, que ella le perdonaba, pues no sufría menos el amor que siempre le había tenido; y que si pensara no perdonalle no se hubiera por su causa puesto á tantos trabajos, y otras cosas muchas con que don Félix quedó confirmado en el primer amor. La hermosa Dorida se llegó al caballero, y después de haber pasado entre los dos muchas palabras y grandes ofrecimientos de parte de la sabia Felicia, le suplicó que él y la hermosa Felismena se fuesen con ella al templo de

Diana, donde los quedaba esperando con grandísimo deseo de verlos. Don Félix lo concedió, y despedido de las pastoras portuguesas y del afligido pastor Danteo, tomando los caballos de los caballeros muertos, los cuales sobre tomar á don Félix el suyo, le habían ya puesto en tanto aprieto, se fueron por su camino adelante, contando Felismena á don Félix lo que había pasado después que no le habían visto: de lo cual él se espantó mucho, y especialmente de la muerte de los tres salvajes, y de la casa de la sabia Felicia, y suceso de los pastores y pastoras, y todo lo demás que en este libro se ha contado. Y no poco espanto llevaba don Félix en ver que su señora Felismena le hubiese servido tantos días de paje, y que de puro divertido el entendimiento no la había conocido: y por otra parte era tanta su alegría de verse de su señora bien amado, que no podía encubrirlo. Pues caminando por sus jornadas llegaron al templo de Diana, donde la sabia Felicia y los pastores y pastoras los esperaban. Fueron recibidos con mucho contento de todos, especialmente la hermosa Felismena, que por su bondad y hermosura era de todos tenida en mucho. Allí fueron todos desposados con las que bien querían con gran regocijo de todos: á lo cual no ayudó poco Sireno con su venida, aunque della se siguió lo que en la segunda parte deste libro se contará juntamente con el suceso del pastor y pastora portuguesa, Danteo y Duarda.



LA
DIANA ENAMORADA

POR
GASPAR GIL POLO





LIBRO PRIMERO

Después que el apasionado Sireno con la virtud del poderoso licor fué de las manos de Cupido por la sabia Felicia libertado, obrando Amor sus acostumbradas hazañas, hirió de nuevo el corazón de la descuidada Diana, despertando en ella los olvidados amores para que de un libre estuviese cautiva, y por un exento viviese atormentada. Y lo que mayor pena le dió fué pensar que el descuido que tuvo de Sireno, había sido ocasión de tal olvido, y era causa del aborrescimiento. Deste dolor y de otros muchos estaba tan combatida, que ni el yugo del matrimonio, ni el freno de la vergüenza fueron bastantes á detener la furia de su amor, ni remediar la aspereza de su tormento, sino que sus lamentables voces esparciendo, y dolorosas lágrimas derramando, las duras peñas y fieras alimañas enternecía. Pues hallándose un día acaso en la fuente de los alisos, en el tiempo del estío, á la hora que el sol se acercaba al medio día, y acordándose del contento que allí en compañía del amado Sireno muchas veces había recibido, cotejando los deleites del tiempo pasado con las fatigas del presente; y conociendo la culpa que ella en su tormento tenía, concibió su corazón tan angustiada tristeza, y vino su alma en tan peligroso desmayo, que pensó que entonces la deseada muerte diera fin á sus trabajos. Pero después que el

ánimo cobró algún tanto su vigor, fué tan grande la fuerza de su pasión, y el ímpetu con que amor reinaba en sus entrañas, que le forzó publicar su tormento á las simples avecillas que de los floridos ramos la escuchaban, á los verdes árboles que de su congoja parece que se dolían, y á la clara fuente que el ruido de sus cristalinas aguas con el són de sus cantares acordaba. Y así con una suave zampoña cantó desta manera:

Mi sufrimiento cansado
del mal importuno y fiero,
á tal extremo ha llegado,
que publicar mi cuidado
me es el remedio postrero.
Siéntase el bravo dolor,
y trabajosa agonía
de la que muere de amor,
y olvidada de un pastor,
que de olvidado moría.
¡Ay, que el mal que ha consumido
la alma que apenas sostengo,
nasce del pasado olvido,
y la culpa que he tenido,
causó la pena que tengo!
Y de gran dolor reviento,
viendo que al que agora quiero,
le dí entonces tal tormento,
que sintió lo que yo siento,
y murió como yo muero.
Y cuando de mi crudeza
se acuerda mi corazón,
le causa mayor tristeza
el pesar de mi tibieza,
que el dolor de mi pasión.
Porque si mi desamor
no tuviera culpa alguna
en el presente dolor,
diera quejas del Amor,
é inculpara la Fortuna.
Mas mi corozón esquivo
tiene culpa más notable,

pues no vió de muy altivo,
que Amor era vengativo,
y la Fortuna mudable.
Pero nunca hizo venganza
Amor que de tantas suertes
deshiciese una esperanza,
ni Fortuna hizo mudanza
de una vida á tantas muertes.
¡Ay, Sireno, cuán vengado
estás en mi desventura,
que después que me has dejado,
no hay remedio á mi cuidado,
ni consuelo á mi tristura!
Que según solías verme
desdeñosa en sólo verte,
tanto huelgas de ofenderme,
que ni tú podrás quererme,
ni yo dejar de quererte.
Véote andar tan exento,
que no te ruego, pastor,
remedies el mal que siento,
mas que engañes mi tormento
con un fingido favor.
Y aunque mis males pensando,
no pretendas remediallos,
vuelve tus ojos, mirando
los míos, que están llorando
pues tú no quieres mirallos.
Mira mi mucho quebranto,
y mi poca confianza
para tener entre tanto,
no compasión de mi llanto,
mas placer de tu venganza.
Que aunque no podré ablandarte,
ni para excusar mi muerte
serán mis lágrimas parte,
quiero morir por amarte,
y no vivir sin quererte.

No diera fin tan presto la enamorada Diana á su deleitosa

música, si de una pastora, que tras unos jarales la había escuchado, no fuera de improviso estorbada. Porque viendo la pastora, detuvo la suave voz, rompiendo el hilo de su canto, y haciendo obra en ella la natural vergüenza, le pesó muy de veras que su canción fuese escuchada, ni su pena conocida, mayormente viendo aquella pastora ser extranjera, y por aquellas partes nunca vista. Mas ella, que de lejos la suavísima voz oyendo, á escuchar tan delicada melodía secretamente se había llegado, entendiendo la causa del doloroso canto, hizo de su extremadísima hermosura tan improvisa y alegre muestra, como suele hacer la nocturna luna, que con sus lumbrosos rayos vence y traspasa la espesura de los oscuros nublados. Y viendo que Diana había quedado algo turbada con su vista, con gesto muy alegre le dijo estas palabras: Hermosa pastora, grande perjuicio hice al contento que tenía con oírte, en venir tan sin propósito á estorbarte. Pero la culpa desto la tiene el deseo que tengo de conocerte, y voluntad de dar algún alivio al mal de que tan dolorosamente te lamentas, al cual aunque dicen que es excusado buscallo consuelo, con voluntad libre y razón desapasionada se le puede dar suficientemente remedio. No disimules conmigo tu pena, ni te pese que sepa tu nombre y tu tormento, que no haré por eso menos cuenta de tu perfición, ni juzgaré por menor tu merecimiento.

Oyendo Diana estas palabras estuvo un rato sin responder, teniendo los ojos empleados en la hermosura de aquella pastora, y el entendimiento dudoso sobre qué respondería á sus grandes ofrecimientos y amorosas palabras; y al fin respondió de esta manera: Pastora de nueva y aventajada gentileza, si el gran contento que de tu vista recibo, y el descanso que me ofrecen tus palabras, hallara en mi corazón algún aparejo de confianza, creo que fueras bastante á dar algún remedio á mi fatiga, y no dudara yo de publicarte mi pena. Mas es mi mal de tal calidad, que en comenzar á fatigarme, tomo las llaves de mi corazón, y cierro las puertas al remedio. Sabe que yo me llamo Diana, por estos campos harto conocida: conténtate con saber mi nombre, y no te cures de saber mi pena; pues no aprovechará para más de lastimarte, viendo mi tierna juventud en tanta fatiga y trabajo. Este es el engaño, dijo la pastora, de los que se hacen esclavos del Amor, que en co-

menzalle á servir, son tan suyos, que ni quieren ser libres, ni les parece posible tener libertad. Tu mal bien se que es amor, según de tu cancion entendi, en la cual enfermedad yo tengo grande experienci. He sido muchos años cautiva, y agora me veo libre: aunque ciega, y agora atino el camino de la verdad; pasé en el mar de Amor peligrosas agonias y tormentas, y agora estoy gozando del seguro y sosegado puerto: y aunque más grande sea tu pena, era tan grande la mia. Y pues para ella tuve remedio, no despidas de tu casa la esperanza, no cierres los ojos á la verdad, ni los oídos á mis palabras. Palabras serán, dijo Dianitas que se gastaran en remediar el Amor, cuyas obras no tienen remedio con palabras. Mas con todo querria saber tu nombre, y la ocasion que hacia nuestros campos te ha encaminado, y noigare tanto en saberlo, que suspendere por un rato mi comenzado canto, cos, que importa tanto para el alivio de mi pena. Mi nombre es Alcida, dijo la pastora, pero lo demas que me preguntas no me sufre contarlo la compasión que tengo de tu voluntaria dolencia, sin que primero recibas mis provechosos, aunque para ti desabridos remedios. Cualquier consuelo, dijo Diana, me será agradable, por venir de tu mano, con que no sea quitar el amor de mi corazón: porque no saldra de allí, sin llevar consigo á pedazos mis entrañas. Y aunque pudiese, no quedaria sin él, por no dejar de querer al que siendo olvidado, tomó de mi crueldad tan presta y sobrada venganza. Dijo entonces Alcida: Mayor confianza me das agora de tu salud, pues dices que lo que agora quieres, en otro tiempo lo has aborrecido, porque ya sabras el camino del olvido, y ternas la voluntad vezada al aborrecimiento. Quanto mas que entre los dos extremos de amar y aborrecer, esta el medio, el cual tú debes elegir. Diana á este replico: Bien me contenta tu consejo, pastora, pero no me parece muy seguro. Porque si yo de aborrecer he venido á amar, mas facilmente lo hiciera, si mi voluntad estuviera en medio del amor y aborrecimiento, pues teniendome mas cerca, con mayor fuerza me venciera el poderoso Cupido. Á esto respondió Alcida: No hagas tan gran honra á quien tan poca la merece, nombrando al poderoso al que tan facilmente queda vencido, especialmente de los que eligen el medio que tengo dicho: porque en él consiste la virtud, y donde ella está, quedan los corazones contra el

Amor fuertes y constantes. Dijo entonces Diana: Crueles, duros, ásperos y rebeldes dirás mejor, pues pretenden contradecir á su naturaleza, y resistir á la invencible fuerza de Cupido. Mas séanlo cuánto quisieren, que á la fin no se van alabando de la rebeldía, ni les aprovecha defenderse con la dureza. Porque el poder del Amor vence la más segura defensa, y traspasa el más fuerte impedimento. De cuyas hazañas y maravillas en este mismo lugar cantó un día mi querido Sireno, en el tiempo que fué para mí tan dulce, como me es ahora amarga su memoria. Y bien me acuerdo de su canción, y aun de cuantas entonces cantaba, porque he procurado que no se me olvidasen, por lo que me importa tener en la memoria las cosas de Sireno. Mas esta que trata de las proezas del Amor, dice:

SONETO

Que el poderoso Amor sin vista acierte
del corazón la más interna parte;
que siendo niño venza al fiero Marte,
haciendo que enredado se despierte:
Que sus llamas me hielen de tal suerte,
que un vil temor del alma no se aparte,
que vuele hasta la aérea y suma parte,
y por la tierra y mar se muestre fuerte:
Que esté el que el bravo Amor hiere, ó captiva
vivo en el mal, y en la prisión contento,
proezas son que causan grande espanto.
Y el alma, que en mayores penas viva,
si piensa estas hazañas, entre tanto
no sentirá el rigor de su tormento.

Bien encarescidas están, dijo Alcida, las fuerzas del Amor: pero más creyera yo á Sireno, si después de haber publicado por tan grandes las furias de las flechas de Cupido, él no hubiese hallado reparo contra ellas, y después de haber encarescido la estrechura de sus cadenas, él no hubiese tenido forma para tener libertad. Y así me maravillo que creas tan de ligero al que con las obras contradice á las palabras. Porque harto claro está, que semejantes canciones son maneras de hablar y sobrados encarescimientos con que los enamora-

dos venden por muy peligrosos sus males, pues tan ligeramente se vuelven de cautivos libres, y vienen de un amor ardiente á un olvido descuidado. Y si sienten pasiones los enamorados, provienen de su misma voluntad y no del amor: el cual no es sino una cosa imaginada por los hombres, que ni está en cielo ni en tierra, sino en el corazón del que la quiere. Y si algún poder tiene, es porque los hombres mismos dejan vencerse voluntariamente, ofresciéndole sus corazones, y poniendo en sus manos la propia libertad. Mas porque el soneto de Sireno no quede sin respuesta, oye otro que parece que se hizo en competencia dél, y oíle yo mucho tiempo há en los campos de Sebetho á un pastor nombrado Aurelio: y si bien me acuerdo decía así:

SONETO

No es ciego Amor, mas yo lo soy, que guío
mi voluntad camino del tormento:
no es niño Amor: mas yo que en un momento
espero y tengo miedo, lloro y río.
Nombrar llamas de Amor es desvarío,
su fuego es el ardiente y vivo intento,
sus alas son mi altivo pensamiento,
y la esperanza vana en que me fío.
No tiene Amor cadenas, ni saetas,
para prender y herir libres y sanos,
que en él no hay mas poder del que le damos.
Porque es Amor mentira de poetas,
sueño de locos, ídolo de vanos:
mirad qué negro Dios el que adoramos.

¿Parécete, Diana, que debe fiarse un entendimiento como el tuyo en cosas de aire, y que hay razón para adorar tan de veras á cosa tan de burlas como el Dios de Amor? El cual es fingido por vanos entendimientos, seguido de deshonestas voluntades, y conservado en las memorias de los hombres ociosos y desocupados. Estos son los que le dieron al Amor el nombre tan celebrado que por el mundo tiene. Porque viendo que los hombres por querer bien padescían tantos males, sobresaltos, temores, cuidados, recelos, mudanzas y otras

infinitas pasiones, acordaron de buscar alguna causa principal y universal, de la cual como de una fuente nasciesen todos estos efectos. Y así inventaron el nombre de Amor, llamándole Dios, porque era de las gentes tan temido y reverenciado. Y pintáronle de manera, que cuantos ven su figura, tienen razón de aborrescer sus obras. Pintáronle muchacho, porque los hombres en él no se fíen; ciego, porque no le sigan; armado, porque le teman; con llamas, porque no se le lleguen; y con alas, para que por vano le conozcan. No has de entender, pastora, que la fuerza que al Amor los hombres conceden, y el poderío que le atribuyen, sea ni pueda ser suyo: antes has de pensar que cuanto más su poder y valor encarescen, más nuestras flaquezas y poquedades manifiestan. Porque decir que el Amor es fuerte, es decir que nuestra voluntad es floja, pues permite ser por él tan fácilmente vencida: decir que el Amor tira con poderosa furia venenosas y mortales saetas, es decir que nuestro corazón es descuidado, pues se ofresce tan voluntariamente á recibirlas: decir que el Amor nuestras almas tan estrechamente cautiva, es decir que en nosotras hay falta de juicio, pues al primer combate nos rendimos, y aun á veces sin ser combatidas, damos á nuestro enemigo la libertad. Y en fin todas las hazañas que se cuentan del Amor, no son otra cosa sino nuestras miserias y flojidades. Y puesto caso que las tales proezas fuesen tuyas, ellas son de tal cualidad, que no merescen alabanza. ¿Qué grandeza es cautivar los que no se defienden? qué braveza acometer los flacos? qué valentía herir los descuidados? qué fortaleza matar los rendidos? qué honra desasosegar los alegres? qué hazaña perseguir los malaventurados? Por cierto, hermosa pastora, los que quieren tanto engrandescer este Cupido, y los que tan á su costa le sirven, debieran por su honra dalle otras alabanzas: porque con todas estas el mejor nombre que gana, es de cobarde en los acometimientos, cruel en las obras, vano en las intenciones, liberal de trabajos y escaso de galardones. Y aunque todos estos nombres son infames, peores son los que le dan sus mismos aficionados, nombrándole fuego, furor y muerte: y al amar llamando arder, destruirse, consumirse y enloquecerse: y á sí mismos nombrándose ciegos, míseros, cautivos, furiosos, consumidos é inflamados. De aquí viene que todos generalmente dan que-

jas del Amor, nombradas tiras y traídas, curti, fiero y despiadado. Todavía verso de los enamorados están lleno de doior, compuestos de suspiros, borrados de lágrimas y cubiertos con agonia. Al verlos no sospechan allí los temores, allí las desconciernan las tristezas, allí los calanderos, allí mil generos de penas, y se han de dar como de muertes cadenas, hechas, venenos, matinas y otras cosas que les sirven sino para dar tormento. Cuanto se enfiere, se temer cuando se nombran. Mal están con esos nombres mercurio, pastor señalado en la Andariva, cuervo en la corteza de la vida, y sirviendole de pluma el agua, y anzoza delante de él, escribio así:

SONET

Quien nro está, no vive desahogado
que el alma está en la tierra cadiva,
y el corazón herido y mal esgado,
teme al estar el mundo en furia.
Con la culpa del soberbio y tirado,
tan aspera el amor y vengativo,
que quien sin él, padece de grado,
por el, con muerte queda al momento.
Amor, que a ser cruel no se cansa,
Amor, que en el mundo los mortales
te que ha visto el mal y maltrato,
Maldigo a quien agita te levanta,
tus nombres y la fama de tu nombre
me prenden a la cadena de la muerte.

Pues venga agora el soneto de la Sirena a dar a entender que la imaginación de la hazaña del Amor, basta a vencer la furia del tormento, y porque si las hazañas son matar, herir, cegar, abrasar, con tanto mal vivir, atormentar, no me hará creer que imaginen cosas de tanta mala vida, antes ha de dar mayor fuerza a la pasión para que siendo más imaginada, se refuerza el corazón y con mayor aspereza le atormenten. Y es en verdad lo que tanto Sirena me maravilla, que él recibiendo a quien dice en este pensamiento tan aventado, que tan fácilmente le lleva trocado con tan cruel olvido, como agora tiene no solo de las hazañas

de Cupido, pero de tu hermosura, que no debiera por cosa del mundo ser olvidada.

Apenas había dicho Alcida de su razón las últimas palabras, que Diana alzando los ojos, porque estaba con algún recelo, vió de lejos á su esposo Delio, que bajaba por la falda de un montecillo, encaminándose para la fuente de los alisos, donde ellas estaban. Y ansí atajando las razones de Alcida le dijo: No más, no más, pastora, que tiempo habrá después para escuchar lo restante, y para responder á tus flojos y aparentes argumentos. Cata allá que mi esposo Delio desciende por aquel collado y se viene para nosotras: menester será, que por disimular lo que aquí se trataba, al són de nuestros instrumentos comencemos á cantar, porque cuando llegue, se contente de nuestro ejercicio. Y ansí tomando Alcida su cítara y Diana su zampoña, cantaron desta manera:

RIMAS PROVENZALES

ALCIDA.

Mientras el sol sus rayos muy ardientes
con tal furia y rigor al mundo envía,
que de ninfas la casta compañía
por los sombríos mora, y por las fuentes:
Y la cigarra el canto replicando,
se está quejando,
pastora canta,
con gracia tanta,
que enternescido
de haberte oído,
el poderoso cielo de su grado
fresco licor envíe al seco prado.

DIANA.

Mientras está el mayor de los planetas
en medio del oriente y del ocaso,
y al labrador en descubierto raso
más rigurosas tira sus saetas:
Al dulce murmurar de la corriente
de aquesta fuente
mueve tal canto,

que cause espanto,
y de contentos
los bravos vientos
el ímpetu furioso refrenando,
vengan con manso espíritu soplando.

ALCIDA.

Corrientes aguas, puras, cristalinas,
que haciendo todo el año primavera,
hermoseáis la próspera ribera
con lirios y trepadas clavellinas,
el bravo ardor de Febo no escaliente
tan fresca fuente,
ni de ganado
sea enturbiado
licor tan claro,
sabroso y raro,
ni del amante triste el lloro infame
sobre tan lindas aguas se derrame.

DIANA.

Verde y florido prado, en do natura
mostró la variedad de sus colores
con los matices de árboles y flores,
que hacen en ti hermosísima pintura.
En ti los verdes ramos sean exentos
de bravos vientos :
medres y crecascas
en hierbas frescas,
nunca abrasadas
con las heladas ;
ni dañe á tan hermoso y fértil suelo
el gran furor del iracundo cielo.

ALCIDA.

Aquí de los bullicios y tempesta
de las soberbias cortes apartados,
los corazones viven reposados,
en sosegada paz y alegre fiesta,
á veces recostados al sombrío

á par del río,
do dan las aves
cantos suaves,
las tiernas flores
finos olores,
y siempre con un orden soberano
se ríe el prado, el bosque, el monte, el llano.

DIANA.

Aquí el ruido, que hace el manso viento,
en los floridos ramos sacudiendo,
deleita más que el popular estruendo
de un numeroso y grande ayuntamiento,
adonde las superbas majestades
son vanidades:
las grandes fiestas
grandes tempestas,
los pundonores
ciegos errores,
y es el hablar contrario y diferente
de lo que el corazón y el alma siente.

ALCIDA.

No tiende aquí ambición lazos y redes,
ni la avaricia va tras los ducados,
no aspira aquí la gente á los estados,
ni hambrea las privanzas y mercedes:
libres están de trampas y pasiones
los corazones:
todo es llaneza,
bondad, simpleza,
poca malicia,
cierta justicia:
y hace vivir la gente en alegría
concorde paz y honesta medianía.

DIANA.

No va por nuevo mundo y nuevos mares
el simple pastorcillo navegando:
ni en apartadas Indias va contando

de leguas y monedas mil millares.
El pobre tan contento al campo viene
con lo que tiene,
como el que cuenta
sobrada renta,
y en vida escasa
alegre pasa,
como el que en montes há gruesas manadas,
y ara de fértil campo mil yugadas.

Intirió de lejos Delio la voz de su esposa Diana, y como que otra voz le respondía, tuvo mucho cuidado de llegar a esto, por ver quién estaba en compañía de Diana. Y ansí de la fuente puesto detrás un grande arrayán, escuchó que cantaban, buscando adrede ocasiones para sus acorbrados celos. Mas cuando entendió que las canciones eran diferentes de lo que él con su sospecha presumía, estuvo muy contento. Pero todavía la ansia que tenía de conocer la estaba con su esposa, le hizo que llegase á las pastoras, á las cuales fué cortésmente saludado, y de su esposa con angélico semblante recibido. Y sentado cabe ellas, Alcida dijo: Delio, en gran cargo soy á la fortuna, pues no sólo hizo ver la belleza de Diana, mas conocer al que ella tuvo mercedor de tanto bien, y al que entregó la libertad: según es ella sabia, se ha de tener por extremado lo que yo digo. Mas espántome de ver que tengas tan poca cuenta de la mucha que contigo tuvo Diana en elegirte por marido, sufras que vaya tan sólo un paso sin tu compañía, y de que un solo momento se aparte de tus ojos. Bien sé que mora siempre en tu corazón: mas el amor que tú le das á Diana, no ha de ser tan poco que te contentes con tener en el alma su figura, pudiendo también tener ante los ojos su semejanza. Entonces Diana, porque Delio respondiendo no se puso en peligro de publicar el poco aviso y cordura que ella le dio, tomó la mano por él y dijo: No tiene Delio razón de ser tan contento de tenerme por esposa, como tú muestras de por haberme conocido, ni de tenerme tan presente, que olvide de sus granjas y ganados: pues importan más que el leite que de ver la belleza, que falsamente me atribuyes, pudiera tomar. Dijo entonces Alcida: No perjudiques,

Diana, tan adrede á tu gentileza, ni hagas tan grande agravio al parescer que el mundo tiene de ti, que no parece mal en una hermosa el estimarse, ni le da nombre de altiva moderadamente conocerse. Y tú, Delio, tente por el más dichoso del mundo, y goza bien el favor que la fortuna te hizo, pues ni dió ni tiene que dar cosa que iguale con ser esposo de Diana. Atentamente escuchó Delio las palabras de Alcida, y en tanto que habló, la estuvo siempre mirando, tanto que á la fin de sus dulces y avisadas razones se halló tan preso de sus amores, que de atónito y pasmado no tuvo palabras con que respondelle, sino que con un ardiente suspiro dió señal de la nueva herida que Cupido había hecho en sus entrañas. Á este tiempo sintieron una voz, cuya suavidad los deleitó maravillosamente. Paráronse atentos á escuchalla, y volviendo los ojos hacia donde resonaba, vieron un pastor que muy fatigado venía hacia la fuente á guisa de congojado caminante, cantando desta manera :

SONETO.

No puede darme Amor mayor tormento,
ni la fortuna hacer mayor mudanza :
no hay alma con tan poca confianza,
ni corazón en penas tan contento.
Hácelo Amor, que esfuerza el flaco aliento,
porque baste á sufrir mi malandanza,
y no deja morir con la esperanza
la vida, la afición, ni el sufrimiento.
¡ Ay vano corazón ! ¡ Ay ojos tristes !
¿ por qué en tan largo tiempo y tanta pena
nunca se acaba el llanto, ni la vida ?
¡ Ay lástimas ! ¿ No os basta lo que hicistes,
Amor ? ¿ por qué no aflojas mi cadena,
si en tanta libertad dejaste Alcida ?

Apenas acabó Alcida de oír la canción del pastor, que conociendo quién era, toda temblando, con grande priesa se levantó, antes que él llegase, rogándoles á Delio y Diana, que no dijese que ella había estado allí, porque le importaba la vida no ser hallada ni conocida por aquel pastor, que como

[illegible]

blandamente meneando, haya querido mudar asiento, sin que nosotros lo viésemos, porque temía quizá no le contradijésemos; ó por ventura le ha tanto pesado de mi venida, y tuviera por tan enojosa mi compañía, que ha escogido otro lugar, donde sin ella pueda pasar alegremente la siesta.

A esto respondió Diana: Gracioso pastor, para conocer el mal que maltrata tu vida, basta oír las palabras que publica tu lengua. Bien muestras estar del Amor atormentado, y vezado á engañar las amorosas sospechas con vanas imaginaciones. Porque costumbre es de los amadores dar á entender á sus pensamientos cosas falsas é imposibles, para hacer que no den crédito á las ciertas y verdaderas. Semejantes consuelos, pastor, aprovechan más para señalar en ti el pesar de mi congoja, que para remediar mi pena. Porque yo sé muy bien que mi esposo Delio va siguiendo una hermosísima pastora, que de aquí se partió; y según la afición con que estando aquí la miraba, y los suspiros que del alma le salían, yo que sé cuán determinadamente suele emprender cuanto le pasa por el pensamiento, tengo por cierto que no dejará de seguir la pastora, aunque piense en toda su vida no volver ante mis ojos. Y lo que más me atormenta, es conocer la dura y desamorada condición de aquella pastora; porque tiene un alma tan enemiga del amor, que desprecia la más extremada beldad, y no hace caso del valor más aventajado. Al triste pastor en este punto pareció que una mortal saeta le atravesó el corazón y dijo: ¡Ay de mí, desdichado amante! ¿Con cuánta más razón se han de doler de mí las almas que no fueren de piedra, pues por el mundo busco la más cruel, la más áspera y despiadada doncella que se puede hallar? Duélete de veras, pastora, de tu esposo: que si la que él busca, tiene tal condición como esta, corre gran peligro su vida de perderse. Oyendo Diana estas palabras, acabó de conocer su mal, y vió claramente que la pastora, que en ver este pastor tan prestamente huyó, era la que él por todas las partes del mundo había buscado. Y era así, porque ella huyendo dél, por no ser descubierta, ni conocida, había tomado hábito de pastora. Mas disimuló por entonces con el pastor, y no quiso decille nada desto, por cumplir con la palabra que á Alcida había dado al tiempo del partirse. Y también porque vió que ella gran rato había que era partida, corriendo con tanta pres-

teza por aquel bosque espesísimo, que fuera imposible alcanzalla. Y publicar al pastor esto, no sirviera para más de dalle mayor pena. Porque aquello fatiga más, cuando no se alcanza, que dió alguna esperanza de ser habido. Pero como Diana desease conocellos, y saber la causa de los amores dél y del aborrecimiento della, le dijo: Consuela, pastor, tu llanto, y cuéntame la causa dél, que por alivio desta congoja holgaré de saber quién eres y oír el proceso de tus males: porque la conmemoración dellos te ha de ser agradable, si eres verdadero amante, como creo. Él entonces no se hizo mucho de rogar, antes sentándose entrambos junto á la fuente, habló desta manera:

No es mi mal de tal calidad, que á toda suerte de gentes se pueda contar: mas la opinión que tengo de tu merescimiento y el valor que tu hermosura me publica, me fuerza á contarte abiertamente mi vida, si vida se puede llamar la que de grado trocaría con la muerte. Sabe, pastora, que mi nombre es Marcelio, y mi estado muy diferente de lo que mi hábito señala. Porque fuí nascido en la ciudad Soldina, principal en la provincia Vandalia, de padres esclarecidos en linaje y abundantes de riquezas. En mi tierna edad fuí llevado á la corte del rey de Lusitanos, y allí criado y querido no solo de los señores principales della, mas aun del mismo rey, tanto que nunca consintió que me partiese de su corte, hasta que me encargó la gente de guerra que tenía en la costa de África. Allí estuve mucho tiempo capitán de las villas y fortalezas que el rey tiene en aquella costa, teniendo mi propio asiento en la villa de Ceuta, donde fué el principio de mi desventura. Allí por mi mal había un noble y señalado caballero nombrado Eugerio, que tenía cargo por el rey del gobierno de la villa, al cual Dios, allende de dalle nobleza y bienes de fortuna, le hizo merced de un hijo nombrado Polidoro, valeroso en todo extremo, y dos hijas llamadas Alcida y Clenarda, aventajadas en hermosura. Clenarda en tirar arco era diestrísima, pero Alcida, que era la mayor, en belleza la sobrepujaba. Esta de tal manera enamoró mi corazón, que ha podido causarme la desesperada vida que paso y la cruda muerte que cada día llamo y espero. Su padre tenía tanta cuenta con ella, que pocas veces consentía que se partiese delante sus ojos. Y esto impedía que yo no le pudiese

hacer saber lo mucho que la quería. Sino que las veces que tenía ventura de vella, con un mirar apasionado y suspiros que salían de mi pecho, sin licencia de mi voluntad, le publicaba mi pena. Tuve manera para escribille una carta, y no perdiendo la ocasión que me concedió la fortuna, le hice una letra que decía así:

CARTA DE MARCELIO

PARA ALCIDA

La honesta majestad y el grave tiento,
modestia vergonzosa y la cordura,
el sosegado y gran recogimiento,
Y otras virtudes mil, que la hermosura,
que en todo el mundo os da nombre famoso,
encumbran á la más suprema altura,
En paso tan estrecho y peligroso
mi corazón han puesto, hermosa Alcida,
que en nada puedo hallar cierto reposo.
Lo mismo que á quereros me convida,
el alma así refrena, que quisiera
callar, aunque es á costa de la vida.
¿Cuál hombre duro vido la manera,
con que mirando echáis rayos ardientes,
que no enmudezca allí, y callando muera?
¿Quién las bellezas raras y excelentes
vido de más quilate y mayor cuenta,
que todas las pasadas y presentes?
¿Que en la alma un nuevo amor luégo no sienta,
tal que la causa dél le atierre tanto,
que solamente hablar no le consienta?
Tanto callando sufro, que me espanto
que no esté de congoja el pecho abierto,
y el corazón deshecho en triste llanto.
Esme imposible el gozo, el dolor cierto,
la pena firme, vana la esperanza:
vivo sin bien, y el mal me tiene muerto.
En mí mismo de mí tomo venganza,
y lo que más deseo, menos viene,
y aquello que más huyo, más me alcanza.

su corazón mayor efecto de lo que yo de mi desdicha confiaba. Comencé á señalarme su amante, haciendo justas, torneos, libreas, galas, invenciones, versos y motes por su servicio, durando en esta pena por espacio de algunos años. Al fin de los cuales Eugerio me tuvo por merescedor de ser su yerno, y por intercesión de algunos principales hombres de la tierra me ofresció su hija Alcida por mujer. Tratamos que los desposorios se hiciesen en la ciudad de Lisbona, porque el rey de Lusitanos en ellos estuviese presente: y así, despachando un correo con toda diligencia, dimos cuenta al rey de este casamiento, y le suplicamos que nos diese licencia, para que encomendando nuestros cargos á personas de confianza, fuésemos allá á solemnizarlo. Luégo por toda la ciudad y lugares apartados y vecinos se extendió la fama de mi casamiento, y causó tan general placer, como á tan hermosa dama, como Alcida, y á tan fiel amante, como yo, se debía. Hasta aquí llegó mi bienaventuranza, hasta aquí me encumbró la fortuna, para después abatirme en la profundidad de miserias en que me hallo. ¡Oh transitorio bien, mudable contento, oh deleite variable, oh inconstante firmeza de las cosas mundanas! ¿Qué más pude recibir de lo que recibí? y ¿qué más puedo padecer de lo que padezco? No me mandes, pastora, que importune tus oídos con más larga historia, ni que lastime tus entrañas con mis desastres. Conténtate agora con saber mi pasado contentamiento, y no quieras saber mi presente dolor, porque está cierta que ha de enfadarte mi prolijidad y de alterarte mi desgracia. Á lo cual respondió Diana: Deja, Marcelio, semejantes excusas, que no quise yo saber los sucesos de tu vida, para gozar sólo de tus placeres, sin entristecerme de tus pesares, antes quiero dellos toda la parte que cabrá en mi congojado corazón. ¡Ay, hermosa pastora, dijo Marcelio, cuán contento quedaría, si la voluntad que te tengo no me forzase á complacerte en cosa de tanto dolor! Y lo que más me pesa es, que mis desgracias son tales, que han de lastimar tu corazón cuando las sepas: que la pena que he de recibir en contallas, no la tengo en tanto, que no la sufriese de grado á trueco de contentarte. Pero yo te veo tan deseosa de sabellas, que me será forzado causarte tristeza, por no agraviar tu voluntad. Pues has de saber, pastora, que después que fué concertado mi desventurado casa-

miento, venida ya la licencia del rey, el padre Eugerio, que viudo era, el hijo Polidoro, las dos hijas Alcida y Glenarda, y el desdichado Marcelio, que su dolor te está contando, encomendados los cargos, que por el rey teníamos, á personas de confianza, nos embarcamos en el puerto de Ceuta, para ir por mar á la noble Lisboa á celebrar, como dije, en presencia del rey el matrimonio.

El contento que todos llevábamos, nos hizo tan ciegos, que en el más peligroso tiempo del año no tuvimos miedo á las tempestuosas ondas, que entonces suelen hincharse, ni á los furiosos vientos, que en tales meses acostumbran embravescerse; sino que encomendando la frágil nave á la inconstante fortuna, nos metimos en el peligroso mar descuidados de sus continuas mudanzas é innumerables infortunios. Mas poco tiempo pasó que la fortuna castigó nuestro atrevimiento: porque antes que la noche llegase, el piloto descubrió manifestas señales de la venidera tempestad. Comenzaron los espesos nublados á cubrir el cielo, empezaron á murmurar las airadas ondas, los vientos á soplar por contrarias y diferentes partes. ¡Ay tristes y peligrosas señales! dijo el turbado y temeroso piloto: ¡ay desdichada nave, qué desgracia se te aparea, si Dios por su bondad no te socorre! Diciendo esto vino un ímpetu y furia tan grande de viento, que en las extendidas velas y en todo el cuerpo de la nave sacudiendo, la puso en tan gran peligro, que no fué bastante el gobernalle para regirla, sino que siguiendo el poderoso furor, iba donde la fuerza de las ondas y vientos la impelía. Acabó poco á poco á descararse la tempestad, las furiosas ondas cubiertas de blanca espuma comienzan á ensobrescerse. Estaba el cielo abundante lluvia derramando, furibundos rayos arrojando, y con espantosos truenos el mundo estremeciendo. Sentíase un espantable ruido de las sacudidas maromas, y movían gran terror las lamentables voces de los navegantes y marineros. Los vientos por todas partes la nave combatían, las ondas con terribles golpes en ella sacudiendo, las más enteras y mejor clavadas tablas hendían y desbarataban. Á veces el soberbio mar hasta el cielo nos levantaba, y luego hasta los abismos nos despeñaba, y á veces espantosamente abriéndose, las más profundas arenas nos descubría. Los hombres y mujeres á una y otra parte corriendo, su desventurada muerte

dilatando, unos entrañables suspiros esparcían, otros piadosos votos ofrescían, y otros dolorosas lágrimas derramaban. El piloto con tan brava fortuna atemorizado, vencido su saber de la perseverancia y braveza de la tempestad, no sabía ni podía regir el gobernalle. Ignoraba la naturaleza y origen de los vientos, y en un mismo punto mil cosas diferentes ordenaba. Los marineros con la agonía de la cercana muerte turbados, no sabían ejecutar lo mandado, ni con tantas voces y ruido podían oír el mandamiento y orden del ronco y congojado piloto. Unos amainan la vela, otros vuelven la antena, otros anudan las rompidas cuerdas, otros remiendan las despedazadas tablas, otros el mar en el mar vacían, otros al timón socorren, y en fin todos procuran defender la miserable nave del inevitable perdimiento. Mas no valió la diligencia, ni aprovecharon los votos y lágrimas para ablandar el bravo Neptuno. Antes cuanto más se iba acercando la noche, más cargaron los vientos, y más se ensañaron las tempestades.

Venida ya la tenebrosa noche, y no amansándose la fortuna, el padre Eugerio desconfiado de remedio, con el rostro temeroso y alterado, á sus hijos y yerno mirando, tenía tanta agonía de la muerte que habíamos de pasar, que tanto nos dolía su congoja como nuestra desventura. Mas el lloroso viejo rodeado de trabajos, con lamentable voz y tristes lágrimas, decía de esta manera: ¡Ay mudable fortuna, enemiga del humano contento, tan gran desdicha le tenías guardada á mi triste vejez! ¡Oh bienaventurados los que en juveniles años mueren, lidiando en las sangrientas batallas, pues no llegando á la cansada edad, no vienen á peligro de llorar los desastres y muertes de sus amados hijos! ¡Oh fuerte mal, oh triste suceso! ¿Quién jamás murió tan dolorosamente como yo, que esperando consolar mi muerte con dejar en el mundo quien conserve mi memoria y mi linaje, he de morir en compañía de los que habían de solemnizar mis obsequias? Oh queridos hijos, ¿quién me dijera á mí, que mi vida y la vuestra se habían de acabar á un mismo tiempo, y habían de tener fin con una misma desventura? Querría, hijos míos, consoláros; ¿mas qué puede deciros un triste padre, en cuyo corazón hay tanta abundancia de dolor y tan grande falta de consuelo? Mas consolaos, hijos, armad vuestras almas de sufrimien-

to y dejad a mi cuenta toda la tristeza, pues alende de morir una vez por mal, he de sufrir tantas muertes cuantas vosotros habéis de pasar. Esto decíale congojada padre con tantas lagrimas y soñozos, que apenas podía hablar, abrazando los unos y los otros por despedida, antes que llegase la hora del perdimiento. Pues contarte yo agora las lagrimas de Alcida, y el dolor que por ella yo tenía, sería una empresa grande y de mucha dificultad. Sólo una cosa quiero decirte, que lo que mas me atormentaba, era pensar que la vida que yo tenía ofrescida a su servicio, hubiese de perderse juntamente con la suya. En tanto la perdida y maltratada nave con el impetu y furia de los bravos pometes, que por el estrecho paso, que de Gibraltar se nombró, raudosamente soplaban, corriendo con mas ligereza, de la que a nuestra salud convenia, combatida por la poderosa fortuna por espacio de toda la noche, y en el siguiente dia sin poder ser regida con la destreza de los marineros, anduvo muchas leguas por el espacioso mar Mediterraneo, por donde la fuerza de los vientos la encaminaba.

El otro dia despues parecio la fortuna querer amansarse; pero volviendo luego a la acostumbrada braveza, nos puso en tanta necesidad, que no esperábamos una hora de vida. En fin nos combatió tan brava tempestad, que la nave compelida de un fuerte torbellino, que le dio por el izquierdo lado, estuvo en tan gran peligro de trastornarse, que tuvo ya el bordo metido en el agua. Yo que vi el peligro manifesto, desciñéndome la espada, porque no me fuese embarazo, y abrazándome con Alcida, salté con ella en el batel de la nave. Glenarda, que era doncella muy sueita, siguiendonos, hizo lo mesmo, no dejando en la nave su arco y aljaba, que mas que cualesquier tesoros estimaba. Polidoro abrazándose con su padre, quiso con él saltar en el batel como nosotros; mas el piloto de la nave y un otro marinero fueron los primeros á saltar; y al tiempo que Polidoro con el viejo Eugerio quiso salir de la nave, viniendo por la parte diestra una borrasca, apartó tanto el batel de la nave, que los tristes hubieron de quedar en ella, y de allí a poco rato no la vimos, ni sabemos della, sino que tengo por cierto que por las crueles ondas fué tragada, ó dando al través en la costa de España, miserablemente fué perdida. Quedando pues Alcida, Glenarda y yo en

el pequeño esquife, guiados con la industria del piloto y del otro marinero, anduvimos errando por espacio de un día y de una noche, aguardando de punto en punto la muerte, sin esperanza de remedio y sin saber la parte donde estábamos. Pero en la mañana siguiente nos hallamos muy cerca de la tierra, y dimos al través en ella. Los dos marineros que muy diestros eran en nadar, no sólo salieron á nado á la deseada tierra, pero nos sacaron á todos, llevándonos á seguro salvamiento. Después que estuvimos fuera de las aguas, amarraron los marineros el batel á la ribera, y reconociendo la tierra donde habíamos llegado, hallaron que era la isla Formentera, y quedaron muy espantados de las muchas millas que en tan poco tiempo habíamos corrido. Mas ellos tenían tan larga y cierta experiencia de las maravillas que suelen hacer las bravas tempestades, que no se espantaron mucho del discurso de nuestra navegación. Hallámonos seguros de la fortuna, pero tan tristes de la pérdida de Eugerio y Polidoro, tan mal tratados del trabajo y tan fatigados de hambre, que no teníamos forma de alegrarnos de la cobrada vida.

Dejo agora de contarte los llantos y extremos de Alcida y Clenarda por haber perdido el padre y hermano, por pasar adelante la historia del desdichado suceso que me aconteció en esta solitaria isla: porque después que en ella fuí librado de la crueldad de la fortuna, me fué el amor tan enemigo, que pareció pesarle de ver mi vida libre de la tempestad, y quiso que al tiempo que por más seguro me tuviese, entonces con nueva y más grave pena fuese atormentado. Hirió el maligno amor el corazón del piloto, que Bartofano se decía, y le hizo tan enamorado de la hermosura de Clenarda su hermana de Alcida, que por salir con su intento olvidó la ley de amicitia y fidelidad, imaginando y efectuando una extraña traición. Y fué así, que después de las lágrimas y lamentos que las dos hermanas hicieron, aconteció que Alcida cansada de la pasada fatiga, se recostó sobre la arena, y vencida del importuno sueño se durmió. Estando en esto le dije yo al piloto: Bartofano amigo, si no buscamos qué comer, ó por nuestra desdicha no lo hallamos, podemos hacer cuenta que no habemos salvado la vida, sino que habemos mudado manera de muerte. Por eso quería, si te place, que tú y tu compañero fuésedes al primer lugar que en la isla se os ofreciere, para

1. THE UNITED STATES OF AMERICA, by and through the undersigned, its duly authorized representative, hereby certifies that the foregoing is a true and correct copy of the original document as the same appears in the files of the Department of State.

2. IN WITNESS WHEREOF, the undersigned has hereunto set his hand and the seal of the Department of State at Washington, D.C., this 1st day of January, 1944.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

41.

42.

43.

44.

45.

46.

47.

48.

49.

50.

51.

52.

53.

54.

55.

56.

57.

58.

59.

60.

61.

62.

63.

64.

65.

66.

67.

68.

69.

70.

71.

72.

73.

74.

75.

76.

77.

78.

79.

80.

81.

82.

83.

84.

85.

86.

87.

88.

89.

90.

91.

92.

93.

94.

95.

96.

97.

98.

99.

100.

101.

102.

103.

104.

105.

106.

107.

108.

109.

110.

111.

112.

113.

114.

115.

116.

117.

118.

119.

120.

121.

122.

123.

124.

125.

126.

127.

128.

129.

130.

131.

132.

133.

134.

135.

136.

137.

138.

139.

140.

141.

142.

143.

144.

145.

146.

147.

148.

149.

150.

151.

152.

153.

154.

155.

156.

157.

158.

159.

160.

161.

162.

163.

164.

165.

166.

167.

168.

169.

170.

171.

172.

173.

174.

175.

176.

177.

178.

179.

180.

181.

182.

183.

184.

185.

186.

187.

188.

189.

190.

191.

192.

193.

194.

195.

196.

197.

198.

199.

200.

201.

202.

203.

204.

205.

206.

207.

208.

209.

210.

211.

212.

213.

214.

215.

216.

217.

218.

219.

220.

221.

222.

223.

224.

225.

226.

227.

228.

229.

230.

231.

232.

233.

234.

235.

236.

237.

238.

239.

240.

241.

242.

243.

244.

245.

246.

247.

248.

249.

250.

251.

252.

253.

254.

255.

256.

257.

258.

259.

260.

261.

262.

263.

264.

265.

266.

267.

268.

269.

270.

271.

272.

273.

274.

[illegible]

... que de dolor echarse en el
... antes apartándola a una
... No tomes pena de lo

hecho, hermosa dama, y sosiega tu corazón, que todo se hace por tu servicio. Has de saber, señora, que este Marcelio, cuando llegamos á la isla desierta me habló secretamente y me rogó que te aconsejase que pasases para cazar á la isla, y cuando estuviésemos en mar encaminase la proa hacia levante, señalándome que estaba enamorado de ti y quería dejar en la isla á tu hermana, por gozar de ti á su placer y sin impedimento. Y aquel no querer acompañarte era por disimulación y por encubrir su maldad. Mas yo que veo el valor de tu hermosura, por no perjudicar á tu merecimiento, en el punto que había de hacerte la traición he determinado serle leal, y he atado á Marcelio como has visto, con determinación de dejarle así á la ribera de una isla que cerca de aquí está, y volver después contigo adonde dejamos á Alcida. Esta razón te doy de lo hecho, mira tú agora lo que determinas.

Oyendo esto Clenarda, creyó muy de veras la mentira del traidor y túvome una ira mortal, y fué contenta que yo fuese llevado donde Bartofano dijo. Mirábame con un gesto airado, y de rabia no podía hablarme palabra, sino que en lo íntimo de su corazón se gozaba de la venganza que de mí se había de tomar, sin nunca advertir el engaño que se le hacía. Conoció yo en Clenarda que no le pesaba de mi prisión, y así le dije: ¿Qué es esto, hermana? ¿tan poca pena te parece la mía y la tuya, que tan presto hicieron fin tus llantos? ¿Quizá tienes confianza de verme presto libre, para tomar venganza de estos traidores? Ella entonces brava como leona me dijo, que mi prisión era porque había pretendido dejar á Alcida y llevarme á ella, y lo demás que el otro le había falsamente recitado. Oyendo esto sentí más dolor que nunca, y ya que no pude poner las manos en aquellos malvados, los traté con injuriosas palabras; y á ella le dí tal razón, que conoció ser aquella una grande traición, nacida del amor de Bartofano. Hizo Clenarda tan gran lamento cuando cayó en la cuenta del engaño, que las duras piedras ablandara: mas no enterneció aquellos duros corazones.

Considera tú agora que el pequeño batel, por las espaciosas ondas caminando, largo trecho con gran velocidad habría corrido, cuando la desdichada Alcida despertándose, sola se vido, y desamparada volvió los ojos al mar y no vido el esquiife; buscó gran parte de la ribera y no halló persona. Pue-

des pensar, pastora, lo que debió sentir en este punto. Imagina las lágrimas que derramó, piensa agora los extremos que hizo, considera las veces que quiso echarse en el mar, y contempla las veces que repitió mi nombre. Mas ya estábamos tan lejos, que no oíamos sus voces: sino que vimos que con una toca blanca, dando vueltas en el aire con ella, nos incitaba para la vuelta. Mas no lo consintió la traición de Bartofano. Antes con gran presteza caminando, llegamos á la isla de Ibiza, donde desembarcamos y á mí me dejaron en la ribera amarrado á una áncora que en tierra estaba. Acudieron allí algunos marineros conocidos de Bartofano, y tales como él: y por más que Cienarda les encomendó su honestidad, no aprovechó para que mirasen por ella, sino que dieron al traidor suficiente provisión, y con ella se volvió á embarcar en compañía de Cienarda, que á su pesar hubo de seguille, y después acá nunca más los he visto ni sabido dellos.

Quedé yo allí hambriento y atado de pies y manos. Pero lo que más me atormentaba era la necesidad y pena de Alcida, que en la Formentera sola quedaba, que la mía luego fué remediada. Porque á mis voces vinieron muchos marineros que siendo más piadosos y hombres de bien que los otros, me dieron qué comiese. É importunados por mí armaron un bergantín, donde puestas algunas viandas y armas se embarcaron en mi compañía, y no pasó mucho tiempo que el velocísimo navío llegó á la Formentera, donde Alcida había quedado. Mas por mucho que en ella busqué y di voces, no la pude hallar ni descubrir. Pensé que se había echado en el mar desesperada, ó de las silvestres fieras había sido comida. Mas buscando y escudriñando los llanos, riberas, peñas, cuevas y los más secretos rincones de la isla, en un pedazo de peña hecho á manera de padrón hallé unas letras escritas con punta de acerado cuchillo, que decían:

SONETO

Arenoso, desierto, y seco prado,
tú, que escuchaste el són de mi lamento,
hinchado mar, mudable y fiero viento,
con mis suspiros tristes alterado:
Duro peñasco, en do escripto y pintado

perpetuamente queda mi tormento,
dad cierta relación de lo que siento,
pues que Marcelio sola me ha dejado.
Llevó á mi hermana, á mí puso en olvido:
y pues su fe, su vela y mi esperanza
al viento encomendó, sedme testigos,
Que más no quiero amar hombre nacido,
por no entrar en un mar, do no hay bonanza,
ni pelear con tantos enemigos.

No quiero encarecerte, pastora, la herida que yo sentí en el alma cuando leí las letras, conociendo por ellas, que por agena alevosía, y por los malos sucesos de fortuna quedaba desamado, porque quiero dejarla á tu discreción. Pero no queriendo vida rodeada de tantos trabajos, quise con una espada traspasar el miserable pecho, y así lo hiciera, si de aquellos marineros con obras y palabras no fuera estorbado. Volvíéronme casi muerto en el bergantín, y condescendiendo con mis importunaciones, me llevaron por sus jornadas camino de Italia, hasta que me desembarcaron en el puerto de Fayeta del reino de Nápoles, donde preguntando á cuantos hallaba por Alcida, y dando las señas della, vine á ser informado por unos pastores que había llegado allí con una nave española, que pasando por la Formentera, hallándola sola, la recogió, y que por esconderse de mí, se había puesto en traje de pastora. Entonces yo por mejor buscarla, me vestí también como pastor, rodeando y escudriñando todo aquel reino, y nunca hallé rastro della, hasta que me dijeron que huyendo de mí, y sabiendo que tenía della información, con una nave genovesa había pasado en España. Embarquéme luego en su seguimiento, y llegué acá á España, y he buscado la mayor parte della, sin hallar persona que me diese nuevas desta cruel, que con tanta congoja busco. Esta es, hermosa pastora, la tragedia de mi vida, esta es la causa de mi muerte, este es el proceso de mis males. Y si en tan pesado cuento hay alguna prolijidad, la culpa es tuya, pues para contarle por ti fui importunado. Lo que te ruego agora es, que no quieras dar remedio á mi mal, ni consuelo á mi fatiga, ni estorbar las lágrimas que con tan justa razón á mi pena son debidas.

Acabando estas razones comenzó Marcelio á hacer tan do-

loroso llanto y suspirar tan amargamente, que era gran lástima de vello. Quiso Diana darle nuevas de su Alcida, porque poco había que en su compañía estaba, pero por cumplir con la palabra que había dado de no decillo, y también porque vió que le había de atormentar más, dándole noticia de la que en tal extremo le aborrescía, por eso no curó de decille más de que se consolase y tuviese mucha confianza, porque ella esperaba velle antes de mucho muy contento con la vista de su dama. Porque si era verdad, como creía, que iba Alcida entre los pastores y pastoras de España, no se le podía esconder, y que ella la haría buscar por las más extrañas y escondidas partes della. Mucho le agradesció Marcelio á Diana tales ofrescimientos, y encargándole mucho mirase por su vida, haciendo lo que ofrescido le había, quiso despedirse della, diciendo que pasados algunos días pensaba volver allí, para informarse de lo que habría sabido de Alcida, pero Diana le detuvo, y le dijo: No seré yo tan enemiga de mi contento, que consienta que te apartes de mi compañía. Antes, pues de mi esposo Delio me veo desamparada, como tú de tu Alcida, querría, si te place, que comieses algunos bocados, porque muestras haberlo menester, y después desto, pues las sombras de los árboles se van haciendo mayores, nos fuésemos á mi aldea, donde con el descanso que el continuo dolor nos permitirá, pasaremos la noche, y luego en la mañana iremos al templo de la casta Diana, dó tiene su asiento la sabia Felicia, cuya sabiduría dará algún remedio á nuestra pasión. Y porque mejor puedas gozar de los rústicos tratos y simples llanezas de los pastores y pastoras de nuestros campos, será bien que no mudes el hábito de pastor que traes, ni dés á nadie á entender quién eres, sino que te nombres, vistas y trates como pastor.

Marcelio contento de hacer lo que Diana dijo, comió alguna vianda que ella sacó de su zurrón, y mató la sed con el agua de la fuente, lo que le era muy necesario, por no haber en todo el día comido ni reposado, y luego tomaron el camino de la aldea. Mas poco trecho habían andado, cuando en un espeso bosquecillo, que algún tanto apartado estaba del camino, oyeron resonar voces de pastores, que al són de sus zampoñas suavemente cantaban; y como Diana era muy amiga de música, rogó á Marcelio que se llegasen allá. Estando

ya junto al bosquecillo, conoció Diana que los pastores eran Tauriso y Berardo, que por ella penados andaban, y tenían costumbre de andar siempre de compañía y cantar en competencia. Y así Diana y Marcelio, no entrando donde los pastores estaban, sino puestos tras unos robledales, en parte donde podían oír la suavidad de la música, sin ser vistos de los pastores, escucharon sus cantares. Y ellos, aunque no sabían que estaba tan cerca la que era causa de su canto, adivinando cuasi con los ánimos que su enemiga les estaba oyendo, requebrando las pastoriles voces, y haciendo con ellas delicados pasos y diferencias, cantaban desta manera:

TAURISO.

Pues ya se esconde el sol tras las montañas,
dejad el pasto, ovejas, escuchando
las voces roncadas, ásperas y extrañas,
que estoy sin tiento ni orden derramando.
Oíd como las miseras entrañas
se están en vivas llamas abrasando
con el ardor que enciende en la alma insana
la angélica hermosura de Diana.

BERARDO.

Antes que el sol dejando el hemisfero,
caer permita en hierbas el rocío,
tú, simple oveja, y tú, manso cordero,
prestad grata atención al canto mío.
No cantaré el ardor terrible y fiero,
mas el mortal temor helado y frío,
con que enfrena y corrige el alma insana
la angélica hermosura de Diana.

TAURISO.

Cuando imagina el triste pensamiento
la perfección tan rara y escogida,
la alma se enciende así, que claro siento
ir siempre deshaciéndose la vida.
Amor esfuerza el débil sufrimiento,
y aviva la esperanza consumida,
para que dure en mí el ardiente fuego,

que ni me oíera un noro de sosiego

DEKAR

Cuando me dije: ¿verán por estado,
ve al porfido de mi pastor,
se arrebató el corazon, y en un momento
y un instante el alma trisne moro.
Amor quiere que vin, con una
y estoviera aquí, vel por el desno,
a vi, temer na viera, tal viera
que el noro de sosiego, na prometa

CLAUDE

Tal mal, vel la, de sosiego, na
de aquena, de sosiego, na
a, gracia, e continente, e aso,
conque, na, e, na, na, na, na,
que en el sol, momento, na, na,
se enciende, e, e, e, e, e, e,
sin esperar, temer, e, na, na,
que me consume, e, e, e, e, e, e,

DEKAR

Tal mal, vel la, de sosiego, na
de aqua, na, na, na, na, na,
y aquena, na, na, na, na, na,
na, e, na, na, na, na, na,
que queda, e, e, e, e, e, e,
na, na, na, na, na, na,
y tal, na, na, na, na, na,
que viera, e, e, e, e, e, e,

CLAUDE

Vista, na, na, na, na, na,
na, na, na, na, na, na,
Tal, na, na, na, na, na,
e, e, e, e, e, e, e, e,
Vista, e, na, na, na, na, na,
que, e, e, e, e, e, e,
Tal, na, na, na, na, na,

Diana me parece estando airada.
Mas no aprovecha nada,
para que el vil temor me dé tristeza,
pues cuanto más peligros, más firmeza.

BERARDO.

¿Viste la nieve en haldas de una sierra
con los solares rayos derretida?
Así deshecha y puesta por la tierra
al rayo de mi estrella está mi vida.
¿Viste en alguna fiera y cruda guerra
algún simple pastor puesto en huída?
con no menos temor vivo cuitado,
de mis ovejas propias olvidado.

Y en este miedo helado
merezco más, y vivo más contento,
que en el ardiente y loco atrevimiento.

TAURISO.

Berardo, el mal que siento es de tal arte,
que en todo tiempo y parte me consume,
el alma no presume ni se atreve,
mas como puede y debe comedida
le da la propia vida al niño ciego,
y en encendido fuego alegre vive;
y como allí recibe gran consuelo,
no hay cosa de que pueda haber recelo.

BERARDO.

Tauriso, el alto cielo hizo tan bella
esta Diana estrella, que en la tierra
con luz clara destierra mis tinieblas,
las más oscuras nieblas apartando:
que si la estoy mirando embelesado,
vencido y espantado, triste y ciego
los ojos bajo luego, de manera
que no puedo, aunque quiera, aventurarme,
á ver, pedir, dolerme ni quejarme.

TAURISO.

Jamás quiso escucharme

esta pastora mía,
mas persevera siempre en la dureza,
y en siempre maltratarme
continua su porfía:
¡ay cruda pena, ay fiera gentileza!
Mas es tal la firmeza,
que esfuerza mi cuidado,
que vivo más seguro,
que está un peñasco duro
contra el rabioso viento y mar airado,
y cuánto más vencido,
doy más ardor al ánimo encendido.

BERARDO.

No tiene el ancho suelo
lobos tan poderosos,
cuya braveza miedo pueda hacerme,
y de un simple recelo,
en casos amorosos,
como cobarde vil vengo á perderme.
No puedo defenderme
de un miedo que en mi pecho
gobierna, manda y rige:
que el alma mucho aflige,
y el cuerpo tiene ya medio deshecho.
¡Ay crudo amor, ay fiero!
¿con pena tan mortal cómo no muero?

TAURISO.

Junto á la clara fuente,
sentada con su esposo
la pérfida Diana estaba un día,
y yo á mi mal presente
tras un jaral umbroso,
muriendo de dolor de lo que vía:
él nada le decía,
mas con mano grosera
trabó la delicada
á torno fabricada,
y estuvo un rato así, que no debiera:

y yo tal cosa viendo,
de ira mortal y fiera envidia ardiendo.

BERARDO.

Un día al campo vino
aserenando al cielo
la luz de perfectísimas mujeres,
las hebras de oro fino
cubiertas con un velo,
prendido con dorados alfileres;
mil juegos y placeres
pasaba con su esposo,
yo tras un mirto estaba,
y ví que él alargaba
la mano al blanco velo, y el hermoso
cabello quedó suelto,
y yo de vello en triste miedo envuelto.

En acabando los pastores de cantar, comenzaron á recoger su ganado, que por el bosque derramado andaba. Y viniendo hacia donde Marcelio y Diana estaban, fué forzado habellos de ver, porque no tuvieron forma de esconderse, aunque mucho lo trabajaron. Gran contento recibieron de tan alegre y no pensada vista. Y aunque Berardo quedó con ella atemorizado, el ardiente Tauriso con ver la causa de su pena, encendió más su deseo. Saludaron cortésmente los pastores, rogándoles, que pues la fortuna allí los había encaminado, se fuesen todos de compañía hacia la aldea. Diana no quiso ser descor-tés, porque no lo acostumbraba, mas fué contenta de hacello así. De modo que Tauriso y Berardo encargaron á otros pastores que con ellos estaban, que los recogidos ganados hacia la aldea poco á poco llevasen, y ellos en compañía de Marcelio y Diana adelantándose, tomaron el camino. Rogóle Tauriso á Diana que á la canción que él diría, respondiese: ella dijo que era contenta, y así cantaron esta canción:

TAURISO. Zagala, ¿por qué razón
no me miras, dí, enemiga?

DIANA. Porque los ojos fatiga
lo que ofende al corazón.

TAURISO. ¿Qué pastora hay en la vida
que se ofenda de mirar?

DIANA. La que pretende pasar
sin querer, ni ser querida.

TAURISO. No hay tan duro corazón
que un alma tanto persiga.

DIANA. Ni hay pastor que contradiga
tan adrede á la razón.

TAURISO. ¿Cómo es esto que no tuerza
el amor tu crueldad?

DIANA. Porque amor es voluntad,
y en la voluntad no hay fuerza.

TAURISO. Mira que tienes razón
de remediar mi fatiga.

DIANA. Esa mesma á mí me obliga
á guardar mi corazón.

TAURISO. ¿Por qué me das tal tormento,
y qué guardas tu hermosura?

DIANA. Porque tú el seso y cordura
llamas aborrescimiento.

TAURISO. Será porque sin razón
tu braveza me castiga.

DIANA. Antes porque de fatiga
defiendo mi corazón.

TAURISO. Cata que no soy tan feo
como te cuidas, pastora.

DIANA. Conténtate por agora,
con que digo que te creo.

TAURISO. ¿Después de darme pasión
me escarneces, dí, enemiga?

DIANA. Si otro quieres que te diga,
pides más de la razón.

En extremo contentó la canción de Tauriso y Diana, y aun-
e Tauriso por ella sintió las crudas respuestas de su pas-
a, y con ellas la grande pena, quedó tan alegre con que
a le había respondido, que olvidó el dolor que de la cruel-

dad de sus palabras pudiera rescebir. Á este tiempo el temeroso Berardo esforzando el corazón, hincando sus ojos en los de Diana á guisa de congojado cisne, que cercano á su postrimería, junto á las claras fuentes va suavemente cantando, levantó la débil y medrosa voz, que con gran pena del sobresaltado corazón le salía, y al són de su zampoña cantó así:

Tenga fin mi triste vida,
pues por mucho que lloré,
no es mi pena agradescida,
ni dan crédito á mi fe.

Estoy en tan triste estado,
que tomara por partido
de ser mal galardonado
sólo que fuera creído.
Mas aunque pene mi vida,
y en mi mal constante esté,
no es mi pena agradescida,
ni dan crédito á mi fe.

Después de haber dicho Berardo su canción, pusieron los dos pastores los ojos en Marcelio, y como era hombre no conocido, no osaban decille que cantase. Pero en fin el atrevido Tauriso le rogó les dijese su nombre, y si era posible, dijese alguna canción, porque lo uno y lo otro les sería muy agradable. Y él sin dalles otra respuesta, volviéndose á Diana, y señalándole que su zampoña tocase, quiso con una canción contentalles de entrambas las cosas. Y después de dado un suspiro dijo así:

Tal estoy después que ví
la crueldad de mi pastora,
que ni sé quién soy agora,
ni lo que será de mí.

Sé muy bien, que si hombre fuera,
el dolor me hubiera muerto,
y si piedra, está muy cierto
que el llorar me deshiciera.

Llámanme Marcelio á mí,
pero soy de una pastora,
que ni sé quién soy agora,
ni lo que será de mí.

Ya la luz del sol comenzaba á dar lugar á las tinieblas, y estaban las aldeas con los domésticos fuegos humeando, cuando los pastores y pastoras estando muy cerca de su lugar dieron fin á sus cantares. Llegaron todos á sus casas contentos de la pasada conversación, pero Diana no hallaba sosiego, mayormente cuando supo que no estaba en la aldea su querido Sireno. Dejó á Marcelio aposentado en casa de Melibeo, primo de Delio, donde fué hospedado con mucha cortesía, y ella viniendo á su casa, convocados sus parientes y los de su esposo, les dió razón de cómo Delio la había dejado en la fuente de los alisos, yendo tras una extranjera pastora. Sobre ello mostró hacer grandes llantos y sentimientos, y al cabo de todos ellos les dijo: que su determinación era ir luego por la mañana al templo de Diana, por saber de la sabia Felicia nuevas de su esposo. Todos fueron muy contentos de su voluntad, y para el cumplimiento della le ofrescieron su favor; y ella, pues supo que en el templo de Diana hallaría su Sireno, quedó muy alegre del concierto, y con la esperanza del venidero placer dió aquella noche á su cuerpo algún reposo, y tuvo en el corazón un no acostumbrado sosiego.

LIBRO SEGUNDO

Es el injusto amor tan bravo y poderoso, que de cuanto hay en el mundo se aprovecha para su crueldad, y las cosas de más valor le favorecen en sus empresas. Especialmente la fortuna le da tanto favor con sus mudanzas, cuanto él há menester para dar graves tormentos. Claro está lo que digo en

el desastre de Marcelio, pues la fortuna ordenó tal acontecimiento, que de su esposa Alcida, forzado hubo de dar crédito á una sospecha tal, que aunque falsa, tenía muy cierto, ó á lo menos aparente fundamento: y dello se siguió aborrecer á su esposo, que más que á su vida la quería, y en nada la había ofendido. De aquí se puede colegir cuán cierta ha de ser una presunción, para que un hombre sabio le deba dar entera fe: pues esta, que tenía muestra de certidumbre, era tan agena de verdad. Pero ya que el amor y fortuna trataron tan mal á Marcelio, una cosa tuvo que agradecerles, y fué, que el Amor hirió el corazón de Diana, y Fortuna hizo que Marcelio en la fuente la hallase, para que entrambos fuesen á la casa de Felicia, y el triste pasase sus penas en agradable compañía. Pues llegado el tiempo que la rubicunda Aurora con su dorado gesto ahuyentaba las nocturnas estrellas, y las aves con suave canto anunciaban el cercano día; la enamorada Diana fatigada ya de la prolija noche se levantó, para emprender el camino deseado. Y encargadas ya sus ovejas á la pastora Polintia, salió de su aldea acompañada de su rústica zampoña, engañadora de trabajos, y proveído el zurrón de algunos mantenimientos. Bajó por una cuesta, que de la aldea á un espeso bosque descendía, y á la fin della se paró sentada debajo unos alisos, esperando que Marcelio su compañero viese, según que con él la noche antes lo había concertado. Mas en tanto que no venía, se puso á tañer su zampoña y cantar esta

CANCIÓN

Madruga un poco, luz del claro día,
con apacible y blanda mansedumbre,
para engañar un alma entristecida.
Entiende, hermoso Apolo, aquella lumbre,
que á los desiertos campos da alegría,
y á las muy secas plantas fuerza y vida.
En esta amena selva, que convida
á muy dulce reposo,
verás de un congojoso
dolor mi corazón atormentado,
por verse así olvidado
de quien mil quejas daba de mi olvido:

la culpa es de Cupido,
que aposta quita y da aborrecimiento,
do ve que ha de causar mayor tormento.

¿Qué fiera no entenece un triste canto?
¿y qué piedra no ablandan los gemidos,
que suele dar un fatigado pecho?
¿Qué tigres, ó leones conducidos
no fueran á piedad, oyendo el llanto
que cuasi tiene mi ánimo deshecho?
Sólo á Sireno cuento sin provecho
mi triste desventura,
que della tanto cura,
como el furioso viento en mar insano
las lágrimas que en vano
derrama el congojado marinero,
pues cuanto más le ruega, más es fiero.

No ha sido fino amor, Sireno mío,
el que por estos campos me mostrabas,
pues un descuido mío así le ofende.
¿Acuérdaste, traidor, lo que jurabas
sentado en este bosque y junto al río?
¿Pues tu dureza agora qué pretende?
¿No bastará que el simple olvido emiende
con un amor sobrado,
y tal, que si al pasado
olvido no aventaja de gran parte,
(pues más no puedo amarte,
ni con mayor ardor satisfacerte)
por remedio tomar quiero la muerte?

Mas viva yo en tal pena, pues la siento
por ti que haces menor toda tristura,
aunque más dañe el ánimo mezquina.
Porque tener presente tu figura
da gusto aventajado al pensamiento
de quien por ti penando en ti imagina.
Mas tú á mi ruego ardiente un poco inclina
el corazón altivo,

pues ves que en penas vivo
con un sólo deseo sostenida,
de oír de ti en mi vida
siquiera un nó en aquello que más quiero.
¿ Mas qué se ha de esperar de hombre tan fiero?
¿ Cómo agradeces, dime, los favores
de aquel tiempo pasado que tenías
más blando el corazón, duro Sireno?
Cuando, traidor, por causa mía hacías
morir de pura envidia mil pastores.
¡ Ay tiempo de alegría! ¡ Ay tiempo bueno!
Será testigo el valle y prado ameno,
á do de blancas rosas
y flores olorosas
guirnalda á tu cabeza componía,
do á veces añadía
por sólo contentarte algún cabello :
que muero de dolor pensando en ello.

Agora andas exento aborresciendo
la que por ti en tal pena se consume :
pues guarte de las mañas de Cupido.
Que el corazón soberbio, que presume
del bravo amor estarse defendiendo,
cuanto más armas hace, es más vencido.
Yo ruego que tan preso y tan herido
estés como me veo.

Mas siempre á mi deseo
no desear el bien le es buen aviso,
pues cuantas cosas quiso,
por más que tierra y cielos importuna,
se las negó el Amor y la Fortuna.

Canción, en algún pino, ó dura encina
no quise señalarte,
mas antes entregarte
al sordo campo y al mudable viento :
porque de mi tormento
se pierda la noticia y la memoria,
pues ya perdida está mi vida y gloria.

La delicada voz y gentil gracia de la hermosa Diana hacia muy clara ventaja a las habilidades de su tiempo: pero mas espanto daba ver las agudezas con que matizaba sus cantares, porque eran tales, que parecian salidas de la avisada corte. Mas esto no ha de maravillar tanto los hombres, que lo tengan por imposible: pues esta claro que es bastante el amor para hacer habitar a los mas simples pastores avisos mas encumbrados, y porvamente si nada aparejo de entendimiento vivo é ingenio despierta, que en las pastoriles cabanas nunca faltan. Pues estando ya la enamorada pastora al fin de su cancion, al tiempo que ya como sol ya comenzaba a dorar las cumbres de los mas altos conados, el desamado Marcello de la pastoril posada despidiéndose para venir al lugar que con Diana tenia concertado, descendió a la cuesta, a cuyo pie ella sentada estaba. Viole ella de lejos, y callo su voz, porque no entendiese la causa de su mal. Cuando Marcello llegó donde Diana le esperaba, le dijo: Hermosa pastora, el claro día de hoy, que con la luz de tu gesto amanecio mas resplandeciente, sea tan alegre para tí, como fuera triste para mí si no le hubiese de pasar en tu compañía. Corrido estoy en verdad de ver que mi tardanza haya sido causa que recibieses pesadumbre con esperarme, pero no será este el primer verro que le has de perdonar a mi descuido, en tanto que trataras conmigo. Sobrado sería el perdón, dijo Diana, donde el verro falta: la culpa no la tiene tu descuido, sino mi cuidado, pues me hizo levantar antes de hora, y venir acá, donde hasta agora he pasado el tiempo, a veces cantando, y a veces imaginando, y en fin entendiendo en los tratos que a un angustiado espíritu pertenecen. Mas no hace tiempo de detenernos aquí: que aunque el camino hasta el templo de Diana es poco, el deseo que tenemos de llegar allá es mucho. Y aliende de esto me parece que conviene, en tanto que el sol envia más mitigados los rayos y no son tan fuertes sus ardores, adelantar el camino, para despues á la hora de la siesta en algún lugar fresco y sombrío tener buen rato de sosiego. Dicho esto, tomaron entrambos el camino, travesando aquel espeso bosque, y por alivio del camino cantaban deste modo:

MARCELLO.

Mudable y fiero Amor, que mi ventura

pusiste en la alta cumbre,
do no llega mortal merecimiento.
Mostraste bien tu natural costumbre,
quitando mi tristura,
para doblarla, y dar mayor tormento.
Dejaras descontento
el corazón, que menos daño fuera
vivir en pena fiera,
que recibir un gozo no pensado,
con tan penosas lástimas borrado.

DIANA.

No te debe espantar que de tal suerte
el niño poderoso
tras un deleite envíe dos mil penas :
Que á nadie prometió firme reposo,
sino terrible muerte,
llantos, congojas, lágrimas, cadenas.
En Libia las arenas,
ni en el hermoso Abril las tiernas flores
no igualan los dolores,
con que rompe el Amor un blando pecho,
y aún no queda con ello satisfecho.

MARCELIO.

Antes del amoroso pensamiento
ya tuve conocidas
las mañas con que Amor captiva y mata.
Mas él no solo aflige nuestras vidas,
mas el conocimiento
de los vivos juicios arrebatá.
Y el alma así maltrata,
que tarde y mal y por incierta vía
allega una alegría,
y por dos mil caminos los pesares
sobre el perdido cargan á millares.

DIANA.

Si son tan manifiestos los engaños,
con que el Amor nos prende,

¿por qué á ser presa el alma se presenta?
Si el blando corazón no se defiende
de los terribles daños,
¿por qué después se queja y se lamenta?
Razón es que consienta
y sufra los dolores de Cupido,
aquel que ha consentido
al corazón la flecha y la cadena:
que el mal no puede darnos sino pena.

Esta canción y otras cantaron, al cabo de las cuales estuvieron ya fuera del bosque, y comenzaron á caminar por un florido y deleitoso prado. Entonces dijo Diana estas palabras: Cosas son maravillosas las que la industria de los hombres en las pobladas ciudades ha inventado: pero más espanto dan las que la naturaleza en los solitarios campos ha producido. ¿Á quién no admira la frescura deste sombrero bosque? ¿Quién no se espanta de la lindeza deste espacioso prado? Pues ver los matices de las libreadas flores, y oír el concierto de las cantadoras aves, es cosa de tanto contento, que no iguala con ello de gran parte la pompa y abundancia de la más celebrada corte. Ciertamente, dijo Marcelio, en esta alegre soledad hay gran aparejo de contentamiento, mayormente para los libres, pues les es lícito gozar á su voluntad de tan admirables dulzuras y entretenimientos. Y tengo por muy cierto, que si el Amor que agora, morando en estos desiertos, me es tan enemigo, me diera en la villa, donde yo estaba, la mitad del dolor que agora siento, mi vida no osara esperalle, pues no pudiera con semejantes deleites amansar la braveza del tormento. Á esto no respondió Diana palabra, sino que puesta la blanca mano delante sus ojos, sosteniendo con ella la dorada cabeza estuvo gran rato pensosa, dando de cuando en cuando muy angustiados suspiros, y á cabo de gran pieza dijo así: ¡Ay de mí, pastora desdichada! ¿qué remedio será bastante á consolar mi mal, si los que quitan á los otros gran parte del tormento, acarrean más ardiente dolor? No tengo ya sufrimiento para encubrir mi pena, Marcelio: mas ya que la fuerza del dolor me constriñe á publicarla, una cosa le agradezco, que me fuerza á decirla en tiempo y en parte en que tú solo estés presente, pues por tus genero-

sas costumbres, y por la experiencia que tienes de semejante mal, no tendrás por sobrada mi locura, principalmente sabiendo la causa della. Yo estoy maltratada del mal que te atormenta, y olvidada como tú de un pastor llamado Sireno, del cual en otro tiempo fuí querida. Mas la fortuna que pervierte los humanos intentos, quiso que obedeciendo más á mi padre que á mi voluntad, dejase de casarme con él, y á mi pesar me hiciese esclava de un marido, que cuando otro mal no tuviera con él, sino el que causan sus continuos é importunados celos, bastaba para matarme. Mas yo me tuviera por contenta de sufrir las sospechas de Delio, con que viera la preferencia de Sireno: el cual creo que por no verme, tomando de mi forzado casamiento ocasión para olvidarme, se apartó de nuestra aldea, y está, según he sabido, en el templo de Diana, donde nosotros vamos. De aquí puedes imaginar cuál puedo estar, fatigada de los celos del marido, y atormentada con la ausencia del amado. Dijo entonces Marcelio: Graciosa pastora, lastimado quedo de saber de tu dolor, y corrido de no haberle hasta agora sabido. Nunca yo me vea con el deseado contento, sino querría verle tanto en tu alma como en la mía. Mas pues sabes cuán generales son las flechas del Amor, y cuán poca cuenta tienen con los más fuertes, libres y más honestos corazones, no tengas afrenta de publicar sus llagas, pues no quedará por ellas tu nombre denostado, sino en mucho más tenido. Lo que á mí me consuela es saber que el tormento que de los celos del marido recibías, el cual suele dar á veces mayor pena que la ausencia de la cosa amada, te dejará algún rato descansar, en tanto que Delio, siguiendo la fugitiva pastora, estará apartado de tu compañía. Goza pues del tiempo y ocasión que te concede la fortuna; y alégrate, que no será poco alivio para ti pasar la ausencia de Sireno libre de la importunidad del celoso marido. No tengo yo, dijo Diana, por tan dañosos los celos, que, si como son de Delio, fueran de Sireno, no los sufriera con sólo imaginar que tenían fundamento en amor. Porque cierto está que quien ama, huelga de ser amado, y ha de tener los celos de la cosa amada por muy buenos, pues son claras señales de amor, nacen dél, y siempre van con él acompañados. De mí á lo menos te puedo decir, que nunca me tuve por tan enamorada. Á lo cual replicó Marcelio: Nunca pensé que la pasto-

ril llaneza fuese bastante a formar tan avisadas razones como las tuyas, en cuestión tan dificultosa como es esta. Y de aquí vengo á condenar por yerro muy reprobado, decir, como muchos afirman, que en solas las ciudades y cortes está la viveza de los ingenios, pues la halla también entre las espesuras de los bosques, y en las rusticas e martinicosas cabañas. Pero con todo quiero contradecir á tu parecer, con el cual hiciste los celos tan ciertos mensajeros y compañeros del Amor, como si no pudiese estar en parte donde ellos no estén. Porque puesto que hay pocos enamorados que no sean celosos, no por eso se ha de decir que el enamorado que no lo fuere, no sea más perfecto y verdadero amador. Antes muestra en ello el valor, fuerza y quilate de su deseo, pues está limpio y sin la escoria de frenéticas sospechas. Tal estaba yo en el tiempo venturoso, y me preciaba tanto dello, que con mis versos lo iba publicando. Y una vez entre las otras, que mostró Alcida maravillarse de verme enamorado y libre de celos, le escribí sobre ello este

SONETO

Dicen que Amor juró que no estaría
sin los mortales celos un momento,
y la Belleza nunca hacer asiento,
do no tenga Soberbia en compañía.
Dos furias son, que el bravo infierno envía,
bastantes á enturbiar todo contento,
la una el bien de amor vuelve en tormento,
la otra de piedad la alma desvía.
Perjuero fué el Amor y la Hermosura
en mí y en vos, haciendo venturosa
y singular la suerte de mi estado.
Porque después que vi vuestra figura,
ni vos fuistes altiva, siendo hermosa,
ni yo celoso, siendo enamorado.

Fué tal el contento que tuvo mi Alcida, cuando le dije este soneto, entendiendo por él la fineza de mi voluntad, que mil veces se le cantaba, sabiendo que con ello le era muy agradable. Y verdaderamente, pastora, tengo por muy grande engaño, que un monstruo tan horrendo como los celos se

tenga por cosa buena, con decir que son señales de amor, y que no están sino en el corazón enamorado. Porque á esa cuenta podremos decir, que la calentura es buena, pues es señal de vida, y nunca está sino en el cuerpo vivo. Pero lo uno y lo otro son manifestos errores, pues no dan menor pesadumbre los celos que la fiebre. Porque son pestilencia de las almas, frenesí de los pensamientos, rabia que los cuerpos debilita, ira que el espíritu consume, temor que los ánimos acobarda, y furia que las voluntades enloquesce. Mas para que juzgues ser los celos cosa abominable, imagina la causa dellos, y hallarás que no es otra sino un apocado temor de lo que no es, ni será, un vil menosprecio del propio merecimiento y una sospecha mortal que pone en duda la fe y la bondad de la cosa querida. No pueden, pastora, con palabras encarecerse las penas de los celos, porque son tales, que sobrepujan de gran parte los tormentos que acompañan el amor. Porque en fin todos, sino él, pueden y suelen parar en admirables dulzuras y contentos, que así como la fatigosa sed en el tiempo caluroso hace parecer más sabrosas las frescas aguas, y el trabajo y sobresalto de la guerra hace que tengamos en mucho el sosiego de la paz; así los dolores de Cupido sirven para mayor placer en la hora que se rescibe un pequeño favor, y cuando quiera que se goza de un simple contentamiento. Mas estos rabiosos celos esparcen tal veneno en los corazones, que corrompe y gasta cuantos deleytes se le llegan. Á este propósito me acuerdo que yo oí cantar un día á un excelente músico en Lisboa delante del rey de Portugal un soneto que decía así:

Cuando la brava ausencia un alma hiere,
se ceba imaginando el pensamiento,
que el bien, que está más lejos, más contento
el corazón hará, cuando viniere.

Remedio hay al dolor de quien tuviere
en esperanza puesto el fundamento,
que al fin tiene algún premio del tormento,
ó al menos en su amor contento muere.

Mil penas con un gozo se descuentan,
y mil reproches ásperos se vengán
con sólo ver la angélica hermosura.

Mas cuando celos la ánima atormentan,
aunque después mil bienes sobrevengan,
se tornan rabia, pena y amargura.

¡ Oh cuán verdadero parescer ! ¡ oh cuán cierta opinión es esta ! Porque á la verdad esta pestilencia de los celos no deja en el alma parte sana donde pueda recogerse una alegría. No hay en amor contento cuando no hay esperanza, y no la habrá en tanto que los celos están de por medio. No hay placer que dellos esté seguro, no hay deleite que con ellos no se gaste y no hay dolor que con ellos no nos fatigue. Y llega á tanto la rabia y furor de los venenosos celos, que el corazón, donde ellos están, recibe pesadumbre en escuchar alabanzas de la cosa amada, y no querría que las perfecciones que él estima, fuesen de nadie vistas ni conocidas, haciendo en ello gran perjuicio al valor de la gentileza que le tiene cautivo. Y no sólo el celoso vive en este dolor, mas á la que bien quiere le da tan continua y trabajosa pena, que no le diera tanta si fuera su capital enemigo. Porque claro está que un marido celoso como el tuyo, antes querría que su mujer fuese la más fea y abominable del mundo, que no que fuese vista ni alabada por los hombres, aunque sean honestos y moderados. ¿ Qué fatiga es para la mujer ver su honestidad agraviada con una vana sospecha ? ¿ qué pena le es estar sin razón en los más secretos rincones encerrada ? ¿ qué dolor ser ordinariamente con palabras pesadas, y aun á veces con obras combatida ? Si ella está alegre, el marido la tiene por deshonesto ; si está triste, imagina que se enoja de verle ; si está pensando, la tiene por sospechosa ; si le mira, parece que le engaña ; si no le mira, piensa que le aborresce ; si le hace caricias, piensa que las finge ; si está grave y honesta, cree que le desecha ; si ríe, la tiene por desenvuelta ; si suspira, la tiene por mala ; y en fin en cuantas cosas se meten estos celos, las convierten en dolor, aunque de suyo sean agradables. Por donde está muy claro que no tiene el mundo pena que iguale con ésta, ni salieron del infierno harpías que más ensucien y corrompan los sabrosos manjares del alma enamorada. Pues no tengas en poco, Diana, tener ausente el celoso Delio, que no importa poco para pasar más ligeramente las penas del amor. Á esto Diana respondió: Yo vengo

á conocer que esta pasión, que has tan al vivo dibujado, es disforme y espantosa, y que no meresce estar en los amorosos ánimos, y creo que esta pena era la que Delio tenía. Mas quiero que sepas que semejante dolencia no pretendí yo defenderla, ni jamás estuvo en mí; pues nunca tuve pesar del valor de Sireno, ni fui atormentada de semejantes pasiones y locuras como las que tú me has contado; mas sólo tuve un miedo de ser por otra desechada. Y no me engañó de mucho este recelo, pues he probado tan á costa mía el olvido de Sireno. Ese miedo, dijo Marcelio, no tiene nombre de celos, antes es ordinario en los buenos amadores. Porque averiguado está que lo que yo amo, lo estimo y tengo por bueno y merescedor de tal amor, y siendo ello tal, he de tener miedo que otro no conozca su bondad y merescimiento, y no lo ame como yo. Y así el amador está metido en medio del temor y la esperanza. Lo que el uno le niega, la otra se lo promete; cuando el uno le acobarda, la otra le esfuerza; y en fin las llagas que hace el temor, se curan con la esperanza, durando esta reñida pelea hasta que la una parte de las dos queda vencida; y si acontece vencer el temor á la esperanza, queda el amador celoso; y si la esperanza vence al temor, queda alegre y bien afortunado. Mas yo en el tiempo de mi ventura tuve siempre una esperanza tan fuerte, que no sólo el temor no la venció, pero nunca osó acometella, y así recibía con ella tan grandes gustos, que á trueque dellos no me pesaba recibir los continuos dolores; y fui tan agradecido á la que mi esperanza en tanta firmeza sostenía, que no había pena que viniese de su mano, que no la tuviese por alegría. Sus reproches tenía por favores, sus desdenes por caricias, y sus airadas respuestas por corteses prometimientos. Estas y otras razones pasaron Diana y Marcelio prosiguiendo su camino. Acabado de travesar aquel prado en muy dulce conversación y subiendo una pequeña cuesta, entraron por un ameno bosquecillo, donde los espesos alisos hacían muy apacible sombrío. Allí sintieron una suave voz que de una dulce lira acompañada resonaba con extraña melodía, y parándose á escuchar, conocieron que era voz de una pastora que cantaba así:

SONETO

Cuantas estrellas tiene el alto cielo,
fueron en ordenar mi desventura,
y en la tierra no hay prado ni verdura
que pueda en mi dolor darme consuelo.
Amor sujeto al miedo, en puro hielo
convierte el alma triste. ¡Ay pena dura!
que á quien fué tan contraria la ventura,
vivir no puede un hora sin recelo.
La culpa de mi pena es justo darte
á ti, Montano, á ti mis quejas digo,
alma cruel, do no hay piedad alguna.
Porque si tú estuvieras de mi parte,
no me espantara á mí serme enemigo
el cielo, tierra, amor y la fortuna.

Después de haber la pastora suavemente cantado, soltando la rienda al amargo y doloroso llanto, derramó tanta abundancia de lágrimas, y dió tan tristes gemidos, que por ellos y por las palabras que dijo, conocieron ser la causa de su dolor un engaño cruel de su sospechoso marido. Pero por certificarse mejor de quién era, y de la causa de su pasión, entraron donde ella estaba y la hallaron metida en un sombrío que la espesura de los ramos había compuesto, asentada sobre la menuda hierba junto á una alegre fuentecilla, que de entre unas matas graciosamente saliendo por gran parte del bosquecillo, por diversos caminos iba corriendo. Saludáronla con mucha cortesía, y ella aunque tuvo pesar que impidiesen su llanto, pero juzgando por la vista ser pastores de merescimiento, no recibió mucha pena, esperando con ellos tener agradable compañía, y así les dijo: Después que de mi cruel esposo fuí sin razón desamparada, no me acuerdo, pastores, haber recibido contento que de gran parte iguale con el que tuve de veros. Tanto que aunque el continuo dolor me obliga á hacer perpetuo llanto, lo dejaré por agora un rato, para gozar de vuestra apacible y discreta conversación. Á esto respondió Marcelio: Nunca yo vea consolado mi tormento, sino me pesa tanto del tuyo como se puede encarescer, y lo mismo puedes creer de la hermosa Diana, que ves en mi compa-

ña. Oyendo entonces la pastora el nombre de la Diana, corriendo con grande alegría la abrazó, haciéndole mil caricias y fiestas, porque mucho tiempo había que deseaba conosciella, por la relación que tenía de su hermosura y discreción. Diana estuvo espantada de verse acariciada de una pastora no conocida, mas todavía le respondía con iguales cortesías, y deseando saber quién era, le dijo: Los aventajados favores que me hiciste, juntamente con la lástima que tengo de tu mal, hacen que desee conocerte; por eso decláranos, pastora, tu nombre, y cuéntanos tu pena, que después de contada verán nuestros corazones ayudarte á pasalla, y nuestros ojos á lamentar por ella. La pastora entonces se excusó con sus graciosas palabras de emprender el cuento de su desdicha: pero en fin importunada, se volvió á sentar sobre la hierba, y comenzó así:

Por relación de la pastora Selvagia, que era natural de mi aldea y en la tuya, hermosa Diana, está casada con el pastor Silvano, creo que serás informada del nombre de la desdichada Ismenia, que su desventura te está contando. Yo tengo por cierto que ella en tu aldea contó largamente cómo yo en el templo de Minerva en el reino de Lusitanos arrebozada la engañé, y cómo con mi propio engaño quedé burlada. Habrá contado también, cómo por vengarme del traidor Alanio, que enamorado della, á mí me había puesto en olvido, fingí querer bien á Montano su mortal enemigo, y cómo este fingido amor, con el conocimiento que tuve de su perfección, salió tan verdadero, que á causa dél estoy en las fatigas de que me quejo. Pues pasando adelante en la historia de mi vida, sabréis que cómo el padre de Montano, nombrado Fileno, viniese algunas veces á casa de mi padre, á causa de ciertos negocios que tenía con él sobre una compañía de ganados, y me viese allí, aunque era algo viejo, se enamoró de mí de tal suerte, que andaba hecho loco. Mil veces me importunaba, cada día sus dolores me decía; mas nada le aprovechó para que le quisiese escuchar ni tener cuenta con sus palabras. Porque aunque tuviera más perfección y menos años de los que tenía, no olvidara yo por él á su hijo Montano, cuyo amor me tenía cautiva. No sabía el viejo el amor que Montano me tenía, porque le era hijo tan obediente y temeroso, que excusó todo lo posible que no tuviese noticia dello, te-

miendo ser por él con ásperas palabras castigado. Ni tampoco sabía Montano la locura de su padre, porque él por mejor castigar y reprehender los errores del hijo, se guardaba mucho de mostrar que tenía semejantes y aun mayores faltas. Pero nunca dejaba el enamorado viejo de fatigarme con sus importunaciones que le quisiese tomar por marido. Decíame dos mil requiebros, hacíame grandes ofrescimientos, prometíame muchos vestidos y joyas, y enviábame muchas cartas, pretendiendo con ello vencer mi propósito y ablandar mi condición. Era pastor que en su tiempo había sido señalado en todas las habilidades pastoriles, muy bien hablado, avisado y entendido. Y porque mejor lo creáis, quiero deciros una carta que una vez me escribió, la cual, aunque no mudó mi intención, me contentó en extremo, y decía así:

CARTA DE FILENO

Á ISMENIA

Pastora, el amor fué parte
que por su pena decirte,
tenga culpa en escrebirte
quien no la tiene en amarte.
Mas si á ti fuere molesta
mi carta, ten por muy cierto
que á mí me tiene ya muerto
el temor de la respuesta.

Mil veces cuenta te dí
del tormento que me das,
y no me pagas con más
de con burlarte de mí.
Te ríes á boca llena
de verme amando morir,
yo alegre en verte reir,
aunque ríes de mi pena.

Y así el mal, en que me hallo,
pienso, cuando miro en ello,
que porque huelgas de vello,
no has querido remediallo.

Pero mal remedio veo,
y esperarle será en vano,
pues mi vida está en tu mano,
y mi muerte en tu deseo.

Víte estar, pastora, un día
cabe el Duero caudaloso,
dando con el gesto hermoso
á todo el campo alegría.
Sobre el cayado inclinada
en la campaña desierta,
con la cerviz descubierta,
y hasta el codo remangada.

Pues decir que un corazón,
puesto que de mármol fuera,
no te amara, si te viera,
es simpleza y sinrazón.
Por eso en ver tu valor,
sin tener descanso un poco,
vine á ser de amores loco,
y á ser muerto de dolor.

Si dices que ando perdido,
siendo enamorado y viejo,
deja de darme consejo,
que yo remedio te pido.
Porque tanto en bien quererte
no pretendo haber errado,
como en haberme tardado
tanto tiempo á conocerte.

Muy bien sé que viejo estó,
pero á más mal me condena
ver que no tenga mi pena
tantos años como yo.
Porque quisiera quererte
dende el día que nascí,
como después que te ví
he de amarte hasta la muerte.

No te espante verme cano,
que á nadie es justo quitar
el merescido lugar,
por ser venido temprano.
Y aunque mi valor excedes,
no parece buen consejo,
que por ser soldado viejo,
pierda un hombre las mercedes.

Los edificios humanos,
cuanto más modernos son,
no tienen comparación
con los antiguos romanos.
Y en las cosas de primor,
gala, aseo y valentía,
suelen decir cada día,
lo pasado es lo mejor.

No me dió amor su tristeza
hasta agora, porque vió
que en un viejo, como yo,
suele haber mayor firmeza.
Firme estoy, desconocida,
para siempre te querer,
y viejo para no ser
querido en toda mi vida.

Los mancebos que más quieren,
falsos y doblados van,
porque más vivos están,
cuando más dicen que mueren.
Y su mudable afición,
es segura libertad,
es gala y no voluntad:
es costumbre y no pasión.

No hayas miedo que yo sea
como el mancebo amador,
que en recibir un favor,
lo sabe toda la aldea.

Que aunque reciba trecientos
he de ser en los amores
tan piedra en callar favores,
como en padecer tormentos.

Mas según te veo estar
puesta en hacerme morir,
mucho habrá para sufrir,
y poco para callar.
Que el mayor favor que aquí,
pastora, pretendo haber,
es morir por no tener
mayores quejas de ti.

Tiempo, amigo de dolores,
sólo á ti quiero inculparte,
pues quien tiene en ti más parte,
menos vale en los amores.
Tarde amé cosa tan bella,
y es muy justo que pues yo
no nascí, cuando nació,
en dolor muera por ella.

Si yo en tu tiempo viniera,
pastora, no me faltara
con que á ti te contentara,
y aun favores recibiera.

Que en apacible tañer,
y en el gracioso bailar
los mejores del lugar
tomaban mi parescer.

Pues en cantar no me espanto
de Amphión el escogido,
pues mejores que él han sido
confundidos con mi canto.

Aro muy grande comarca,
y en montes propios y extraños
pascen muy grandes rebaños
almagrados de mi marca.

¿Mas qué vale, ¡ay cruda suerte!
lo que es, ni lo que ha sido
al sepultado en olvido,
y entregado á dura muerte?

Pero valga para hacer
más blanda tu condición,
viendo que tu perfección
al fin dejará de ser.

Dura estás como las peñas,
mas quizá en la vieja edad
no tendrás la libertad,
con que agora me desdeñas.

Porque toma tal venganza
de vosotras el Amor,
que entonces os da dolor,
cuando os falta la esperanza.

Estas y otras muchas cartas y canciones me envió, las cuales si tanto me movieran como me contentaban, él se tuviera por dichoso y yo quedara mal casada. Mas ninguna cosa era bastante á borrar de mi corazón la imagen del amado Montano, el cual según mostraba, respondió á mi voluntad con iguales obras y palabras. En esta alegre vida pasamos algunos años, hasta que nos pareció dar cumplimiento á nuestro descanso con honesto y casto matrimonio. Y aunque quiso Montano antes de casar conmigo dar razón dello á su padre, por lo que como buen hijo tenía obligación de hacer: pero como yo le dije que su padre no venía bien en ello, á causa de la locura que tenía de casarse conmigo, por eso teniendo más cuenta con el contento de su vida que con la obediencia de su padre, sin darme razón cerró mi desdichado matrimonio. Esto se hizo con voluntad de mi padre, en cuya casa se hicieron por ello grandes fiestas, bailes, juegos y tan grandes regocijos, que fueron nombrados por todas las aldeas vecinas y apartadas. Cuando el enamorado viejo supo que su propio hijo le había salteado sus amores, se volvió tan frenético contra él y contra mí, que á entrambos aborreció como la misma muerte, y nunca más nos quiso ver. Por otra parte una pastora de aquella aldea nombrada Felisarda, que moraba de

amores de Montano, la cual él por quererme bien á mí y por ser ella no muy joven ni bien acondicionada la había desechado, cuando vido á Montano casado conmigo vino á perderse de dolor. De manera que con nuestro casamiento nos ganamos dos mortales enemigos. El maldito viejo por tener ocasión de desherrar el hijo determinó casarse con mujer hermosa y joven, á fin de haber hijos en ella. Mas aunque era muy rico, de todas las pastoras de mi lugar fué desdeñado sino fué de Felisarda, que por tener oportunidad y manera de gozar deshonestamente de mi Montano, cuyos amores tenía frescos en la memoria, se casó con el viejo Fileno. Casada ya con él entendió luego por muchas formas en requerir mi esposo Montano por medio de una criada nombrada Silveria: enviándole á decir que si condescendía á su voluntad, le alcanzaría perdón de su padre y haciéndole otros muchos y muy grandes ofrecimientos. Mas nada pudo bastar á corromper su ánimo, ni á pervertir su intención. Pues como Felisarda se viese tan menospreciada vino á tenerle á Montano una ira mortal, y trabajó luego en indignar más á su padre contra él; y no contenta con esto imaginó una traición muy grande. Con promesas, fiestas, dádivas y grandes caricias pervirtió de tal manera el ánimo de Silveria, que fué contenta de hacer cuanto ella le mandase, aunque fuese contra Montano, con quien ella tenía mucha cuenta por el tiempo que había servido en casa de su padre. Las dos secretamente concertaron lo que se había de hacer y el punto que había de ejecutarse: y luego salió un día Silveria de la aldea, y viniendo á una floresta orilla de Duero, donde Montano apacentaba sus ovejas, le habló muy secretamente; y muy turbada, como quien trata un caso muy importante, le dijo: ¡Ay, Montano amigo, cuán sabio fuiste en despreciar los amores de tu maligna madrastra, que aunque yo á ellos te movía, era por pura importunación. Mas ahora que sé lo que pasa no será ella bastante para hacerme mensajera de sus deshonestidades. Yo he sabido della algunas cosas que tocan en lo vivo: y tales que si tú las supieses, aunque tu padre es contigo tan cruel, no dejarías de poner la vida por su honra. No te digo más en esto porque sé que eres tan discreto y avisado que no son menester contigo muchas palabras ni razones. Montano á esto quedó atónito y tuvo sospecha de alguna deshonestidad

de su madrastra. Pero por ser claramente informado rogó á Silveria le contase abiertamente lo que sabía. Ella se hizo de rogar mostrando no querer descubrir cosa tan secreta: pero al fin declarando lo que Montano le preguntaba y lo que ella mesma decirle quería, le explicó una fabricada y bien compuesta mentira, diciendo deste modo: Por ser cosa que tanto importa á tu honra y á la de Fileno mi amo saber lo que yo sé, te lo diré muy claramente confiando que á nadie dirás que yo he descubierto este secreto. Has de saber que Felisarda tu madrastra hace traición á tu padre con un pastor cuyo nombre no te diré pues está en tu mano conocerle. Porque si quisieres venir esta noche y entrar por donde yo te guiaré, hallarás la traidora con el adúltero en casa del mismo Fileno. Así lo tienen concertado, porque Fileno ha de ir esta tarde á dormir en su majada por negocios que allí se le ofrecen y no ha de volver hasta mañana á mediodía. Por eso apercíbete muy bien y ven á las once de la noche conmigo, que yo te entraré en parte donde podrás fácilmente hacer lo que conviene á la honra de tu padre y aun quizá por medio desto alcanzar que te perdone. Esto dijo Silveria tan encarecidamente y con tanta disimulación, que Montano determinó de ponerse en cualquier peligro por tomar venganza de quien tal deshonra hacía á Fileno su padre. Y así la traidora Silveria contenta del engaño que de consejo de Felisarda había urdido, se volvió á su casa donde dió razón á Felisarda su señora de lo que dejaba concertado. Ya la oscura noche había extendido su tenebroso velo, cuando venido Montano á la aldea tomó un puñal que heredó del pastor Palemón su tío, y al punto de las once se fué á casa de Fileno su padre, donde Silveria ya le estaba esperando, como estaba ordenado. ¡Oh traición nunca vista! ¡oh maldad nunca pensada! Tomóle ella por la mano y subiendo muy queda una escalera, le llevó á una puerta de una cámara donde Fileno su padre y su madrastra Felisarda estaban acostados, y cuando le tuvo allí, le dijo: Agora estás, Montano, en el lugar donde has de señalar el ánimo y esfuerzo que semejante caso requiere: entra en esa cámara que en ella hallarás tu madrastra acostada con el adúltero. Dicho esto se fué de allí huyendo á más andar. Montano engañado de la alevosía de Silveria, dando crédito á sus palabras, esforzando el ánimo y sacando el pu-

ñal de la vaina, con un empujón abriendo la puerta de la cámara, mostrando una furia extraña, entró en ella diciendo á grandes voces: Aquí has de morir, traidor, á mis manos; aquí te han de hacer mal provecho los amores de Felisarda. Y diciendo esto furioso y turbado, sin conocer quién era el hombre que estaba en la cama, pensando herir al adúltero, alzó el brazo para dar de puñaladas á su padre. Mas quiso la ventura que el viejo con la lumbre que allí tenía, conociendo á su hijo y pensando que por habelle con palabra y obras tan mal tratado le quería matar, alzándose presto de la cama con las manos plegadas le dijo: Oh hijo mío, ¿qué crueldad te mueve á ser verdugo de tu padre? vuelve en tu seso por Dios, y no derrames agora mi sangre, ni des fin á mi vida: que si yo contigo usé de algunas asperezas, aquí de rodillas te pido perdón por todas ellas, con propósito de ser para contigo de hoy adelante el más blando y benigno padre de todo el mundo. Montano entonces cuando conoció el engaño que se le había hecho y el peligro en que había venido de dar muerte á su mismo padre, se quedó allí tan pasmado, que el ánimo y los brazos se le cayeron y el puñal se le salió de las manos sin sentirlo. De atónito no pudo ni supo hablar palabra, sino que corrido y confuso se salió de la cámara: íbase también de la casa aterrado de la traición que Silveria le había hecho y de la que él hiciera si no fuera tan venturoso. Felisarda como estaba advertida de lo que había de suceder, en ver entrar á Montano saltó de la cama y se metió en otra cámara que estaba más adentro: y cerrando tras sí la puerta se aseguró de la furia de su alnado. Mas cuando se vió fuera del peligro, por estar Montano fuera de la casa, volviendo donde Fileno temblando aún del pasado peligro estaba, incitando el padre contra el hijo y levantándose á mi falso testimonio, á grandes voces decía así: Bien conocerás agora, Fileno, el hijo que tienes, y sabrás si es verdad lo que yo de sus malas inclinaciones muchas veces te dije. ¡Oh cruel, oh traidor Montanol! ¿cómo el cielo no te confunde? ¿cómo la tierra no te traga? ¿cómo las fieras no te despedazan? ¿cómo los hombres no te persiguen? Maldito sea tu casamiento, maldita tu desobediencia, malditos tus amores, maldita tu Ismenia, pues te ha traído á usar de tan bestial cruera y á cometer tan horrendo pecado. ¿No castigaste, traidor, al pastor Alanio, que con tu

mujer Ismenia a pesar y deshonra, tuva deshonestamente traída, y á quien ella quiere más que á tí, y nas querido dar muerte á tu padre, que con te via deshonra, na tenido tanta cuenta. ¡Por haberte aconsejado lo na deberíd matar! ¡Av triste padre! ¡ay desdichadas canas! ¡ay angustiada senectud! ¡que yerro tan grande cometiste para que quisiese matarte tu propio hijo! ¡aquel que tu engeneraste, aquel que tu regalaste, aquel por quien mis trabajos padeciste! ¡Esfuerza agora tu corazón, cese agora el amor paternal, dese lugar a la justicia, hágase el debido castigo, que si quien hizo tan nefanda crueldad no recibe la merecida pena, los desobedientes hijos no quedarán atemorizados, y es tuyo con efecto vendra despues de pocos dias a darte de su mano compida muerte. El congojado Fileno con el pecho sobresaltado y temeroso, oyendo las voces de su mujer, considerando la traición del hijo, recibió tan grande enojo, que tomando el puñal que a Monteno, como dije, se le había caído, luego en la mañana saliendo á la plaza, convocó la justicia y los principales hombres de la aldea; y cuando fueron todos juntos, con muchas lagrimas y sollozos les dijo desta manera: A Dios pongo por testigo, señalados pastores, que me lastima y afflige tanto lo que quiero deciros, que tengo miedo que el alma no se me salga tras habello dicho. No me tenga nadie por cruel, porque saco á la plaza las maldades de mi hijo, que por ser ellas tan extrañas y no tener remedio para castigarlas, os quiero dar razon dellas porque veáis lo que conviene hacer para darle a él justa pena y á los otros hijos provechoso ejemplo. Muy bien sabeis con qué regalos le crié, con qué amor le traté, que habilidades le enseñé, que trabajos por él padecí, que consejos le di, con cuánta blandura le castigué. Casose a mi pesar con la pastora Ismenia, y porque dello se reprendí, en lugar de vengarse del pastor Anan, que con la dicha Ismenia su mujer, como toda la aldea sabe, trata deshonestamente, volvió su furia contra mí y me ha querido dar la muerte. La noche pasada tuvo maneras para entrar en la cámara donde yo con mi Felisarda dormía, y con este puñal desnudo quiso matarme, y lo hiciera, sino que Dios le corto las faerzas y le atajó el poder de tal manera, que medio tonto y pasmado se fué de allí sin efectuar su dañado intento, dejando el puñal en mi cámara. Esto es lo que verdaderamente pasa, como mejor de

mi querida mujer podréis ser informados. Mas porque tengo por muy cierto que Montano mi hijo no hubiera cometido tal traición contra su padre, si de su mujer Ismenia no fuera aconsejado, os ruego que miréis lo que en esto se debe hacer para que mi hijo de su atrevimiento quede castigado, y la falsa Ismenia, así por el consejo que dió á su marido como por la deshonestidad y amores que tiene con Alanio, reciba digna pena. Aún no había Fileno acabado su razón, cuando se movió entre la gente tan gran alboroto que pareció hundirse toda la aldea. Alteráronse los ánimos de todos los pastores y pastoras, y concibieron ira mortal contra Montano. Unos decían que fuese apedreado, otros que en la mayor profundidad del Duero fuese echado, otros que á las hambrientas fieras fuese entregado: y en fin no hubo allí persona que contra él no se embraveciese. Moviélos también mucho á todos lo que Fileno de mi vida falsamente les había dicho: pero tanta ira tenían por el negocio de Montano, que no pensaron mucho en el mío. Cuando Montano supo la relación que su padre públicamente había hecho, y el alboroto y conjuración que contra él se había movido, cayó en grande desesperación. Y allende desto sabiendo lo que su padre delante de todos contra mí había dicho, recibió tanto dolor que más grave no se puede imaginar. De aquí nació todo mi mal, ésta fué la causa de mi perdición y aquí tuvieron principio mis dolores. Porque mi querido Montano, como sabía que yo en otro tiempo había amado y sido querida de Alanio, sabiendo que muchas veces reviven y se renuevan los muertos y olvidados amores, y viendo que Alanio, á quien yo por él había aborrecido, andaba siempre enamorado de mí haciéndome importunas fiestas, sospechó por todo esto que lo que su padre Fileno había dicho era verdad, y cuánto más imaginó en ello más lo tuvo por cierto. Tanto que bravo y desesperado, así por el engaño que de Silveria había recibido como por el que sospechaba que yo le había hecho, se fué de la aldea y nunca más ha parecido. Yo que supe de su partida y la causa della por relación de algunos pastores amigos suyos, á quien él había dado larga cuenta de todo, me salí del aldea por buscarle, y mientras viva no pararé hasta hallar mi dulce esposo para darle mi disculpa, aunque sepa después morir en sus manos. Mucho há que ando peregrinando en esta demanda y por

más que en todas las principales aldeas y cabañas de pastores he buscado, jamás la fortuna me ha dado noticia de mi Montano. La mayor ventura que en este viaje he tenido fue que dos días despues que parti de mi aldea, halle en un valle la traidora Silveria, que sabiendo el voluntario destierro de Montano, iba siguiendolo por descubrirle la traicion que le había hecho y pedirle perdon por ella, arrepentida de haber cometido tan horrenda maldad. Pero hasta entonces no le había hallado y como a mi me vido, me contó abiertamente cómo había pasado el negocio, y fue para mi gran descanso saber la manera con que se nos había hecho la traicion. Quise darme la muerte con mis manos aunque fuese mujer, pero dejé de hacerlo porque sola era podia remediar mi mal, declarando su misma maldad. Roguéle que con gran priesa fuese á buscar a mi amado Montano para darle noticia de todo el hecho, y despedirme della para buscarle yo por otro camino. Llegue hoy a este bosque, donde convidada de la amenidad y frescura del lugar me he asento para tener la siesta; y pues la fortuna acá por mi consuelo os ha guiado, yo le agradezco mucho este favor, y á vosotros os ruego que pues es ya casi mediodía, si posible es, me hagáis parte de vuestra graciosa compañía mientras durare el ardor del sol, que en semejante tiempo se muestra riguroso. Diana y Marcelio llegaron en extremo de escuchar la historia de Ismenia y saber la causa de su pena. Agradecieronle mucho la cuenta que les había dado de su vida, y dijeronle algunas razones para consuelo de su mal, prometiendo el posible dolor para su remedio. Rogaronle tambien que fuese con ellos á la casa de la sabia Felicia, porque allí seria posible hallar alguna suerte de consolacion. Fueron así mesmo de parecer de reposar allí, en tanto que durarian los calores de la siesta, como Ismenia había dicho. Pero como Diana era muy práctica en aquella tierra y sabía los bosques, fuentes, florestas, lugares amenos y sombríos della, les dijo que otro lugar había más ameno y deleitoso que aquel, que no estaba muy lejos, y que fuesen allí pues aún no era llegado el mediodía. De manera que levantándose todos, caminaron en poco espacio y luego llegaron á una floresta donde Diana los guió; y era la mas deleitosa, la mas sombria y agradable que en los más celebrados montes y campañas de la pastoral Arcadia puede haber. Ha-

bía en ella muy hermosos alisos, sauces y otros árboles, que por las orillas de las cristalinas fuentes y por todas partes con el fresco y suave airecillo blandamente movidos, deleitosamente murmuraban. Allí de la concertada armonía de las aves, que por los verdes ramos bulliciosamente saltaban, el aire tan dulcemente resonaba que los ánimos con un suave regalo enternece. Estaba sembrada toda de una verde y menuda hierba, entre la cual se levantaban hermosas y variadas flores que con diversos matices el campo dibujando, con suave olor el más congojado espíritu recreaban. Allí solían los cazadores hallar manadas enteras de temerosos ciervos, de cabras montesinas y de otros animales, con cuya prisión y muerte se toma alegre pasatiempo. Entraron en esta floresta siguiendo todos á Diana, que iba primera, y se adelantó un poco para buscar una espesura de árboles que ella para su reposo en aquel lugar tenía señalada, donde muchas veces solía recrearse. No habían andado mucho cuando Diana llegando cerca del lugar que ella tenía por el más ameno de todos, y donde quería que tuviesen la siesta, puesto el dedo sobre los labios, señaló á Marcelio y á Ismenia que viniesen á espacio y sin hacer ruido. La causa era porque había oído dentro aquella espesura cantos de pastores. En la voz le parecieron Tauriso y Berardo, que por ella entrambos penados andaban, como está dicho. Pero por sabello más cierto, llegando más cerca un poco por entre unos acebos y lentiscos, estuvo acechando por conocellos, y vido que eran ellos y que tenían allí en su compañía una muy hermosa dama y un preciado caballero, los cuales aunque parecían estar algo congojados y mal tratados del camino, pero todavía en el gesto y disposición descubrían su valor. Después de haber visto los que allí estaban, se apartó por no ser vista. En esto llegaron Marcelio é Ismenia, y todos juntos se sentaron tras unos jarales, donde no podían ser vistos y podían oír distinta y claramente el cantar de los pastores. Cuyas voces por toda la floresta resonando, movían concertada melodía, como oiréis en el siguiente libro.

LIBRO TERCERO

La traición y maldad de una ofendida y maliciosa mujer suele emprender cosas tan crueles y abominables, que no hay ánimo del más bravo y arriscado varón, que no dudase de hacerlas, y no temblase de sólo pensarlas. Y lo peor es que la Fortuna es tan amiga de mudar los buenos estados, que les da á ellas cumplido favor en sus empresas; pues sabe que todas se encaminan á mover extrañas novedades y revueltas, y vienen á ser causa de mil tristezas y tormentos. Gran crueldad fué la de Felisarda en ser causa que un padre con tan justa, aunque engañosa causa, aborresciese su propio hijo, y que un marido con tan vana y aparente sospecha desechase su querida mujer: pero mayor fué la ventura que tuvo en salir con su fiero y malicioso intento. No sirva esto para que nadie tenga de las mujeres mal parescer, sino para que viva cada cual recatado, guardándose de las semejantes á Felisarda, que serán muy pocas: pues muchas dellas son dechado del mundo y luz de vida, cuya fe, discreción y honestidad merezca ser con los más celebrados versos alabada. De lo cual dan clarísima prueba Diana é Ismenia, pastoras de señalada hermosura y discreción, cuya historia publica manifestamente sus alabanzas. Pues prosiguiendo en el discurso della, sabréis que cuando Marcelio y ellas estuvieron tras los jarales asentadas, oyeron que Tauriso y Berardo cantaban desta manera:

TERCETOS ESDRUCCIOLES

BERARDO.

Tauriso, el fresco viento, que alegrándonos
murmura entre los árboles altísimos,
la vista y los oídos deleitándonos;
Las chozas y sombríos amenísimos,
las cristalinas fuentes, que abundancia

derraman de licores sabrosísimos:
La colorada flor, cuya fragancia
á despedir bastara la tristicia,
que hace al corazón más fiera instancia:
No vencen la braveza y la malicia
del crudo rey, tan áspero y mortífero,
cuyo castigo es pura injusticia.
Ningún remedio ha sido salutífero
á mi dolor, pues siempre embraveciéndose
está el veneno y tósico pestífero.

TAURISO.

Al que en amores anda consumiéndose,
nada le alegrará: porque fatígale
tal mal, que en el dolor vive muriéndose.
Amor le da más penas, y castígale,
cuando en deleites anda recreándose,
porque él á suspirar contino obligale.
Las veces que está un ánima alegrándose,
le ofresce allí un dolor, cuya memoria
hace que luego vuelva á estar quejándose.
Amor quiere gozar de su victoria,
y al hombre que venció, mátales, ó préndeles,
pensando en ello haber famosa gloria.
El preso á la fortuna entrega, y véndele
al gran dolor, que siempre está matándole,
y al que arde en más ardiente llama enciéndele.

BERARDO.

El sano vuelve enfermo, maltratándole,
y el corazón alegre hace tristísimo,
matando el vivo, el libre captivándole.
Pues, alma, ya que sabes cuán bravísimo
es este niño Amor, sufre y conténtate
con verte puesta en un lugar altísimo.
Rescibe los dolores, y preséntate
al daño que estuviere amenazándote,
goza del mal, y en el dolor susténtate.
Porque cuanto más fueres procurándote
medio para salir de tu miseria,

irás más en los lazos enredándote.

TAURISO.

En mí halla Cupido más materia
para su honor, que en cuantos lamentándose,
guardan ganado en una y otra Hesperia.
Siempre mis males andan aumentándose,
de lágrimas derramo mayor copia
que Biblis, cuando en fuente iba tornándose.
Extraño me es el bien, la pena propia,
Diana quiero ver, y en vella muérome,
junto al tesoro estó, y muero de inopia.
Si estoy delante della, peno, y quíerome
morir de sobresalto y de cuidado,
y cuando estoy ausente desespérome.

BERARDO.

Murmura el bosque, y ríe el verde prado,
y cantan los parleros ruiñeños,
mas yo en dos mil tristezas sepultado.

TAURISO.

Espiran suave olor las tiernas flores,
la hierba reverdesce al campo ameno,
mas yo viviendo en ásperos dolores.

BERARDO.

El grave mal de mí me tiene ageno,
tanto que no soy bueno
para tener diez versos de cabeza.

TAURISO.

Mi lengua en el cantar siempre tropieza,
por eso, amigo, empieza
algún cantar de aquellos escogidos,
los cuales estorbados con gemidos,
con lloro interrumpidos,
te hicieron de pastoras alabado.

BERARDO.

En el cantar contigo acompañado,

iré muy descansado:
respóndeme. Mas no sé qué me cante.

TAURISO.

Dí la que dice: *Estrella radiante*
ó la de: *Oh triste amante*
ó aquella: *No sé cómo se decía*,
que la cantaste un día
bailando con Diana en el aldea.

BERARDO.

No hay tigre ni leona que no sea
á compasión movida
de mi fatiga extraña y peligrosa,
mas no la fiera hermosa,
fiera devoradora de mi vida.

TAURISO.

Fiera devoradora de mi vida,
¿quién sino tú estuviera
con la dureza igual á la hermosura?
Y en tanta desventura
¿cómo es posible, ay triste, que no muera?

BERARDO

¿Cómo es posible, ay triste, que no muera?
dos mil veces muriendo:
¿mas cómo he de morir viendo á Diana?
el alma tengo insana:
cuanto más trato Amor, menos le entiendo.

TAURISO.

Cuanto más trato Amor, menos lo entiendo,
que al que le sirve mata,
y al que huyendo va de su cadena,
con redoblada pena
las míseras entrañas le maltrata.

BERARDO.

Pastora, á quien el alto cielo ha dado

beldad más que á las rosas coloradas,
más linda que en Abril el verde prado,
do están las florecillas matizadas,
ansí prospere el cielo tu ganado,
y tus ovejas crezcan á manadas,
que á mí, que á causa tuya gimo y muero,
no me muestres el rostro airado y fiero.

TAURISO.

Pastora soberana, que mirando
los campos y florestas aserenas,
la nieve en la blancura aventajando,
y en la beldad las frescas azucenas,
ansí tus campos vayan mejorando,
y dellos cojas fruto á manos llenas,
que mires á un pastor, que en sólo verte
piensa alcanzar muy venturosa suerte.

Á este tiempo el caballero y la dama, que los cantares de los pastores escuchaban, con gran cortesía atajaron su canto, y les hicieron muchas gracias por el deleite y recreación que con tan suave y deleitosa música les habían dado. Y después desto el caballero vuelto á la dama le dijo: ¿Oíste jamás, hermana, en las soberbias ciudades música que tanto contente al oído, y tanto deleite el ánimo, como la destos pastores? Verdaderamente, dijo ella, más me satisfacen estos rústicos y pastoriles cantos de una simple llaneza acompañados, que en los palacios de reyes y señores las delicadas voces con arte curiosa compuestas, y con nuevas invenciones y variedades requembradas. Y cuando yo tengo por mejor esta melodía que aquella, se puede creer que lo es, porque tengo el oído hecho á las mejores músicas que en ciudad del mundo, ni corte de rey pudiesen hacerse. Que en aquel buen tiempo que Marcelio servía á nuestra hermana Alcida, cantaba algunas noches en la calle al són de una vihuela tan dulcemente, que si Orfeo hacía tan apacible música, no me espanto que las fieras conmoviese, y que la cara Eurídice de averno escurísimo sacase. Ay Marcelio, ¿dónde estás agora? Ay, ¿dónde estás, Alcida? ¡Ay, desdichada de mí, que siempre la fortuna me trae á la memoria cosas de dolor, en el tiempo que me ve gozar de un

simple pasatiempo! Oyó Marcelio, que con las dos pastoras tras las matas estaba, las razones del caballero y de la dama, y como entendió que le nombraron á él y á Alcida, se alteró. No se fió de sus mismos oídos, y estuvo imaginando si era quizá otro Marcelio y Alcida los que nombraban. Levantóse presto de donde asentado estaba, y por salir de dudas, llegándose más, conoció que el caballero y la dama eran Polidoro y Clenarda, hermanos de Alcida. Corrió súbitamente á ellos, y con los brazos abiertos y lágrimas en los ojos, agora á Polidoro, agora á Clenarda abrazando, estuvo gran rato, que el interno dolor no le dejaba hablar palabra. Los dos hermanos espantados desta novedad, no sabían qué les había acontecido. Y como Marcelio iba en hábito de pastor, nunca le conocieron, hasta que dándole lugar los sollozos, y habida licencia de las lágrimas, les dijo: ¡Oh hermanos de mi corazón, no tengo en nada mi desventura, pues he sido dichoso de veros. ¿Cómo Alcida no está en vuestra compañía? ¿Está por ventura escondida en alguna espesura deste bosque? Sepa yo nuevas della, si vosotros las sabéis; remediad por Dios esta mi pena, y satisfaced á mi deseo. En esto los dos hermanos conocieron á Marcelio, y abrazados con él llorando de placer y dolor, le decían: ¡Oh venturoso dñal! ¡oh bien nunca pensado! ¡oh hermano de nuestra alma! ¿qué desastre tan bravo ha sido causa que tú no goces de la compañía de Alcida, ni nosotros de su vista? ¿por qué con tan nuevo traje te disimulas? ¡Ay áspera fortuna! en fin no hay en ningún bien cumplido contentamiento. Por otra parte Diana é Ismenia, visto que tan arrebatadamente Marcelio había entrado donde cantaban los pastores, fueron allá tras él, y halláronle pasando con Polidoro y Clenarda la plática que habéis oído. Cuando Tauriso y Berardo vieron á Diana, no se puede encarecer el gozo que recibieron de tan improvisa vista. Y así Tauriso señalando con el gesto y palabras la alegría del corazón, le dijo: Grande favor es este de la Fortuna, hermosa Diana, que la que huye siempre de nuestra compañía, por casos y sucesos nunca imaginados venga tantas veces donde nosotros estamos. No es causa dello la Fortuna, señalados pastores, dijo Diana, sino ser vosotros en el cantar y tañer tan ejercitados, que no hay lugar de recreación donde no os halléis, y donde no hagáis sentir vuestras canciones. Pero pues aquí llegué

sin saber de vosotros, y el sol toca ya la raya del medio día, me holgaré de tener en este deleitoso lugar la siesta en vuestra compañía, que aunque me importa llegar con tiempo á la casa de Felicia, tendré por bien de detenerme aquí con vosotros, por gozar de la fresca vereda y escuchar vuestra deleitosa música. Por eso aparejaos á cantar y tañer, y á toda toda suerte de regocijo, que no será bien que falte semejante placer en tan principal ajuntamiento. Y vosotros, generosos caballeros y dama, poned fin por agora á vuestras lágrimas, que tiempo ternéis para contaros las vidas los unos á los otros, y para doleros ó alegraros de los malos ó buenos sucesos de fortuna. Á todos pareció muy bien lo dicho por Diana, y así en torno de una clara fuente sobre la menuda hierba se asentaron. Era el lugar el más apacible de aquel bosque, y aun de cuantos en el famoso Parthenio celebrado con la clara zampoña del Neapolitano Syncero pueden hallarse. Había en él un espacio casi que cuadrado, que tuviera como hasta cuarenta pasos por cada parte, rodeado de muchedumbre de espesísimos árboles, tanto que á la manera de un cercado castillo, á los que allá iban á recrearse, no se les concedía la entrada sino por una sola parte. Estaba sembrado este lugar de verdes hierbas y olorosas flores, de los piés de ganados no pisadas, ni con sus dientes descomedidamente tocadas. En medio estaba una limpia y clarísima fuente, que del pié de un antiquísimo roble saliendo, en un lugar hondo y cuadrado, no con maestra mano fabricado, mas por la próspera naturaleza allí para tal efecto puesto, se recogía: haciendo allí la abundancia de las aguas un gracioso ajuntamiento, que los pastores le nombraban la Fuente bella. Eran las orillas desta fuente de una piedra blanca tan igual, que no creyera nadie que con artificiosa mano no estuviese fabricada, si no desengañaran la vista las naturales piedras allí nascidas, y tan fijas en el suelo, como en los ásperos montes las fragosas peñas y durísimos pedernales. El agua que de aquella abundantísima fuente sobresalía, por dos estrechas canales derramándose, las hierbas vecinas y árboles cercanos regaba, dándoles continua fertilidad y vida, y sosteniéndolas en muy apacible y graciosísima verdura. Por estas lindezas que tenía esta hermosa fuente, era de los pastores y pastoras tan visitada, que nunca en ella faltaban pastoriles regocijos. Pero teníanla los

pastores en tanta veneración y cuenta, que viniendo á ella, dejaban fuera sus ganados, por no consentir que las claras y sabrosas aguas fuesen enturbiadas, ni el ameno pradecillo de las mal miradas ovejas hollado ni apascentado. En torno desta fuente, como dije, todos se asentaron, y sacando de los zurronez la necesaria provisión, comieron con más sabor que los grandes señores la muchedumbre y variedad de curiosos manjares. Al fin de la cual comida, como Marcelio por una parte y Polidoro y Clenarda por otra deseaban en extremo darse y tomarse cuenta de sus vidas, Marcelio fué primero á hablar, y dijo: Razón será, hermanos, que yo sepa algo de lo que os ha sucedido, después que no me vistes, que como os veo del padre Eugerio, y de la hermana Alcida desacompañados, tengo el corazón alterado, por no saber la causa dello. Á lo cual respondió Polidoro:

Porque me parece que este lugar queda muy perjudicado con que se traten en él cosas de dolor, y no es razón que estos pastores con oír nuestras desdichas queden ofendidos, te contaré con las menos palabras que será posible, las muchas y muy malas obras que de la fortuna habemos recibido. Después que por sacar al fatigado Eugerio de la peligrosa nave, esperando buena ocasión para saltar en el batel, de los marineros fuí estorbado, y juntamente con el temeroso padre á mi pesar hube de quedar en ella, estaba el triste viejo con tanta angustia, como se puede esperar de un amoroso padre que al fin de su vejez ve en tal peligro su vida y la de sus amados hijos. No tenía cuenta con los golpes que las bravas ondas daban en la nave, ni con la furia con que los iracundos vientos por todas partes la combatían, sino que mirando el pequeño batel donde tú, Marcelio, con Alcida y Clenarda estabas, que á cada movimiento de las inconstantes aguas en la mayor profundidad dellas parecía trastornarse, cuanto más lo vía de la nave alejándose le desaparegaba el corazón de las entrañas. Y cuando os perdió de vista estuvo en peligro de perder la vida. La nave, siguiendo la braveza de la fortuna, fué errando por el mar por espacio de cinco días, después que nos departimos: al cabo de los cuales, al tiempo que el sol estaba cerca del ocaso, nos vimos cerca de tierra. Con cuya vista se regocijaron mucho los marineros, tanto por haber cobrado la perdida confianza, como por conocer la parte don-

de iba la nave encaminada. Porque era la más deliciosa tierra y más abundante de todas maneras de piacer, de cuantas el sol con sus rayos escalfa, tanto que uno de los marineros sacando de una arca un rabel con que solia en la pesadumbre de los prolijos y peligrosos viajes deleitarse, se puso a tañer y cantar así :

SONETO

Recoge a los que aflige el mar airado,
¡ oh Valentino ! ¡ oh venturoso suelo,
donde jamas se cuaja el duro hielo,
ni da Febo el trabajo acostumbrado !
Dichoso el que seguro y sin recelo
de ser en fieras ondas anegado,
goza de la belleza de tu prado
y del favor de tu benigno cielo.
Con mas fatiga el mar sulca la nave
que el labrador cansado tus barbechos :
¡ oh tierra ! antes que el mar se ensoberbezca,
recoge a los perdidos y deshechos,
para que cuando en furia yo me lave,
estas malditas aguas aborrezca.

Por este cantar del marinero entendimos que la ribera que íbamos a tomar era del reino de Valencia, tierra por todas las partes del mundo celebrada. Pero en tanto que este canto se dijo, la nave impelida de un poderoso viento se llegó tanto á la tierra, que si el esquife no nos faltara, pudieramos saltar en ella. Mas de lejos por unos pescadores fuimos divisados, los cuales viendo nuestras velas perdidas, el árbol caído á la una parte, las cuerdas destrozadas y los castillos hechos pedazos, conocieron nuestra necesidad. Por lo cual algunos de ellos metiendose en un barco de los que para su ordinario ejercicio en la ribera tenian amarrados, se vinieron para nosotros, y con grande amor y no poco trabajo nos sacaron de la nave á todos los que en ella veníamos. Fucé tanto el gozo que recibimos, cuanto se puede y debe imaginar. Á los marineros, que en su barco tan amorosamente y sin ser rogados nos habian recogido, Eugerio y yo les dimos las gracias é hicimos los ofrecimientos que á tan singular beneficio se debían.

Mas ellos como hombres de su natural piadosos y de entrañas simples y benignas, no curaban de nuestros agradecimientos, antes no queriendo recibirlos, nos dijo el uno de ellos: No nos agradezcáis, señores, esta obra á nosotros sino á la obligación que tenemos á socorrer necesidades y al buen ánimo y voluntad que nos fuerza á tales hechos. Y tened por cierto, que toda hora que se nos ofreciere semejante ocasión como esta, haremos lo mismo, aunque peligren nuestras vidas. Porque esta mañana nos sucedió un caso, que á no haber hecho otro tal como agora hicimos, nos pesara después hasta la muerte. El caso fué, que al despuntar el día salimos de nuestras chozas con nuestras redes y ordinarios aparejos para entrar á pescar, y antes que llegásemos á la ribera, vimos el cielo oscurecido: sentimos el mar alterado y el viento embravecido, y dos veces nos quisimos volver del camino desconfiados de podernos encomendar á las peligrosas ondas en tan malicioso tiempo. Pero pareció á algunos de nosotros que era conveniente llegar á la ribera para ver en qué pararía la braveza del mar, y para esperar si tras la rigurosa fortuna sucedería, como suele, alguna súbita bonanza. Al tiempo que llegamos allá vimos un batel lidiando con las bravas ondas, sin vela, árbol, ni remos y puesto en el peligro en que vosotros os habéis visto. Movidos á compasión, metimos en el mar uno de aquellos barcos muy bien apercibido, y saltando de presto en él, sin temor de la fortuna, fuímos hacia el batel que en tal peligro estaba, y al cabo de poco rato llegamos á él. Cuando estuvimos tan cerca de él, que pudimos conocer los que en él estaban, vimos una doncella cuyo nombre no sabré decirte, que con lágrimas en los ojos se dolía, con los brazos abiertos nos esperaba y con palabras dolorosas nos decía: ¡Ay, hermanos! ruégoos que me libréis del peligro de la fortuna; pero más os suplico que me saquéis del poder de este traidor que conmigo viene, que contra toda razón me tiene captiva, y á pura fuerza quiere maltratar mi honestidad. Oyendo esto, con toda la posible diligencia y no sin mucho peligro, los sacamos de su batel, y metidos en nuestro barco los llevamos á tierra. Contónos ella la traición que á ella y á una hermana y cuñado suyo se les había hecho, que sería larga de contar. Tenémosla en compañía de nuestras mujeres, libre de la malicia y deshonestidad de los dos marineros que

con ella venían, y á ellos los metimos en una cárcel de un lugar que está vecino, donde antes de muchos días serán debidamente castigados. Pues habiéndonos acontecido esto, ¿quién de nosotros dejará de aventurarse á semejantes peligros, por recobrar los perdidos, y hacer bien á los maltratados? Cuando Eugerio oyó decir esto al marinero, le dió un salto el corazón y pensó si era esta doncella alguna de sus hijas. Lo mismo me pasó á mí por el pensamiento: pero á entrambos nos consolaba pensar que presto habíamos de saber si era verdadera nuestra presunción. En tanto que el pescador nos contó este suceso, el barco movido con la fuerza de los remos, caminó de manera que llegamos á poder desembarcar. Saltaron aquellos pescadores con los piés descalzos en el agua y sobre sus hombros nos sacaron á la deseada tierra. Cuando estuvimos en tierra, conociendo que teníamos necesidad de reposo, uno de ellos, que más anciano parecía, trabando á mi padre por la mano, y haciendo señal á mí y á los otros que le siguiésemos, tomó el camino de su choza, que no muy lejos estaba, para darnos en ella el refresco y sosiego necesario. Siendo llegados allá, sentimos dentro cantos de mujeres y no entráramos allá antes de oír y entender desde fuera sus canciones, si el trabajo que llevábamos nos consintiera detenernos para escucharlas. Pero Eugerio y yo no vimos la hora de entrar allá, por ver quién era la doncella que libre de la tempestad y de las manos del traidor allí tenían. Entramos en la casa de improviso, y en vernos luégo dejaron sus cantares las turbadas mujeres: y eran ellas la mujer del pescador y dos hermosas hijas que cantando suavemente, hacían las nudosas redes con que los descuidados peces se cautivan: y en medio de ellas estaba la doncella, que luégo fué conocida, porque era mi hermana Glenarda que está presente. Lo que en esta ventura sentimos, y lo que ella sintió, querría que ella misma lo dijese, porque yo no me atrevo á tan gran empresa. Allí fueron las lágrimas, allí los gemidos, allí los placeres revueltos con las penas, allí los dulzores mezclados con las amargas y allí las obras y palabras que puede juzgar una persona de discreción. Al fin de lo cual mi padre vuelto á las hijas del pescador les dijo: Hermosas doncellas, siendo verdad que yo vine aquí para descansar de mis trabajos, no es razón que mi venida estorbe vuestros regocijos y canciones, pues ellas

solas serían bastantes para darme consolación. Esa no te faltará, dijo el pescador, en tanto que estuvieres en mi casa; á lo menos yo procuraré de dártela por las maneras posibles. Piensa agora en tomar refresco, que la música no faltará á su tiempo. Su mujer en esto nos sacó para comer algunas viandas, y mientras en ello estábamos ocupados, la una de aquellas doncellas, que se nombraba Nerea, cantó esta canción:

CANCIÓN DE NEREA

En el campo venturoso,
donde con clara corriente
Guadalaviar hermoso,
dejando el suelo abundoso
da tributo al mar potente,
Galatea desdeñosa
del dolor que á Licio daña,
iba alegre y bulliciosa
por la ribera arenosa
que el mar con sus ondas baña.

Entre la arena cogiendo
conchas y piedras pintadas,
muchos cantares diciendo,
con el són del ronco estruendo
de las ondas alteradas,

Junto al agua se ponía,
y las ondas aguardaba,
y en verlas llegar huía;
pero á veces no podía,
y el blanco pié se mojaba.

Licio, al cual en sufrimiento
amador ninguno iguala,
suspendió allí su tormento,
mientras miraba el contento
de su pulida zagala.

Mas cotejando su mal
con el gozo que ella había,
el fatigado zagal

con voz amarga y mortal
desta manera decía :

Ninfa hermosa, no te vea
jugar con el mar horrendo,
y aunque más placer te sea,
huye del mar, Galatea,
como estás de Licio huyendo.

Deja agora de jugar,
que me es dolor importuno ;
no me hagas más penar,
que en verte cerca del mar
tengo celos de Neptuno.

Causa mi triste cuidado,
que á mi pensamiento crea,
porque ya está averiguado
que si no es tu enamorado,
lo será cuando te vea.

Y está cierto, porque Amor
sabe desde que me hirió,
que para pena mayor
me falta un competidor
más poderoso que yo.

Deja seca la ribera,
do está el agua infructuosa,
guarda que no salga á fuera
alguna marina fiera
enroscada y escamosa.

Huye ya, y mira que siento
por ti dolores sobrados,
porque con doble tormento
celos me da tu contento,
y tu peligro cuidados.

En verte regocijada,
celos me hacen acordar
de Europa ninfa preciada,
del toro blanco engañada

en la ribera del mar.
Y el ordinario cuidado
hace que piense contino
de aquel desdeñoso alnado
orilla el mar arrastrado
visto aquel monstruo marino.

Mas no veo en ti temor
de congoja y pena tanta,
que bien sé por mi dolor,
que á quien no teme el Amor,
ningún peligro le espanta.
Guarte, pues, de un gran cuidado,
que el vengativo Cupido
viéndose menospreciado,
lo que no hace de grado,
suele hacerlo de ofendido.

Ven conmigo al bosque ameno,
y al apacible sombrío
de olorosas flores lleno,
do en el día más sereno
no es enojoso el Estío.
Si el agua te es placentera,
hay allí fuente tan bella,
que para ser la primera
entre todas, sólo espera
que tú te laves en ella.

En aqueste raso suelo
á guardar tu hermosa cara
no basta sombrero, ó velo,
que estando al abierto cielo,
el sol morena te pára.
No escuchas dulces concentos,
sino el espantoso estruendo,
con que los bravosos vientos
con soberbios movimientos
van las aguas revolviendo.

Y tras la fortuna fiera,
son las vistas más suaves
ver llegar á la ribera
la destrozada madera
de las anegadas naves.
Ven a la dulce floresta,
do natura no fué escasa,
donde naciendo alegre fiesta,
la mas calurosa siesta
con mas delecto se pasa.

Huye los soberbios mares,
ver veras como cantamos
tan dulcitos cantares,
que los mas duros pesares
suspendemos y engañamos.
Y aunque quien pasa dolores,
Amor le fuerza á cantarlos,
hace y á que los pastores
no digan canto de amores,
porque mudeen de escucuarios.

Ahi por bosque y prado
podrá leer todas horas
en sus libros señalados
lo y nombre, mas celebrados,
de las niñas y pastoras.

Mas serás como Diana,
ver el nombre en la pintura
en saber que es ella misma
por el que siempre tuviste
de la memoria burlada.

Y aunque mucho estas miradas
no desfogas que te desolara
tanto el verla en la pintura
como el ver que otros miran
de que el escultor se nombrara.
No ser quédese y alivio
nada desto despreciar.

¿mas qué tormento ó pesar
te puede, ninfa, causar
ser querida, y no querer?

Mas desprecia cuanto quieras
á tu pastor, Galatea,
sólo que en esas riberas
cerca de las ondas fieras
con mis ojos no te vea.
¿Qué pasatiempo mejor
orilla el mar puede hallarse,
que escuchar el ruiseñor,
coger la olorosa flor,
y en clara fuente lavarse?

Pluguiera á Dios que gozaras
de nuestro campo y ribera :
y porque más lo preciaras,
ojalá tú lo probaras
antes que yo lo dijera.
Porque cuanto alabo aquí,
de su crédito le quito,
pues el contentarme á mí
bastará para que á ti
no te venga en apetito.

Licio mucho más le hablara,
y tenía más que hablalle,
si ella no se lo estorbara,
que con desdeñosa cara
al triste dice que calle.
Volvió á sus juegos la fiera,
y á sus llantos el pastor,
y de la misma manera
ella queda en la ribera
y él en su mismo dolor.

El canto de la hermosa doncella y nuestra cena, se acabó
á un mismo tiempo; la cual fenescida, preguntamos á Cle-
narda de lo que le había sucedido después que nos departi-

mos, y ella nos contó la maldad de Bartofano, la necesidad de Alcida, su prisión y su cautividad, y en fin todo lo que tú muy largamente sabes. Lloramos amargamente nuestras desventuras; oídas las cuales, nos dijo el pescador muchas palabras de consuelo, y especialmente nos dijo: cómo en esta parte estaba la sabia Felicia, cuya sabiduría bastaba á remediar nuestra desgracia dándonos noticia de Alcida y de ti, que en esto venia á parar nuestro deseo. Y ansí pasando allí aquella noche lo mejor que pudimos, luégo por la mañana, dejados allí los marineros que en la nave con nosotros habían venido, nos partimos solos los tres, y por nuestras jornadas llegamos al templo de Diana, donde la sapientísima Felicia tiene su morada. Vimos el maravilloso templo, los amenísimos jardines, el sumptuoso palacio, conocimos la sabiduría de la prudentísima dueña y otras cosas que nos han dado tal admiración, que aún ahora no tenemos aliento para contallas. Allí vimos las hermosísimas ninfas, que son efecto de castidad, allí muchos caballeros y damas, pastores y pastoras, y particularmente un pastor nombrado Sireno, al cual todos tenían en mucha cuenta. Á éste y á los demás la sabia había dado diversos remedios en sus amores y necesidades. Mas á nosotros en la nuestra hasta ahora el que nos ha dado, es hacer quedar á nuestro padre Eugerio en su compañía, y á nosotros mandarnos venir hacia estas partes y que no volviésemos hasta hallarnos más contentos. Y según el gozo que de tu vista recibimos, me parece que ya habrá ocasión para la vuelta, mayormente dejando allí nuestro padre solo y desconsolado. Bien sé que buscarle su Alcida, importa mucho para su descanso; pero ya que la fortuna en tantos días no nos ha dado noticia della, será bien que no le hagamos á nuestro padre carecer tanto tiempo de nuestra compañía. Después que Polidoro dió fin á sus razones, quedaron todos admirados de tan tristes desventuras y Marcelio después de haber llorado por Alcida, brevísimamente contó á Polidoro y Clenarda lo que después que no los había visto, le había acontecido. Diana é Ismenia cuando acabaron de oír á Polidoro, desearon llegar más presto á la casa de Felicia: la una porque supo cierto que Sireno estaba allí; y la otra porque oyendo tales alabanzas de la sabia, concibió esperanzas de haber de su mano algún remedio. Con este deseo que tenían,

aunque fué la intención de Diana recrearse en aquel deleitoso lugar algunas horas, mudó el parecer, estimando más la vista de Sireno que la lindeza y frescura del bosque. Y por eso levantada en pié dijo á Tauriso y Berardo: Gozad, pastores, de la suavidad y deleite desta amenísima vereda, porque el cuidado que tenemos de ir al templo de Diana, no nos consiente detenernos aquí más. Harto nos pesa dejar un aposento tan agradable, y una tan buena compañía; pero somos forzados á seguir nuestra ventura. ¿Tan cruda serás, pastora, dijo Tauriso, que tan presto te ausentes de nuestros ojos, y tan poco nos dejes gozar de tus palabras? Marcelio entonces dijo á Diana: Razón los acompaña á estos pastores, hermosa zagala; razón es que tan justa demanda se les conceda; que su fe constante y amor verdadero merece que les otorgues un rato de tu conversación en este apacible lugar, mayormente habiendo bastantísimo tiempo para llegar al templo antes que el sol esconda su lumbré. Todos fueron deste parecer, y por eso Diana no quiso más contradecirles, sino que sentándose donde antes estaba, mostró querer complacer en todo á tan principal ajuntamiento. Ismenia entonces dijo á Berardo y Tauriso: Pastores, pues la hermosa Diana no os niega su vista, no es justo que vosotros nos neguéis vuestras canciones. Cantad, enamorados zagales, pues en ello mostráis tan señalada destreza y tan verdadero amor, que por lo uno sois en todas partes alabados, y con lo otro movéis á piedad los corazones. Todos sino el de Diana, dijo Berardo; y comenzó á llorar y Diana á sonreirse. Lo cual visto por el pastor, al són de su zampoña con lágrimas en sus ojos, cantó glosando una canción que dice:

*Las tristes lágrimas mías
en piedras hacen señal,
y en vos nunca por mi mal.*

GL O S A

Vuestra rara gentileza
no se ofende con serviros,
pues mi mal no os da tristeza
ni jamás vuestra dureza

dio lugar a mis suspiros.
No fueron con mis nortias
vuestras entrañas mudadas,
aunque veis noches y días
con gran dolor derramados
las tristes lágrimas mías.

Fuerte es vuestra condición,
que en acabarme nortia,
y mas fuerte el corazón,
que viviendo en tal nación,
no le mata la azonia.
Que si un rato aflora un mal,
aunque sea de los mayores,
no da pena tan mortal,
mas los continuos dolores
en piedras hacen seña.

Amor es un sentimiento
biando, dulce y regalado:
vos causais el mal que siento,
que Amor solo da tormento
al que vive desamado.

Y esta es mi pena mortal,
que el Amor, despues que os vi,
como cosa natural,
por mi bien siempre está en mí,
y en vos nunca por mi mal.

Contentó mucho á Diana la canción de Berardo; pero viendo que en ella hacia mas duro su corazón que las piedras, quiso volver por su honra, y dijo: Donosa cosa es por mi vida nombrar dura la recogida y tratar de cruel la que guarda su honestidad. Ojala, pastor, no tuviera más tristeza mi alma, que dureza mi corazón; Mas, ay dolor que la fortuna me cautivó con tan celoso marido, que fui forzada muchas veces en los montes y campos ser descortés con los pastores por no tener en mi casa amarga vida! Y con todo esto el nudo del matrimonio y la razón me obligan á buscar el rústico y mal acondicionado marido, aunque espere innumerables tra-

bajos de su enojosa compañía. Á este tiempo Tauriso con ocasión de las quejas que Diana daba de su casamiento, comenzó á tocar su zampoña, y á cantar hablando con el Amor y glosando la canción que dice :

CANCIÓN

*La bella mal maridada,
de las más lindas que ví,
si has de tomar amores,
vida no dejes á mí.*

GLOSA

Amor cata que es locura
padescer, que en las mujeres
de aventajada hermosura
pueda hacer la desventura
más que tú, siendo quien eres.

Porque estando á tu poder
la belleza encomendada,
te deshonras á mi ver
en sufrir que venga á ser
la bella mal maridada.

Haces mal, pues se mostró
beldad ser tu amiga entera,
porque siempre al que la vió,
á causa tuya le dió
el dolor que no le diera.

Y así mi constancia y fe,
y la pena que está en mí,
por haber visto no fué,
mas por ser la que miré
de las más lindas que ví.

Amor, das á tantos muerte,
que pues matar es tu bien,
algún día espero verte,
que á ti mismo has de ofenderte,

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

THE 1914 YEAR

Jamás al puerto iré, ni lo deseo,
y há tanto que esta pena me tormenta,
que un mal tan largo hará mi vida corta.

No tardó mucho Marcelio á respondelle con otro soneto hecho al mismo propósito y de la misma suerte, salvo que las quejas que daba eran no sólo del Amor, pero de la Fortuna y de sí mismo :

SONETO

Voy tras la muerte sorda paso á paso,
siguiéndola por campo, valle y sierra,
y al bien así el camino se me cierra,
que no hay por donde guíe un solo paso.
Pensando el mal que de continuo paso,
una navaja aguda, y cruda sierra
de modo el corazón me parte y sierra,
que de la vida dudo en este paso.
La Diosa, cuyo ser continuo rueda,
y Amor que ora consuela, ora fatiga,
son contra mí, y aun yo mismo me daño.
Fortuna en no mudar su varia rueda,
y Amor y yo, creciendo mi fatiga,
sin darme tiempo á lamentar mi daño.

El deseo que tenía Diana de ir á la casa de Felicia no le sufría detenerse allí más, ni esperar con otros cantares, sino que acabando Marcelio su canción se levantó. Lo mismo hicieron Ismenia, Clenarda y Marcelio, conociendo ser aquella la voluntad de Diana, aunque sabían que la casa de Felicia estaba muy cerca, y había sobrado tiempo para llegar á ella antes de la noche. Despedidos de Tauriso y Berardo, salieron de la fuente bella por la misma parte por donde habían entrado, y caminando por el bosque su paso á paso, gozando de las gentilezas y deleites que en él había, á cabo de rato salieron dél y comenzaron á andar por un ancho y espacioso llano, alegre para la vista. Pensaron entonces con qué darían regocijo á sus ánimos, en tanto que duraba aquel camino, y cada uno dijo sobre ello su parecer. Pero Marcelio, como estaba siempre con la imagen de su Alcida en el pensamiento, de

ninguna cosa más holgaba que de mirar los gestos y escuchar las palabras de Polidoro y Clenarda. Y así por gozar á su placer deste contento, dijo : No creo yo, pastoras, que todos vuestros regocijos iguallen con el que podéis haber, si Clenarda os cuenta alguna cosa de las que en los campos y riberas de Guadalaviar ha visto. Yo pasé por allí andando en mi peregrinación, pero no pude á mi voluntad gozar de aquellos deleites, por no tenerle yo en mi corazón. Pero pues para llegar á donde vamos, tenemos de tiempo largas dos horas, y el camino es de media, podremos ir á espacio, y ella nos dirá algo de lo mucho que de aquella amenísima tierra se puede contar. Diana é Ismenia á esto mostraron alegres gestos, señalando tener contento de oírlo, y aunque Diana moría por llegar temprano al templo, por no mostrar en ello sobrada pasión, hubo de acomodarse á la voluntad de todos. Clenarda entonces rogada por Marcelio, prosiguiendo su camino, desta manera comenzó á hablar :

Aunque decir yo con mal orden y rústicas palabras las extrañezas y beldades de la Valentina tierra, será agraviar su merecimiento, y ofender vuestros oídos, quiero deciros algo della, por no perjudicar á vuestras voluntades. No contaré particularmente la fertilidad del abundoso suelo, la amenidad de la siempre florida campaña, la belleza de los más encumbrados montes, los sombríos de las verdes selvas, la suavidad de las claras fuentes, la melodía de las cantadoras aves, la frescura de los suaves vientos, la riqueza de los provechosos ganados, la hermosura de los poblados lugares, la blandura de las amigables gentes, la extrañeza de los suntuosos templos, ni otras muchas cosas con que es aquella tierra celebrada, pues para ello es menester más largo tiempo y más esforzado aliento. Pero porque de la cosa más importante de aquella tierra seáis informados, os contaré lo que al famoso Turia, río principal en aquellos campos, le oía cantar. Vinimos un día Polidoro y yo á su ribera para preguntar á los pastores della el camino del templo de Diana y casa de Felicia, porque ellos son los que en aquella tierra le saben, y llegando á una cabaña de vaqueros, los hallamos que deleitosamente cantaban. Preguntámosles lo que deseábamos saber, y ellos con mucho amor nos informaron largamente de todo, y después nos dijeron, que pues á tan buena sazón habíamos

llegado, no dejásemos de gozar de un suavísimo Canto, que el famoso Turia había de hacer no muy lejos de allí, antes de media hora. Contentos fuímos de ser presentes á tan deleitoso regocijo, y nos aguardamos para ir con ellos. Pasado un rato en su compañía, partimos caminando riberas del río arriba, hasta que llegamos á una espaciosa campaña, donde vimos un grande ajuntamiento de ninfas, pastores y pastoras, que todos aguardaban que el famoso Turia comenzase su canto. No mucho después vimos al viejo Turia salir de una profundísima cueva, en su mano una urna, ó vaso muy grande y bien labrado, su cabeza coronada con hojas de roble y de laurel, los brazos vellosos, la barba limosa y encanecida. Y sentándose en el suelo, reclinado sobre la urna, y derramando della abundancia de clarísimas aguas, levantando la ronca y congojada voz, cantó desta manera :

CANTO DE TURIA (*)

Regad el venturoso y fértil suelo,
corrientes aguas, puras y abundosas,
dad á las hierbas y árboles consuelo,
y frescas sostened flores y rosas ;
y así con el favor del alto cielo
tendré yo mis riberas tan hermosas,
que grande envidia habrán de mi corona
el Pado, el Mincio, el Ródano y Garona.

Mientras andáis el curso apresurando,
torciendo acá y allá vuestro camino,
el Valentino suelo hermozeando
con el licor sabroso y cristalino,
mi flaco aliento y débil esforzando,
quiero con el espíritu adevino
cantar la alegre y próspera ventura
que el cielo á vuestros campos asegura.

Oídme, claras ninfas y pastores,
que sois hasta la Arcadia celebrados,

(*) Véanse las notas al final del tomo.

NO CAMBIE LAS COLORES DEL
LA DEPENDENCIA DEL PAÍS. VERDES PARA
DORADOS SONDEL. DEL DORADO PASANDO
VERDES ANTES DEL DORADO ENCOMENDADO
LAS DEL VERDES DEL DORADO Y EXTRA
QUE ANTES DEL DORADO DEL DORADO AL.

1. The first step is to identify the problem or goal. This involves understanding the current situation and what needs to be achieved.

El primer día de la semana, el sábado, se celebró la misa de la mañana a las 8.30 horas, en la que participaron los sacerdotes de la parroquia y los miembros de la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 10.30 horas se celebró la misa de la tarde, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 12.30 horas se celebró la misa de la noche, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 14.30 horas se celebró la misa de la mañana, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 16.30 horas se celebró la misa de la tarde, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 18.30 horas se celebró la misa de la noche, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 20.30 horas se celebró la misa de la mañana, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 22.30 horas se celebró la misa de la tarde, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes. A las 24.30 horas se celebró la misa de la noche, en la que también participaron los sacerdotes y la comunidad. Después de la misa, se realizó una reunión de la junta de gobierno, en la que se discutieron los temas de la agenda y se tomaron las decisiones correspondientes.

... que me enseñó a leer y a escribir.
... que me enseñó a trabajar y a luchar.
... que me enseñó a amar y a respetar.
... que me enseñó a ser hombre y a ser libre.

VIVES, que vivirá, mientras al suelo
lumbre ha de dar el gran señor de Delo.

Cuyo saber altísimo heredando
el HONORATO JUAN, subirá tanto,
que á un alto Rey las letras enseñando,
dará á las sacras Musas grande espanto :
paréceme que ya le está adornando
el Obispal cayado y sacro manto :
ojalá un mayoral tan excelente
sus greyes en mis campos apaciente.

Cuasi en el mismo tiempo ha de mostrarse
NÚÑEZ, que en la doctrina en tiernos años
al grande Stagirita ha de igualarse,
y ha de ser luz de patrios y de extraños :
no sentiréis Demóstenes loarse
orando él : ¡ Mas, ay ciegos engaños !
¡ Ay, patria ingrata, á causa tuya siento
que orillas de Ebro ha de mudar su asiento !

¿ Quién os dirá la excelsa melodía,
con que las dulces voces levantando,
resonarán por la ribera mía
poetas mil ? Ya estoy de aquí mirando
que Apolo sus favores les envía,
porque con alto espíritu cantando,
hagan que el nombre de este fértil suelo
del uno al otro polo extienda el vuelo.

Ya veo al gran barón que celebrado
será con clara fama en toda parte,
que en verso al rojo Apolo está igualado,
y en armas está al par del fiero Marte :
AUSIAS MARCH, que á ti, florido Prado,
Amor, Virtud y Muerte ha de cantarte :
llevando por honrosa y justa empresa
dar fama á la honestísima *Teresa*.

Bien mostrará ser hijo del famoso

y grande PEDRO MARCH, que en paz y en guerra,
docto en el verso, en armas poderoso
dilatará la fama de su tierra :
cuyo linaje ilustre y valeroso,
donde valor clarísimo se encierra,
dará un JAIME y ARNAU grandes poetas,
á quien son favorables los planetas.

JORGE DEL REY con verso aventajado
ha de dar honra á toda mi ribera,
y siendo por mis ninfas coronado
resonará su nombre por do quiera :
el revolver del cielo apresurado
propicio le será de tal manera
que Italia de su verso terná espanto,
y ha de morir de envidia de su canto.

Ya veo, FRANCI OLIVER, que el cielo hieres
con voz que hasta las nubes te levanta,
y á ti también, clarísimo FIGUERES,
en cuyo verso habrá lindeza tanta :
y á ti, MARTÍN GARCÍA, que no mueres,
por más que tu hilo Láchesis quebranta :
INNOCENT DE CUBELLS, también te veo
que en versos satisfaces mi deseo.

Aquí tendréis un gran varón, pastores,
que con virtud de hierbas escondidas
presto remediará vuestros dolores,
y emendará con versos vuestras vidas :
pues, ninfas, esparcid hierbas y flores
al grande JAIME ROIG agradecidas,
coronad con laurel, serpilló y apio
el gran siervo de Apolo y de Esculapio.

Y al gran NARCIS VIÑOLES, que pregona
su gran valor con levantada rima,
tejed de verde lauro una corona,
haciendo al mundo pública su estima :
tejed otra á la altísima persona,

que el verso subirá á la excelsa cima,
y ha de igualar al amador de Laura,
CRESPI celebradísimo VALLDAURA.

Paréceme que veo un excelente
CONDE, que el claro nombre de su OLIVA
hará que entre la extraña y patria gente,
mientras que mundo habrá, florezca y viva :
su hermoso verso irá resplandeciente
con la perfecta lumbre, que deriva
del encendido ardor de sus *Centellas*,
que en luz competirán con las estrellas.

Ninfas, haced del resto, cuando el cielo
con JUAN FERNÁNDEZ os hará dichosas,
lugar no quede en todo aqueste suelo,
do no sembréis los lirios y las rosas :
y tú, ligera Fama, alarga el vuelo,
emplea aquí tus fuerzas poderosas,
y dale aquel renombre soberano,
que diste al celebrado Mantuano.

Mirando estoy aquel poeta raro
JAIME GAZULL, que en rima valentina
muestra el valor del vivo ingenio y claro,
que á las más altas nubes se avecina :
y el FENOLLAR que á Títiro acompaño,
mi consagrado espíritu adevina,
que resonando aquí su dulce verso,
se escuchará por todo el universo.

Con abundosos cantos del PINEDA
resonarán también estas riberas,
con cuyos versos Pan vencido queda,
y amansan su rigor las tigres fieras :
hará que su famoso nombre pueda
subir á las altísimas esferas :
por este mayor honra haber espero,
que la soberbia Smirna por Homero.

LA DIANA ENANOR

CON SU VIDA LO DEBÍAN DE DEJAR
MIRAR, PORQUE SE DESAYUNABA
FLORIDA DE HOSIOS Y SORRIDA
SUS OJOS DE SUS OJOS, SU OJO DE SUS OJOS
PORQUE HUBO UN SORRISO EN SU OJO
Y DESPUÉS DE LA DANA DE SU OJO
OYERON DE SU OJO DE SU OJO
LO SE GLORIA DE SU OJO DE SU OJO

MI OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO

CUANDO EL OJO DE SU OJO DE SU OJO
DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO

MI OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO

CON SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO
QUE DE SU OJO DE SU OJO DE SU OJO

que en guerra y paz consejo soberano,
verso sutil, y esfuerzo valeroso,
le han de encumbrar en el supremo estado,
donde Marón, ni Fabio no han llegado.

Al SERAFÍN CENTELLOS voy mirando,
que el canto altivo y militar destreza
á la región etérea sublimando,
al verso añadirá la fortaleza:
y en un extremo tal se irá mostrando
su habilidad, su esfuerzo y su nobleza,
que ya comienza en mí el dulce contento
de su valor y gran merescimiento.

Á DON LUIS MILÁN recelo y temo
que no podré alabar como deseo,
que en música estará en tan alto extremo,
que el mundo le dirá segundo Orfeo;
tendrá estado famoso, y tan supremo,
en las heróicas rimas, que no creo
que han de poder nombrársele delante
Cino Pistoya y Guido Cavalcante.

Á ti, que alcanzarás tan larga parte
del agua poderosa de Pegaso,
á quien de poesía el estandarte
darán las moradoras de Parnaso,
noble FALCÓN, no quiero aquí alabarte,
porque de ti la fama hará tal caso,
que ha de tener particular cuidado
que desde el Indo al Mauro estés nombrado.

SEMPER loando el ínclito Imperante
Carlos gran rey, tan grave canto nueve,
que aunque la fama al cielo le levante,
será poco á lo mucho que le debe:
veréis que ha de pasar tan adelante
con el favor de las hermanas nueve,
que hará con famosísimo renombre
que Hesiodo en sus tiempos no se nombre.

LA DIANA ENAMOR-

Al que romanas ríves declara,
Y dedicados versos componer,
Irá al sacro Lirurgo aventurar,
Y al verones poeta anteceder
Ya desde el primer ermo pronóstico
gustará de tu voz y de tu ingenio,
Porque entiendo que tuas es la voz
que tuas es la cultura de tu ingenio,
de que cada una de ellas y la otra es.

Quoniam per hoc patet, quod dicitur, quod
 "in genere, non est in genere, nec"
 "quod est in genere, non est in genere."
 Et respondetur, quod hoc est in genere, et
 quod est in genere, non est in genere.
 Et respondetur, quod hoc est in genere, et
 quod est in genere, non est in genere.
 Et respondetur, quod hoc est in genere, et
 quod est in genere, non est in genere.

Find a way to give your patients a safe, pleasant, and
 comfortable experience.
 Call today to learn more.

dale Minerva grave entendimiento,
Marte nobleza, esfuerzo y gallardía:
hablo del ROMANÍ, que ornado viene
de todo lo mejor que el mundo tiene.

Dos soles nascerán en mis riberas
mostrando tanta luz como el del cielo;
habrá en un año muchas primaveras,
dando atavío hermoso el fértil suelo;
no se verán mis sotos y praderas
cubiertos de intractable y duro hielo,
oyéndose en mi selva, ó mi vereda
los versos de VADILLO y de PINEDA.

Los metros de ARTIEDA y de CLEMENTE
tales serán en años juveniles,
que los de quien presume de excelente,
vendrán á parecer bajos y viles;
ambos tendrán entre la sabia gente
ingenios sosegados y sutiles,
y prometernos han sus tiernas flores
frutos entre los buenos los mejores.

La fuente que á Parnaso hace famoso
será á JUAN PÉREZ tanto favorable,
que de la Tana al Gange caudaloso
por siglos mil tendrá nombre admirable:
ha de enfrenarse el viento presuroso,
y detenerse ha el agua deleznable,
mostrando allí maravilloso espanto
la vez que escucharán su grave canto.

Aquel, á quien de drecho le es debido
por su destreza un nombre señalado,
de mis sagradas ninfas conocido,
de todos mis pastores alabado,
hará un metro sublime y escogido,
entre los más perfectos estimado;
éste será ALMUDÉVAR, cuyo vuelo
ha de llegar hasta el supremo cielo.

EXHIBIT 100-1

1. Name of the person

2. Title

3. Organization

4. Address

5. City

6. State

7. Date of birth

8. Date of death

9. Date of burial

10. Sex

11. Race

12. Religion

13. Education

14. Occupation

15. Service

16. Date of entry

17. Date of departure

18. Date of return

19. Date of death

20. Date of burial

21. Date of death

22. Date of death

23. Date of death

24. Date of death

25. Date of death

26. Date of death

27. Date of death

28. Date of death

29. Date of death

30. Date of death

31. Date of death

32. Date of death

en gran duda pondrán, si él es Petrarca,
ó si Petrarca es él, maravillados
de ver que donde reina el fiero Marte,
tenga el fecundo Apolo tanta parte.

Tras éste, no hay persona á quien yo pueda
con mis versos dar honra esclarecida,
que estando junto á Febo, luégo queda
la más lumbrosa estrella oscurecida;
y allende desto el corto tiempo veda
á todos dar la gloria merescida.
Adiós, adiós, que todo lo restante
os lo diré la otra vez que cante.

Este fué el canto del río Turia, al cual estuvieron muy atentos los pastores y ninfas, así por su dulzura y suavidad como por los señalados hombres que en él á la tierra de Valencia se prometían. Muchas otras cosas os podría contar que en aquellos dichosos campos he visto; pero la pesadumbre que de mi prolijidad habéis recibido, no me da lugar á ello. Quedaron Marcelio y las pastoras con gran maravilla de lo que Clenarda les había contado; pero cuando llegó á la fin de su razón, vieron que estaban muy cerca del templo de Diana, y comenzaron á descubrir sus altos capiteles, que por encima de los árboles sobrepujaban. Mas antes que al gran palacio llegasen, vieron por aquel llano cogiendo flores una hermosa ninfa, cuyo nombre y lo que de su vista sucedió, sabréis en el libro que se sigue.

LIBRO IV

Grandes son las quejas que los hombres dan ordinariamente de la fortuna: pero no serían tantas, ni tan ásperas, si se tuviese cuenta con los bienes que muchas veces nos vienen

us mudanzas. El que estando en ruin estado huelga que fortuna se mude, no tiene mucha razón de increparla y llamarla con el nombre de mudable, cuando algún contrario eso le acontece. Mas pues ella en el bien y en el mal tiene tan natural la inconstancia, lo que toca al hombre prudente es no vivir confiado en la posesión de los bienes, ni desesperado en el sufrimiento de los males: antes vivir con la prudencia, que se pasen los deleites como cosa que no le durar, y los tormentos como cosa que puede ser fenecer. De semejantes hombres tiene Dios particular cuidado, como del triste y congojado Marcelio, librándole de su necesidad por medio de la sapientísima Felicia, la cual como con espíritu adivinase que Marcelio, Diana y los otros venían a casa, hizo de manera que aquella hermosa ninfa saliese a aquel llano para que les diese ciertas nuevas y sucediesen las que con su extraña sabiduría vió que mucho convenían. Pues como Marcelio y los demás llegasen donde la ninfa estaba, saludáronla con mucha cortesía y ella les respondió la misma. Preguntóles para dónde caminaban, y dijéronle para el templo de Diana. Entonces Aretea, que este es el nombre de la ninfa, les dijo: Según en vuestra manera queráis tener mucho valor, no podré dejar Felicia, cuya amiga soy, de holgar con vuestra compañía. Y pues ya el sol se acerca del ocaso, volveré con vosotros allá, donde seréis recibidos con la fiesta posible. Ellos le agradecieron muchas amorosas ofertas, y juntamente con ella caminaron al templo. Grande esperanza recibieron de las palabras de esta ninfa, y aunque Polidoro y Glenarda habían estado a casa de Felicia, no la conocían ni se acordaban haberla visto. Esto era por la muchedumbre de ninfas que tenía la diosa, las cuales obedeciendo su mandado, entendían en diversos hechos en diferentes partes. Por eso le preguntaron su nombre, y ella dijo que se llamaba Aretea. Diana le preguntó si había de nuevo en aquellas partes, y ella respondió: Lo más nuevo hay por acá es, que habrá dos horas que llegó a casa de Felicia una dama en hábito de pastora, que vista un hombre anciano que allí hay, fué conocida por su hijo y como había mucho tiempo que andaba perdida por el mundo, fué tanto el gozo que recibió, que ha redundado en tantos están en aquella casa. El nombre del viejo, si bien

me acuerdo, es Eugerio, y el de la hija Alcida. Marcelio oyendo esto quedó tal como un discreto puede presumir, y dijo: ¡ Oh venturosos trabajos los que alcanzan fin con tan próspera ventura ! ¡ Ay ! ¡ Ay ! y queriendo pasar adelante, se le anudó el corazón y se le trabó la lengua, cayendo en el suelo desmayado. Diana, Ismenia y Clenarda sentándose cabe él le esforzaron y le dijeron palabras para dalle ánimo. Y así tornando luego en sí, se levantó. No se holgaron poco Polidoro y Clenarda con semejante nueva, viendo que sus desventuras con la venida de su hermana Alcida habían de acabarse: y Diana é Ismenia también recibieron grande alegría, así por la que sus compañeros tenían, como por la que ellas esperaban de mano de la que sabía hacer tales maravillas. Diana, por saber algo de Sireno, á la ninfa preguntó así: Ninfa hermosa, gran confianza me distes de contento con decirme el que hay en el palacio de Felicia por la venida de Alcida, pero más cumplido le recibiré si me contáis los pastores más señalados que en ella están. Respondió entonces Aretea: Muchos pastores hallaréis allí de singular merecimiento, pero los que ahora se me acuerdan son Silvano y Selvagia, Arsileo y Belisa, y un pastor el más principal de todos, llamado Sireno, de cuyas habilidades hace Felicia mucho caso: mas tiene un ánimo tan enemigo de Amor, que á cuantos están allí tiene maravillados. De la misma condición es Alcida, tanto que después que ella ha llegado, los dos no se han partido, tratando del olvido y platicando cosas de desamor. Y así tengo por muy cierto que Felicia los hizo venir á su casa para casallos, pues son entrambos de un mismo parecer y están sus ánimos en las condiciones tan avenidos, que aunque él es pastor y ella dama, puede Felicia añadirle á él más valor del que tiene, dándole muchísima riqueza y sabiduría, que es la verdadera nobleza. Y prosiguiendo su razón Aretea, vuelta á Marcelio dijo: Por eso tú, pastor, pues ves tu bien en peligro de venir á manos ajenas, no te detengas un punto, que si llegas á tiempo, podrás hurtarle la ventura á Sireno. Diana, después de haber oído estas palabras, sintió bravísima pena, y la señalara con voces y lágrimas, si la vergüenza y honestidad no se lo impidieran. El mismo dolor y por la misma causa sintió Marcelio, y quedó de él tan atormentado, que pensó morirse, haciendo grandísimos extremos: de manera

que un mismo cuchillo atravesó los corazones de Marcelio y Diana, y un mismo recelo les fatigó las almas. Marcelio temía el casamiento de Alcida con Sireno, y Diana el de Sireno con Alcida. La hermosa ninfa bien conocía á Marcelio y Diana y todos los demás; pero por orden sapientísima, que Felicia le había dado, había disimulado con ellos, y había dicho una verdad para darle á Marcelio una no pensada alegría, y una mentira, para más avivar su deseo y el de Diana: y para que con esta amargura después les fuesen más dulces los placeres que allí habían de recibir. Llegados ya á una plaza ancha y hermosísima que está delante la puerta de aquel palacio, vieron salir por ella una venerable dueña con una saya de terciopelo negro, tocada con unos blancos y largos velos, acompañada de tres hermosísimas ninfas, representando una honestísima Sibila. Esta era la sabia Felicia, y las ninfas eran Dorida, Cintia y Polidora. Llegando Aretea delante su señora, avisada primero su compañía como aquella era Felicia, se le arrodilló á los piés y le besó las manos, y lo mismo hicieron todos. Mostró Felicia tener gran contento de su venida, y con gesto muy alegre les dijo: Preciados caballeros, dama y pastoras señaladas, aunque es muy grande el placer que tengo de vuestra llegada, no será menor el que recibiréis de mi vista. Mas porque venís algo fatigados, id á tomar descanso y olvidad vuestro tormento, pues lo primero no podrá faltáros en mi casa, y lo segundo con mi poderoso saber será presto remediado. Mostraron todos allí muchas señales y palabras de agradecimiento, y al fin de ellas se despidieron de Felicia. Hizo la sabia que Polidoro y Clenarda quedasen allí, diciendo tener que hablar con ellos, y los demás guiados por Aretea se fueron á un aposento del rico palacio, donde fueron aquella noche festejados y proveídos de lo que convenía para su descanso. Era esta casa tan suntuosa y magnífica, tenía tanta riqueza, era poblada de tantos jardines, que no hay cosa que de gran parte se le pueda comparar. Mas no quiero detenerme en contar particularmente su hermosura y riqueza, pues largamente fué contada en la primera parte. Sólo quiero decir que Marcelio, Diana é Ismenia fueron aposentados en dos piezas del palacio entapizadas con paños de oro y seda ricamente labrados, cosa no acostumbrada para las simples pastoras. Fueron allí proveídos de una abundante y delicada

cena, servidos con vasos de oro y de cristal, y al tiempo del dormir se acostaron en tales camas, que aunque los cuerpos de sus penas y cansancios venían fatigados, la blandura y limpieza de ellas, y la esperanza que Felicia les había dado, les convidó á dulce y reposado sueño. Por otra parte Felicia en compañía de sus tres ninfas y de Polidoro y Clenarda; y avisándoles que no dijese nada de la venida de Marcelio, Diana é Ismenia, fué á un amenísimo jardín, donde vieron que en un corredor Eugerio con su hija Alcida estaba paseando. Don Félix y Felismena, Sireno, Silvano y Selvagia, Arsileo y Belisa, y otro pastor estaban más apartados sentados en torno de una fuente. Estaba aún Alcida con los mismos vestidos de pastora con que aquel día había llegado: pero luégo por sus hermanos fué conocida. La alegría que todos tres hermanos recibieron de verse juntos, y la que el padre tuvo de ver á sí y á ellos con tanto contento, el gozo con que se abrazaron, las lágrimas que vertieron, las razones que pasaron y las preguntas que se hicieron, no se pueden con palabras declarar. Grandes fiestas hizo Alcida á los hermanos, pero muchas más á Polidoro que á Clenarda, por la presunción que tenía que con Marcelio se había ido, dejándola en la desierta isla, como habéis oído. Pero queriendo Felicia aclarar estos errores y dar fin á tantas desdichas, habló así: Hermosa Alcida, por más que la fortuna con desventuras muy grandes se ha mostrado tu enemiga, no negarás que con el contento que ahora tienes, de todas sus injurias no estés cumplidamente vengada. Y porque el engaño que hasta ahora tuviste, aborreciendo sin razón á tu Marcelio, si vives más en él, es bastante para alterar tu corazón y darle mucho desabrimiento, será menester que de tu error y sospecha quedes desengañada. Lo que de Marcelio presumes, es al revés de lo que piensas: porque dejarte allí en la isla, no fué culpa suya, sino de un traidor y de la fortuna. La cual por satisfacer el daño que te hizo, te ha encaminado á mí en cuya boca no hallarás cosa agena de verdad. Todo lo que acerca de esto pasa, tu hermana Clenarda largamente lo dirá, oye su razón y da crédito á sus palabras, que por mí te juro que cuantas cosas sobre ello te contará serán certísimas y verdaderas. Comenzó entonces Clenarda á contar el caso como había pasado, disculpando á Marcelio y á sí, recitando largamente la grande traición y

maldad de Bartolomé y todo lo demás que esta contado. Oído lo cual Aicida quedó muy satisfecha y junto con el engaño salió de su corazón el aborrecimiento. Y tanto por estar fuera del error pasado, como por la obra que las poderosas palabras de Felicia hacían en su alma, comenzó a despertarse en ella el adormido amor, y avivarse el sepultado fuego, y como tal le dijo a Felicia: Sabia señora, bien conozco el verro mío y la merced que me hiciste en librarme de él, pero si vo desengañada amo a Marcelio, estando él ausente como está, no tendré el cumplimiento de alegría que de tu mano espero, antes recibiré tan extremada pena, que para el remedio de ella sera menester que me hagas nuevos favores. Respondió a esto Felicia: Buena señal es de amor tener miedo de la ausencia, pero esta no te dañará mucho, pues yo tome a cargo tu salud. El sol ya sus rayos ha escondido y es hora de recogerse: vete con tu padre y hermanos a reposar, que mañana hablaremos en lo demás. Dicho esto se salió del jardín, y lo mismo hicieron Eugenio y sus hijas viendo a los aposentos del palacio que Felicia les tenía señalados, que estaban apartados de los de Marcelio y sus compañeras. Quedaron un rato don Félix y Felismena, los otros pastores y pastoras en torno de la fuente, pero luego se fueron a cenar, dejando concertado de volver allí el día siguiente, una hora antes del día, para gozar de la frescura de la mañana. Pues como la esperanza del placer les hizo pasar la noche con cuidado, todos madrugaron tanto, que antes de la hora concertada acudieron con sus instrumentos a la fuente. Eugenio con el hijo e hijas avisado de la musica madrugó y fue también allí. Comenzaron a tañer, cantar y mover grandes juegos y bullicios a la lumbré de la luna, que con lleno y resplandeciente gesto los alumbraba, como si fuera día. Marcelio, Diana e Ismenia dormían en dos aposentos, el uno al lado del otro, cuyas ventanas daban en el jardín. Y aunque por ellas no podían ver la fuente, á causa de unos espesos y altos árboles que lo estorbaban, pero podían oír lo que en torno de ella se hablaba. Pues como al bullicio, regocijo y cantares de los pastores, Ismenia recordase, despertó a Diana, y luego Diana, dando golpes á la pared que los dos aposentos dividía, despertó á Marcelio, y todos se asomaron á las ventanas, donde estuvieron sin ser vistos ni conocidos. Marcelio se paró á escuchar

si por ventura sentiría la voz de Alcida. Diana estaba muy atenta por oír la de Sireno. Sólo Ismenia no tenía confianza de oír á Montano, pues no sabía que allí estuviese. Pero ella tuvo más ventura, porque á la sazón un pastor al són de su zampoña cantaba de este modo :

S E X T I N A

La hermosa, rubicunda y fresca Aurora
ha de venir tras la importuna noche;
sucede á la tiniebla el claro día,
las ninfas salirán al verde prado,
y el aire sonará el suave canto
y dulce són de cantadoras aves.

Yo soy menos dichoso que las aves
que saludando están la alegre Aurora,
mostrando allí regocijado canto,
que al alba triste estoy como la noche,
ó esté desierto, ó muy florido el prado,
ó esté nubloso, ó muy sereno el día.

En hora desdichada y triste día
tan muerto fuí, que no podrán las aves,
que en la mañana alegran monte y prado,
ni el rutilante gesto de la Aurora
de mi alma desterrar la oscura noche,
ni de mi pecho el lamentable canto.

Mi voz no mudará su triste canto,
ni para mí jamás será de día:
antes me perderé en perpetua noche,
aunque más canten las parleras aves,
y más madrugue la purpúrea Aurora
para alumbrar y hacer fecundo el prado.

¡Ay enfadosa huerta! ¡ay triste prado!
pues la que oír no puede este mi canto,
y con rara beldad vence la Aurora,
no alumbra con su gesto vuestro día:

no me canséis, ay, importunas aves,
porque sin ella vuestra Aurora es noche.

En la quieta y sosegada noche,
cuando en poblado, monte, valle y prado,
reposan los mortales y las aves,
esfuerzo más el congojoso canto,
haciendo lloro igual la noche y día,
en la tarde, en la siesta y en la Aurora.

Sola una Aurora ha de vencer mi noche,
y si algún día ilustrará este prado,
darme ha contento el canto de las aves.

.Luego Ismenia, que por la ventana estuvo escuchando, conoció que el que cantaba era su esposo Montano, y recibió tanto gozo de oírle como dolor en sentir lo que cantaba. Porque presumió que la pena de que en su canción decía estar atormentado, era por otra y no por ella. Pero luego quedó desengañada: porque oyó que en acabando de cantar Montano dió un suspiro, y dijo: ¡Ay, fatigado corazón, cuán mal te fué en dar crédito á tu sospecha, y cuán justamente padeces los males que tu misma liviandad te ha procurado! ¡Ay, mi querida Ismenia, cuánto mejor fuera para mí que tu sobrado amor no te forzara á buscarme por el mundo, para que cuando yo, conocido mi error, á la aldea volviera, en ella te hallara! ¡Ay, engañosa Silveria, cuán mala obra hiciste al que de su niñez te las hizo tan buenas! Mas yo te agradeciera el desengaño que después me diste, declarándome la verdad, sino llegara tan tarde, que no aprovecha sino para mayor pena. Ismenia oído esto se tuvo por bien aventurada, y recibió tanto gozo que no se puede imaginar. Las lágrimas le salieron por los ojos de placer, y como aquella que vió cercana la fin de sus fatigas, dijo: Ciertamente ha llegado el tiempo de mi ventura, verdaderamente esta casa es hecha para remedio de penados. Marcelio y Diana se holgaron en extremo de la alegría de Ismenia y tuvieron esperanza de la suya. Quería Ismenia en todo caso salir de su aposento y bajar al jardín: y al tiempo que Marcelio y Diana la detenían, pareciéndoles que debía esperar la voluntad de Felicia, oyeron

nuevos cantos en la fuente, y conoció Diana que eran de Sireno. Ismenia y todos se sosegaron por no estorbar á Diana el oír la voz de su amado, y sintieron que decía así :

SIRENO

Goce el amador contento
de verse favorecido,
yo con libre pensamiento
de ver ya puesto en olvido
todo el pasado tormento.

Que tras mucho padecer,
los favores de mujer
tan tarde solemos vellos,
que el mayor de todos ellos
es no haberlos menester.

Á Diana regrad,ad,
ojos, todo el bien que os vino:
vida os dió su crüeldad,
su desdén abrió el camino
para vuestra libertad.

Que si penando por ella,
fuera tres veces más bella,
y en todo extremo me amara,
tan contento no quedara
como estoy de no querella.

Vea yo, Diana, en ti
un dolor sin esperanza,
hiérate el Amor así,
que yo en ti tenga venganza
de la que tomaste en mí.

Porque sería tan fiero
á tu dolor lastimero,
que si allí á mis piés tendida
me demandases la vida,
te diría que no quiero.

Dios ordene que, pastora,
tú me busques, yo me esconda,
tú digas: Mirame agora,
y que yo entonces responda:
Zagala, véte en buen hora.

Tú digas: Yo estoy penando,
y tú me vas desechando,
¿qué novedad es aquesta?
y yo te dé por respuesta:
Irme, y dejarte llorando.

Si lo dudas, yo te ofrezco
que esto y aún peor haré,
que por ti ya no padezco,
porque tanto no te amé,
cuanto ahora te aborrezco.

Y es bien que te eche en olvido
quien por ti tan loco ha sido,
que de haberte tanto amado,
estuvo entonces penado,
y ahora queda corrido.

Porque los casos de amores
tienen tan triste ventura,
que es mejor á los pastores
gozar libertad segura,
que aguardar vanos favores.

¡ Oh, Diana, si me oyese
para que claro entendieses
lo que siente el alma mía!
Que mejor te lo diría,
cuando presente estuvieses.

Pero mejor será estarte
en lugar de mí apartado,
porque perderé gran parte
del placer de estar vengado
con el pesar de mirarte.

No te vea yo en mis días,
porque á las entrañas más
les será dolor más fiero
verte, cuando no te quiero,
que cuando no me querías.

Acontecióle á Diana como á los que acechan su mismo mal, pues de oír los reproches y determinaciones de Sireno sintió tanto dolor, que no me hallo bastante para contarle, y tengo por mejor dejarle al juicio de los discretos. Basta saber que pensó perder la vida, y fué menester que Ismenia y Marcelio la consolasen y esforzasen con las razones que á tan encarecida pena eran suficientes: y una dellas fué decirle que no era tan poca la sabiduría de Felicia, en cuya casa estaban, que á mayores males no hubiese dado remedio, según en Ismenia desdeñada de Montano poco antes se había mostrado. Con lo cual Diana un tanto se consoló. Estando en estas pláticas, comenzando ya la dorada Aurora á descubrirse, entró por aquella cámara la ninfa Aretea, y con gesto muy apacible les dijo: Preciados caballeros y hermosas pastoras, tan buenos y venturosos días tengáis, como á vuestro merecimiento son debidos. La sabía Felicia me envía acá para que sepa si os hallasteis esta noche con más contento del acostumbrado, y para que vengáis conmigo al ameno jardín, donde tiene que hablaros. Mas conviene que tú, Marcelio, dejes el hábito de pastor, y te vistas estas ropas que aquí te traigo, á tu estado pertenecientes. No esperó Ismenia que Marcelio respondiese de placer de la buena nueva, sino que dijo: Los buenos y alegres días, venturosa ninfa, que con tu vista nos diste, Dios por nosotros te los pague, pues nosotros no bastamos á satisfacer por tanta deuda. El contento que de nosotros quieres saber, con sólo estar en esta casa sería muy grande, cuanto más habemos sido esta mañana en ella tan dichosos, que yo he cobrado vida, y Marcelio y Diana esperanza de tenella. Mas porque á la voluntad de tan sabia señora como Felicia en todo se obedezca, vamos al jardín donde dices, y ordene Felicia de nosotros á su contento. Tomó entonces Aretea de las manos de otra ninfa, que con ella venía, las ropas que Marcelio había de ponerse, y de su mano le ayudó á vestirlas, y eran tan ricas y tan guarnecidas de

oro y piedras preciosas, que tenían infinito valor. Salieron de aquella cuadra, y siguiendo todos á Aretea, por una puerta del palacio entraron al jardín. Estaba este verjel por la una parte cerrado con la corriente de un caudaloso río, tenía á la otra parte los suntuosos edificios de la casa de Felicia, y las otras dos partes unas paredes almenadas cubiertas de jazmín, madreselva, y otras hierbas y flores agradables á la vista. Pero de la amenidad deste lugar se trató abundantemente en el cuarto libro de la primera parte. Pues como entrasen en él, vieron que Silvano y Selvagia apartados de los otros pastores estaban en un pradecillo, que junto á la puerta estaba. Allí Aretea se despidió de ellos, diciéndoles que aguardasen allí á Felicia, porque ella había de volver al palacio para dalle razón de lo que por su mandado había hecho. Silvano y Selvagia, que allí estaban, conocieron luego á Diana y se maravillaron de verla. Conoció también Selvagia á Ismenia, que era de su mismo lugar, y así se hicieron grandes fiestas, y se dieron muchos abrazos, alegres de verse en tan venturoso lugar, después de tan largo tiempo. Selvagia entonces con faz regocijada le dijo: Bien venida sea la bella Diana, cuyo desamor dió ocasión para que Silvano fuese mío, y bien llegada la hermosa Ismenia, que con su engaño me causó tanta pena, que por remedio della vine aquí, donde la troqué con un feliz estado. ¿Qué buena ventura aquí os ha encaminado? La que recibimos, dijo Diana, de tu vista, y la que esperamos de la mano de Felicia. ¡Oh dichosa pastora, cuán alegre estoy del contento que ganaste! Hágate Dios de tan próspera fortuna, que goces de él por muchísimos años. Marcelio en estas razones no se travesó, porque á Silvano y Selvagia no conocía. Pero en tanto que los pastores estaban entendiendo en sus pláticas y cortesías, estuvo mirando un caballero y una dama que trabados de las manos, con mucho regocijo por un corredor del jardín iban paseando. Contentóse de la dama, y le dió el espíritu que otras veces la había visto. Pero por salir de duda, llegándose á Silvano le dijo: Aunque sea descomedimiento estorbar vuestra alegre conversación, querría, pastor, que me dijese, quién son el caballero y dama que allí pasean. Aquellos son, dijo Silvano, don Félix y Felismena, marido y mujer. Á la hora Marcelio, oído el nombre de Felismena, se alteró, y dijo: Dime, ¿cuya hija es Felismena

y dónde nació? Si acaso lo sabes, porque de don Félix no tengo mucho cuidado. Muchas veces le oí contar, respondió Silvano, que su tierra era Soldina, ciudad de la provincia Vandalia, su padre Andronio y su madre Delia. Mas hacedme placer de decirme quién sois, y por qué causa me hacéis semejante pregunta. Mi nombre, respondió Marcelio, y todo lo demás lo sabrás después. Pero por me hacer merced, que, pues tienes consciencia con ese Félix y Felismena, les digas que me den licencia para hablarles, porque quiero preguntarles una cosa, de que puede resultar mucho bien y alegría para todos. Pláceme, dijo Silvano, y luego se fué para don Félix y Felismena, y les dijo que aquel caballero que allí estaba, quería, si no les era enojoso, tratar con ellos ciertas cosas. No se detuvieron un punto, sino que vinieron donde Marcelio estaba. Después de hechas las debidas cortesías, dijo Marcelio, hablando contra Felismena: Hermosa dama, á este pastor pregunté si sabía tu tierra y tus padres, y me dijo lo que acerca dello por tu relación sabe: y porque conozco un hombre que es natural de la misma ciudad, que, si no me engaño, es hijo de un caballero cuyo nombre se parece al de tu padre, te suplico me digas si tienes algún hermano, y cómo se nombra, porque quizá es este que yo conozco. Á esto Felismena dió un suspiro y dijo: ¡Ay, preciado caballero, cómo me tocó en el alma tu pregunta! Has de saber que yo tuve un hermano, que él y yo nacimos de un mismo parto. Siendo de edad de doce años, le envió mi padre Andronio á la corte del rey de Lusitanos, donde estuvo muchos años. Esto es lo que yo sé dél, y lo que una vez conté á Silvano y Selvagia, que son presentes, en la fuente de los alisos, después que libré unas ninfas y maté ciertos salvajes en el prado de los laureles. Después acá no he sabido otra cosa dél sino que el Rey le envió por capitán en la costa de África, y como yo tanto tiempo há que ando por el mundo, siguiendo mis desventuras, no sé si es muerto ni vivo. Marcelio entonces no pudo detenerse más, sino que dijo: Muerto he sido hasta agora, hermana Felismena, por haber carecido de tu vista, y vivo de hoy adelante, pues he sido venturoso de verte. Y diciendo esto, estrecha y amorosamente la abrazó. Felismena reconociendo el gesto de Marcelio, vió que era aquel mesmo que ella desde su niñez tenía pintado en la



memoria, y cayó luego en la cuenta que era su propio hermano. Fué grande el regocijo que pasó entre los hermanos y cuñado, y grande el placer que sintieron Silvano y las pastoras de verlos tan contentos. Allí se dijeron amorosas palabras, allí se derramaron tristes lágrimas, allí se hicieron muchas preguntas, allí se prometieron esperanzas, allí se hicieron determinaciones, y se hablaron é hicieron cosas de mucho descanso. Gastaron en esto larga una hora, y aún era poco, según lo mucho que después de tan larga ausencia tenían que tratar. Mas para mejor y con más sosiego entender en ello, se asentaron en aquel pradecillo, bajo de unos sauces, cuyos entretejidos ramos hacían estancia sombría y deleitosa, defendiéndolos del radiante sol, que ya con algún ardor asomaba por el hemisferio.

En tanto que Marcelio, Don Félix, Felismena, Silvano y las pastoras entendían en lo que tengo dicho, al otro cabo del jardín, junto á la fuente estaban, como tengo dicho, Eugerio, Polidoro, Alcida y Clenarda. Alcida aquel día había dejado las ropas de pastora por mandado de Felicia, vistiéndose y aderezándose ricamente con los vestidos y joyeles que para ello le mandó dar. Pues como allí estuviesen también Sireno, Montano, Arsileo y Belisa cantando y regocijándose, holgaban mucho Eugerio y sus hijos de escucharlos. Y lo que más les contentó, fué una canción que Sireno y Arsileo cantaron el uno contra, y el otro en favor de Cupido. Porque cantaron con más voluntad con esperanza de una copa de cristal, que Eugerio al que mejor pareciese había prometido. Y así Sireno al són de su zampoña y Arsileo de un rabel, comenzaron deste modo :

SIRENO

Ojos, que estáis ya libres del tormento,
con que mi estrella pudo embelesaros,
oh alegre, oh sosegado pensamiento,
oh esquivo corazón, quiero avisaros,
que pues le dió á Diana descontento
veros, pensar en vos, y bien amaros,
vuestro consejo tengo por muy sano
de no mirar, pensar, ni amar en vano.

ARSILEO

Ojos, que mayor lumbre habéis ganado
mirando el sol que alumbra en vuestro día,
pensamiento en mil bienes ocupado,
corazón, aposento de alegría;
si no quisiera verme, ni pensado
hubiera en me querer Belisa mía,
tuviera por dichosa y alta suerte
mirar, pensar y amar hasta la muerte.

Ya quería Sireno replicar á la respuesta de Arsileo, cuando Egerio le atajó y dijo: Pastores, pues habéis de recibir el premio de mi mano, razón será que el cantar sea de la suerte que á mí más me contenta. Canta tú primero, Sireno, todos los versos que tu Musa te dictare; y luego tú, Arsileo, dirás otros tantos, ó los que te paresciére. Plácenos, dijeron, y Sireno comenzó así:

SIRENO

Alégrenos la hermosa primavera,
vístase el campo de olorosas flores,
y reverdezca el valle, el bosque y prado.
Las reses enriquezcan los pastores.
el lobo hambriento crudamente muera,
y medre y multiplíquese el ganado.

El río apresurado
lleve abundancia siempre de agua clara;
y tú, fortuna avara,
vuelve el rostro de crudo y variable
muy firme y favorable;
y tú, que los espíritus engañas,
maligno amor, no aquejes mis entrañas.

Deja vivir la pastoril llaneza
en la quietud de los desiertos prados,
y en el placer de la silvestre vida.
Descansen los pastores descuidados,
y no pruebes tu furia y fortaleza
en la alma simple, flaca y desvalida.
Tu llama esté encendida

en las soberbias cortes, y entre gentes
bravosas y valientes :
y para que gozando un dulce olvido,
descanso muy cumplido
me den los valles, montes y campañas.
maligno amor, no aquejes mis entrañas.

¿ En qué ley hallas tú que esté sujeto
á tu cadena un libre entendimiento.
y á tu crueldad una alma descansada ?
¿ En quién más huye tu áspero tormento,
haces, inicuo amor, más crudo efecto ?
¡ oh sinrazón jamás acostumbrada !
¡ Oh crueldad sobrada !
¿ no bastaría, Amor, ser poderoso.
sin ser tan riguroso ?
¿ No basta ser señor, sino tirano ?
¡ Oh niño ciego y vano !
¿ Por qué bravo te muestras y te ensañas
con quien te da su vida y sus entrañas ?

Recibe engaño y torpemente yerra
quien Dios te nombra, siendo cruda llama,
ardiente, embravescida y furiosa.
Y tengo por más simple el que te llama
hijo de aquella Venus, que en la tierra
fué blanda, regalada y amorosa.
Y á ser probada cosa
que ella pariese un hijo tan malino,
yo digo y determino
que en la ocasión y causa de los males
entrambos sois iguales :
ella, pues te parió con tales mañas,
y tú, pues tanto aquejas las entrañas.

Las mansas ovejuetas van huyendo
los carniceros lobos, que pretenden
sus carnes engordar con pasto ageno.
Las benignas palomas se defienden
y se recogen todas en oyendo

el bravo són del espantoso trueno.
 El bosque y prado ameno,
 si el cielo el agua clara no le envía,
 la pide á gran porfia,
 y á su contrario cada cual resiste ;
 sólo el amante triste
 sufre tu furia y ásperas hazañas,
 y deja que deshagas sus entrañas.

Una pasión que no puede encubrirse,
 ni puede con palabras declararse,
 y un alma entre temor y amor metida :
 Un siempre lamentar sin consolarse,
 un siempre arder, y nunca consumirse,
 y estar muriendo, y no acabar la vida.

Una pasión crecida,
 que pasa el que bien ama estando ausente,
 y aquel dolor ardiente,
 que dan los tristes celos y temores,
 estos son los favores,
 Amor, con que las vidas acompaña,
 perdiendo y consumiendo las entrañas.

Arsileo, acabada la canción de Sireno, comenzó á tañer su rabel, y después de haber tañido un rato, respondiendo particularmente á cada estanza de su competidor, cantó desta suerte :

ARSILEO

Mil meses dure el tiempo que colora,
 matiza y pinta el seco y triste mundo,
 renazcan yerbas, hojas, frutas, flores.
 El suelo estéril hágase fecundo;
 Eco, que en las espesas selvas mora,
 responda á mil cantares de pastores.
 Revivan los amores,
 que el enojoso invierno ha sepultado :
 y porque en tal estado
 mi alma tenga todo cumplimiento
 de gozo y de contento,

pues las fatigas ásperas engañas,
benigno Amor, no dejes mis entrañas.

No presumáis, pastores, de gozaros
con cantos, flores, ríos, primaveras,
si no está el pecho blando y amoroso.
¿ Á quién cantáis canciones placenteras ?
¿ Á qué sirve de flores coronaros ?
¿ Cómo os agrada el río caudaloso ?
¿ Ni el tiempo deleitoso ?
Yo á mi pastora canto mis amores,
y le presento flores,
y asentado par della en la ribera
gozo la primavera :
y pues son tus dulzuras tan extrañas,
benigno Amor, no dejes mis entrañas.

La sabia antigüedad Dios te ha nombrado,
viendo que con supremo poderío
siempre ejecutas hechos milagrosos.
Por ti está un corazón ardiente y frío,
por ti se muda el torpe en avisado,
por ti los flacos tornan animosos.

Los dioses poderosos
en aves y alimañas convertidos,
y reyes sometidos
á la fuerza de un gesto y de unos ojos,
han sido los despojos
de tus proezas é ínclitas hazañas,
con que conquistas todas las entrañas.

Vivía en otro tiempo en gran torpeza
con simple y adormido entendimiento,
en codiciosos tratos ocupado.

Del dulce amor no tuve sentimiento
ni en gracia, habilidad y gentileza,
era de las pastoras alabado ;

Ahora coronado
estoy de mil victorias alcanzadas
en luchas esforzadas,

en tiros de la honda muy certeros,
y en cantos placenteros,
después que tú ennobleces y acompañas,
benigno Amor, mi vida y mis entrañas.

¿Qué mayor gozo puede recebirse,
que estar la voluntad de amor cautiva,
y á él los corazones sometidos?
Que aunque algunos ratos se reciba
algún simple disgusto, ha de sufrirse
á vueltas de mil bienes escogidos.

Si viven afligidos
los tristes sin ventura enamorados,
de estar atormentados,
echen la culpa al tiempo y la fortuna,
y no dén queja alguna
contra ti, Amor, que con benignas mañas
tiernas y blandas haces las entrañas.

Mirad un gesto hermoso, y lindos ojos,
que imitan dos clarísimas estrellas:
que al alma envían lumbré esclarecida.

El contemplar la perfección de aquellas
manos, que dan destierro á los enojos,
de quien en ellas puso gloria y vida.

Y la alegría crecida,
que siente el que bien ama y es amado,
y aquel gozo sobrado
de tener mi pastora muy contenta,
lo tengo en tanta cuenta,
que aunque á veces te arrecias y te ensañas,
Amor, huelgo que estés en mis entrañas.

Á todos generalmente fueron muy agradables las canciones de los pastores. Pero viniendo Eugerio á dar el prez al que mejor había cantado, no supo tan presto determinarse. Apartó á una parte á Montano para tomar su voto, y lo que á Montano le pareció fué, que tan bien había cantado el uno como el otro. Vuelto entonces Eugerio á Sireno y Arsileo, les dijo: Habilísimos pastores, mi parescer es que fuisteis iguales en

la destreza, y sin igual en todas estas partes, y aunque el antiguo Palemon resuscitase, no hallaríamejoría entre vuestras habilidades. Tu, Sireno, eres digno de la copa de cristal, y tu también, Arsileo, te mereces. De manera que sería haceros agravio, señalar a nadie vencedor ni vencido. Pues resolviéndome con el parecer de Montano, digo que tu, Sireno, tomes la copa cristallina, y a ti, Arsileo, te doy esta otra de Calcedonia, que no vale menos. A entrambos os doy copas de un mismo valor, entrambas de la vajilla de Felicia, y á mí por su liberalidad presentadas. Los pastores quedaron muy satisfechos del prudente juicio, y de los ricos premios del liberal Eugenio, y por ello le hicieron muchas gracias. A esta sazón Alcida acordándose del tiempo pasado, dijo: Si el error que tanto tiempo me me engañado, hasta agora durara, no consintiera yo que Arsileo llevara premio igual con el de Sireno. Mas agora que esto libra del, y cautiva del amor de Marcelio mi esposo, por la pena que me da su ausencia, estoy bien con lo que canto Sireno, y por el deleite que espero, alabo la canción de Arsileo. Mas así, descuidado Sireno, guarda no sean las quejas, que tienes de Diana, semejantes á las que tuve yo de Marcelio, porque no te pesa, como á mí, del aborrecimiento. Sonriose á esto Sireno, y dijo: ¿Qué más justas quejas se pueden tener de una pastora, que después de habermela dejado, tomo un desastrado por marido? Respondió entonces Alcida: Harto desastrado ha sido el, después que á mí me vido, y porque viene á propósito, quiero contarte lo que ayer, estorbada por Felicia, no pude decirte, cuando hablabamos en las cosas de Diana. Y esto á fin que deseches el olvido, sabiendo la desventura que mi desamor le causó al malaventurado Delio. Ya te dije cómo estuve hablando y cantando con Diana en la fuente de los alisos, y cómo llegó allí el celoso Delio. Luego tras él en habito de pastor el congojado Marcelio, de cuya vista quede tan alterada, que di á huir por una selva. Lo que después me acontecíó fué, que cuando llegué á la otra parte del bosque, sentí de muy lejos una voz que decía muchas veces: *Alcida, Alcida, espera, espera*. Pense yo que era Marcelio que me seguía, y por no ser alcanzada, con mas ligera corrida iba huyendo. Pero por lo que después sucedió, supe que era Delio, marido de Diana, que tras mí corriendo venía. Porque como yo de

haber corrido mucho viniese á cansarme, hube de ir tan á espacio, que llegó en vista de mí. Conoscíle, y paréme para ver lo que quería, no pensando la causa de su venida, y él cuando me estuvo delante, fatigado del camino y turbado de su congoja no pudo hablarme palabra. Al fin con torpes y desbaratadas razones me dijo que estaba enamorado de mí, y que le quisiese bien, y no sé qué otras cosas me dijo, que mostraron su poco caudal. Yo reíme dél, á decir la verdad, y con las razones que supe decirle, procuré de consolarle, y hacerle olvidar su locura, pero nada aprovechó, porque cuánto más le dije, más loco estaba. Por mi fe te juro, pastor, que no ví hombre tan perdido en amores en toda mi vida. Pues como yo prosiguiese mi camino, y él siempre me siguiese, llegamos á una aldea que una legua de la suya estaba, y como allí viese mi aspereza, y le desamparase del todo la esperanza, de puro enojo adolesció. Fué hospedado allí por un pastor que le conocía, el cual luégo en la mañana dió aviso á su madre de su enfermedad. Vino la madre de Delio con gran congoja y mucha presteza, y halló á su hijo que estaba abrazándose con una ardentísima calentura. Hizo muchos llantos y le importunó le dijese la causa de su dolencia, pero nunca quiso dar otra respuesta, sino llorar y suspirar. La amorosa madre con muchas lágrimas le decía: ¡Oh hijo mío! ¿qué desdicha es esta? no me encubras tus secretos, mira que soy tu madre, y aun podrá ser que sepa de ellos algo. Tu esposa me contó anoche, que en la fuente de los alisos la dejaste, yendo tras no sé qué pastora: díme si nasce de aquí tu mal, no tengas empacho de decirlo: mira que no puede bien curarse la enfermedad si no se sabe la causa della. ¡Oh triste Diana! tú partiste hoy para el templo de Felicia por saber nuevas de tu marido, y él estaba más cerca de tu lugar, y aún más enfermo de lo que pensabas. Cuando Delio oyó las palabras de su madre, no respondió palabra, sino que dió un gran suspiro, y de entonces se dobló su dolor: porque antes sólo el amor le aquejaba, y entonces fué de amor y celos atormentado. Porque como él supiese que tú, Sireno, estabas aquí en casa de Felicia, oyendo que Diana era venida acá, temiendo que no reviviesen los amores pasados, vino en tanto frenesi, y se le arreció el mal de tal manera, que combatido de dos bravísimos tormentos, con un desmayo acabó la vida con mucho

dolor de su triste madre, parientes y amigos. Yo de cierto me dolí dél, por haber sido causa de su muerte, pero no pude hacer más, por lo que á mi contento y honra convenía. Sola una cosa mucho me pesa, y es que ya que no le hice buenas obras, no le dí á lo menos buenas palabras, porque por ventura no viniera en tal extremo. En fin yo me vine acá, dejando muerto al triste, y á sus parientes llorando, sin saber la causa de su dolencia. Esto te dije á propósito del daño que hace un bravo olvido, y también para que sepas la viudez de tu Diana, y pienses si te conviene mudar intento, pues ella mudó el estado. Pero espántome que, según la madre de Delio dijo, Diana partió ayer para acá, y no veo que haya llegado. Atento estuvo Sireno á las palabras de Alcida, y como supo la muerte de Delio, se le alteró el corazón. Allí hizo gran obra el poder de la sabia Felicia, que aunque allí no estaba, con poderosas hierbas y palabras, y por muchos otros medios procuró que Sireno comenzase á tener afición á Diana. Y no fué gran maravilla, porque los influjos de las celestes estrellas tanto á ello le inclinaban, que pareció no ser nascido Sireno sino para Diana, ni Diana sino para Sireno.

Estaba la sapientísima Felicia en su riquísimo palacio, rodeada de sus castas ninfas obrando con poderosos versos lo que á la salud y remedio de todos estos amantes convenía. Y como vió desde allí con su sabiduría, que ya los engañados Montano y Alcida habían conocido su error, y el esquivo Sireno se había ablandado, conoció ser ya tiempo de rematar los largos errores y trabajos de sus huéspedes con alegres y no pensados regocijos. Saliendo de la suntuosa casa en compañía de Dorida, Cintia, Polidora y otras muchas ninfas, vino al amenísimo jardín, donde los caballeros, damas, pastores y pastoras estaban. Los primeros que allí vió, fueron Marcelio, don Félix, Felismena, Silvano, Selvagia, Diana é Ismenia, que á la una parte del verjel en el pradecillo, como dije, junto á la puerta principal estaban asentados. En ver llegar á la venerable dueña todos se levantaron, y le besaron las manos, donde tenían puesta su esperanza. Hízoles ella benigno recogimiento, y señalóles que la siguiesen, y ellos lo hicieron de voluntad. Felicia seguida de la amorosa compañía, travesado todo el jardín, que grandísimo era, vino á la otra parte dél, á la fuente donde Eugerio, Polidoro, Alcida, Clenarda, Sireno,

Arsileo, Belisa y Montano estaban. Alzáronse todos en pié por honra de la sabia matrona: y cuando Alcida vió á Marcelio, Sireno á Diana, y Montano á Ismenia, se quedaron atónitos, y les pareció sueño ó encantamiento, no dando crédito á sus mismos ojos. La sabia mandando á todos que se asentasen, mostrando querer hablar cosas importantes, sentada en medio de todos ellos en un escaño de marfil habló desta manera: Señalado y hermoso ajuntamiento, llegada es la hora que determino daros á todos de mi mano el deseado contentamiento, pues á ese fin por diferentes medios y caminos os hice venir á mi casa. Todos estáis aquí juntos, donde mejor podré tratar lo que á vuestra vida satisface. Por eso yo os ruego que os contentéis de mi voluntad, y obedezcáis á mis palabras. Tú, Alcida, quedaste de tu sospecha desengañada por la relación de tu hermana Glenarda. Conocido tenía, que después que desechaste aquel cruel aborrescimiento, sentías mucho estar ausente de Marcelio. Ofrescíte que esta ausencia no sería larga, y ha sido tan corta, que al tiempo que della te me quejabas, estaba ya Marcelio en mi casa. Agora le tienes delante, tan firme en su primera voluntad, que si á ti placera, y á tu padre y hermanos les estará bien, se tendrá por dichoso de efectuar contigo el prometido casamiento. El cual, allende que por ser de tan principales personas ha de dar grande regocijo, le dará más cumplido á causa de la hermana Felismena, que Marcelio después de tantos años halló en mi casa. Tú, Montano, de la mesma Silveria, que te engañó, quedaste avisado de tu error. Llorabas por haber perdido tu mujer Ismenia: agora viene á vivir en tu compañía, y á dar consuelo á tu congoja, después que por toda España con grandes peligros y trabajos te ha buscado. Falta agora que te dé remedio, hermosa Diana. Mas para ello quiero primero avisarte de lo que Sireno y algunos destos pastores por relación de Alcida saben, aunque sea cuento que ha de lastimar tu corazón. Tu marido Delio, hermosa pastora, como plugo á las inexorables Parcas, acabó sus días. Bien conozco que tienes alguna razón de lamentar por él, pero en fin todos los hombres están obligados á pagar este tributo, y lo que es tan común, no debe á nadie notablemente fatigar. No llores, hermosa Diana, que me rompes las entrañas en verte derramar esas dolorosas lágrimas: enjuga agora tus ojos, y con-

suela agora tu dolor. No vistas ropas de luto, ni hagas sobrado sentimiento, porque en esta casa no se sufre largo ni demasiado llanto, y también porque mejor ventura de la que tenías te tiene el cielo guardada. Y pues á lo hecho no se puede dar remedio, á tu prudencia toca agora olvidar lo pasado, y á mi poder conviene dar orden en lo presente. Aquí está tu amador antiguo Sireno, cuyo corazón por arte mía, y por la razón que á ello le obliga, está tan blando y mudado de la pasada rebeldía, como es menester para que sea contento de casarse contigo. Lo que te ruego es que obedezcas á mi voluntad, en cosa que tanto te conviene: porque, aunque parezca hacer agravio al marido muerto casarse tan prestamente, por ser cosa de mi mano y haber intervenido en ella mi decreto y autoridad, no será tenuta por mala. Y tú, Sireno, pues comenzaste á dar lugar en tu corazón al loable y honesto amor, acaba ya de entregarle tus entrañas, y efectúese este alegre y bien afortunado casamiento, al cumplimiento del cual son todas las estrellas favorables. Todos los restantes, que en este deleitoso jardín tenéis aparejo de contentamiento, alegrad vuestros ánimos, moved regocijados juegos, tañed los concertados instrumentos, entonad apacibles cantares, y entended en agradables conversaciones, por honra y memoria destos alegres desengaños y venturosos casamientos. Acabada la razón de la sabia Felicia, todos fueron muy contentos de hacer su mandado, pareciéndoles bien su voluntad, y maravillándose de su sabiduría. Montano tomó por la mano á su mujer Ismenia, juzgándose entrambos dichosos y bienaventurados: y entre Marcelio y Alcida, y Sireno y Diana, fué al instante solemnizado el honesto y casto matrimonio con la firmeza y ceremonia debida.

Los demás, alegres de los felices acontecimientos, movieron grandes cantos. Entre los cuales Arsileo por la voluntad que á Sireno tenía, y por la amistad que había entre los dos, al són de su rabel cantó en memoria del nuevo casamiento de Sireno lo siguiente:

VERSOS FRANCESES

De flores matizadas se vista el verde prado,
retumbe el hueco bosque de voces deleitosas,

olor tengan más fino las coloradas rosas,
floridos ramos mueva el viento sosegado.
El río apresurado
sus aguas acreciente,
y pues tan libre queda la fatigada gente
del congojoso llanto,
moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

Destierre los nublados el refulgente día,
despida el alma triste los ásperos dolores,
esfuercen más sus voces los dulces ruiñeños,
la fuente pura y clara señale su alegría.
Y pues por nueva vía
con firme casamiento,
de un desamor muy crudo se saca un gran contento,
vosotras entre tanto
moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

¿Quién puede hacer mudarnos la voluntad constante,
y hacer que la alma trueque su firme presupuesto?
¿Quién puede hacer que amemos aborrescido gesto
y el corazón esquivo hacer dichoso amante?
¿Quién puede á su talante
mandar nuestras entrañas,
sino la gran Felicia, que obrado ha más hazañas
que la tebana Manto?
Moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

Casados venturosos, el poderoso cielo
derrame en vuestros campos influjo favorable,
y con dobladas crías en número admirable
vuestros ganados crezcan cubriendo el ancho suelo.
No os dañe el crudo hielo
los tiernos chivaticos,
y tal cantidad de oro os haga entrambos ricos,
que no sepáis el cuánto:
moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

Tengáis de dulce gozo bastante cumplimiento
con la progenie hermosa que os salga parecida,

más que el antiguo Nestor tengáis larga la vida,
y en ella nunca os pueda faltar contentamiento:
Moviendo tal concento
por campos y encinales,
que ablande duras peñas y á fieros animales
cause crecido espanto:
moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

Remeden vuestras voces las aves amorosas,
los ventecicos suaves os hagan dulce fiesta,
alégrese con veros el campo y la floresta,
y os vengan á las manos las flores olorosas.
Los lirios y las rosas,
jazmín y flor de Gnido,
la madreselva hermosa y el arrayán florido,
narciso y amaranto:
moved, hermosas ninfas, regocijado canto.

Concorde paz os tenga contentos muchos años,
sin ser de la rabiosa sospecha atormentados,
y en el estado alegre viváis tan reposados,
que no os cause recelo Fortuna y sus engaños.
En montes más extraños
tengáis nombre famoso:
mas porque el ronco pecho tan flaco y temeroso
repose agora un cuanto,
dad fin, hermosas ninfas, al deleitoso canto.

Al tiempo que Arsileo acabó su canción, se movió tan general regocijo, que los más angustiados corazones alegrara. Comenzaron las deleitosas canciones á resonar por toda la huerta, los concertados instrumentos levantaron suave armonía, y aun parecía que los floridos árboles, el caudaloso río, la amena fuente y las cantadoras aves de aquella fiesta se alegraban. Después que buen rato se hubieron empleado en esto, paresciéndole á Felicia ser hora de comer, mandó que allí á la fuente, donde estaban, se trajese la comida. Luego las ninfas obedeciéndole proveyeron lo necesario, y puestas las mesas y aparadores á la sombra de aquellos árboles, sentados todos conforme al orden de Felicia, comieron, servidos

de sabrosas y delicadas viandas en vasos de muchísimo valor. Acabada la comida, tornando al comenzado placer, hicieron las fiestas y juegos que en el siguiente libro se dirán.

LIBRO QUINTO

Tan contentos estaban estos amantes en el dichoso estado, viéndose cada cual con la deseada compañía, que los trabajos del tiempo pasado tenían olvidados. Mas los que desde aparte miramos las penas que les costó su contentamiento, los peligros en que se vieron y los desatinos que hicieron y dijeron antes de llegar á él, es razón que vamos advertidos de no meternos en semejantes penas, aunque más cierto fuese tras ellas el descanso, cuanto más siendo tan incierto y dudoso, que por uno que tuvo tal ventura, se hallan mil cuyos cargos y fatigosos trabajos con desesperada muerte fueron galardonados. Pero dejado esto aparte, vengamos á tratar de las fiestas que por los casamientos y desengaños en el jardín de Felicia se hicieron, aunque no será posible contarlas todas en particular. Felicia, á cuyo mandamiento estaban todos obedientes, y en cuya voluntad estaba el orden y concierto de la fiesta, quiso que el primer regocijo fuese bailar los pastores y pastoras al són de las canciones por ellos mismos cantadas. Y así sentada con Eugerio, Polidoro, Clenarda, Marcelio, Alcida, don Félix y Felismena, declaró á los pastores su voluntad. Levantáronse á la hora todos, y tomando Sireno á Diana por la mano, Silvano á Selvagia, Montano á Ismenia y Arsileo á Belisa, concertaron un baile más gracioso que cuantos las hermosas driadas ó napeas, sueltas al viento las rubias madejas del oro finísimo de Arabia, en las amenísimas florestas suelen hacer. No se detuvieron mucho en cortesías sobre quién cantaría primero; porque como Sireno, que era principal en aquella fiesta, estuviese algo corrido del descuido que hasta entonces tuvo de Diana, y el

empacho dello le hubiese impedido el disculparse, quiso cantando decirle á Diana lo que la vergüenza no le había consentido razonar. Por eso sin más aguardar, respondiéndole los otros, según la costumbre cantó así :

CANCIÓN

Morir debiera sin verte,
hermosísima pastora,
pues que osé tan sola una hora
estar vivo y no quererte.

De un dichoso amor gozara,
dejado el tormento aparte,
si en acordarme de amarte,
de mi olvido me olvidara.
Que de morirme y perderte
tengo recelo, pastora,
pues que osé tan sola una hora
estar vivo y no quererte.

En diferente parecer estaba Diana. Porque como aquel antiguo olvido, que tuvo de Sireno, con un ardentísimo amor le había cumplidamente satisfecho, y de sus pasadas fatigas se vió sobradamente pagada, no tenía ya por qué de sus descuidos se lamentase : antes hallando su corazón abastado del posible contentamiento y libre de toda pena, mostrando su alegría, é increpando el cuidado de Sireno, le respondió con esta

CANCIÓN

La alma de alegría salte,
que en tener mi bien presente
no hay descanso que me falte,
ni dolor que me atormente.

No pienso en viejos cuidados,
que agravía nuestros amores
tener presentes dolores
por los olvidos pasados.

Alma, de tu dicha valte,
que con bien tan excelente
no hay descanso que te falte,
ni dolor que te atormente.

En tanto que Diana dijo su canción, llegó á la fuente una pastora de extremadísima hermosura, que en aquella hora á la casa de Felicia había venido, é informada que la sabía estaba en el jardín, por verla y hablarla, allí había venido. Llegada donde Felicia estaba, arrodillada delante della, le pidió la mano para se la besar, y después le dijo: Perdonar se me debe, sabia señora, el atrevimiento de entrar aquí sin tu licencia, considerando el deseo que tenía de verte y la necesidad que tengo de tu sabiduría. Traigo una fatiga en el corazón, cuyo remedio está en tu mano: mas el darte cuenta della lo guardo para mejor ocasión, porque en semejante tiempo y lugar es descomedimiento tratar cosas de tristeza. Estaba aún Melisea, que este era el nombre de la pastora, delante Felicia arrodillada, cuando vido por un corredor de la huerta venir un pastor hacia la fuente, y en verle dijo: Esta es otra pesadumbre, señora, tan molesta y enojosa, que para librarme della, no menos he menester tus favores. En esto el pastor, que Narciso se decía, llegó en presencia de Felicia y de aquellos caballeros y damas, y hecho el debido acatamiento, comenzó á dar quejas á Felicia de la pastora Melisea que presente tenía, diciendo cómo por ella estaba atormentado, sin haber de su boca tan solamente una benigna respuesta. Tanto que de muy lejos hasta allí había venido en su seguimiento, sin poder ablandar su rebelde y desdeñoso corazón. Hizo Felicia levantar á Melisea, y atajando semejantes contenciones: No es tiempo, dijo, de escuchar largas historias; por agora tú, Melisea, da á Narciso la mano y entrambos en aquella danza, que en lo demás á su tiempo se pondrá remedio. No quiso la pastora contradecir al mandamiento de la sabia, sino que en compañía de Narciso se puso á bailar juntamente con las otras pastoras. Á este tiempo la venturosa Ismenia, que para cantar estaba apercebida, dando con el gesto señal del interno contentamiento que tenía después de tan largos cuidados, cantó desta suerte:

CANCIÓN

Tan alegres sentimientos
recibo, que no me espanto,
si cuesta dos mil tormentos
un placer que vale tanto.
Yo aguardé, y el bien tardó,
mas cuando el alma le alcanza,
con su deleite pagó
mi aguardar y su tardanza.

Vengan las penas á cuentos,
no hago caso del llanto,
si me dan por mil tormentos
un placer que vale tanto.

Ismenia al tiempo que cantaba, y aun antes y después, casi nunca partió los ojos de su querido Montano. Pero él, como estaba algo afrentado del engaño en que tanto tiempo, con tal agravio de su esposa había vivido, no osaba mirarla sino á hurto al dar de la vuelta en la danza, estando ella de manera que no podía mirarle: y esto porque algunas veces, que había probado mirarla en el gesto, confundido con la vergüenza que le tenía, y vencido de la luz de aquellos radiantes ojos, que con afición de continuo le miraban, le era forzado bajar los suyos al suelo. Y como en ello vió que tanto perdía, dejando de ver á la que tenía por su descanso, tomando esto por ocasión, encaminando su cantar á la querida Ismenia, desta manera dijo:

CANCIÓN

Vuelve ahora en otra parte,
zagala, tus ojos bellos,
que si me miras con ellos,
es excusado mirarte.

Con tus dos soles me tiras
rayos claros de tal suerte,
que aunque vivo en solo verte,
me matas cuando me miras.

Ojos, que son de tal arte,
guardados has de tenellos,
que si me miras con ellos,
es excusado mirarte.

Como nieve al sol caliente,
como á flechas el terrero,
como niebla al viento fiero,
como cera al fuego ardiente:
Ansí se consume y parte
la alma en ver tus ojos bellos:
pues si me miras con ellos,
es excusado mirarte.

Ved qué sabe hacer Amor,
y la fortuna que ordena,
que un galardón de mi pena
acresciente mi dolor.
Á darme vida son parte
esos ojos solo en vellos:
mas si me miras con ellos,
es excusado mirarte.

Melisea, que harto contra su voluntad con el desamado
Narciso hasta entonces había bailado, quiso de tal pesadum-
bre vengarse con una desamorada canción: y á propósito de
las penas y muertes en que el pastor decía cada día estar á
causa suya, burlándose de todo ello cantó así:

CANCIÓN

Zagal, vuelve sobre ti,
que por excusar dolor
ni quiero matar de amor,
ni que Amor me mate á mí.

Pues yo viviré sin verte,
tú por amarme no mueras,
que ni quiero que me quieras,
ni determino quererte.

Que pues tú dices que ansí
se muere el triste amador,
ni quiero matar de amor,
ni que Amor me mate á mí.

No mediana pena recibió Narciso con el crudo cantar de su querida, pero esforzándose con la esperanza que Felicia le había dado de su bien, y animándose con la constancia y fortaleza del enamorado corazón, le respondió añadiendo dos coplas á una canción antigua que decía :

*Si os pesa de ser querida,
yo no puedo no os querer:
pesar habréis de tener,
mientras yo tuviere vida.*

Sufrid que pueda quejarme,
pues que sufrí un tal tormento,
ó cumplid vuestro contento
con acabar de matarme.

Que según sois descreída,
y os ofende mi querer,
*pesar habréis de tener,
mientras yo tuviere vida.*

Si pudiendo conoceros,
pudiera dejar de amaros,
quisiera, por no enojaros,
poder dejar de quererlos.

Mas pues vos seréis querida,
mientras yo podré querer,
*pesar habréis de tener,
mientras yo tuviere vida.*

Tan puesta estaba Melisea en su crueldad, que apenas había Narciso dicho las postreras palabras de su canción, cuando antes que otro cantase, desta manera replicó :

CANCIÓN

Mal consejo me pasesce,
enamorado zagal,

que á ti mismo quieras mal,
por amar quien te aborresce.

Para ti debes guardar,
ese corazón tan triste,
pues aquella á quien le diste,
jamás le quiso tomar.
Á quien no te favoresce,
no la sigas, piensa en al,
y á ti no te quieras mal,
por querer quien te aborresce.

No consintió Narciso que la canción de Melisea quedase sin respuesta, y así con gentil gracia cantó, haciendo nuevas coplas á un viejo cantar que dice:

*Después que mal me quesistes,
nunca más me quise bien,
por no querer bien á quien
vos, señora, aborrecistes.*

Si cuando os miré, no os viera,
ó cuando os ví, no os amara,
ni yo muriendo viviera,
ni viviendo os enojara.
Más bien es que angustias tristes
penosa vida me dén,
que cualquier mal le está bien
al que vos mal le quesistes.

Sepultado en vuestro olvido
tengo la muerte presente,
de mí mesmo aborrescido,
y de vos y de la gente.
Siempre contento me vistes
con vuestro airado desdén,
aunque nunca tuve bien,
después que mal me quesistes.

Tanto contento dió á todos la porfía de Narciso y Melisea,

que aumentara mucho en el regocijo de la boda, si no quedara templado con el pesar que tuvieron de la crueldad que ella mostraba, y con la lástima que les causó la pena que él padecía. Después que Narciso dió fin á su cantar, todos volvieron los ojos á Melisea esperando si replicaría. Pero calló, no porque le faltasen canciones crueles y ásperas con que lastimar el miserable enamorado, ni porque dejase de tener voluntad para decirlas; mas, según creo, por no ser enojosa á toda aquella compañía. Selvagia y Belisa fueron rogadas que cantasen, pero excusáronse diciendo que no estaban para ello. Bueno sería, dijo Diana, que saliésedes de la fiesta sin pagar el escote. Eso, dijo Felismena, no se debe consentir, por lo que nos importa escuchar tan delicadas voces. No queremos, dijeron ellas, dejar de servirlos en esta solemnidad con lo que supiéremos hacer, que será harto poco; pero perdonadnos el cantar, que en lo demás haremos lo posible. Por mi parte, dijo Alcida, no permitiré que dejéis de cantar, ó que otros por vosotras lo hagan. ¿Quién mejor, dijeron ellas, que Silvano y Arsileo nuestros maridos? Bien dicen las pastoras, respondió Marcelio, y aún sería mejor que ambos cantasen una sola canción: el uno cantando y el otro respondiendo, porque á ellos les será menos trabajoso y á nosotros muy agradable. Mostraron todos que holgarían mucho de semejante manera de canción, por saber que en ella se mostraba la viveza de los ingenios en preguntar y responder. Y así Silvano y Arsileo haciendo señal de ser contentos, volviendo á proseguir la danza, cantaron desta suerte:

CANCIÓN

SILVANO. Pastor, mal te está el callar;
canta y dinos tu alegría.

ARSILEO. Mi placer poco sería,
si se pudiese contar.

SILVANO. Aunque tu ventura es tanta,
dinos de ella alguna parte.

ARSILEO. En empresas de tal arte
comenzar es lo que espanta.

SILVANO. Acaba ya de contar
la causa de tu alegría

- ARSILEO. ¿De qué modo acabaría
quien no basta á comenzar?
- SILVANO. No es razón que se consienta
tu deleite estar callado.
- ARSILEO. La alma, que sola ha penado,
ella sola el gozo sienta.
- SILVANO. Si no se viene á tratar,
no se goza una alegría.
- ARSILEO. Si ella es tal como la mía,
no se dejará contar.
- SILVANO. ¿Cómo en ese corazón
cabe un gozo tan crecido?
- ARSILEO. Téngole donde he tenido
mi tan sobrada pasión.
- SILVANO. Donde hay bien, no puede estar
escondido todavía.
- ARSILEO. Cuando es mayor la alegría,
menos se deja contar.
- SILVANO. Ya yo he visto que tu canto
tu alegría publicaba.
- ARSILEO. Decía que alegre estaba,
pero no cómo, ni cuánto.
- SILVANO. Ella se hace publicar,
cuando es mucha una alegría.
- ARSILEO. Antes muy poca sería,
si se pudiese contar.

Otra copla querían decir los pastores en esta canción, cuando una compañía de ninfas por orden de Felicia llegó á la fuente, y cada cual con su instrumento tañendo, movían un extraño y deleitoso estruendo. Una tañía un laúd, otra un arpa, otra con una flauta hacía maravilloso contrapunto, otra con la delicada pluma las cuerdas de la cítara hacía reténir, otras las de la lira con las resinosas cerdas hacía resonar, otras con los albogues y chapas hacían en el aire delicadas mudanzas, levantando allí tan alegre música, que dejó los que presentes estaban, atónitos y maravillados. Iban estas ninfas vestidas á maravilla, cada cual con su color; las madejas de los dorados cabellos encomendadas al viento, sobre sus cabezas puestas hermosas coronas de rosas y flores atadas

y envueltas con hilo de oro y plata. Los pastores en ver este hermosísimo coro, dejando la danza comenzada, se sentaron, atentos á la admirable melodía y concierto de los varios y suaves instrumentos. Los cuales algunas veces de dulces y delicadas voces acompañados causaban extraño deleite. Salieron luego de través seis niñas vestidas de raso carmesí, guarnecido con follajes de oro y plata, puestos sus cabellos en torno de la cabeza, cogidos con unas redes anchas de hilo de oro de Arabia, llevando ricos prendedores de rubines y esmeraldas, de los cuales sobre sus frentes caían unos diamantes de extremadísimo valor. Calzaban colorados borceguines sutilmente sobredorados, con sus arcos en las manos, colgando de sus hombros las aljabas. Desta manera hicieron una danza al són que los instrumentos hacían, con tan gentil orden, que era cosa de espantar. Estando ellas en esto, salió un hermosísimo ciervo blanco, variado con unas manchas negras puestas á cierto espacio, haciendo una graciosa pintura. Los cuernos parecían de oro, muy altos y partidos en muchos ramos. En fin era tal, como Felicia lo supo fingir para darles regocijo. Á la hora, visto el ciervo, las niñas le tomaron en medio, y danzando continuamente sin perder el són de los instrumentos, con gran concierto comenzaron á tirarle, y él con el mismo orden, después de salidas las flechas de los arcos, á una y otra parte moviéndose, con muy diestros y graciosos saltos se apartaba. Pero después que buen rato pasaron en este juego, el ciervo dió á huir por aquellos corredores. Las niñas yendo tras él y siguiéndole hasta salir con él de la huerta, movieron un regocijado alarido, al cual ayudaron las otras niñas y pastoras con sus voces, tomando desta danza un singular contentamiento. Y en esto las niñas dieron fin á su música. La sabia Felicia, porque en aquellos placeres no faltase lición provechosa por el orden de la vida, probando si habían entendido lo que aquella danza había querido significar, dijo á Diana: ¿Graciosa pastora, sabrásme decir lo que por aquella caza del hermoso ciervo se ha de entender? No soy tan sabia, respondió ella, que sepa atinar tus sutilidades, ni declarar tus enigmas. Pues yo quiero, dijo Felicia, publicarte lo que debajo de aquella invención se contiene. El ciervo es el humano corazón, hermoso con los delicados pensamientos y rico con el sosegado contentamien-

to. Ofrécese á las humanas inclinaciones que le tiran mortales saetas; pero con la discreción apartándose á diversas partes, y entendiendo en honestos ejercicios, ha de procurar defenderse de tan dañosos tiros. Y cuando dellos es muy perseguido, ha de huir á más andar y podrá desta manera salvarse aunque las humanas inclinaciones que tales flechas le tiraban, irán tras él y nunca dejarán de acompañarle, hasta salir de la huerta de esta vida. ¿Cómo había yo, dijo Diana, de entender tan dificultoso y moral enigma, si las preguntas en que las pastoras nos ejercitamos, aunque fuesen muy llanas y fáciles, nunca las supe adivinar? No te amengües tanto, dijo Selvagia, que lo contrario he visto en ti, pues ninguna ví que te fuese dificultosa. Á tiempo estamos, dijo Felicia, que lo podremos probar y no será de menos deleite esta fiesta que las otras. Diga cada cual de vosotros una pregunta que yo sé que Diana las sabrá todas declarar. Á todos les pareció muy bien, sino á Diana, que no estaba tan confiada de sí que se atreviese á cosa de tanta dificultad; pero por obedescer á Felicia y por complacer á Sireno, que mostró haber de tomar dello placer, fué contenta de emprender el cargo que se le había impuesto. Silvano, que en decir preguntas tenía mucha destreza, fué el que hizo la primera, diciendo: Bien sé, pastora, que las cosas encumbradas tu habilidad las alcanza; pero no dejaré de preguntarte, porque tu respuesta ha de manifestar tu ingenio delicado. Por eso dime qué quiere decir eso:

PREGUNTA

Junto á un pastor estaba una doncella,
tan flaca como un palo al sol secado,
su cuerpo de ojos muchos rodeado,
con lengua que jamás pudo movella.
Á lo alto y bajo el viento ví traella,
mas de una parte nunca se ha mudado;
vino á besarla el triste enamorado,
y ella movió tristísima querella.

Cuanto más le atapó el pastor la boca,
más voces da, porque la gente acuda,
y abriendo está sus ojos y cerrando.

Ved qué costó forzar zagala muda,
que al punto que el pastor la besa ó toca,
él queda enmudecido y ella hablando.

Esta pregunta, dijo Diana, aunque es buena, no me dará mucho trabajo, porque á ti mesmo te la oí decir un día en la fuente de los alisos, y no sabiendo ninguna de las pastoras que allí estábamos adivinar lo que ella quería decir, nos la declaraste diciendo, que la *doncella* era la *zampoña* ó *flauta* tañida por un pastor. Y aplicaste todas las partes de la pregunta á los efectos que en tal música comunmente acontece. Rieronse todos de la poca memoria de Silvano y de la mucha de Diana; pero Silvano por disculparse y vengarse del corrimiento, sonriéndose dijo: No os maravilléis de mi desacuerdo, pues ese olvido no parece tan mal como el de Diana, ni tan dañoso como el de Sireno. Vengado estás, dijo Sireno; pero más lo estuvieras si nuestros olvidos no hubiesen parado en tan perfecto amor y en tan venturoso estado. No haya más, dijo Selvagia, que todo está bien dicho. Y tú, Diana, respóndeme á lo que quiero preguntar, que yo quiero probar á ver si hablaré más oscuro lenguaje que Silvano. La pregunta que quiero hacerte dice:

PREGUNTA

Vide un soto levantado
sobre los aires un día,
el cual con sangre regado,
con gran ansia cultivado,
muchas hierbas producía.
De allí un manojo arrancando,
y solo con él tocando
una sabia y cuerda gente,
la dejó cabe una puente
sin dolores lamentando.

Vuelta á la hora Diana á su esposo, dijo: ¿No te acuerdas, Sireno, haber oído esta pregunta la noche que estuvimos en casa de Iranio mi tío? ¿no tienes memoria cómo la dijo allí Maroncio hijo de Fernaso? Bien me acuerdo que la dijo, res-

pondió Sireno, pero no de lo que significaba. Pues yo, dijo Diana, tengo dello memoria: decía que el *soto* es la *cola del caballo*, de donde se sacan las cerdas con que las cuerdas del rabel tocadas dan voces, aunque ningunos dolores padescen. Selvagia dijo que era así, y que el mismo Maroncio, autor de la pregunta, se la había dado como muy señalada, aunque había de mejores. Muchas hay más delicadas, dijo Belisa, y una dellas es la que yo diré ahora. Por eso apercíbete, Diana, que desta vez no escapas de vencida. Ella dice de este modo:

PREGUNTA

¿Cuál es el ave ligera,
que está siempre en un lugar
y anda siempre caminando,
penetra y entra do quiera,
de un vuelo pasa la mar,
las nubes sobrepujando?
Así vella no podemos,
y quien la está descubriendo,
sabio queda en sola un hora;
mas tal vez la conocemos,
las paredes solas viendo
de la casa donde mora.

Más desdichada, dijo Diana, ha sido tu pregunta que las pasadas, Belisa, pues no declarara ninguna dellas, si no las hubiera otras veces oído, y la que dijiste, en ser por mí escuchada, luego fué entendida. Hácelo, creo yo, ser ella tan clara, que á cualquier ingenio se manifestará. Porque harto es evidente, que por el *ave*, que tú dices, se entiende el *pensamiento*, que vuela con tanta ligereza, y no es visto de nadie, sino conocido y conjeturado por las señales del gesto y cuerpo donde habita. Yo me doy por vencida, dijo Belisa, y no tengo más que decir, sino que me rindo á tu discreción, y me someto á tu voluntad. Yo te vengaré, dijo Ismenia, que sé un enigma que á los más avisados pastores ha puesto en trabajo: yo quiero decirle, y verás cómo haré que no sea Diana tan venturosa con él como con los otros; y vuelta á Diana dijo:

THEOREM

Let $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \alpha_4, \alpha_5, \alpha_6$ be the roots of the equation
 $x^6 - 2x^5 + 2x^4 - 2x^3 + 2x^2 - 2x + 1 = 0$.
 Then the following are true:
 (1) $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \alpha_4, \alpha_5, \alpha_6$ are the roots of the equation
 $x^6 - 2x^5 + 2x^4 - 2x^3 + 2x^2 - 2x + 1 = 0$.
 (2) $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \alpha_4, \alpha_5, \alpha_6$ are the roots of the equation
 $x^6 - 2x^5 + 2x^4 - 2x^3 + 2x^2 - 2x + 1 = 0$.
 (3) $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \alpha_4, \alpha_5, \alpha_6$ are the roots of the equation
 $x^6 - 2x^5 + 2x^4 - 2x^3 + 2x^2 - 2x + 1 = 0$.
 (4) $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \alpha_4, \alpha_5, \alpha_6$ are the roots of the equation
 $x^6 - 2x^5 + 2x^4 - 2x^3 + 2x^2 - 2x + 1 = 0$.

The first two parts of the theorem are true. The third part is true. The fourth part is true. The fifth part is true. The sixth part is true. The seventh part is true. The eighth part is true. The ninth part is true. The tenth part is true. The eleventh part is true. The twelfth part is true. The thirteenth part is true. The fourteenth part is true. The fifteenth part is true. The sixteenth part is true. The seventeenth part is true. The eighteenth part is true. The nineteenth part is true. The twentieth part is true. The twenty-first part is true. The twenty-second part is true. The twenty-third part is true. The twenty-fourth part is true. The twenty-fifth part is true. The twenty-sixth part is true. The twenty-seventh part is true. The twenty-eighth part is true. The twenty-ninth part is true. The thirtieth part is true. The thirty-first part is true. The thirty-second part is true. The thirty-third part is true. The thirty-fourth part is true. The thirty-fifth part is true. The thirty-sixth part is true. The thirty-seventh part is true. The thirty-eighth part is true. The thirty-ninth part is true. The fortieth part is true. The forty-first part is true. The forty-second part is true. The forty-third part is true. The forty-fourth part is true. The forty-fifth part is true. The forty-sixth part is true. The forty-seventh part is true. The forty-eighth part is true. The forty-ninth part is true. The fiftieth part is true. The fifty-first part is true. The fifty-second part is true. The fifty-third part is true. The fifty-fourth part is true. The fifty-fifth part is true. The fifty-sixth part is true. The fifty-seventh part is true. The fifty-eighth part is true. The fifty-ninth part is true. The sixtieth part is true. The sixty-first part is true. The sixty-second part is true. The sixty-third part is true. The sixty-fourth part is true. The sixty-fifth part is true. The sixty-sixth part is true. The sixty-seventh part is true. The sixty-eighth part is true. The sixty-ninth part is true. The seventieth part is true. The seventy-first part is true. The seventy-second part is true. The seventy-third part is true. The seventy-fourth part is true. The seventy-fifth part is true. The seventy-sixth part is true. The seventy-seventh part is true. The seventy-eighth part is true. The seventy-ninth part is true. The eightieth part is true. The eighty-first part is true. The eighty-second part is true. The eighty-third part is true. The eighty-fourth part is true. The eighty-fifth part is true. The eighty-sixth part is true. The eighty-seventh part is true. The eighty-eighth part is true. The eighty-ninth part is true. The ninetieth part is true. The ninety-first part is true. The ninety-second part is true. The ninety-third part is true. The ninety-fourth part is true. The ninety-fifth part is true. The ninety-sixth part is true. The ninety-seventh part is true. The ninety-eighth part is true. The ninety-ninth part is true. The hundredth part is true.

PREGUNTA

¿Quién jamás caballo vido,
que por extraña manera,
sin jamás haber comido,
con el viento sostenido,
se le iguale en la carrera?
Obra muy grandes hazañas,
y en sus corridas extrañas
va arrastrando el duro pecho
sus riendas, por más provecho,
metidas en sus entrañas.

Un rato estuvo Diana pensando, oída esta pregunta, y hecho el discurso que para declararla era menester, y consideradas las partes della, al fin resolviéndose, dijo: Razón era, hermosa dama, que de tu mano quedase yo vencida, y que quien se rinde á tu gentileza, se rindiese á tu discreción, y por ello se tuviese por dichosa. Si por el *caballo* de tu enigma no se entiende la *nave*, yo confieso que no la sé declarar. Harto más vencida quedo yo, dijo Alcida, de tu respuesta que tú de mi pregunta, pues confesando no saber entendella, sutilmente la declaraste. De ventura he acertado, dijo Diana, y no de saber, que á buen tino dije aquello, y no por pensar que en ello acertaba. Cualquier acertamiento, dijo Alcida, se ha de esperar de tan buen juicio, pero yo quiero que adivines á mi hermana Clenarda un enigma que sabe, que no me parece malo: no sé si agora se le acordará. Y luégo vuelta á Clenarda, le dijo: Hazle, hermana, á esta avisada pastora aquella demanda que en nuestra ciudad hiciste un día, si te acuerdas, á Birintio y Clomenio nuestros primos, estando en casa de Elisonia en conversación. Soy contenta, dijo Clenarda, que memoria tengo della, y tenía intención de decilla, y dice deste modo:

PREGUNTA

Decidme, señores, ¿cuál ave volando
tres codos en alto jamás se levanta,
con piés más de treinta subiendo y bajando,

con alas sin plumas el aire azotando,
ni come, ni bebe, ni grita, ni canta:
Del áspera muerte vecina allegada,
con piedras que arroja, nos hiere y maltrata,
amiga es de gente captiva y malvada,
y á muertes y robos contino vezada,
esconde en las aguas la gente que mata?

Diana entonces dijo: Esta pregunta no la adivinara yo, si no hubiera oído la declaración della á un pastor de mi aldea, que había navegado. No sé si tengo dello memoria, mas parésceme que dijo que por ella se entendía la *galera*, que estando en medio de las peligrosas aguas, está vecina de la muerte, y á ella y robos está vezada, echando los muertos en el mar. Por los *piés* me dijo que se entendían los *remos*, por las *alas* las *velas*, y por las *piedras* que tira, las *pelotas* de artillería. En fin, dijo Clenarda, que todas habíamos de ir por un igual, porque nadie se fuese alabando. Con toda verdad, Diana, que tu extremado saber me tiene extrañamente maravillada, y no veo premio que á tan gran merescimiento sea bastante, sino es el que tienes en ser mujer de Sireno. Estas y otras pláticas y cortesías pasaron, cuando Felicia, que de ver el aviso, la gala, la crianza y comedimiento de Diana espantada había quedado, sacó de su dedo un riquísimo anillo con una piedra de gran valor, que ordinariamente traía, y dándosele en premio de su destreza, le dijo: Este servirá por señal de lo que por ti entiendo hacer: guárdale muy bien, que á su tiempo hará notable provecho. Muchas gracias hizo Diana á Felicia por la merced, y por ella le besó las manos, y lo mismo hizo Sireno. El cual acabadas las cortesías y agradescimiento dijo: Una cosa he notado en las preguntas que aquí se han propuesto, que la mayor parte dellas han dicho las pastoras y damas, y los hombres se han tanto enmudescido, que claramente han mostrado que en cosas delicadas no tienen tanto voto como las mujeres. Don Félix entonces burlando dijo: No te maravilles que en agudeza nos lleven ventaja, pues en las demás perfecciones las excedemos. No pudo sufrir Belisa la burla de don Félix, pensando por ventura que lo decía de veras, y volviendo por las mujeres dijo: Queremos nosotras, don Félix, ser aventajadas, y en ello mostramos nuestro valor,

PREGUNTA

¿Quién jamás caballo vido,
que por extraña manera,
sin jamás haber comido,
con el viento sostenido,
se le iguale en la carrera?
Obra muy grandes hazañas,
y en sus corridas extrañas
va arrastrando el duro pecho
sus riendas, por más provecho,
metidas en sus entrañas.

Un rato estuvo Diana pensando, oída esta pregunta, y hecho el discurso que para declararla era menester, y consideradas las partes della, al fin resolviéndose, dijo: Razón era, hermosa dama, que de tu mano quedase yo vencida, y que quien se rinde á tu gentileza, se rindiese á tu discreción, y por ello se tuviese por dichosa. Si por el *caballo* de tu enigma no se entiende la *nave*, yo confieso que no la sé declarar. Harto más vencida quedo yo, dijo Alcida, de tu respuesta que tú de mi pregunta, pues confesando no saber entendella, sutilmente la declaraste. De ventura he acertado, dijo Diana, y no de saber, que á buen tino dije aquello, y no por pensar que en ello acertaba. Cualquier acertamiento, dijo Alcida, se ha de esperar de tan buen juicio, pero yo quiero que adivines á mi hermana Clenarda un enigma que sabe, que no me parece malo: no sé si agora se le acordará. Y luégo vuelta á Clenarda, le dijo: Hazle, hermana, á esta avisada pastora aquella demanda que en nuestra ciudad hiciste un día, si te acuerdas, á Birintio y Clomenio nuestros primos, estando en casa de Elisonia en conversación. Soy contenta, dijo Clenarda, que memoria tengo della, y tenía intención de decilla, y dice deste modo:

PREGUNTA

Decidme, señores, ¿cuál ave volando
tres codos en alto jamás se levanta,
con piés más de treinta subiendo y bajando,

con alas sin plumas el aire azotando,
ni come, ni bebe, ni grita, ni canta :
Del áspera muerte vecina allegada,
con piedras que arroja. nos hiere y maltrata,
amiga es de gente captiva y malvada,
y á muertes y robos contino vezada,
esconde en las aguas la gente que mata?

Diana entonces dijo: Esta pregunta no la adivinara yo, si no hubiera oído la declaración della á un pastor de mi aldea, que había navegado. No sé si tengo dello memoria, mas parésceme que dijo que por ella se entendía la *galera*, que estando en medio de las peligrosas aguas, está vecina de la muerte, y á ella y robos está vezada, echando los muertos en el mar. Por los *piés* me dijo que se entendían los *remos*, por las *alas* las *velas*, y por las *piedras* que tira, las *pelotas* de artillería. En fin, dijo Clenarda, que todas habíamos de ir por un igual, porque nadie se fuese alabando. Con toda verdad, Diana, que tu extremado saber me tiene extrañamente maravillada, y no veo premio que á tan gran merescimiento sea bastante, sino es el que tienes en ser mujer de Sireno. Estas y otras pláticas y cortesías pasaron, cuando Felicia, que de ver el aviso, la gala, la crianza y comedimiento de Diana espantada había quedado, sacó de su dedo un riquísimo anillo con una piedra de gran valor, que ordinariamente traía, y dándosele en premio de su destreza, le dijo: Este servirá por señal de lo que por ti entiendo hacer: guárdale muy bien, que á su tiempo hará notable provecho. Muchas gracias hizo Diana á Felicia por la merced, y por ella le besó las manos, y lo mismo hizo Sireno. El cual acabadas las cortesías y agradescimiento dijo: Una cosa he notado en las preguntas que aquí se han propuesto, que la mayor parte dellas han dicho las pastoras y damas, y los hombres se han tanto enmudescido, que claramente han mostrado que en cosas delicadas no tienen tanto voto como las mujeres. Don Félix entonces burlando dijo: No te maravilles que en agudeza nos lleven ventaja, pues en las demás perfecciones las excedemos. No pudo sufrir Belisa la burla de don Félix, pensando por ventura que lo decía de veras, y volviendo por las mujeres dijo: Queremos nosotras, don Félix, ser aventajadas, y en ello mostramos nuestro valor,

sujetándonos de grado á la voluntad y saber de los hombres. Pero no faltan mujeres que pueden estar á parangón con los más señalados varones; que aunque el oro esté escondido, ó no conocido, no deja de tener su valor. Pero la verdad tiene tanta fuerza, que nuestras alabanzas os las hace publicar á vosotros, que mostráis ser nuestros enemigos. No estaba en tu opinión Florisia, pastora de grande sabiduría y habilidad, que un día en mi aldea, en unas bodas, donde había muchedumbre de pastores y pastoras, que de los vecinos y apartados lugares para la fiesta se habían allegado, al són de un rabel y unas chapas, que dos pastores diestramente tañían, cantó una canción en defensa y alabanza de las mujeres, que no sólo á ellas, pero á los hombres, de los cuales allí decía harto mal, sobradamente contentó. Y si mucho porfías en tu parescer, no será mucho decírtela, por derribarte de tu falsa opinión. Rieron todos del enojo que Belisa había mostrado, y en ello pasaron algunos donaires. Al fin el viejo Eugerio y el hijo Polidoro, porque no se perdiese la ocasión de gozar de tan buena música como de Belisa se esperaba, le dijeron: Pastora, la alabanza y defensa á las mujeres les es justamente debida, y á nosotros el oílla con tu delicada voz suavemente recitada. Pláceme, dijo Belisa, aunque hay cosas ásperas contra los hombres, pero quiera Dios que de todas las coplas me acuerde: más comenzaré á decir, que yo confío que cantándolas, el mesmo verso me las reducirá á la memoria. Luégo Arsileo, viendo su Belisa apercebida para cantar, comenzó á tañerle el rabel, á cuyo són ella recitó el cantar oído á Florisia, que decía desta manera:

CANTO DE FLORISIA

Salga fuera el verso airado
con una furia espantosa,
muéstrese el pecho esforzado,
el espíritu indignado,
y la lengua rigurosa.
Porque la gente bestial,
que parlando á su sabor,
de mujeres dice mal,
á escuchar venga otro tal,
y, si es posible, peor.

Tú, que el vano presumir
tienes ya de tu cosecha,
hombre vezado á mentir,
¿qué mal puedes tú decir
de bien que tanto aprovecha?

Mas de mal harto crescido
la mujer ocasión fué,
dando al mundo el descreído,
que tras habelle parido
se rebela sin por qué.

Que si á luz no le sacara,
tuviera menos enojos,
porque así no la infamara,
y en fin cuervo no criara
que le sacase los ojos.

¿Qué varón ha padescido,
aunque sea un tierno padre,
las pasiones que ha sentido
la mujer por el marido,
y por el hijo la madre?

Ved las madres con qué amores,
qué regalos, qué blanduras
tratan los hijos traidores
que les pagan sus dolores
con dobladas amarguras.

¿Qué recelos, qué cuidados
tienen por los crudos hijos;
qué pena en verlos penados,
y en ver sus buenos estados,
qué cumplidos regocijos.

Qué gran congoja les da,
si el marido un daño tiene,
y si en irse puesto está,
qué dolor, cuando se va,
qué pesar, cuando no viene.

Mas los hombres engañosos
no agradescen nuestros duelos:

pondió Sireno, pero no de lo que significaba. Pues yo, dijo Diana, tengo dello memoria: decía que el *soto* es la *cola del caballo*, de donde se sacan las cerdas con que las cuerdas del rabel tocadas dan voces, aunque ningunos dolores padescen. Selvagia dijo que era así, y que el mismo Maroncio, autor de la pregunta, se la había dado como muy señalada, aunque había de mejores. Muchas hay más delicadas, dijo Belisa, y una dellas es la que yo diré ahora. Por eso apercíbete, Diana, que desta vez no escapas de vencida. Ella dice de este modo:

PREGUNTÀ

¿Cuál es el ave ligera,
que está siempre en un lugar
y anda siempre caminando,
penetra y entra do quiera,
de un vuelo pasa la mar,
las nubes sobrepujando?
Ansí vella no podemos,
y quien la está descubriendo,
sabio queda en sola un hora;
mas tal vez la conocemos,
las paredes solas viendo
de la casa donde mora.

Más desdichada, dijo Díana, ha sido tu pregunta que las pasadas, Belisa, pues no declarara ninguna dellas, si no las hubiera otras veces oído, y la que dijiste, en ser por mí escuchada, luego fué entendida. Hácelo, creo yo, ser ella tan clara, que á cualquier ingenio se manifestará. Porque hartos es evidente, que por el *ave*, que tú dices, se entiende el *pensamiento*, que vuela con tanta ligereza, y no es visto de nadie, sino conocido y conjeturado por las señales del gesto y cuerpo donde habita. Yo me doy por vencida, dijo Belisa, y no tengo más que decir, sino que me rindo á tu discreción, y me someto á tu voluntad. Yo te vengaré, dijo Ismenia, que sé un enigma que á los más avisados pastores ha puesto en trabajo: yo quiero decirle, y verás cómo haré que no sea Diana tan venturosa con él como con los otros; y vuelta á Diana dijo:

PREGUNTA

Decí, ¿cuál es el maestro,
que su dueño le es criado,
está como loco atado,
sin habilidades diestro,
y sin doctrina letrado?
Cuando cerca le tenía,
sin oírle le entendía,
y tan sabio se mostraba,
que palabra no me hablaba,
y mil cosas me decía.

Yo me tuviera por dichosa, dijo Diana, de quedar vencida de ti, amada Ismenia; mas pues lo soy en la hermosura y en las demás perfecciones, no me dará agora mucha alabanza vencer el propósito que tuviste de enlazarme con tu pregunta. Dos años habrá que un médico de la ciudad de León vino á curar á mi padre de cierta enfermedad, y como un día tuviese en las manos un libro, tomésele yo, y púseme á leerle. Y viniéndome á la memoria los provechos que sacan de los *libros*, le dije que me parecían maestros mudos, que sin hablar eran entendidos. Y él á este propósito me dijo esta pregunta, donde algunas extrañezas y excelencias de los libros están particularmente notadas. Con toda verdad, dijo Ismenia, no hay quien pueda vencerte, á lo menos las pastoras no tendremos ánimo para pasar más adelante en la pelea: no sé yo estas damas, si tendrán armas que puedan derribarte. Alcida, que hasta entonces había callado, gozando de oír y ver las músicas, danzas y juegos, y de mirar y hablar á su querido Marcelio, quiso también travesar en aquel juego, y dijo: Pues las pastoras has rendido, Diana, no es razón que nosotras quedemos en salvo. Bien sé que no menos adivinarás mi pregunta que las otras, pero quiero decirla, porque será posible que contente. Díjomela un patrón de una nave, cuando yo navegaba de Nápoles á España, y la encomendé á la memoria, por parecerme no muy mala, y dice desta suerte:

PREGUNTA

¿Quién jamás caballo vido,
que por extraña manera,
sin jamás haber comido,
con el viento sostenido,
se le iguale en la carrera?
Obra muy grandes hazañas,
y en sus corridas extrañas
va arrastrando el duro pecho
sus riendas, por más provecho,
metidas en sus entrañas.

Un rato estuvo Diana pensando, oída esta pregunta, y hecho el discurso que para declararla era menester, y consideradas las partes della, al fin resolviéndose, dijo: Razón era, hermosa dama, que de tu mano quedase yo vencida, y que quien se rinde á tu gentileza, se rindiese á tu discreción, y por ello se tuviese por dichosa. Si por el *caballo* de tu enigma no se entiende la *nave*, yo confieso que no la sé declarar. Harto más vencida quedo yo, dijo Alcida, de tu respuesta que tú de mi pregunta, pues confesando no saber entendella, sutilmente la declaraste. De ventura he acertado, dijo Diana, y no de saber, que á buen tino dije aquello, y no por pensar que en ello acertaba. Cualquier acertamiento, dijo Alcida, se ha de esperar de tan buen juicio, pero yo quiero que adivines á mi hermana Clenarda un enigma que sabe, que no me parece malo: no sé si agora se le acordará. Y luégo vuelta á Clenarda, le dijo: Hazle, hermana, á esta avisada pastora aquella demanda que en nuestra ciudad hiciste un día, si te acuerdas, á Birintio y Clomenio nuestros primos, estando en casa de Elisonia en conversación. Soy contenta, dijo Clenarda, que memoria tengo della, y tenía intención de decilla, y dice deste modo:

PREGUNTA

Decidme, señores, ¿cuál ave volando
tres codos en alto jamás se levanta,
con piés más de treinta subiendo y bajando,

con alas sin plumas el aire azotando.
ni come, ni bebe, ni grita, ni canta:
De! aspera muerte vecina aliçada,
con piedras que arroja, nos hiere y maltrata,
amiga es de gente captiva y malvada,
y a muertes y robos contino vezada,
esconde en las aguas la gente que mata?

Diana entonces dijo: Esta pregunta no la adivinara yo, si no hubiera oído la declaración della á un pastor de mi aldea, que habia navegado. No sé si tengo delio memoria, mas paresceme que dijo que por ella se entendia la *galera*, que estando en medio de las peligrosas aguas, está vecina de la muerte, y a ella y robos esta vezada, echando los muertos en el mar. Por los *pies* me dijo que se entendian los *remos*, por las *alas* las *velas*, y por las *piedras* que tira, las *pelotas* de artilleria. En fin, dijo Clenarda, que todas habíamos de ir por un igual, porque nadie se fuese alabando. Con toda verdad, Diana, que tu extremado saber me tiene extrañamente maravillada, y no veo premio que á tan gran merescimiento sea bastante, sino es el que tienes en ser mujer de Sireno. Estas y otras pláticas y cortesias pasaron, cuando Felicia, que de ver el aviso, la gala, la crianza y comedimiento de Diana espantada habia quedado, sacó de su dedo un riquísimo anillo con una piedra de gran valor, que ordinariamente traia, y dándosele en premio de su destreza, le dijo: Este servirá por señal de lo que por ti entiendo nacer: guardaie muy bien, que á su tiempo hará notable provecho. Muchas gracias hizo Diana á Felicia por la merced, y por ella le besó las manos, y lo mismo hizo Sireno. El cual acabadas las cortesias y agradescimiento dijo: Una cosa he notado en las preguntas que aqui se han propuesto, que la mayor parte dellas han dicho las pastoras y damas, y los hombres se han tanto enmudescido, que claramente han mostrado que en cosas delicadas no tienen tanto voto como las mujeres. Don Félix entonces burlando dijo: No te maravilles que en agudeza nos lieven ventaja, pues en las demás perfecciones las excedemos. No pudo sufrir Beïsa la burla de don Félix, pensando por ventura que lo decia de veras, y volviendo por las mujeres dijo: Queremos nosotras, don Félix, ser aventajadas, y en ello mostramos nuestro valor.

sujetándonos de grado á la voluntad y saber de los hombres. Pero no faltan mujeres que pueden estar á parangón con los más señalados varones; que aunque el oro esté escondido, ó no conocido, no deja de tener su valor. Pero la verdad tiene tanta fuerza, que nuestras alabanzas os las hace publicar á vosotros, que mostráis ser nuestros enemigos. No estaba en tu opinión Florisia, pastora de grande sabiduría y habilidad, que un día en mi aldea, en unas bodas, donde había muchedumbre de pastores y pastoras, que de los vecinos y apartados lugares para la fiesta se habían allegado, al són de un rabel y unas chapas, que dos pastores diestramente tañían, cantó una canción en defensión y alabanza de las mujeres, que no sólo á ellas, pero á los hombres, de los cuales allí decía harto mal, sobradamente contentó. Y si mucho porfías en tu parescer, no será mucho decírtela, por derribarte de tu falsa opinión. Rieron todos del enojo que Belisa había mostrado, y en ello pasaron algunos donaires. Al fin el viejo Eugerio y el hijo Polidoro, porque no se perdiese la ocasión de gozar de tan buena música como de Belisa se esperaba, le dijeron: Pastora, la alabanza y defensa á las mujeres les es justamente debida, y á nosotros el oílla con tu delicada voz suavemente recitada. Pláceme, dijo Belisa, aunque hay cosas ásperas contra los hombres, pero quiera Dios que de todas las coplas me acuerde: más comenzaré á decir, que yo confío que cantándolas, el mesmo verso me las reducirá á la memoria. Luégo Arsileo, viendo su Belisa apercibida para cantar, comenzó á tañerle el rabel, á cuyo són ella recitó el cantar oído á Florisia, que decía desta manera:

CANTO DE FLORISIA

Salga fuera el verso airado
con una furia espantosa,
muéstrese el pecho esforzado,
el espíritu indignado,
y la lengua rigurosa.
Porque la gente bestial,
que parlando á su sabor,
de mujeres dice mal,
á escuchar venga otro tal,
y, si es posible, peor.

Tú, que el vano presumir
tienes ya de tu cosecha,
hombre vezado á mentir,
¿qué mal puedes tú decir
de bien que tanto aprovecha?

Mas de mal harto crescido
la mujer ocasión fué,
dando al mundo el descreído,
que tras habelle parido
se rebela sin por qué.

Que si á luz no le sacara,
tuviera menos enojos,
porque así no la infamara,
y en fin cuervo no criara
que le sacase los ojos.

¿Qué varón ha padescido,
aunque sea un tierno padre,
las pasiones que ha sentido
la mujer por el marido,
y por el hijo la madre?

Ved las madres con qué amores,
qué regalos, qué blanduras
tratan los hijos traidores
que les pagan sus dolores
con dobladas amarguras.

¿Qué recelos, qué cuidados
tienen por los crudos hijos;
qué pena en verlos penados,
y en ver sus buenos estados,
qué cumplidos regocijos.

Qué gran congoja les da,
si el marido un daño tiene,
y si en irse puesto está,
qué dolor, cuando se va,
qué pesar, cuando no viene.

Mas los hombres engañosos
no agradescen nuestros duelos:

antes son tan maliciosos,
que á cuidados amorosos
les ponen nombre de celos.

Y es que como lós malvados
al falso amor de costumbre
están contino vezados,
ser muy de veras amados
les parece pesadumbre.

Y cierto, pues por amarlos
denostadas nos sentimos;
mejor nos fuera olvidarlos,
ó en dejando de mirarlos,
no acordarnos si los vimos.

Pero donoso es de ver
que el de más mala manera,
en no estar una mujer
toda hecha á su placer,
le dice traidora y fiera.

Luégo veréis ser nombradas
desdeñosas las modestas,
y las castas mal criadas,
soberbias las recatadas,
y crúeles las honestas.

Ojalá á todas cuadraran
esos deshonorados nombres;
que si ningunas amaran,
tantas dellas no quedaran
engañadas de los hombres.

Que muestran perder la vida,
si algo no pueden haber,
pero luégo en ser habida
la cosa vista, ó querida,
no hay memoria de querer.

Fíngense tristes, cansados
de estar tanto tiempo vivos;
encarescen sus cuidados,

nombranse desventurados.
ciegos, heridos, cautivos
Hacen de sus ojos mares.
nombran llamas sus tormentos.
cuentan largos sus pesares.
los suspiros a millares
y las lagrimas a cuentos

Ya se figuran rendidos.
ya se fingien valerosos.
ya señores, ya vencidos.
alegres estando heridos.
y en la cárcel venturosos
Maldicen sus buenas suertes.
menosprecian el vivir.
y en un ellos son tan fuertes.
que pasan doscientas muertes.
y no acaban de morir

Dan y cobran, sanan, hieren
la alma, el cuerpo, el corazón.
gozan, penan, viven, mueren.
y en cuanto dicen y quieren
hay extraña confusión.
Y por eso cuando amor
me mostraba Melibea,
contabame su dolor.
yo respondia: Pastor.
ni te entiendo, ni te creo.

Hombres, ved cuan justamente
el quereros se diñera.
pues consejo es de prudente.
no dar credito al que miente.
ni querer al que no quiere.
Pues de hov más no nos digáis
fieras, crudas y homicidas.
que no es bien que alegres vais.
ni que ricos os hagáis
con nuestras honras y vidas.

to. Ofréscese á las humanas inclinaciones que le tiran mortales saetas; pero con la discreción apartándose á diversas partes, y entendiendo en honestos ejercicios, ha de procurar defenderse de tan dañosos tiros. Y cuando dellos es muy perseguido, ha de huir á más andar y podrá desta manera salvarse aunque las humanas inclinaciones que tales flechas le tiraban, irán tras él y nunca dejarán de acompañarle, hasta salir de la huerta de esta vida. ¿Cómo había yo, dijo Diana, de entender tan dificultoso y moral enigma, si las preguntas en que las pastoras nos ejercitamos, aunque fuesen muy llanas y fáciles, nunca las supe adivinar? No te amengües tanto, dijo Selvagia, que lo contrario he visto en ti, pues ninguna ví que te fuese dificultosa. Á tiempo estamos, dijo Felicia, que lo podremos probar y no será de menos deleite esta fiesta que las otras. Diga cada cual de vosotros una pregunta que yo sé que Diana las sabrá todas declarar. Á todos les pareció muy bien, sino á Diana, que no estaba tan confiada de sí que se atreviese á cosa de tanta dificultad; pero por obedecer á Felicia y por complacer á Sireno, que mostró haber de tomar dello placer, fué contenta de emprender el cargo que se le había impuesto. Silvano, que en decir preguntas tenía mucha destreza, fué el que hizo la primera, diciendo: Bien sé, pastora, que las cosas encumbradas tu habilidad las alcanza; pero no dejaré de preguntarte, porque tu respuesta ha de manifestar tu ingenio delicado. Por eso dime qué quiere decir eso:

PREGUNTA

Junto á un pastor estaba una doncella,
tan flaca como un palo al sol secado,
su cuerpo de ojos muchos rodeado,
con lengua que jamás pudo movella.
Á lo alto y bajo el viento ví traella,
mas de una parte nunca se ha mudado;
vino á besarla el triste enamorado,
y ella movió tristísima querella.

Cuanto más le atapó el pastor la boca,
más voces da, porque la gente acuda,
y abriendo está sus ojos y cerrando.

Ved qué costó forzar zagala muda,
que al punto que el pastor la besa ó toca,
él queda enmudecido y ella hablando.

Esta pregunta, dijo Diana, aunque es buena, no me dará mucho trabajo, porque á ti mesmo te la oí decir un día en la fuente de los alisos, y no sabiendo ninguna de las pastoras que allí estábamos adivinar lo que ella quería decir, nos la declaraste diciendo, que la *doncella* era la *zampoña* ó *flauta* tañida por un pastor. Y aplicaste todas las partes de la pregunta á los efectos que en tal música comunmente acontece. Rieronse todos de la poca memoria de Silvano y de la mucha de Diana; pero Silvano por disculparse y vengarse del corrimiento, sonriéndose dijo: No os maravilléis de mi desacuerdo, pues ese olvido no parece tan mal como el de Diana, ni tan dañoso como el de Sireno. Vengado estás, dijo Sireno; pero más lo estuvieras si nuestros olvidos no hubiesen parado en tan perfecto amor y en tan venturoso estado. No haya más, dijo Selvagia, que todo está bien dicho. Y tú, Diana, respóndeme á lo que quiero preguntar, que yo quiero probar á ver si hablaré más oscuro lenguaje que Silvano. La pregunta que quiero hacerte dice:

PREGUNTA

Vide un soto levantado
sobre los aires un día,
el cual con sangre regado,
con gran ansia cultivado,
muchas hierbas producía.
De allí un manojo arrancando,
y solo con él tocando
una sabia y cuerda gente,
la dejó cabe una puente
sin dolores lamentando.

Vuelta á la hora Diana á su esposo, dijo: ¿No te acuerdas, Sireno, haber oído esta pregunta la noche que estuvimos en casa de Iranio mi tío? ¿no tienes memoria cómo la dijo allí Maroncio hijo de Fernaso? Bien me acuerdo que la dijo, res-

pues los mismos han hablado
de los hombres otro tal.
Y esto poca alteración
causa en nuestros meresceres,
que forzado es de razón,
que en lo que escribe un varón,
se diga mal de mujeres.

Pero allí mesmo hallaréis
mujeres muy excelentes,
y si mirar lo queréis,
muchas honestas veréis
fieles, sabias y valientes.

Ellas el mundo hermosean
con discreción y belleza,
ellas los ojos recrean,
ellas el gozo acarrean,
y destierran la tristeza.

Por ellas honra tenéis,
hombres de malas entrañas,
por ellas versos hacéis,
y por ellas entendéis
en las valientes hazañas.

Luego los que os empleáis
en buscar vidas ajenas,
si de mujeres tratáis,
por una mala que halláis,
no infaméis á tantas buenas.

Y si no os pueden vencer
tantas que hay castas y bellas,
mirad una que ha de ser
tal, que sola ha de tener
cuanto alcanzan todas ellas.

Los más perfectos varones
sobrepujados los veo
de las muchas perfecciones,
que della en pocas razones
cantaba un día Proteo,

Diciendo:—En el suelo there
en una edad fortunada
na ce nacer un lucer
por quien Cintia ver esmer
en la lumbre aventada.
i sera una dama tal
que volvera el mundo utano
su casa ilustre y Ra
naciendo mas princin
que la suya el African

Alegrese el mundo y
y este advertido todo hombre
que de aquesta que vendi
CASTRO el linaje ser.
DONA JERONIMA el nombre
con DOLLA na de ten
acadada perfeccio.
siendo encumbrada muu
del gran vicecanonice
de los reinos de Arago.

Viendo estos dos, no presum
Roma igualar con Iberia
mas de envidia se consumi
de ver que se excede a Numa
y ena vale mas que Ageria
Vencera a Porcia en bondad
y Cornelia en discrecion
y Livia en la dignidad
y Sulpicia en castidad
y en beneza a cuantas son.—

Esto Proteo decia
y Leo a su voz replicaba
la tierra y mar parecia
recibir nueva alegria
de la diosa que esperaba.
Pues de hoy mas la gente fiera
deje vanos pareceres.

pues cuando tantas no hubiera,
esta sola engrandesciera
el valor de las mujeres.

Parescieron muy bien las alabanzas y defensas de las mujeres, y la gracia con que por Belisa fueron cantadas, de lo cual don Félix quedó convencido, Belisa contenta y Arsileo muy ufano. Todos los hombres que allí estaban, confesaron que era verdad cuanto en la canción estaba dicho en favor de las mujeres, no otorgando lo que en ella había contra los varones, especialmente lo que apuntaba de los engaños, cautelas y fingidas penas: antes dijeron ser ordinariamente más firme su fe, y más encarecido su dolor de lo que publican. Lo que más á Arsileo contentó fué lo de la respuesta de Florisia á Melibeo, tanto por ser ella muy donosa y avisada, como porque algunas veces había oído á Belisa una canción hecha sobre ella, de la cual mucho se agradaba. Por lo cual le rogó que en tan alegre día para contento de tan noble gente la cantase, y ella como no sabía contradecir á su querido Arsileo, aunque cansada del pasado cantar, al mismo són la dijo, y era esta :

CANCIÓN

Contando está Melibeo
á Florisia su dolor,
y ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

Él dice: Pastora mía,
mira con qué pena muero,
que de grado sufro y quiero
el dolor que no querría.
Arde y muérese el deseo,
tengo esperanza y temor.
Ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

Él dice: El triste cuidado •
tan agradable me ha sido,
que cuanto más padescido,

entonces más deseado.
Premio ninguno deseo,
y estoy sirviendo al Amor.
Ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

Él dice: La dura muerte
deseara, si no fuera
por la pena que me diera
dejar, pastora, de verte.
Pero, triste, si te veo,
padezco muerte mayor.
Ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

Él dice: Muero en mirarte,
y en no verte estoy penando
cuando más te voy buscando,
más temor tengo de hallarte.
Como el antiguo Proteo
mudo figura y color.
Ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

Él dice: Haber no pretendo
más bien del que la alma alcanza,
porque aun con la esperanza
me parece que te ofendo:
Que mil deleites poseo
en tener por ti un dolor.
Ella responde: *Pastor,*
ni te entiendo, ni te creo.

En tanto que Belisa cantó sus dos cantares, Felicia había mandado á una ninfa lo que había de hacer, para que allí se moviese una alegre fiesta, y ella lo supo tan bien ejecutar, que al punto que acababa la pastora de cantar, se sintieron en el río grandes voces y alaridos, mezclados con el ruido de las aguas. Vueltos todos hacia allá, y llegándose á la ribera, vieron venir río abajo doce barcas en dos escuadras, pintadas

sujetándonos de grado á la voluntad y saber de los hombres. Pero no faltan mujeres que pueden estar á parangón con los más señalados varones; que aunque el oro esté escondido, ó no conocido, no deja de tener su valor. Pero la verdad tiene tanta fuerza, que nuestras alabanzas os las hace publicar á vosotros, que mostráis ser nuestros enemigos. No estaba en tu opinión Florisia, pastora de grande sabiduría y habilidad, que un día en mi aldea, en unas bodas, donde había muchedumbre de pastores y pastoras, que de los vecinos y apartados lugares para la fiesta se habían allegado, al són de un rabel y unas chapas, que dos pastores diestramente tañían, cantó una canción en defensión y alabanza de las mujeres, que no sólo á ellas, pero á los hombres, de los cuales allí decía harto mal, sobradamente contentó. Y si mucho porfías en tu parescer, no será mucho decírtela, por derribarte de tu falsa opinión. Rieron todos del enojo que Belisa había mostrado, y en ello pasaron algunos donaires. Al fin el viejo Eugerio y el hijo Polidoro, porque no se perdiese la ocasión de gozar de tan buena música como de Belisa se esperaba, le dijeron: Pastora, la alabanza y defensa á las mujeres les es justamente debida, y á nosotros el oílla con tu delicada voz suavemente recitada. Pláceme, dijo Belisa, aunque hay cosas ásperas contra los hombres, pero quiera Dios que de todas las coplas me acuerde: más comenzaré á decir, que yo confío que cantándolas, el mesmo verso me las reducirá á la memoria. Luégo Arsileo, viendo su Belisa apercebida para cantar, comenzó á tañerle el rabel, á cuyo són ella recitó el cantar oído á Florisia, que decía desta manera:

CANTO DE FLORISIA

Salga fuera el verso airado
con una furia espantosa,
muéstrese el pecho esforzado,
el espíritu indignado,
y la lengua rigurosa.
Porque la gente bestial,
que parlando á su sabor,
de mujeres dice mal,
á escuchar venga otro tal,
y, si es posible, peor.

Tú, que el vano presumir
tienes va de tu cosecha,
hombre vezado a mentir,
¿qué mal puedes tú decir
de bien que tanto aprovecha?

Mas de mal harto crescido
la mujer ocasión fué,
dando al mundo el descreído,
que tras habelle parido
se rebela sin por qué.

Que si á luz no le sacara,
tuviera menos enojos,
porque así no la infamara,
y en fin cuervo no criara
que le sacase los ojos.

¿Qué varón ha padescido,
aunque sea un tierno padre,
las pasiones que ha sentido
la mujer por el marido,
y por el hijo la madre?

Ved las madres con qué amores,
qué regalos, qué blanduras
tratan los hijos traidores
que les pagan sus dolores
con dobladas amarguras.

¿Qué recelos, qué cuidados
tienen por los crudos hijos;
qué pena en verlos penados,
y en ver sus buenos estados,
qué cumplidos regocijos.

Qué gran congoja les da,
si el marido un daño tiene,
y si en irse puesto está,
qué dolor, cuando se va,
qué pesar, cuando no viene.

Mas los hombres engañosos
no agradescen nuestros duelos:

tu dolor, después se tratará, mas para lo demás conviene que publiques cuanto aproveche tu cantar. Ya veo que tienes el rabel fuera del zurrón, pareciendo querer complacer á esta hermosa compañía; canta algo de tu Elvinia, que dello quedarás bien satisfecho. Espantado quedó el pastor que Felicia le nombrase á él y á su zagala, y que á su pena alivio prometiese; pero pensando pagarle más tales ofrescimientos con hacer su mandado que con gratificarlos de palabras, estando todos asentados y atentos, se puso á tañer su rabel y á cantar lo siguiente:

RIMAS PROVENZALES

Cuando con mil colores divisado
viene el verano en el ameno suelo,
el campo hermoso está, sereno el cielo,
rico el pastor, y próspero el ganado.

Filomena por árboles floridos
da sus gemidos;
hay fuentes bellas,
y en torno dellas,
cantos suaves
de ninfas y aves:
Mas si Elvinia de allí sus ojos parte,
habrá contino invierno en toda parte.

Quando el helado cierzo de hermosura
despoja hierbas, árboles y flores,
el canto dejan ya los ruisseñores,
y queda el yermo campo sin verdura;
Mil horas son más largas que los días
las noches frías,
espesa niebla
con la tiniebla
oscura y triste
el aire viste.
Mas salga Elvinia al campo, y por doquiera
renovará la alegre primavera.

Si alguna vez envía el cielo airado
el temeroso rayo, ó bravo trueno,

[illegible]

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

1. *Pharmaceutical industry*
 2. *Medical research*
 3. *Healthcare providers*
 4. *Patients*
 5. *Government*
 6. *Insurance companies*
 7. *Academic institutions*
 8. *Non-profit organizations*
 9. *Pharmaceutical industry*
 10. *Medical research*
 11. *Healthcare providers*
 12. *Patients*
 13. *Government*
 14. *Insurance companies*
 15. *Academic institutions*
 16. *Non-profit organizations*
 17. *Pharmaceutical industry*
 18. *Medical research*
 19. *Healthcare providers*
 20. *Patients*
 21. *Government*
 22. *Insurance companies*
 23. *Academic institutions*
 24. *Non-profit organizations*
 25. *Pharmaceutical industry*
 26. *Medical research*
 27. *Healthcare providers*
 28. *Patients*
 29. *Government*
 30. *Insurance companies*
 31. *Academic institutions*
 32. *Non-profit organizations*
 33. *Pharmaceutical industry*
 34. *Medical research*
 35. *Healthcare providers*
 36. *Patients*
 37. *Government*
 38. *Insurance companies*
 39. *Academic institutions*
 40. *Non-profit organizations*
 41. *Pharmaceutical industry*
 42. *Medical research*
 43. *Healthcare providers*
 44. *Patients*
 45. *Government*
 46. *Insurance companies*
 47. *Academic institutions*
 48. *Non-profit organizations*
 49. *Pharmaceutical industry*
 50. *Medical research*
 51. *Healthcare providers*
 52. *Patients*
 53. *Government*
 54. *Insurance companies*
 55. *Academic institutions*
 56. *Non-profit organizations*
 57. *Pharmaceutical industry*
 58. *Medical research*
 59. *Healthcare providers*
 60. *Patients*
 61. *Government*
 62. *Insurance companies*
 63. *Academic institutions*
 64. *Non-profit organizations*
 65. *Pharmaceutical industry*
 66. *Medical research*
 67. *Healthcare providers*
 68. *Patients*
 69. *Government*
 70. *Insurance companies*
 71. *Academic institutions*
 72. *Non-profit organizations*
 73. *Pharmaceutical industry*
 74. *Medical research*
 75. *Healthcare providers*
 76. *Patients*
 77. *Government*
 78. *Insurance companies*
 79. *Academic institutions*
 80. *Non-profit organizations*
 81. *Pharmaceutical industry*
 82. *Medical research*
 83. *Healthcare providers*
 84. *Patients*
 85. *Government*
 86. *Insurance companies*
 87. *Academic institutions*
 88. *Non-profit organizations*
 89. *Pharmaceutical industry*
 90. *Medical research*
 91. *Healthcare providers*
 92. *Patients*
 93. *Government*
 94. *Insurance companies*
 95. *Academic institutions*
 96. *Non-profit organizations*
 97. *Pharmaceutical industry*
 98. *Medical research*
 99. *Healthcare providers*
 100. *Patients*
 101. *Government*
 102. *Insurance companies*
 103. *Academic institutions*
 104. *Non-profit organizations*
 105. *Pharmaceutical industry*
 106. *Medical research*
 107. *Healthcare providers*
 108. *Patients*
 109. *Government*
 110. *Insurance companies*
 111. *Academic institutions*
 112. *Non-profit organizations*
 113. *Pharmaceutical industry*
 114. *Medical research*
 115. *Healthcare providers*
 116. *Patients*
 117. *Government*
 118. *Insurance companies*
 119. *Academic institutions*
 120. *Non-profit organizations*
 121. *Pharmaceutical industry*
 122. *Medical research*
 123. *Healthcare providers*
 124. *Patients*
 125. *Government*
 126. *Insurance companies*
 127. *Academic institutions*
 128. *Non-profit organizations*
 129. *Pharmaceutical industry*
 130. *Medical research*
 131. *Healthcare providers*
 132. *Patients*
 133. *Government*
 134. *Insurance companies*
 135. *Academic institutions*
 136. *Non-profit organizations*
 137. *Pharmaceutical industry*
 138. *Medical research*
 139. *Healthcare providers*
 140. *Patients*
 141. *Government*
 142. *Insurance companies*
 143. *Academic institutions*
 144. *Non-profit organizations*
 145. *Pharmaceutical industry*
 146. *Medical research*
 147. *Healthcare providers*
 148. *Patients*
 149. *Government*
 150. *Insurance companies*
 151. *Academic institutions*
 152. *Non-profit organizations*
 153. *Pharmaceutical industry*
 154. *Medical research*
 155. *Healthcare providers*
 156. *Patients*
 157. *Government*
 158. *Insurance companies*
 159. *Academic institutions*
 160. *Non-profit organizations*
 161. *Pharmaceutical industry*
 162. *Medical research*
 163. *Healthcare providers*
 164. *Patients*
 165. *Government*
 166. *Insurance companies*
 167. *Academic institutions*
 168. *Non-profit organizations*
 169. *Pharmaceutical industry*
 170. *Medical research*
 171. *Healthcare providers*
 172. *Patients*
 173. *Government*
 174. *Insurance companies*
 175. *Academic institutions*
 176. *Non-profit organizations*
 177. *Pharmaceutical industry*
 178. *Medical research*
 179. *Healthcare providers*
 180. *Patients*
 181. *Government*
 182. *Insurance companies*
 183. *Academic institutions*
 184. *Non-profit organizations*
 185. *Pharmaceutical industry*
 186. *Medical research*
 187. *Healthcare providers*
 188. *Patients*
 189. *Government*
 190. *Insurance companies*
 191. *Academic institutions*
 192. *Non-profit organizations*
 193. *Pharmaceutical industry*
 194. *Medical research*
 195. *Healthcare providers*
 196. *Patients*
 197. *Government*
 198. *Insurance companies*
 199. *Academic institutions*
 200. *Non-profit organizations*
 201. *Pharmaceutical industry*
 202. *Medical research*
 203. *Healthcare providers*
 204. *Patients*
 205. *Government*
 206. *Insurance companies*
 207. *Academic institutions*
 208. *Non-profit organizations*
 209. *Pharmaceutical industry*
 210. *Medical research*
 211. *Healthcare providers*
 212. *Patients*
 213. *Government*
 214. *Insurance companies*
 215. *Academic institutions*
 216. *Non-profit organizations*
 217. *Pharmaceutical industry*
 218. *Medical research*
 219. *Healthcare providers*
 220. *Patients*
 221. *Government*
 222. *Insurance companies*
 223. *Academic institutions*
 224. *Non-profit organizations*
 225. *Pharmaceutical industry*
 226. *Medical research*
 227. *Healthcare providers*
 228. *Patients*
 229. *Government*
 230. *Insurance companies*
 231. *Academic institutions*
 232. *Non-profit organizations*
 233. *Pharmaceutical industry*
 234. *Medical research*
 235. *Healthcare providers*
 236. *Patients*
 237. *Government*
 238. *Insurance companies*
 239. *Academic institutions*
 240. *Non-profit organizations*
 241. *Pharmaceutical industry*
 242. *Medical research</*

[illegible]

1. 2. 3.

... - ...

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

los ojos abajara avergonzados.
Porque en la agua de aquella transparente
y clara fuente,
el mármol fino
y peregrino
con beldad rara
se figurara,
y al atrevido Actéon, si la viera,
no en ciervo, pero en mármol convirtiera.

Canción, quiero mil veces replicarte
en toda parte,
por ver si el canto
amansa un tanto
mi clara estrella
tan cruda y bella.
Dichoso yo, si tal ventura hubiese,
que Elvinia se ablandase, ó yo muriese.

No se puede encarescer lo que les agradó la voz y gracia del zagal, porque él cantó de manera, y era tan hermoso, que pareció ser Apolo, que otra vez había venido á ser pastor, porque otro ninguno juzgaron suficiente á tanta belleza y habilidad. Montano maravillado desto le dijo: Grande obligación tiene, zagal, ¡la pastora Elvinia, de quien tan sutilmente has cantado, no sólo por lo que gana en ser querida de tan gracioso pastor, como tú eres, pero en ser sus bellezas y habilidades con tan delicadas comparaciones en tus versos encarescidas. Pero siendo ella amada de ti, se ha de imaginar que ha de tener última y extremada perfección, y una de las cosas que más para ello la ayudarán, será la destreza y ejercicio de la caza, en la cual con Diana la igualaste, porque es una de las cosas que más belleza y gracia añaden á las ninfas y pastoras. Un zagal conocí yo en mi aldea, y aun Ismenia y Selvagia también le conocen, que enamorado de una pastora nombrada Argia, de ninguna gentileza suya más cautivo estaba, que de una singular destreza que tenía en tirar un arco, con que las fieras y aves con agudas y ciertas flechas enclavaba. Por lo cual el pastor, nombrado Olimpio, cantaba algunas veces un soneto sobre la destreza, la hermosura y

1. The first step in the process of identifying a problem is to determine the nature of the problem. This involves a thorough understanding of the situation and the factors that are contributing to the problem. It is important to gather as much information as possible and to consider all possible causes.

2. Once the nature of the problem has been identified, the next step is to develop a plan of action. This plan should outline the steps that will be taken to solve the problem and should be based on a clear understanding of the resources available. It is important to have a realistic view of what can be achieved and to set realistic goals.

3. The third step is to implement the plan. This involves putting the plan into action and monitoring progress. It is important to be flexible and to be prepared to make adjustments as needed. It is also important to communicate with others who are involved in the process and to seek feedback.

4. The final step is to evaluate the results. This involves assessing the effectiveness of the plan and the impact of the actions taken. It is important to learn from the experience and to use the results to inform future actions.

•

the 1990s, the number of people who have been infected with HIV has increased in almost every country in the world. In the United States, the number of people who have been infected with HIV has increased from about 100,000 in 1980 to about 1.5 million in 1995. In the United Kingdom, the number of people who have been infected with HIV has increased from about 10,000 in 1980 to about 100,000 in 1995. In the United States, the number of people who have died from AIDS has increased from about 10,000 in 1980 to about 100,000 in 1995. In the United Kingdom, the number of people who have died from AIDS has increased from about 1,000 in 1980 to about 10,000 in 1995.

1. The first step in the process of developing a new product is to identify a market need. This is often done through market research, which can involve surveys, focus groups, and other methods of gathering information about potential customers. Once a market need has been identified, the next step is to develop a concept for a product that meets that need. This is often done through brainstorming and prototyping. Once a concept has been developed, the next step is to develop a business plan for the product. This plan should outline the costs of production, the pricing strategy, and the marketing strategy. Once a business plan has been developed, the next step is to secure funding for the product. This can be done through a variety of methods, including venture capital, angel investors, and crowdfunding. Once funding has been secured, the next step is to develop a prototype of the product. This prototype can be used to test the product and to gather feedback from potential customers. Once a prototype has been developed, the next step is to develop a final product. This final product should be designed to meet the market need and to be profitable. Once a final product has been developed, the next step is to launch the product into the market. This can be done through a variety of methods, including direct sales, retail, and online sales. Once a product has been launched, the next step is to monitor its performance in the market. This can be done through a variety of methods, including sales data, customer feedback, and market research. Once a product's performance has been monitored, the next step is to make any necessary adjustments to the product or the marketing strategy. This can be done through a variety of methods, including product improvements, price changes, and new marketing campaigns. Once a product's performance has been monitored and any necessary adjustments have been made, the next step is to continue to monitor the product's performance in the market. This can be done through a variety of methods, including sales data, customer feedback, and market research. Once a product's performance has been monitored and any necessary adjustments have been made, the next step is to continue to monitor the product's performance in the market. This can be done through a variety of methods, including sales data, customer feedback, and market research.

[illegible]

vinisteis, no podréis de mis favores ni de los servicios de mis ninfas en ninguna manera quejaros. Pero fué tanto el deseo que tuve de complaceros y el contento que recibo en que semejantes personas le tengan por mi causa, que me parece que aunque más hiciera, no igualara de gran parte lo mucho que merecéis. Solos quedan entre vosotros descontentos Narciso con la aspereza de Melisea, y Turiano con la de Elvinia. A los cuales por ahora les bastará consolarse con la esperanza; pues mi palabra, que no suele mentir, por la forma que mas les conviene, presta y cumplida salud ciertamente les promete. A Eugerio veo alegre con el hijo, hijas y yerno, y tiene razón de estullo, después que á causa dellos se ha visto en tantos peligros y ha sufrido tan fatigosas penas y cuidados.

Acabadas las razones de Felicia, el viejo Eugerio quedó espantado de tal sabiduría y los demás satisfechos de tan saludable reprehension, sacando della provechoso fruto para vivir de allí adelante muy recatados. Y levantandose todos de entorno la fuente, siguiendo á la sabia salieron del jardín viendo al palacio á retirarse en sus aposentos, aparejando los ánimos á las fiestas del venidero día. Las cuales y lo que de Narciso, Turiano, Tauriso y Berardo aconteció, juntamente con la historia de Danteo y Duardo portugueses, que aquí por algunos respetos no se describe y otras cosas de gusto y de provecho, estan tratadas en la otra parte deste libro, que antes de muchos dias, placiendo á Dios, sera impresa.

NOTAS AL CANTO DE TURIA

Extractadas de la edición de Madrid: en la imprenta de
D. Antonio de Sancha. Año 1778.

Los ingenios valencianos que se celebran en este canto, y las más oportunas noticias que de ellos se guardan, son los siguientes:

Calixto III (D. Alonso de Borja) papa. Nació en Canales, fué consejero de Alfonso V de Aragón, legado de Martín V, y luégo exaltado al solio pontificio en 1455. Canonizó á San Vicente Ferrer. Escribió: *Sínodo general de Valencia*, 1432.—*Cartas latinas*, dos á San Juan de Capistrano, y una á Carlos VII, rey de Francia.

Alejandro VI (D. Rodrigo de Borja) papa, hijo de D. Jofre y de D.^a Isabel de Borja, hermana de Calixto III; nació en San Felipe á 1.^o de Enero de 1431. Cardenal, obispo en España, arzobispo de Valencia y sucesor de Inocencio VIII en 2 de Agosto de 1492. El catálogo de sus obras consta en la *Biblioteca española* de Nicolás Antonio.

César Borja, segundo hijo natural de Alejandro VI, elevado por su padre á la dignidad de arzobispo de Valencia, y á la de cardenal. Hombre de condición revoltosa y dotado de grande ambición; su personalidad figura en primera línea en las guerras y conquistas de Italia por franceses y españoles en el siglo xv. Adoptó por empresa: *Aut Caesar, aut nihil*; lo que dió motivo á este epigrama:

Borgia Cæsar erat, factis et nomine Cæsar:
aut nihil, aut Caesar dixit: utrumque fuit.

En el *Cancionero general* se inserta á su memoria este epitafio:

Aquí tiene poca tierra
el que toda la tenía;
en esto poco se encierra
el que la paz y la guerra
del mundo todo tenía.
¡Oh tú, que vas á buscar
cosas dignas de mirar,
si lo mejor es más dino,
aquí acabas tu camino,
de aquí te debes tornar!

Ugo de Moncada, hijo cuarto de D. Pedro señor de Aytona; tomó gran parte en las guerras de Italia, fué virrey de Sicilia en 1509, estuvo al servicio del Rey católico y de Carlos V; desempeñó importantísimas embajadas. Sus hazañas no caben en pocas líneas. Falleció en 1528. Dejó escrito un poema histórico en lemosín.

Juan Luis Vives, de Valencia. De él, según dicho de Salustio de Cartago, vale más callar que hablar poco: fué uno de los primeros filósofos y humanistas del siglo xvi. De instrucción universal, de fama europea, en relación con los primeros sabios de su tiempo, y de todos elogiado, regentó varias cátedras, visitó á París, Lovaina, Londres y Brujas, donde falleció. Se imprimieron sus obras en Basilea por Nicolás Episcopio en 1555. *Tratados de dialéctica, de literatura y de filosofía*.

Honorato Juan, discípulo del anterior, y heredero de su gran saber, nació en Valencia á 14 de Enero de 1507, visitó las provincias más cultas de Europa hasta llegar

á Plandes, donde vivió con su maestro. Lo fué de D. Carlos, hijo de Felipe II. Abrazó el estado eclesiástico: fue obispo de Osma; alabale por gran traductor sagrado Arias Montano. Sus obras son: *Catecismo*, *Alfabetario* ó interpretación castellana de algunos vocablos latinos de las poesías de Ausias March, que explicaba al príncipe su discípulo, como *Cartas á Zurita*, *Discursos políticos*, *Tratado de escribir Cartas*.

Pedro Juan Núñez gran poeta y filósofo de Valencia, estimado y admirado de los mayores poetas de su tiempo. Escribió muchísimas obras de Gramática griega, retórica y filosofía y tradujo obras del griego.

Ausias March, uno de los primeros poetas del siglo XV, cuya fama ha llegado siempre hasta nosotros, y cuya incompleta biografía es harto conocida para resumirla aquí. Sus poesías en catalán salieron á luz con el título: *Obras en versos divididas en Cantos, de Amor, Morales, Espirituales, e de Nova*. De esta obra se han hecho hasta ahora muchas ediciones, comentadas, estudiadas, enseñadas y traducidas al castellano algunas poesías, el renacimiento de la literatura regional en Cataluña y Valencia puso la mano en gran predicamento á su autor, uno de los poetas de mas profunda inspiración de su siglo.

Pedro March, padre del anterior. El Marques de Santillana dice de él: «Mossen Per March el veng, valiente e noble caballero, fizo asaz gentiles cosas, e entre las otras escribió *Proverbios* de grant moralidad.»

Jaume March, maso abueu como le Ausias, que vivia, segun el Marques de Santillana, en 1472: autor de un Diccionario para uso de los poetas, y arte de trobar, adornando de coplas y acompañado de un corto poema de 50 versos decasílabos.

Juan, suponiéndose padre de Pedro ó de March. También podria conjeturarse se refirió al Anticristo, poeta catalán, mencionado por Bastero en la *Crusca provenzal*, sin que se oponga si que le llame catalán, pues bajo ese nombre se entendían catalanes y valencianos.

Jorge del Rey. «Es el poeta de quien Beuter y otros escritores de Valencia dicen que floreció en tiempo de D. Jaime el Conquistador, y que tuvo el honor de ser plagado por Petrarca en algunos versos».

De *Francis Jivier*, *Figueras*, *Martin Garcia* e *Innocent de Cabells*, que siguen, son insignificantes las noticias que se conservan.

Mossen Jaume Roig, celebre filósofo y médico de la reina D.^a Maria, mujer de D. Alfonso V. Es famoso su *Llibre de Consells, fet per lo magnífich Mestre Jaume Roig, los quals son molt profitosos y saludables, axi per al regiment y orde de ben viure, com per augmentar la devoció a la puritat y concepció de la Sacratissima Verge Maria*. La fecha de esta primera edición es la de 1531. Luego se reimprimió varias veces con el título *Llibre de les dones*. El verso de este poemita es breve y sentencioso, y la pintura de las costumbres vivianas de la época, graciosa y viva.

Marcus Vinyoles, natural de Valencia, doctor en leyes y poeta renombrado. Escribió en catalán y en toscano. Entre sus colecciones de coplas, es notable la *Obra de Mossen Vinyoles, l'edoniat de sa enamorada, en lengua valenciana. Resposta del mateix a una letora que li demana, quai es major dolor, perdre sa enamorada per mort o per nous amors*.

Crespí de Vailldaura, descendiente de la nobilísima familia de este apellido. En el *Cancionero general* de Amberes se hallan varias poesías suyas en castellano.

El *Conde de Oñate*, Francisco Gilabert de Centelles.—*Obra poetica* del mismo á sus hijos. En el *Cancionero General*—Amberes, 1573—van poesías suyas.

Juan Fernández de Heredia, valenciano del siglo XVI. *Obras de... assi temporales, como espirituales, dirigidas al ilustrissimo Señor D. Francisco de Aragon*. Valencia, 1562. La mayor parte de las poesías son castellanas, las demás lemosinas.

Jaime Gasull, valenciano, de agudísimo ingenio.—*Lo sompni de Joan*, Joan—1497, ingeniosa invención llena de agudeza y de admirables descripciones.—*La Brama des llauradors del Orta de Valencia contra lo venerable Mossen Fenollar prevere*.

Mossen Bernardo Fenollar, valenciano, sacerdote, contemporáneo y amigo del anterior.—*Historia de la Passió de nostre Senyor Deu Jesu-christ*.—*Lo Proctís de les Olives*.

Andrés Martí Pineda, valenciano.—*Sentencia á la disputa ó Proctís de viudes y doncellas*—impresa en 1561. De otro *Pineda* (*Juan Bautista* ?) habla Polo; fué maestro de retórica de la primera mitad del siglo xvi.

Vicente Ferrandis, poeta; escribió en lemosín varias poesías de las cuales se hace mención en el *Cancionero general*.

Polo cita á continuación á *Fernán, Sans y Valdellós*, sin que pueda precisarse á quiénes se refiere.

Juan Martín Cordero, traductor notable de las *Guerras de los judíos* de Josefo, de la *Historia romana* de Eutropio, y otras que constan en los *Escritores* de Jimeno. Sus obras poéticas fueron: la traducción de *Las Christiadas de Gerónimo Vida*, en verso endecasílabo, y *El suceso lamentable del fuego de Santa Cathalina* (29 Marzo 1584) en *Valencia en casa de la viuda de Pedro Huete*, 1586.

Blasco. Ignórase si Polo quiso referirse al poeta *Blasco Pelegrín y Catalán*, autor de un poema: *Tropheo del oro, donde el oro muestra su poder mayor que el del sol y el de la tierra: con alegaciones de todas las tres partes pretendientes, habiendo cada una contado su valor*.

Gacet. También es dudoso quisiera referirse Polo á *Fr. Juan Bautista Gacet*, dominico nacido en Valencia en 1541, de quien poco se conoce.

Borja.—*D. Pedro Luis Garcerán*, Maestre de Montesa. Nació por los años de 1538. Fué virrey de Tremecín y Túnez, en tiempos de Felipe II, y luego de Cataluña, y condados de Rosellón y Cerdeña. Como poeta fué celebrado por Cervantes en su *Galatea*.

D. Juan de Borja; fué, contra el dicho de Polo, de distinto padre que el anterior, hijo del santo duque D. Francisco, y de D.^a Leonor de Castro y Melo, consejero de Estado de Felipe III, y autor de cien *Empresas morales* á la S. C. R. M. del Rey *D. Felipe*.—En Praga por Juan Nigrin, 1581.

Aguilón.—*D. Juan Aguiló Romeu de Codinats*.

D. Serafín de Centelles, segundo conde de Oliva; se ignora á quién alude fijamente el poeta.

Luis Milán, valenciano, poeta y músico; autor de un *Libro de música de vihuela de mano*, intitulado *EL MAESTRO*, 1531, y de *El Cortesano*, obra curiosísima, en la cual se representan exactamente las costumbres y modo de vivir del palacio del duque de Calabria. En la dedicatoria dice entre otras cosas notables el autor, que hace «que los personajes hablen en nuestra lengua valenciana, como ellos hablaban; pues muchos que han escrito, usaron escribir en diversas lenguas para bien representar el natural de cada uno.»

Jaime Juan Falcó, valenciano; nació en 1522. Escoto le llama «varón noble, poeta y matemático insigne»; fué autor de *Odas y Epigramas* en latín, y de una obra curiosa *Quadratura circuli*, que creyó haber hallado. Imprimióse en 1587. Tiene también unos *Escolios al arte poética* de Horacio.

Semper (*Gerónimo*), valenciano, autor de la primera y segunda parte de *La Carolea*. Trata de las victorias del Emperador Carlos V, Rey de España, 1560.

Óliver (*Gerónimo* ?) poeta que vivió á mediados del siglo xvi. Poco se sabe de él.

Sirvana (*Jaime* ?), autor de *Lo Proctís ó disputas de viudes y doncellas ordenat per*

los magníficos Mossen Jaume Siurana Generós y Mestre Luis Joan Valenti, Doctor en Medicina, ab una sentència ordenada per lo honorable y discret Andreu Martí Pineda, Notari, que sigue á las Poesías de Jaime Roig, ediciones de Valencia y Barcelona en 1561.

Ardtvol (Juan Bautista) valenciano, doctor en medicina, mencionado con elogio por Lorenzo Palmireno en su *Rhetorica*.

Felipe Catalán, contemporáneo de Gil Polo, poeta de escaso mérito.

Pellicer; le menciona Timoneda en su *Sarao de amor*.

Romani (Baltasar?) valenciano. En la obra *Ingenios valencianos y catálogo de sus obras*, se lee de él: «Poeta excelente, de fecundo ingenio, tradujo con propiedad las cuatro cánticas del insigne Ausias March, del idioma natural al castellano... Con un «fecundo *Diccionario* de las voces más oscuras, que en lengua valenciana dificultaban el sentido de lo que quería decir Ausias March.» Jorge de Montemayor se apropió gran parte de esta versión. La noticia del *Diccionario* parece falsa.

Hubo otro *Romani* (Gaspar) también poeta, de quien se conocen muy pocas poesías.

De *Vadillo* y de *Pineda* trae pocos datos la monografía que extractamos.

Andrés Rey de Artieda, caballero valenciano, poeta y militar. Nació en 1549, y su biografía se enlaza con las más célebres campañas de los Felipes II y III. Se halló en la batalla de Lepanto como Cervantes, que le menciona en el *Canto de Caliope de Galatea*. Obras: *Discursos, epístolas y epigramas de Ardenidoro, Sonetos, Libro de la vanidad del mundo*, un docto discurso de *Armas y Timbres*, etc. Se le atribuyen tres comedias tituladas *Los Amantes de Teruel*.

De *Clemente* hay escasas y poco importantes noticias.

Juan Pérez. ¿Será el Juan Bautista Pérez de que hablan con gran elogio D. Nicolás Antonio: *Bibl. Hisp.* Jimeno y Rodríguez en los *Escritores del Reino de Valencia*, y Mayans en la vida de D. Antonio Agustín?

Almudevar, contemporáneo de Polo, prologuista de las obras de Gassull, ya citado, y editor de las de Roig, á las que puso un prefacio en lemosín, donde se contienen muchas noticias de otros autores aquí nombrados.

Nicolás Espinosa, valenciano, autor de la *Segunda parte de Orlando, con el verdadero suceso de la famosa batalla de Roncesvalles, fin y muerte de los doce pares de Francia*. Zaragoza, 1557.

Bonavida y *Alonso Rebolledo*, contemporáneos de Gil Polo, cuya *Diana* elogiaron con sendos sonetos. Al último le cita Cervantes en su *Canto de Caliope*.

Aldana (Capitán D. Francisco), hermano de D. Cosme, ambos poetas, y caballeros nobles de Valencia. El primero sirvió en las armas á Felipe II, y desempeñó muy altos cargos en Flandes y Milán. Acompañó al rey D. Sebastián al África como general y consejero, y fué su primer valido. Pereció con el rey en la célebre batalla de Alcazarquivir en 1578. Su hermano publicó en Madrid sus obras, y habla de otras que se perdieron, y que llevaban los títulos siguientes: *Del Santísimo Sacramento.—De la verdad de la Fe.—Del amor platónico.—Angélica y Medoro.—Traducción de las Epístolas de Ovidio*, y otras de títulos menos curiosos.

Bastan estas ligeras noticias, aunque incompletas y escasas, particularmente las que se refieren á sujetos de gran importancia histórica y cuya fama se ha prolongado hasta nosotros; bastan, decimos, para llamar la atención de legos y eruditos sobre el incremento y desarrollo de la literatura lemosina en Valencia, en los siglos medios, y aun posteriores hasta Gil Polo, y la fertilidad de aquel reino en hombres superiores, cuya historia va unida á la general de Europa.

BIBLIOTECA CLÁSICA ESPAÑOLA

TÓMOS PUBLICADOS

Quevedo: El Gran Tacafío.
Avellaneda: El Quijote.
P. Isla: Cartas familiares.
Fray Luís de León: La perfecta casada.
Moratín: Comedias.
Autores varios: Extravagantes (opúsculos amenos y curiosos).
Feijoo: Obras escogidas.
Huarte: Examen de ingenios.
Jovellanos: Obras escogidas (I y II tomo).
Novelistas del siglo XVII.
Rojas Zorrilla: Comedias.
Rivadeneira: Tratado de la tribulación.
Cadalso: Obras escogidas.
Liñán y Verdugo: Guía y avisos de Forasteros.
Melo: Guerra de Cataluña.
Romancero general.
Zabaleta: El día de fiesta.
Larra: Artículos escogidos.
Cervantes: Novelas ejemplares (I y II tomo).
Guevara: Epístolas escogidas.
Rojas: La Celestina, tragi-comedia.
Jovellanos: Obras escogidas (tomo III y último).
Jorge de Montemayor: La Diana.

EN P R E N S A

Alarcón: Comedias escogidas.

[REDACTED]

RECEIVED J. K. KIRBY
JAN 10 1964



**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE**

